

sec ste

steel

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Titre original :

Secrets

Publié par Delacorte Press New York

© Danielle Steel, 1985.

© Les Presses de la Cité, 1986, pour la traduction française.

Titre original :

Secrets

Publié par Delacorte Press New York

© Daniel le Steel, 1985.

© Les Presses de la Cité, 1986, pour la traduction française.

1

AVEC l'éclat d'une poignée de diamants projetés contre un iceberg, la lumière se réfléchissait en chatoiements d'un blanc aveuglant tandis que Sabina, allongée sur un transat, offrait son corps nu au feu des rayons impitoyables du soleil de Los Angeles. Huilée, luisante, dorée comme un miel sombre, elle restait immobile dans la chaleur torride. Tout à l'heure, elle descendrait se rafraîchir un moment dans la piscine, mais d'abord il lui fallait s'occuper à une bonne douzaine d'opérations rituelles.

Tous les matins, elle commençait par se coucher sur le dos, le visage enduit de crème, le corps pommadé, sa crinière spectaculaire prudemment protégée, les yeux couverts de tampons imprégnés d'eau de mélisse, le contour du visage encadré d'un linge moite qui soustrayait les cicatrices invisibles de l'an dernier à l'action du soleil. Les seins masqués eux aussi d'un carré de gaze humide, pour la même raison. Les trois interventions chirurgicales qu'elle avait subies s'étaient révélées très efficaces et ne laissaient aucune trace. La première, à trente-huit ans, plus tard encore qu'elle ne l'espérait, pour effacer simplement une petite ride d'entre ses sourcils et remonter ses paupière-

res au niveau qu'elles avaient très exactement dix ans plus tôt. La deuxième à quarante et un ans, pour soutenir ses seins et leur donner une rondeur, un galbe qu'ils n'avaient jamais réellement eus, pas même au moment de l'adolescence. Et la troisième, l'année dernière, simple répétition de la première, un peu plus énergique peut-être, avec quelques remplis supplémentaires au-dessus des oreilles. Les bons jours, elle paraissait trente-cinq ans. Les jours 5

vraiment bons trente et un, et dans le viseur d'une caméra il lui arrivait de faire encore plus jeune. Parfois. Tout dépendait du talent du cameraman. En fait elle avait quarante-cinq ans, et elle soignait son

corps avec un soin jaloux. Gymnastique tous les matins, massages trois fois la semaine, natation tous les après-midi, et trois kilomètres de marche quand la chaleur le permettait. Pas de jogging.

De la marche. Elle avait dépensé cinq mille dollars pour faire remodeler ses seins, il n'était pas question de compromettre le résultat en courant sur le macadam de Beverly Hills.

Elle était fidèle aux décolletés largement échancrés qui dévoilaient la gorge dont elle était si fière, V parfait de peau couleur de miel invulnérable aux attaques de l'âge.

Et les jupes qu'elle portait étaient toutes fendues haut sur la cuisse. Non sans raison. Ses jambes avaient de quoi faire pâlir d'envie toutes ses congénères. La chirurgie esthétique n'y était pour rien. Dieu seul y avait pourvu. Et il l'avait gâtée. Il s'était montré plus que généreux envers Mary Elizabeth Ralston, née à Huntington, Pennsylvanie, près d'un demi-siècle plus tôt. Son père était mineur, sa mère serveuse dans un relais routier dont l'enseigne au néon Le Café brasillait du soir au matin. Son père était mort quand elle avait neuf ans. Sa mère s'était remariée trois fois en sept ans, et avait perdu ses deux autres maris avant de mourir à son tour. A dix-sept ans, Mary Elizabeth s'était retrouvée seule au monde, sans rien à quoi se raccrocher. Mais il n'y avait jamais rien eu. Et elle avait hissé ses longues jambes au galbe superbe à bord d'un bus Greyhound en partance pour New York. De ce jour, Mary Elizabeth Ralston avait cessé d'exister. A New York, elle devint Virginia Harlowe, nom qu'elle trouvait prestigieux à l'époque et qu'elle porta le temps de s'essayer à des petits boulots de mannequin, pour finalement échouer parmi les choristes d'un show tout ce qu'il y avait de « off Broadway ». Elle pensait être au pinacle de son existence quand à vingt et un ans on lui offrit un rôle dans un film.

Ses cheveux étaient d'un noir de jais en ce temps-là. Elle 6

les teignait soigneusement, sans oublier les racines, pour mettre en valeur ses grands yeux verts, fendus en amande.

On ne lui fournit aucun costume pour le tournage, mais on l'expédia dans un entrepôt glacial de Lower East Side, avec deux autres filles et un homme. Ce rôle, elle l'avait chassé de sa mémoire. Elle n'y pensait jamais. Jamais. La vie de Virginia Harlowe avait été encore plus brève que celle de Mary Elizabeth Ralston. Il y avait eu encore quelques petits engagements du même genre, un boulot dans une boîte de strip-tease du West Side, mais elle était suffisamment intelligente pour

reconnaître une impasse au premier coup d'œil. Le nom de Sabina Quarles lui sauta au visage un soir où elle feuilletait un magazine abandonné dans la loge commune, et le lendemain l'argent qu'elle avait réussi à mettre de côté payait son billet pour Los Angeles. Elle avait vingt-quatre ans et elle savait qu'il était presque trop tard. Presque, mais pas encore. Elle abandonna sa teinture noire de New York, et redevint blonde pour débarquer en Californie. En moins de trois semaines, elle se dénicha une chambre à louer et un agent, et il ne fut plus jamais question des films tournés à New York. Ils appartenaient à une autre époque, à une vie dont elle avait choisi de ne pas se souvenir. Sabina Quarles était, et devait toujours rester douée de cette faculté d'oublier tout ce qu'elle trouvait plus commode de ne pas se rappeler - les mines de charbon, la boîte de strip-tease de New York et les horribles films pornos tournés dans l'entrepôt glacial de Lower East Side. A Los Angeles, elle commença par être mannequin, puis elle tourna quelques publicités, un bout d'essai pour la MGM et un autre pour la Fox, et en moins de six mois elle décrocha un petit rôle dans un film très comme il faut. Trois autres petits rôles plus tard, elle obtenait un engagement plus important, et à vingt-six ans son visage commençait à être de ceux que les metteurs en scène connaissent et se rappellent. Son jeu de comédienne n'avait pas de quoi révolutionner le monde du cinéma, mais elle avait un certain talent, et son agent lui procura un professeur qui l'aida à surmonter les plus 7

grosses difficultés. Il l'aida aussi à trouver plusieurs autres rôles. A vingt-huit ans, son nom et son visage étaient connus, et son attaché de presse veillait à ce qu'on parle d'elle régulièrement dans les journaux. Son nom fut associé à quantité de vedettes masculines, et à trente ans elle eut une liaison avec une des stars les plus en vue d'Hollywood. Et sa cote grimpa en flèche dès qu'elle eut fait une apparition à l'écran dans un film de la star en question.

Cette ascension, elle l'avait payée cher et elle l'avait dure-ment acquise, sur le dos, grâce aussi à la bonne volonté dont elle faisait preuve quand il s'agissait de se dévêtir un peu plus que ses collègues de l'époque et au fait que, pour finir, elle avait réellement appris à jouer la comédie. Peu après ses trente ans elle disparut momentanément, pour faire une rentrée fracassante dans un film annoncé à grand renfort de publicité tapageuse qui, de l'avis général, n'allait pas manquer de la hisser au rang de star. Ce ne fut pas le cas, mais à partir de là son nom s'ancra plus ferme-ment dans la tête des réalisateurs et cela lui valut des rôles plus intéressants.

Sabina Quarles n'avait pas ménagé ses efforts pour atteindre sa position actuelle - position qui, à quarante-cinq ans, était loin de lui apporter la gloire, mais désormais tout le monde la connaissait à Hollywood, et après un moment de réflexion tous les amateurs de cinéma étaient capables de savoir de qui on parlait quand on mentionnait son nom. Sabina Quarles ?... ah ! oui... est-ce qu'elle ne jouait pas dans... regard rêveur, sourire, convoitise et concupiscence se lisaient sur le visage de ses admirateurs. Tous les hommes lui couraient après et rêvaient de coucher avec elle, bien qu'avec l'âge elle fût devenue extrêmement difficile sur ce plan. Sabina Quarles était de ces femmes qui refusent de décrocher, et dont le corps semble avoir décidé une fois pour toutes de ne pas vieillir.

Elle y veillait, dans les moindres détails, gardait le contact, appelait son agent tous les jours, s'attelait à la tâche quand elle avait un rôle, et évitait de faire des caprices.

8

Sabina Quarles n'avait rien d'une prima donna, c'était une star de cinéma... plus ou moins... un de ces astres de second ordre qui vivent parfois beaucoup plus longtemps que les têtes d'affiche qui passent comme des comètes et meurent tous les jours dans l'enceinte des studios d'Hollywood, aussitôt remplacées par des visages rayonnants de fraîcheur et de jeunesse. Le visage de Sabina Quarles n'avait rien de rebutant, et si son nom ne remportait pas tous les suffrages du box-office il suffisait à remplir les salles de spectateurs, qui à la sortie arboraient un sourire comblé. Son charme était toujours aussi dévastateur que lorsqu'elle avait vingt et un ans. Les hommes rêvaient de l'approcher pour la toucher. Et cela lui plaisait, même si elle ne les laissait pas toujours faire. Là n'était pas la question. Son corps était son passeport pour le succès, et rien n'y pouvait rien changer.

Jetant un coup d'œil au réveil, elle décida de s'attarder encore sur sa terrasse le temps d'achever le rituel. D'un mouvement gracieux elle se retourna sur le ventre, et d'un geste rendu machinal par l'habitude elle tendit la main vers un grand pot de crème pour huiler à nouveau son visage et ses bras. Ils étaient aussi jeunes et fermes que tout le reste de son corps. Il n'y avait pas un millimètre de chair ou de peau en trop chez Sabina.

Le téléphone sonna alors qu'elle s'apprêtait à se lever.

C'était l'heure où elle buvait deux grands verres d'eau minérale, avant

de descendre nager. Elle consulta rapidement sa montre, en se demandant qui pouvait l'appeler.

Elle avait déjà eu son agent au bout du fil.

« Bonjour. »

Tout en Sabina Quarles avait la douceur du miel. Sa voix était chaude et profonde, et ses intonations câlines exacerbaient le désir des spectateurs quand ils la mangeaient des yeux dans la pénombre des salles de cinéma.

« Je voudrais parler à Sabina Quarles, s'il vous plaît », débita une secrétaire d'une vingtaine d'années.

Cette voix, Sabina ne la connaissait pas.

« C'est elle-même. »

9

Elle se dressait, grande, élancée et merveilleusement belle au milieu de son salon, tenant le téléphone d'une main et caressant sa crinière blonde de l'autre. Impossible de deviner que ce n'était pas sa couleur naturelle. Tout ce qui concernait Sabina était soigneusement pensé, parfaitement exécuté et magnifiquement préservé. Elle avait consacré sa vie entière à parachever son personnage et la réussite était sans faille. Son seul regret était de ne pas avoir mieux réussi sa carrière. Elle y pensait de temps en temps, mais elle n'abandonnait pas tout espoir. Il n'était pas trop tard encore. Elle ne se sentait ni vieille, ni fatiguée, ni vaincue. Elle était encore en pleine ascension, même si elle avait atteint un palier l'année dernière. Elle n'était pas du genre à s'inquiéter parce qu'on ne lui proposait plus rien depuis un certain temps, du moins pas tant que l'argent continuait à affluer. Elle avait fait une pub avec un manteau de zibeline il y avait un mois à peine.

Elle était prête à faire beaucoup de choses pour garantir des rentrées régulières sur son compte en banque... pourvu que ce ne soit pas pour la télé. Elle ne s'abaîsserait jamais à travailler pour la télévision.

« Ici le bureau de Mel Wechsler », continuait la voix d'un ton suffisant.

Melvin Wechsler était le plus grand producteur d'Hollywood et tous ceux qui travaillaient pour lui partageaient sa célébrité, du moins sa secrétaire s'exprimait-elle comme si elle en était persuadée. Sabina

sourit. Elle était sortie avec lui deux ou trois fois quelques années plus tôt.

Mel Wechsler, en plus du reste, était un homme très séduisant. Sa curiosité fut aussitôt éveillée. Pourquoi l'appelait-il ?

« Oui ? »

La voix d'or s'était teintée d'un soupçon d'amusement, comme Sabina englobait son salon d'un coup d'œil. Son appartement était moderne, sobre, et situé dans un quartier qui appartenait presque au coin le plus chic de Beverly Hills. Linden Drive, c'était une adresse dont elle n'avait pas à avoir honte, et le décor était entièrement blanc, avec 10

deux murs tapissés de miroirs. Elle examina son reflet, les seins ronds et fermes, exactement comme elle avait payé pour qu'ils soient, les longues jambes fuselées, superbes.

Elle adorait se regarder dans la glace. Son image n'avait rien d'inquiétant ni d'effrayant, et si elle avait découvert un détail alarmant elle aurait su où s'adresser pour y remé-

dier.

« Mr. Wechsler voudrait savoir si vous pourriez déjeuner avec lui aujourd'hui. Au Bistro Gardens. »

Sabina se demanda pourquoi il n'avait pas appelé lui-même et pourquoi il la prévenait si peu de temps à l'avance. Peut-être allait-il lui proposer un rôle, bien qu'il tournât de moins en moins de films. Depuis dix ans, ses plus grands succès avaient vu le jour à la télévision. Mais il faisait encore des films. Et il savait que Sabina refusait de tourner pour la télévision. Tout le monde le savait. La télévision c'était de la saloperie, et elle ne se gênait pas pour le dire chaque fois qu'elle en avait l'occasion. Sabina Quarles ne s'abaissait pas à travailler pour la télé. C'était la réponse qu'elle faisait inmanquablement à son agent quand il abordait le sujet, et le sujet était tombé dans l'oubli depuis longtemps. Son agent avait beaucoup plus de chances en lui proposant des publicités comme celle du manteau de zibeline. Ça au moins, ça avait de la classe.

Mel aussi en avait, et elle était libre pour le déjeuner. Il était onze heures moins le quart.

« A treize heures ? »

Pas un instant, il ne vint à l'esprit de la secrétaire qu'elle puisse refuser. Personne ne se le serait permis. Ou vraiment très peu de personnes, et certainement pas une actrice.

« Treize heures quinze. »

Sabina paraissait s'amuser. C'était un jeu courant à Hollywood, elle y était meilleure que cette petite secré-

taire de rien du tout, et elles le savaient toutes les deux.

« Parfait. Au Bistro Gardens, répéta-t-elle comme si Sabina risquait d'oublier.

- Merci. Dites-lui que j'y serai. »

11

Tu parles si tu y seras, mon cœur, pensa la secrétaire en raccrochant avant de transmettre la réponse à Mr.

Wechsler. C'est une autre secrétaire qui prit son message.

Sabina Quarles le retrouverait à treize heures quinze.

Wechsler eut l'air satisfait quand il lut cette note.

Sabina aussi avait l'air satisfaite. Mel Wechsler. En y réfléchissant, elle se rendit compte qu'elle ne l'avait pas vu depuis une éternité. Il l'avait même emmenée à la remise des Oscars une dizaine d'années plus tôt. Elle avait toujours pensé qu'il était plus sérieusement attiré par elle qu'il ne voulait le montrer, mais curieusement ils n'avaient jamais rien fait pour y remédier.

Elle pénétra dans son boudoir, un cube tapissé de miroirs qui menait à une minuscule salle de bain, et elle se glissa sous la douche. L'eau chaude cingla agréablement sa peau luisante d'ambre solaire, et elle se lava les cheveux, en se demandant comment elle devait s'habiller pour déjeuner avec Melvin Wechsler. Tout dépendait de ce qu'il projetait - une offre d'emploi, ou quelque chose de plus personnel ? Elle n'était pas certaine de savoir ce qu'elle représentait pour lui, une star en route vers la gloire, ou une femme désirable. L'énigme la fit éclater de rire. Les deux ne faisaient qu'une. Sabina Quarles n'était rien d'autre que Sabina Quarles, avec son corps élancé, sa crinière blonde et ses yeux magnifiques. Melvin Wechsler pouvait faire beaucoup pour elle,

dans plus d'un sens, et elle le savait.

Elle s'inonda d'eau glacée avant de ressortir de la douche, et sa peau la picotait des pieds à la tête quand elle se sécha et passa un peigne dans ses longs cheveux blonds.

Si on n'y regardait pas de trop près, décida-t-elle, on aurait pu lui donner vingt-cinq... vingt-huit... vingt-neuf ans ?

Elle sourit. Elle s'en fichait éperdument. Quatorze ou quatre-vingt-huit ans, tout lui allait. Aujourd'hui, elle déjeunait avec Melvin Wechsler.

1

SABINA pénétra dans l'ascenseur de son immeuble d'un air dégagé. Elle appuya sur l'étage du garage, et la cabine métallique s'ébranla en tressautant. Il était rare qu'elle s'alarme à l'idée d'être accostée ou agressée, et son seul souci en pareilles circonstances aurait été de protéger son corps et son visage. Ses seuls biens. Elle n'avait pratiquement jamais d'argent liquide sur elle et ses bijoux étaient sans grande valeur. Tout ce qu'elle avait pu amasser, elle l'avait vendu au fil des années. L'argent lui servait à faire face à d'autres dépenses, plus essentielles.

Sa voiture était une petite Mercedes 280 SL gris métallisé, un modèle qui ne se fabriquait plus depuis longtemps, et depuis longtemps passé de mode, d'une ligne racée, mais qui portait la patine du temps, comme presque tout ce qui appartenait à Sabina. Ses vêtements la flattaient et elle les choisissait en fonction de l'effet qu'ils produisaient sur elle. Les derniers cris de la mode la laissaient indifférente. Elle portait une jupe de soie blanche, fendue haut sur la cuisse, et un corsage de soie bleu foncé qui rehaussait l'éclat de son hâle et de sa chevelure. Les quatre premiers boutons, ouverts, révélaient une gorge capable d'attendrir n'importe quel homme, avant de lui faire tourner la tête. Séchés, brossés, ses cheveux rejetés en arrière dansaient sur ses épaules comme une crinière rutilante.

Ses ongles manucurés arboraient un vernis rouge sang, assorti à celui de ses orteils. Elle portait des sandales blanches à talons hauts, et dans un rugissement d'accélérateur elle sortit du garage, pour prendre la direction de Bistro Gardens.

13

Sur Wilshire Boulevard, elle tourna à angle droit, puis presque aussitôt encore une fois à droite, pour passer entre les grandes grilles de l'allée du Beverly Wilshire, et se loger entre les deux bâtiments comme un diamant étincelant au soleil entre deux seins. Assise au volant, elle attendit que le portier vienne à sa rencontre. Il s'approcha avec un grand sourire. Il la connaissait depuis des années et il aimait bien s'occuper de sa voiture. Elle ne lésinait pas sur les pourboires, et puis c'était une sacrée beauté. Il lui suffisait de la regarder pour se sentir en forme. Il ouvrit la portière sans se départir de son sourire éblouissant, et elle extirpa ses longues jambes du minuscule coupé.

Comme toujours, la capote était baissée.

« Bonjour, Miss Quarles. Vous déjeunez ici aujourd'hui ? »

Elle lui décocha ce sourire qui faisait instantanément oublier aux hommes tout ce qu'elle leur disait.

« Pas très loin d'ici, oui. Vous pouvez me garder la voiture ? »

Question toute théorique. Il était toujours heureux de lui rendre service. Toujours heureux aussi de la dévorer des yeux.

« Pas de problème, Miss Quarles. A plus tard. »

Il lui tendit un ticket, et elle s'éloigna sur un dernier sourire qui donna au gardien l'impression d'être un homme plein de charme et d'importance. Il la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle tourne à droite à la sortie de l'allée. On aurait dit qu'elle dansait, et il était fasciné par l'ondoiement de sa jupe blanche sur ses hanches. Elle aurait été contente de constater l'effet qu'elle faisait sur lui et sur les quatre passants qui, immobiles, l'admiraient en silence. Un seul d'entre eux l'avait reconnue, mais la question n'était pas là. Les hommes se retournaient sur Sabina, sans même savoir qui elle était, simplement parce qu'elle avait de l'allure, une démarche de reine et une pré-

sence extraordinaire. Vraiment dommage que sa carrière ait tourné court après son dernier film. Il ne lui manquait 14

qu'une chose : le rôle approprié. Et le producteur approprié.

Elle attendit que le feu soit rouge pour traverser Wilshire Boulevard et passer devant l'endroit où se dressait le Brown Derby1 lors de son arrivée à Hollywood.

Elle pressa le pas. Il était déjà une heure moins dix, et elle devait se dépêcher. Mais il manquait quelque chose à sa parure, un détail de dernière minute, et elle savait très exactement quoi. Presque tout ce que faisait Sabina répondait à un soigneux calcul.

A l'angle du boulevard, elle était à deux pas du dais rayé jaune et blanc connu de tous à Rodeo Drive, le magasin de luxe attiré des plus grandes célébrités d'Hollywood. Giorgio. Elle franchit la porte en coup de vent et marcha droit vers le rayon des chapeaux, face au bar, sous l'oeil appréciateur du barman.

« Je peux vous servir quelque chose, madame ? »

11 parlait avec un accent français, et il aurait dû être blasé à force de voir défiler tant de jolies femmes à longueur de journée. Mais Sabina figurait parmi les plus belles. Avec un sourire, elle déclina son offre, essaya deux chapeaux, et elle venait de trouver précisément ce qu'elle cherchait quand la vendeuse approcha. Elle détailla Sabina un moment, certaine de connaître son nom mais pas vraiment sûre de savoir qui elle était. Elle se rappelait l'avoir déjà vue au magasin, mais Sabina se tenait à l'écart de chez Giorgio la plupart du temps. C'était trop cher pour elle, et elle y achetait ses robes exclusivement dans les grandes occasions, comme le jour où elle était allée à la remise des Oscars avec Mel. En fait on ne la voyait pas plus d'une fois l'an, et encore. Mais tout à coup la vendeuse retrouva la mémoire. C'était exténuant de devoir se rappeler le nom de toutes les clientes. Elles n'avaient pas toujours un visage connu, mais cette fois elle avait mis un nom sur celui de Sabina.

1. Restaurant célèbre de Los Angeles, rendez-vous des stars à la grande époque de Hollywood.

15

« Puis-je vous aider, Miss Quarles ? »

- Je prendrai ce chapeau. »

Sabina avait l'air ravie. Le bord du chapeau plongeait sur son visage, assez bas pour la parer d'une aura mysté-

rieuse qui renforçait sa séduction naturelle, mais pas suffisamment pour assombrir le remarquable éclat émeraude de ses yeux. Au contraire. Il lui permettait de jouer de son regard. En paille naturelle, et d'une forme qui lui allait à la perfection, c'était l'accessoire

indispensable pour parachever l'effet de son corsage, de sa jupe fendue et du nuage de parfum qui l'auréolait. Il était une heure cinq.

« Voulez-vous voir autre chose ? Nous venons de recevoir des soieries magnifiques et des robes du soir pour cet automne. »

Une vente de cinquante-cinq dollars ne faisait visiblement pas l'affaire de la vendeuse, mais Sabina avait fermement l'intention d'en rester là. Ce déjeuner coûterait beaucoup plus cher à Mel. Et qui sait ce qu'il avait en tête.

Cinquante dollars ne lui paraissaient pas une somme trop importante à consacrer à sa carrière. Elle pouvait bien s'offrir ça.

« Ce sera tout, merci.

- Nos Jacqueline de Ribes sont arrivées... »

D'un sourire, Sabina lui fit comprendre qu'elle perdait son temps.

« J'en ai acheté trois la semaine dernière. Chez Saks. »

Trois Jacqueline de Ribes représentaient la moitié de ses revenus annuels, mais la vendeuse ne désarma pas pour autant.

« Nous avons quelques modèles exclusifs. Fred les a sélectionnés lui-même lors de la présentation de la collection à Paris. »

L'illustre Fred Hayman, directeur du magasin le plus chic de Rodeo Drive. Mais même la mention du nom sacro-saint n'impressionna pas Sabina. Elle regarda sa montre. Une heure dix.

« Je dois m'en aller. Je repasserai après déjeuner. »

16

Ou dans un an. Ou peut-être dans une semaine, s'il a un grand rôle pour moi dans son prochain film. Ses yeux avaient une expression farouche. Ou bien vous me donnez ce fichu chapeau, ou bien je pars sans lui, semblaient-ils dire. Mais elle le voulait pour son déjeuner avec Mel, il le lui fallait. Et la vendeuse connaissait les limites à ne pas dépasser.

« Comme vous voudrez, Miss Quarles. Puis-je vous mettre quelques articles de côté ? »

Ils n'abandonneront donc jamais ! se dit-elle comme la fille disparaissait enfin en direction d'une caisse enregistreuse discrètement dissimulée. Il était treize heures quinze quand elle réapparut, et Sabina coiffa soigneusement son chapeau, l'inclina selon l'angle voulu et rejeta ses cheveux en arrière. L'effet était spectaculaire, et plus d'une tête pivota dans sa direction quand elle quitta la boutique et se hâta vers Beverly puis, dix pâtés de maisons plus loin, vers North Canon. Il était exactement une heure vingt et une quand, majestueuse et superbe, elle fit son entrée au Bistro Gardens, les yeux fixés légèrement au-dessus des regards fascinés qui saluaient son apparition.

Par habitude, à chaque arrivée, les clients se tournaient vers la porte de peur de rater quelqu'un. Gregory Peck...

Elizabeth Taylor... Meryl Streep... Regarde, Jane, là-

bas !... On chuchotait à qui mieux mieux. Cette fois, ils se contentèrent de l'admirer en silence, avant de détourner les yeux comme le maître d'hôtel se portait à sa rencontre en se faufilant entre les tables. Une débauche de bouquets éclatants contribuait à l'élégance du décor, et des parasols bariolés protégeaient chaque table de l'impitoyable soleil de midi.

« Madame ? »

C'était tout à la fois une question et une affirmation, énoncées avec le sourire.

« J'ai rendez-vous avec Melvin Wechsler », expliqua-t-elle, balayant le visage du maître d'hôtel d'un coup d'œil pénétrant, comme pour juger de l'effet du chapeau.

17

Elle fut rassurée. Il lui apportait juste le soupçon de mystère et le panache qu'elle désirait. Elle était véritablement impressionnante, et de loin, depuis une table à l'écart, Melvin Wechsler ne la quittait pas des yeux. Il admira le mouvement gracieux des longues jambes, la poitrine ferme sous le corsage bleu, et les yeux sous le chapeau. Bon Dieu ! quelle classe ! Il le savait. Il l'avait toujours su. Elle était exactement celle qu'il lui fallait.

Exactement. Et il se surprit à sourire comme soudain elle se tenait là, les yeux baissés vers lui, aussi sexy qu'autrefois, peut-être même plus

belle encore, à moins que ce ne soit lui qui commence à perdre son sens critique ? Allait-il finalement devenir la proie rêvée des starlettes sur le retour ? Mais ce n'est pas à une ancienne reine de beauté qu'il avait affaire. Sabina Quarles était une femme avec qui il fallait compter, un 9,9 sur l'échelle de Richter, et il éprouva une sorte de tiraillement dans les entrailles comme il la regardait, et cela lui plut. Il se leva et lui tendit la main. Son bras était long, musclé, sa poignée de main ferme, ses yeux d'un bleu de glace, et sa crinière blanche impeccablement coupée. A cinquante-quatre ans, il possédait le corps d'un jeune homme, comme beaucoup d'autres de ses semblables. Les plus chanceux. Il jouait au tennis tous les jours, ou du moins aussi souvent qu'il le pouvait et, comme Sabina, il s'offrait une séance de massage plusieurs fois par semaine. Mais il n'avait subi aucune opération esthétique. L'âge l'avait épargné, tout simplement, et sans ses cheveux blancs il aurait facilement pu se rajeunir d'une dizaine d'années s'il l'avait voulu -

ce qui n'était pas le cas.

« Bonjour, Sabina. Où étais-tu passée ?

- Désolée, je suis en retard. »

Elle souriait, et sa voix paraissait plus grave, plus sexy que dans son souvenir. Il eut droit à un coup d'œil impressionnant sur l'échancrure de son corsage quand elle s'assit.

« La circulation devient impossible dans cette ville. »

18

Surtout si on s'arrête en route pour acheter un chapeau, pensa-t-elle. Mel l'observait, à nouveau frappé par ces airs de félin qui la faisaient ressembler à un chat au pedigree fabuleux, magnifiquement étendu de tout son long au soleil.

« J'espère que je ne t'ai pas trop fait attendre. »

Il plongeait son regard bleu dans le sien. Il l'étudiait toujours, la soupesant, l'évaluant, comme s'il avait quelque chose de très important et de très précis derrière la tête. Il lui adressa un sourire qui faisait fondre le cœur des femmes depuis des années, et à défaut de leur cœur leurs réticences, un demi-sourire qui jouait sur ses lèvres même quand ses yeux restaient sérieux - ce qui arrivait souvent, comme en ce moment.

« Certaines choses dans la vie méritent qu'on les attende. »

Elle éclata de rire. Elle se rappelait maintenant pourquoi elle avait toujours aimé sortir avec lui, et elle se demanda pourquoi il ne l'avait pas appelée depuis si longtemps.

Leurs chemins se croisaient de temps en temps, pas assez souvent.

« Merci, Mel. »

Il lui offrit un verre et après réflexion elle opta pour un Bloody Mary, avant de remarquer qu'il buvait de l'eau Perrier. Mel ne correspondait pas au modèle standard d'Hollywood. Le personnage ne manquait pas d'une certaine envergure, et son succès reposait sur un travail acharné et un génie incontestable. Il possédait un flair presque surnaturel pour sélectionner les acteurs de ses films et de ses séries télévisées. Et il se trompait rarement.

C'était une des qualités qu'elle admirait le plus en lui.

Melvin Wechsler était un pro. C'était aussi un homme terriblement séduisant. Elle savait qu'il avait eu une longue liaison avec une des grandes stars d'Hollywood quelques années plus tôt. Ils étaient inséparables à l'époque, et il l'avait fait tourner dans trois de ses films, mais tout était fini depuis longtemps et ils ne se voyaient plus. Comme tout le monde en ville, Sabina s'était toujours interrogée 19

sur les raisons de leur rupture. Il n'en avait jamais parlé, ni à elle ni à personne, et cela non plus n'était pas pour lui déplaire. Elle admirait sa fierté. Son cran. Sa classe. Il n'était pas homme à lécher ses plaies en public. Même la tragédie qui avait marqué sa vie était un sujet tabou. Il n'en parlait jamais. Il n'en parlait surtout pas. Tout ce que Sabina en savait, elle l'avait lu dans les journaux, ou entendu chez des amis. Mel avait épousé Elizabeth Floyd il y avait une éternité de ça, quand elle était encore une des plus grandes stars hollywoodiennes, quelque trente ans plus tôt. Ils s'étaient rencontrés alors qu'il débarquait, au tout début de son ascension vers les sommets de la-MGM. IL incarnait déjà tous les espoirs, et elle avait

« craqué », elle était tombée amoureuse de Mel. Après leur mariage elle avait disparu de la scène, le temps de donner le jour à leur premier enfant. Mais ce premier enfant s'était multiplié en jumelles, deux petites filles identiques, qui ressemblaient trait pour trait à Liz, et elle était restée chez elle pour les élever.

Deux ans plus tard, elle mettait au monde un petit gar-

çon, et de temps en temps il arrivait qu'on les voie tous ensemble quelque part. Mel tenait les journalistes à l'écart, ce qui n'était pas facile, avec Liz. Sa beauté les fascinait et pendant des années ils continuèrent à la traquer. Sabina l'avait rencontrée lors de son arrivée à Hollywood. Elle ne tournait déjà plus à l'époque, mais Dieu qu'elle était belle ! Une vraie rousse avec de grands yeux bleus et une peau crémeuse, un sourire éblouissant et une silhouette à faire pleurer les hommes. Elle militait pour la libération des femmes à ce moment-là et s'occupait de toutes sortes d'oeuvres philanthropiques. Ils possédaient une maison à Bel Air, et un ranch près de Santa Barbara.

Mel était un père de famille modèle, et on n'avait aucun mal à y croire même maintenant, quel qu'ait pu être le nombre de jeunes actrices avec qui il avait pu sortir depuis lors. Il avait un instinct paternel très prononcé, et tout le monde s'accordait à dire qu'entrer dans sa troupe équivalait à devenir un membre de sa famille. Il était aux petits 20

soins pour ceux qui tournaient dans ses films. Mel Wechsler était aux petits soins pour tout le monde, et il n'en allait pas autrement pour sa vraie famille. Il était merveilleux, et il adorait Liz et les enfants. Tous les ans ils partaient pour l'Europe ensemble, et en 1969 il les avait emmenés en Israël. Un voyage inoubliable, et il avait été furieux d'être obligé de rentrer à Los Angeles pour une réunion de travail avec les chaînes de télévision où sa présence était indispensable. Il avait laissé Liz et les enfants à Tel-Aviv, en promettant de revenir dans quatre jours. Après sa réunion, il avait l'intention de les rejoindre immédiatement, mais une fois sur place tout s'était compliqué. Son émission la plus importante lui posait des problèmes, et on avait besoin de lui pour les régler. Abandonnant l'espoir de retourner en Israël, il pressa Liz de rentrer, mais elle souhaitait passer par Paris et y séjourner quelques jours, comme prévu, pour ne pas décevoir les enfants. Elle réserva leurs places sur un vol d'El Al, et au même moment, en pleine réunion de travail, Mel eut un drôle de pressentiment. Il regarda sa montre, se demandant s'il était trop tard pour appeler Liz et exiger qu'elle prenne un avion d'Air France ou de n'importe quelle autre compagnie aérienne, puis il se traita d'imbécile et n'y pensa plus... jusqu'au coup de téléphone. Le ministère de l'Intérieur l'appela avant que la nouvelle paraisse dans la presse. Sept terroristes arabes avaient embarqué à bord de l'avion et l'avaient expédié au royaume des cieux, emportant l'équipage et les passagers avec eux. Deux cent neuf personnes sacrifiées à la cause... y compris Liz et Barbie et Deborah et Jason. Pendant des semaines, il n'avait plus

été que l'ombre de lui-même. Il refusait d'y croire, de croire que c'était bien à lui que ça arrivait, que s'il ne les avait pas laissés seuls, s'il les avait rejoints, si seulement il les avait appelés... Les « si seulement » de cette journée devaient le hanter pendant des années. C'était un cauchemar dont il pensait ne jamais sortir, et il ne regrettait qu'une chose : ne pas être mort avec eux. Nuit après nuit, il rêvait de la catastrophe, et pendant près de dix ans il 21

refusa de voyager en avion. Mais on ne peut pas retrouver le passé. On ne peut pas revenir en arrière. Barbie et Deb avaient douze ans, Jason dix. Le genre de chose qu'on lit dans les faits divers. Seulement cette fois c'est toute sa famille qui avait été anéantie par une bombe terroriste.

Depuis, rien n'avait plus jamais été pareil. Il se consacrait corps et âme à son travail, et il considérait les acteurs comme ses enfants. Mais ils ne pouvaient pas remplacer les siens, et il n'y aurait jamais une autre Liz. Jamais. Il ne rencontrerait plus une femme comme elle ; d'ailleurs, il ne le souhaitait pas. Il vivait avec son souvenir. Encore maintenant. Il y avait eu d'autres femmes, évidemment, même s'il lui avait fallu du temps pour s'y résoudre, il y était arrivé. Mais il n'avait eu qu'une liaison vraiment sérieuse, et il ne s'était pas remarié ; il savait qu'il ne le ferait pas. Il n'avait aucune raison pour ça. Il avait connu un bonheur exemplaire et il avait tout perdu. Ce qui lui permettait d'envisager la vie avec une certaine philosophie, et les futilités hollywoodiennes avec lucidité. Sans trop les prendre à cœur, il les prenait avec sérieux. Son métier le passionnait et il jouait ses cartes de main de maître.

tre. Mais une partie de son cœur restait fermée à jamais.

Il n'en était pas moins sensible à la beauté d'une jolie femme quand il en rencontrait une et il savait apprécier sa compagnie. Mais il ne pouvait pas échapper à ce moment de vérité, quand il rentrait seul le soir ou quand elles le quittaient le lendemain matin, et qu'il se retrouvait seul de toute façon, seul avec ses souvenirs. C'était l'unique raison de son acharnement au travail. Une fuite en avant qui lui réussissait à merveille, mais qui ne ressuscitait pas la partie de son cœur qui était morte avec sa femme et ses enfants.

« Qu'est-ce que tu as fait ces derniers temps ? »

Il souriait doucement à Sabina de l'autre côté de la table. Sabina, qui pensait au drame qui avait brisé sa vie.

Mais le temps avait passé, et il n'en faisait pas étalage. Il n'en parlait jamais, sauf à ses très, très proches amis. Tout le monde avait été anéanti par la nouvelle. Des milliers de 22

gens avaient assisté à la cérémonie religieuse célébrée à Mulholland au Stephen Weise Temple. Il n'y avait pas eu d'enterrement, la compagnie aérienne n'ayant aucun corps à leur remettre. Il n'y avait rien eu. Seulement le vide. Et une douleur à vous briser le cœur. Et des souvenirs. Et des regrets.

« J'ai entendu dire que tu avais tourné un gentil petit film l'an passé. »

Il avait entendu dire beaucoup plus. Que le film en question avait été un flop, malgré de bonnes critiques, par exemple. Mais il savait de quoi Sabina était capable. Il l'avait vue jouer assez souvent. Il savait très exactement à quoi s'en tenir sur son compte. Et c'est elle qu'il voulait.

Plus encore qu'elle ne l'imaginait. Elle n'avait pas besoin d'acheter ce chapeau, en fait, même si l'effet était des plus ravissants et, assis en face d'elle, il la considérait avec une lueur joyeuse dans les yeux. Maintenant, c'est de son travail qu'il tirait toute son énergie. Un travail qu'il adorait et auquel il consacrait tout son temps. Il avait vécu suffisamment longtemps avec l'ombre des disparus, il l'avait écartée à présent, il avait fait la paix avec ses souvenirs.

Ce n'était plus eux qui régentaient sa vie, mais son travail, et il ne s'en plaignait pas. En ce moment, c'est aussi à son travail qu'il pensait. *Manhattan*, tel était le nom de son projet, et Sabina était faite pour cette série.

La gentillesse de sa remarque la fit rire. Seul Mel pouvait présenter les choses sous cet angle. C'était un parfait gentleman. Il pouvait se le permettre. Il était au sommet.

Au pinacle. Il avait fait le succès de tout le monde, le sien, celui des chaînes de télé, des sponsors et des acteurs qu'il employait. Et sa générosité était légendaire. Il n'avait jamais besoin de faire pression sur qui que ce soit. Il savait se rendre désirable, dans tous les sens du terme, et Sabina ne songeait pas seulement à sa fabuleuse carrière tandis qu'elle le regardait par-dessus son verre avec un sourire qui révélait la sensualité de ses lèvres.

« Ce film a été un fiasco. Un gentil fiasco, mais tout de même.

- Tu as eu de bonnes critiques. »

Il prenait son temps.

« C'est à peine assez. Les bonnes critiques ne paient pas le loyer. »

Ni le reste.

« Parfois, si.

- D i s ça aux réalisateurs. Ils ne pensent qu'au box office. Ils se fichent pas mal des critiques. »

Il savait que c'était vrai, jusqu'à un certain point.

« C'est justement l'avantage de la télé. »

Son expression n'avait pas changé. Pourtant, avant même qu'elle ne hausse les sourcils, il savait qu'il s'engageait sur un terrain miné.

« Les indices d'audience l'emportent sur les critiques. »

Sabina savait qu'en fait, les indices d'audience faisaient la pluie et le beau temps.

Elle eut l'air ennuyée.

« Les indices reposent sur du vent, et tu le sais très bien, Mel. Ils représentent simplement un nombre incalculable de petites boîtes noires fixées aux postes de télé d'un nombre incalculable de crétins sans cervelle. Ce qui ne vous empêche pas de vous extasier ou de trembler de peur sur l'effet de vos fichus indices. Parle-moi plutôt d'un bon film dans une bonne salle.

-Toujours aussi bien disposée à l'égard de la télé, apparemment. »

Souriant et détendu, il commanda un autre Perrier.

« Une vraie saloperie, Mel. »

Sous le chapeau, ses yeux lançaient des flammes. Elle avait toujours eu la télé en horreur, et elle le lui avait dit chaque fois qu'ils s'étaient rencontrés.

Il sourit.

« C'est rentable.

- Peut-être. En tout cas, je me félicite de ne m'être jamais prostituée pour ça. »

Elle paraissait contente d'elle, et il fut un peu déçu.

Mais elle n'avait pas encore lu le scénario de *Manhattan*.

24

Il suffirait qu'elle y jette un coup d'oeil pour que ça change tout. Il en avait la certitude.

« Il y a pire que la télé, Sabina. Tu sais aussi bien que moi que la plupart des films ne valent pas la pellicule qu'on fiche en l'air pour les tourner. Et c'est à peu près aussi passionnant de jouer là-dedans que de faire une panouille dans un sitcom. »

Elle eut l'air outrée.

« C'est ridicule, Mel. Tu ne peux pas comparer le cinéma à la télévision.

- Bien sûr que si, et je suis même mieux placé que n'importe qui pour en parler. Les satisfactions que j'en tire sont différentes mais je prends autant de plaisir à tourner pour l'un que pour l'autre. Rien ne vaut une bonne série, pourvu qu'elle soit solide. Les acteurs y trouvent certainement plus de satisfaction que Gable n'en a eu à tourner *Autant en emporte le vent*. »

L'allusion les fit sourire tous les deux.

« Voilà un film pour toi, Sabina. »

Cette pensée l'amusa. Elle se prenait assez souvent au sérieux, mais Mel lui donnait toujours envie de se moquer un peu d'elle-même. Il avait le don de vous mettre à l'aise, de vous faire rire, de vous faire vous sentir important et bourré de talent. Il avait longuement songé à elle avant le déjeuner. Sabina était à Hollywood depuis des années.

Vingt ans au moins, si ce n'était vingt-cinq. Une femme qui avait consacré tant d'années au métier méritait plus de succès qu'elle n'en avait. Et c'est exactement ce que Mel Wechsler, ou du moins

Manhattan, pouvait lui apporter.

« Demande à n'importe quel acteur qui a travaillé sur une série importante, Sabina. Il te dira ce qu'il en pense.

Plus les semaines passent, et plus tu as tes chances. Tu peux étoffer ton personnage, approfondir ton rôle, améliorer ton jeu. Bon sang ! la moitié de ceux que je connais finissent par en écrire, ou par en mettre une en scène tellement ils trouvent ça passionnant.

- Simple instinct de conservation. »

Elle le lorgnait sous son chapeau, et il éclata de rire.

25

« Personne ne t'a jamais dit que tu étais têtue ?

- Seulement mon agent.

- Pas d'ex-maris ? »

C'est un détail qui lui échappait, mais qui lui revint en mémoire quand elle secoua la tête. Sabina était une solitaire, comme beaucoup d'autres de son acabit et de sa génération dans le métier. Elles se donnaient trop exclusivement à leur carrière et à leur apparence pour avoir du temps à perdre avec un mari. Et quand cela arrivait c'était rarement pour plus d'une saison. Ce sujet l'avait tracassé autrefois. Sa préférence semblait toujours aller aux femmes qui avaient des liaisons durables, et toutes aussi semblaient avoir eu des enfants. Cela correspondait à un besoin essentiel chez lui. Un besoin auquel il n'était plus en mesure de répondre. Il ne désirait pas fonder une nouvelle famille, il n'aurait jamais survécu à un drame semblable au premier, mais il aimait être entouré des enfants des autres.

« Je n'ai jamais rencontré un homme avec qui j'aurais envie de rester. »

Sa réponse était franche. Sabina ne faisait jamais de mystère, ni sur ce qu'elle était, ni sur ce qu'elle convoitait.

Et la vérité était que son mode de vie la satisfaisait pleinement.

« Voilà qui n'est pas bien flatteur pour ceux que tu as connus. »

Leurs yeux se croisèrent et ne se quittèrent plus. Ils passèrent la

commande, et la conversation s'orienta sur des sujets plus anodins. Mel ne projetait pas de partir en vacances. Il avait depuis longtemps vendu le ranch de Santa Barbara. Quand la fatigue se faisait sentir il louait une maison sur la plage de Malibu et prenait quelques jours de repos qu'il passait à lire des scénarios. Mais pour l'instant, pas question de repos. Il accumulait les séances de travail avec les chaînes de télévision depuis plusieurs semaines, et maintenant il allait retrousser ses manches, sélectionner ses acteurs pour *Manhattan*, la plus grande

26

série télévisée de tous les temps, un feuilleton comme on n'en avait encore jamais vu.

« Et toi, Sabina ? Pas de voyages en vue ? »

Elle secoua la tête, et d'un air vague se mit à jouer distraitement avec sa salade, et quand elle releva les yeux, jamais il ne lui avait vu une expression si fragile, si vulnérable. Il eut envie de crier « Arrêt sur l'image ! » pour suspendre l'action et immortaliser son regard. Mais tout se dissipa au moment même où elle souriait en haussant l'une de ses magnifiques épaules.

« Je dois passer quelques jours à San Francisco. A part ça je reste ici tout liéé. »

Il savait qu'elle n'avait pratiquement rien tourné depuis son dernier film, un an plus tôt, et il se demandait s'il lui arrivait de soupirer après le succès ou si son sort la satisfaisait. Peu probable, pour une femme comme elle, et il préférait imaginer qu'elle s'inquiétait sérieusement pour sa carrière.

Il attendit qu'on leur serve le café pour entrer dans le vif du sujet.

« J'aimerais te donner un scénario à lire. »

Ses yeux s'illuminèrent. Elle attendait quelque chose de ce genre, ou alors qu'il l'invite à nouveau à sortir avec lui.

Cela ne lui aurait pas déplu non plus. Elle aurait même tout à fait apprécié et elle n'était pas certaine de savoir ce qui lui plaisait le plus, ni si elle pouvait encore convoiter les deux, Mel, et un rôle dans sa prochaine production.

Ses films devenaient rares et c'était d'autant plus flatteur qu'il ait pensé à elle. Quelle qu'ait été sa proposition, elle l'aurait acceptée de

toute façon, et avec joie, bien qu'elle eût réellement besoin de ce rôle. Elle se demanda s'il s'en doutait. Hollywood ressemblait à un village. Ce que les gens ne savaient pas de source sûre, ils le devinaient, l'imaginaient, le chuchotaient ou le laissaient entendre.

Un univers de papotages et de ragots, de rumeurs et de secrets mal gardés.

« Cela me plairait beaucoup. Je parie que tu prépares un nouveau film.

27

- Pas exactement. »

Inutile de lui raconter des histoires. Le script était là, dans un attaché-case, sous son siège, attendant de lui être remis si elle acceptait de l'étudier.

« Je travaille sur une série. »

Son regard vert se ferma comme les portes jumelles de la Cité d'Emeraude.

« Voilà qui m'exclut d'emblée.

- J'espérais au moins te le faire lire, Sabina. Il n'y a pas de mal à ça. »

Sa voix puissante était douce et terriblement enjôleuse, et Sabina ne restait pas insensible à l'attraction qu'il exer-

çait sur elle.

« Tu as beau être persuasif, tu perds ton temps. »

Elle s'efforçait de rester polie, mais visiblement le projet ne l'intéressait plus.

« Je peux me permettre de perdre mon temps. (Et toi aussi, eut-il envie d'ajouter.) D'ailleurs, combien en faut-il pour lire un script ? Et si celui-ci est aussi bon que je le pense tu ne le regretteras pas. »

Elle sourit et secoua la tête d'un air amusé.

« Pour toi, Mel, je serais prête à tout, mais là je regrette.

Je sais ce que tu veux. Tu veux que j'aie le béguin pour ton histoire. Je ne marche pas.

- Et si tu en tombais amoureuse ?

- Je n'accepterais toujours pas.

- Pourquoi ?

- Ça paraît idiot, mais c'est une question de principe.

Je refuse de faire de la télé.

- C'est aller à rencontre de tes propres intérêts. Je ne t'aurais pas demandé de venir déjeuner ici si je ne savais pas que ce rôle est fait pour toi. Le personnage te ressemble tellement qu'on dirait que tu lui as servi de modèle.

Quand je te vois, j'ai l'impression d'avoir Eloïse Martin devant moi. La série s'appellera *Manhattan*, et ce n'est pas une série parmi tant d'autres. Faste, prestige, gros moyens, on ne recule devant rien. De quoi marquer l'industrie télévisée américaine comme aucune émission

n'y est encore arrivée. Je sais que tu es faite pour ce rôle.

J'aurais pu appeler ton agent et lui agiter des dollars et des contrats sous le nez, mais non. C'est vrai, je veux que tu tombes amoureuse de cette femme, que tu la vois comme je la vois, que tu sentes combien elle te ressemble, il sera toujours temps de parler du reste plus tard. Je comprends ton intégrité. Crois-moi, je la comprends, mais il y a des choses plus importantes. Je pense à l'avenir, et à ce que ce rôle peut représenter pour toi. Pour ta carrière.

D'ici un an, tu peux être la plus grosse tête d'affiche des États-Unis. Difficile à imaginer, peut-être, mais je suis sûr de l'impact de ma série. Et je ne me suis pas trompé si souvent ces dernières années. Touchons du bois. (Il frappa la table du plat de la main et sourit.) Cette fois, non plus, je ne me trompe pas. Je tiens à ce que tu le lises. Ça pourrait te conduire au zénith, Sabina, et tu le mérites. »

Sa sincérité ne faisait aucun doute. Pourtant elle ne paraissait toujours pas convaincue et il se tut.

« Et si c'est un bide ?

- Impossible. Mais même si c'était le cas, ça ne serait pas pire que ton dernier film. Où est le risque ? Tu es une battante, tu t'en tireras toujours. Tout le monde s'en tire.

Mais ce ne sera pas un bide, Sabina. Ce sera un succès phénoménal qui coupera le souffle à tout le monde. C'est brillant, touffu, superbe. Rien à voir avec un mélo de seconde zone. Rien de tordu, rien de bizarre, rien de facile là-dedans. Toutes les semaines, soixante millions de télé-

spectateurs te regarderont, Sabina. Ils te regarderont et ils te dévoreront des yeux. De quoi changer ta vie du tout au tout. Et pour un bon bout de temps. Aussi vrai que je suis assis ici avec toi. »

Il était si convaincant, si sûr de lui, qu'un instant elle fut tentée d'accepter, simplement pour en finir, et pour voir exactement ce qu'il mijotait de soi-disant si différent.

Bon sang ! elle n'avait rien d'autre à faire, sinon rester allongée sur sa terrasse et descendre à la piscine et guetter la sonnerie du téléphone. Quel mal y avait-il à lire ce script 29

après tout ? A cette pensée, elle retrouva brusquement le sourire, puis elle éclata de rire en regardant Mel Wechsler.

« Pas étonnant que tu réussisses si bien, Mel, tu es un sacré baratineur.

- Dans le cas présent, je n'ai même pas besoin de faire l'article. Tu comprendras quand tu l'auras lu. *Manhattan*, c'est toi. Du début à la fin.

- Tu leur prépares un bout d'essai ? »

Cette fois, ce fut lui qui éclata de rire.

« Tu as une bien piètre opinion de moi, ma chère Sabina. Les chaînes ne sont pas aussi intransigeantes.

Non, on ne m'a pas demandé d'essai. »

A une valeur sûre telle que Mel Wechsler, personne ne demandait plus de faire ses preuves.

« Nous commencerons avec un épisode spécial de trois heures, après quoi on enchaînera avec soixante minutes une fois par semaine. On lance la bombe dès le premier soir, et le tour est joué.

- Après tout, je peux bien lire, mais je ne veux pas te tromper, Mel. Ma position vis-à-vis des séries télévisées n'a pas changé.

- Parfait. (Il se pencha et se pencha sous son siège le scé-

nario du premier épisode de trois heures.) Merci de m'avoir prévenu. Je te serai déjà reconnaissant si tu acceptes de le lire. »

Reconnaissant. Le terme était intelligemment choisi, et cela ressemblait tout à fait à Mel. Reconnaissant. Il était reconnaissant, et elle avait une sacrée chance. Et ils le savaient tous les deux.

« J'aimerais beaucoup savoir ce que tu en penses. Dieu sait que nous avons lu suffisamment de scripts tous les deux pour pouvoir nous fier à notre flair. »

Ce n'était pas par hasard qu'il l'incluait ainsi dans son estimation. Soudain, elle se rendait compte combien il était habile. D'une habileté diabolique. Elle appréciait, et elle avait pris plaisir à déjeuner avec lui. Suffisamment pour espérer qu'il l'inviterait à nouveau. Si elle lisait son script, elle aurait au moins un prétexte pour le revoir.

30

« Je ne devrais pas chercher à te tenter et tu t'en fiches probablement, mais les costumes seront réalisés par Fran-

çois Brac. A Paris. Celle qui jouera le rôle d'Eloïse Martin ira passer un mois là-bas pour les essayages, et par la suite elle conservera toute la garde-robe. »

Malgré elle, Sabina sentit ses yeux étinceler. C'était une offre diablement engageante, sans parler du cachet qu'il était sans doute prêt à payer. Voilà qui résoudrait ses problèmes financiers pour un bon moment. Peut-être même pour toujours.

« Ne me tente pas trop, Mel. »

Elle eut un rire rauque, et il éprouva un étrange petit frisson, tant à l'idée de la victoire qu'il espérait remporter en l'engageant pour le rôle, qu'au simple plaisir de rester en sa compagnie. C'était une femme vraiment très attirante, et c'est pour ça qu'il la voulait dans son équipe. Il avait toujours été sensible à son sex-appeal. Un instant, il dut même faire un effort pour se rappeler qu'il voulait la conquérir pour son projet, pas seulement pour son plaisir personnel.

« Je peux encore surenchérir sur mon offre, Sabina.

Mais lis déjà le script. »

Il la taquinait, et c'était un jeu où elle excellait.

« Et dire que je pensais que tu m'avais invitée à déjeuner parce que tu t'étais brusquement rendu compte que j'étais l'amour de ta vie. »

Elle plaisantait, mais son regard s'était fait tellement caressant qu'il manqua s'étouffer. Il garda le silence un long moment.

« Ça me fait plaisir de te revoir, Sabina. »

Il parlait d'une voix tranquille, et elle savait qu'il était sincère. Elle aussi avait plaisir à le revoir - qu'elle aime ou non son scénario et qu'elle abandonne ou non son intransigeance vis-à-vis de la télévision. Pour l'instant, ça n'avait aucune importance.

« Passe-moi un coup de fil quand tu l'auras lu.

- Compte sur moi. »

31

Il griffonna son numéro sur une carte, et en le voyant faire signe au garçon elle regretta que leur rendez-vous prenne fin. Elle se trouvait bien avec lui.

« Au fait, qui d'autre as-tu engagé jusqu'à maintenant ?

- Personne. (Il la regardait droit dans les yeux.) Je pré-

fère commencer par le rôle principal. Quand j'aurai trouvé l'héroïne je m'occuperai des autres. Mais j'ai déjà pensé à plusieurs candidats. Zack Taylor, par exemple, pour le premier rôle masculin. Je crois que cela lui plaira. Il est libre en ce moment lui aussi. Il passe des vacances en Grèce, je le contacterai à son retour d'ici une semaine ou deux. »

Sabina n'eut pas l'air mécontente. Zack Taylor appartenait à l'élite et son palmarès était brillant. Il touchait à tout, depuis le cinéma jusqu'à la télévision, en passant par le théâtre. Il avait même remporté un beau succès à Broad-way quelques années plus tôt. Ce serait un partenaire solide pour qui accepterait de jouer Eloïse, et c'était fait pour lui plaire.

« Tu ne fais pas les choses à moitié, Mel.

- Jamais. »

Il sourit et se leva pour la guider à travers les tables jusqu'à North Canon Drive. Il y avait un magasin de vêtements pour enfants juste à côté, mais il ne regardait jamais plus ce genre de vitrine maintenant. C'était inutile. Il concentra son regard sur Sabina.

« J'aimerais te revoir bientôt... pas seulement pour ça... »

Elle tenait le script à la main, et lui son attaché-case.

Sa voiture l'attendait au bord du trottoir, une Mercedes 600 conduite par un chauffeur à son service depuis des années. La 600 était luxueuse, imposante et discrète, à l'image de Mel. Et elle avait de la classe. Comme lui.

« J'attends ton coup de fil, Sabina. »

Ses yeux verts restèrent rivés aux siens un long moment, et elle sourit, sans plus penser au script dans sa main. Elle oublia complètement *Manhattan* pour ne voir 32

que Mel, et combien il était séduisant. Elle aurait aimé le connaître davantage.

« Je t'appellerai. »

Il lui offrit de la déposer quelque part mais elle refusa avec un sourire qui attisa son désir. Il y avait quelque chose en elle qui le rendait fou, un mélange de sensualité et de réserve, qui vous donnait envie de lui arracher ses vêtements pour voir à quoi ressemblait ce qui se cachait dessous. Il soupçonnait que ça devait valoir le coup d'oeil.

Et dans le cas contraire il s'en fichait éperdument.

Elle agita la main comme elle s'en retournait vers Rodeo Drive, et il la suivit des yeux tandis que sa voiture s'éloignait du trottoir, puis le coin de la rue lui dissimula Sabina, trop vite à son gré. Mais son souvenir le hanta tout l'après-midi, et en début de soirée il n'était plus tout à fait certain de ce qu'il voulait d'elle. S'il la voulait pour sa série, ou pour lui-même, ou pour les deux. Tout ce qu'il savait c'est qu'il ne pouvait plus s'empêcher de penser à elle.

L'APRÈS-MIDI OÙ Sabina était rentrée de Wilshire Boulevard pour plonger dans sa piscine, avant de lire le scénario de *Manhattan*, Bill Warwick s'était rendu à trois auditions. Et contrairement à Mel et à Sabina, il n'était pas de bonne humeur, il ne se sentait pas séduisant et il n'avait pas l'impression que la vie lui réservât quoi que ce fût de bon - ni du côté boulot, ni du côté sentiments. Sa candi-dature avait été refusée aux trois auditions et quant à baiser, c'était bien le dernier de ses soucis. Tout ce qu'il voulait, c'était un job. N'importe lequel. En tout et pour tout il lui restait huit cents dollars dans une enveloppe rangée dans le tiroir de son bureau, un chien qui mangeait bougrement trop, et une femme qui n'avait pratiquement rien fait depuis un an, époque à laquelle ils s'étaient mariés, bien qu'à ce moment-là elle eût un bon rôle dans une série.

Mais Sandy avait été virée six semaines plus tard, et depuis elle n'essayait même pas de trouver autre chose.

Rien. Elle se contentait de rester assise sur son cul nuit et jour, et elle se défonçait vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ils n'avaient pas fait l'amour depuis au moins deux mois, et elle était tellement maigre qu'on l'aurait prise pour une anorexique. Il y a plusieurs années elle avait commencé par les pilules amaigrissantes, avant de passer aux stimulants, aux amphés, aux calmants et à l'héroïne, puis à la cocaïne. Et maintenant elle en était aux speed-balls, savant mélange d'héro et de coke, qui la faisait planer tout en lui donnant l'illusion de garder la tête claire -

mais ce n'était qu'une illusion, et elle était tellement 34

accrochée que Bill se demandait si elle arriverait à s'en sortir un jour.

Il desserra sa cravate, et se mit en faction à l'arrêt du bus qui, dans le meilleur des cas, se ferait attendre un peu moins d'une heure. Le mois dernier il avait dû vendre sa voiture, une Volkswagen déglinguée, et s'il ne payait pas le loyer sous peu, ils se retrouveraient à la rue - ce qui ne serait peut-être pas la pire des choses. Sait-on jamais, Sandy en profiterait peut-être pour se secouer un peu. Elle avait vingt-cinq ans, et elle était en train de foutre sa vie en l'air à la vitesse grand V. Elle était pourtant mignonne quand il l'avait rencontrée, toute en longs cheveux noirs et avec de grands yeux dorés comme un cocker. Une vraie gamine ! Au souvenir de leur première rencontre, à une soirée d'Hollywood, Bill se laissait encore gentiment attendrir. Elle avait l'air

d'une petite fille perdue et il s'était senti fondre dès le premier regard. Elle paraissait tellement vulnérable, tellement incapable de se défendre au milieu des requins qui abondaient dans le métier.

L'ennui, c'est qu'elle en était toujours au même point, et que pour faire face aux difficultés elle s'était de plus en plus accrochée à la drogue. Apparemment, elle comptait sur Bill pour résoudre tous ses problèmes. Et maintenant elle comptait aussi sur lui pour avoir de quoi continuer à se défoncer.

« Qu'est-ce que tu veux que je fasse, nom de Dieu ? La manche, peut-être ? »

Us s'étaient encore disputés ce matin, et il commençait à en avoir par-dessus la tête de ses scènes. Ça durait depuis trop longtemps. Il en venait à penser que ses parents n'avaient peut-être pas tout à fait tort après tout. Selon eux, jouer la comédie c'était bon pour les gosses, les cré-

tins et les déséquilibrés. Côté moral, Sandy n'avait rien d'une citadelle imprenable, et il se pourrait bien finalement que lui non plus n'ait pas toutes les qualités requises pour réussir. La bande où étaient réunis les extraits des pubs et des émissions télé qu'il avait tournées s'était promenée dans tous les studios, chez tous les producteurs, 35

tous les metteurs en scène et toutes les agences de pub d'Hollywood - pour rien. Cet après-midi, il s'était même engueulé avec son agent. Il voulait l'inscrire au Dating Game et Bill avait explosé.

« Mais bon Dieu ! Je suis marié ! »

- Et alors ? De toute façon, personne ne le sait. Vous avez entouré ça d'un si grand mystère, tous les deux. Personne n'est au courant. Et puis qui y attache de l'importance, tu peux me le dire ?

- Moi. »

Mais la question était de savoir si Sandy y attachait de l'importance elle aussi. Assez pour se désintoxiquer ? Il commençait à en douter. Elle avait l'air de se foutre de tout - excepté de son dealer. Elle avait claqué tout l'argent de son cachet et consacrait jusqu'au moindre sou de son allocation chômage à acheter de la coke. La grande vie, quoi. Et Harry avait raison, tout le monde ignorait leur mariage parce qu'à l'époque l'agent de Sandy pensait que cela risquait de ruiner son image d'éternelle ingénue. Les traces de piqure sur ses bras aussi, si on les

découvrait.

Comme d'habitude, le bus se fit attendre quarante-cinq bonnes minutes, et à mi-chemin de chez lui, Bill se rendit brusquement compte qu'il ne supporterait pas de rentrer pour affronter Sandy, affronter le lit défait, la glacière vide, et les enchiladas de la veille abandonnés sur la table de la cuisine. Il prenait leur maison en horreur. Même le chien avait l'air malheureux. Et par-dessus le marché Bill se sentait coupable ! C'était bien le pire. Il ne pouvait pas s'empêcher de penser que s'il décrochait la timbale il pourrait faire entrer Sandy dans une de ces cliniques à la mode pour qu'elle se désintoxique. Pour l'instant c'était hors de question. Trente-deux ans, marié à une droguée, et malade à en crever de jouer les acteurs au chômage, il se sentait au bout du rouleau. Depuis des mois, il se pré-

sentait à toutes les auditions dont il entendait parler. Per-1. Emission-jeu télévisée dont les gagnants remportent une sortie, un voyage ou un séjour avec la vedette de leur choix.

36

sonne ne voulait de lui. Il avait tourné deux spots publicitaires en début d'année, des gros, Dieu merci, mais même cet argent-là avait fini par filer. Il lui tomberait bien encore quelques droits mais pas grand-chose, et en attendant il allait devoir emprunter de l'argent à son agent. Ce ne serait pas la première fois et Harry prenait toujours bien la chose, comme un grand crétin qu'il était. Harry croyait dur comme fer que Bill finirait par réussir et il ne cessait de le lui répéter. Mais quand ? Bon sang ! c'est maintenant qu'il avait besoin de bosser. Un besoin désespéré. Ce mot commençait à lui aller comme un gant. Bill Warwick était désespéré.

Assis dans le bus, il regardait la circulation et les rues qui défilaient quand, à un mile de chez lui, à Hollywood Hills, il décida de descendre boire une bière au Mike's Bar. Depuis quatorze ans il restait fidèle à l'endroit, depuis le jour même où, arrivant de New York, il avait débarqué à l'UCLA avec tous ses espoirs en poche. Il était certain de son succès à l'époque, et il regrettait amèrement de ne plus l'être autant. Le seul qui y croyait encore, c'était Harry, son agent.

Il cligna des yeux en entrant au Mike's Bar. Toujours le même décor, la même tabagie, les mêmes relents de bière fadasse et la même foule d'acteurs au chômage.

Jusqu'aux barmen qui étaient du métier, y compris Adam, qui assurait

le service en ce moment. Il avait suivi les mêmes cours que Bill et c'étaient des copains de longue date. Il connaissait Sandy aussi ; pas beaucoup à vrai dire.

Quatre jeunes gens en jean et bermuda jouaient au billard.

D'autres, réunis par petits groupes entre les tables, parlaient boutique - les rôles qu'ils avaient décrochés, ceux pour lesquels ils avaient passé une audition, ou dont ils avaient seulement entendu parler. Il y avait quelques femmes ici et là, mais la clientèle comptait surtout des hommes. Bill s'assit au bar, commanda une bière et raconta à Adam ses déboires de la journée. Tout en parlant, il étira 1. Université de Los Angeles.

37

ses longues jambes moulées dans un pantalon kaki. Il avait l'impression d'avoir marché des kilomètres et des kilomè-

tres - pour arriver nulle part.

« Le premier m'a trouvé trop jeune, le deuxième m'a demandé si j'étais homo, et le troisième m'a trouvé trop sexy. Fantastique ! J'ai l'air d'un vieux bébé pédé qui fait des folies de son corps. »

Adam éclata de rire. Il venait de tourner un rôle de figuration dans une série et on lui avait promis de lui faire signe très prochainement. Mais Adam n'avait jamais eu l'ambition d'un Bill Warwick. La plupart du temps il se contentait de tenir le bar de chez Mike, ce qui ne l'empê-

chait pas d'être amplement familiarisé avec les problèmes du métier.

« Avec ça, mon agent veut m'inscrire au Dating Game.

Je ne suis pas loin de croire que mon vieux avait raison.

J'aurais dû entrer dans les assurances », soupira Bill en levant les yeux au ciel.

Adam posa sa bière devant lui.

« Tiens bon. Le rôle de ta vie t'attend peut-être au coin de la rue.

- Tu sais... (Bill but une gorgée d'un air grave, comme attristé par ses propres pensées). Je commence vraiment à me poser des questions.

C'est un peu comme les machines à sous, il y a des gens qui ne gagnent jamais. J'en fais peut-être partie finalement. Je n'ai vraiment pas l'impression que j'aie quoi que ce soit à attendre de tout ça.

- Foutaises. »

Adam paraissait d'excellente humeur, mais Bill était éreinté et, ajoutée à ses échecs, la chaleur n'arrangeait rien. Il passait toujours l'été à Cape Cod dans son enfance et il ne s'était jamais vraiment acclimaté à la fournaise des étés californiens. Pour Sandy, c'était différent. Née à Los Angeles, elle adorait la chaleur. Du moins l'aurait-elle adorée si elle avait encore été en état de la sentir. Elle était devenue totalement insensible.

« Et comment va Sandy ? »

38

On aurait dit qu'Adam lisait dans ses pensées. Mais il se rendit compte instantanément que ce n'était pas un sujet susceptible de lui remonter le moral. Bill parut encore plus déprimé, et il haussa les épaules.

« Toujours pareil. (Il leva sombrement les yeux, et croisa le regard d'Adam.) Je crois qu'on ne va pas tarder à toucher le fond.

- Tu as essayé la méthadone ? »

Il savait qu'elle était accrochée à l'héro. Il avait connu ça d'assez près pour reconnaître les symptômes ; d'ailleurs Sandy lui avait proposé de la coke la dernière fois qu'elle était venue ici, et Bill était tellement embêté qu'ils avaient fichu le camp aussitôt après. Adam se rendait parfaitement compte de la situation, il plaignait sincèrement Bill. Il savait ce que c'était pour être passé par là quelques années plus tôt avec une fille originaire de Newport Beach qu'il avait finalement renoncé à sortir de là au bout d'un an. Ses parents l'avaient fait soigner dans tous les hôpitaux et toutes les cliniques de l'Etat, ce qui ne l'avait pas empêchée de succomber à une overdose dans un hôtel borgne de Venice.

« Je ne sais pas. J'ai tout suggéré. Elle ne veut même pas en entendre parler. La seule chose qui l'intéresse c'est sa défonce. Elle ne va même plus aux auditions. Remarque, elle fait aussi bien. La dernière fois, elle s'est endormie. De quoi impressionner le metteur en scène, tu peux me croire.

- Elle va y laisser sa peau si elle ne fait pas gaffe. »

Adam avait perdu le sourire. Il savait que c'était déjà trop tard. Bill finit par commander un hamburger, et son ami le laissa pour servir d'autres clients. Il était huit heures quand Bill grimpa à nouveau dans le bus, et vingt minutes de plus quand il arriva chez lui. Il entra, prêt à trouver Sandy endormie, piquant du nez après un fix, ou planant dans la stratosphère si son dealer lui avait refilé de la coke. Mais non. La maison était vide, avec la pagaïe habituelle, le lit en désordre, la vaisselle en attente, leurs 39

vêtements pêle-mêle par terre et le saint-bernard de Bill explosant de joie à la vue de son maître.

« Salut vieux. Où est Sandy ? »

Le chien remua la queue, donna de son énorme tête dans les jambes de Bill, affamé d'affection. Pas même un mot pour expliquer où elle était passée, mais c'était facile à deviner - elle était sortie, seule ou avec ses amis, pour chercher de la came et passer la soirée chez son dealer.

C'était sa seule et unique occupation en ce moment et ça lui prenait plus de temps que son travail quand elle travaillait encore. Les yeux de Bill tombèrent sur une photo qui datait de l'année passée, juste avant leur mariage, et la transformation que Sandy avait subie depuis le fit tres-saillir. Elle avait perdu entre sept et dix kilos, et son regard était vitreux en permanence. Elle ne se coiffait plus et ne se souciait pas non plus de s'habiller correctement.

Qu'elle fût défoncée ou en quête d'une nouvelle dose, elle était toujours trop mal en point pour s'inquiéter de savoir de quoi elle avait l'air. C'était pathétique, et le seul fait d'y penser réveillait chez lui une rage tristement familière.

Il s'attela à un minimum de ménage, le chien sur les talons, fouettant l'air de sa queue en espérant quelque chose à manger. Mais il n'y avait rien pour lui dans la maison, et à défaut d'autre chose Bill lui ouvrit deux boî-

tes de ragoût de boeuf qu'il versa dans son bol et que l'énorme saint-bernard engloutit avec délice pendant qu'il empilait la vaisselle dans l'évier et fichait aux ordures les restes de nourriture que Sandy avait laissés pourrir sur la table de la cuisine.

« Merde... » maugréa-t-il.

Mais sa colère se dissipait, et le temps qu'il atteigne leur chambre, la déprime l'emportait sur la rogne. La vie qu'ils menaient était vraiment trop sinistre. Il en était à prendre en grippe le pavillon qu'il adorait autrefois.

C'était l'ancienne maison du jardinier d'une propriété qui avait été morcelée et qu'on lui louait une centaine de dollars par mois. Le propriétaire aimait bien Bill, il savait qu'il était acteur et qu'il crevait de faim, et c'était une 40

sous-location. L'idéal, en somme. Bill vivait là depuis trois ans. La maison luisait comme un sou neuf avant l'arrivée de Sandy, et maintenant c'était la pagaie partout.

Il avait remis un peu d'ordre dans la chambre et changé les draps quand il s'assit à son bureau et vida le tiroir à la recherche de l'enveloppe qu'il y avait laissée. L'idée lui était brusquement venue de s'assurer qu'elle était toujours là. Cette enveloppe contenait toute leur fortune. Huit cents dollars, et il n'avait pas dit à Sandy où il les rangeait, pour ne pas la tenter. Peine perdue, apparemment. L'enveloppe était encore dans le tiroir, mais plus l'argent. Les larmes aux yeux, Bill se dirigea lentement vers la salle de bains.

Ce qui l'attendait le rendit malade. Ce n'était pas la première fois qu'il avait droit à ce genre de spectacle, mais cette fois c'était pire que tout. Sandy avait laissé sa seringue, son coton et sa petite cuiller juste à côté des toilettes.

Elle n'essayait même pas de les cacher. C'était là, au vu et au su de tout le monde. La panoplie complète de la junkie. Il eut envie de pleurer, immobile devant sa seringue.

Il savait que c'était là que tout son fric était parti. Cette fois, c'était trop. Il n'avait plus un radis et personne vers qui se tourner. Il n'allait tout de même pas appeler son père à la rescousse, à l'âge de trente-deux ans ! Il préférerait encore servir de l'essence ou travailler au Mike's Bar. Il ne serait pas le premier, et ce ne serait pas la première fois non plus. Il allait appeler Adam dès ce soir pour lui demander s'ils n'avaient pas besoin de quelqu'un. Mais avant qu'il pût le faire le téléphone sonna. C'était Sandy.

Elle avait sa voix des grandes défonces et Bill aurait tout donné pour ne pas avoir à lui parler.

« Salut, mon chou... »

Sa voix n'arrivait pas à se poser, et cela ne rappela que trop clairement à Bill la seringue de la salle de bains.

« Je ne veux pas te parler maintenant. »

Encore heureux qu'elle ne soit pas rentrée. Il aurait été capable de la tuer. Il ne lui demanda pas où elle était, ni avec qui. Ça ne l'intéressait plus. C'était toujours la même réponse d'ailleurs. Et ça lui donnait envie de vomir. Il 41

éprouvait une aversion sans nom pour elle, pour ses amis et pour tout ce qu'ils représentaient. Il avait déjà côtoyé la drogue, sous toutes ses formes, et il avait fumé suffisamment de dope du temps où il était à l'UCLA pour ne pas condamner ceux qui y trouvaient du plaisir, mais pour Sandy il ne s'agissait pas d'un plaisir. C'était du suicide pur et simple, et il ne voulait pas plonger avec elle. C'était le seul choix qui lui restait. Il commençait à soupçonner qu'il n'y avait aucun moyen de la sauver.

« Qu'est-ce que tu veux ? (Il parlait d'un ton coupant, chargé de haine, mais elle n'était pas assez lucide pour s'en apercevoir.) Il ne me reste pas un sou, je suppose donc que ce n'est pas pour ça que tu m'appelles. Tu t'es enfilé jusqu'au dernier dollar dans les veines d'après ce que j'ai pu voir. Je ne sais pas comment tu imagines qu'on va faire maintenant. Je sais bien que c'est le dernier de tes soucis depuis quelque temps, mais Bernie et moi on a la sale habitude de manger et...

- Je... j'ai... besoin de toi... aide-moi... »

Elle était tellement *stoned* qu'il en était malade. Plus rien en elle ne l'attirait. Plus maintenant. Et peut-être plus jamais.

« Adresse-toi à quelqu'un d'autre. J'en ai marre.

- Bill... non... attends... »

Elle avait l'air terrifiée, et il y avait encore une infime partie de lui qui s'inquiétait pour elle, juste une infime partie.

« J'ai plongé. »

Toujours cette voix de petite fille ! Bill s'assit lourdement sur une

chaise.

« Merde. Tu es où ? »

- Au bloc.

- Bravo ! Est-ce que tu te rends compte que, grâce à toi, je n'ai même plus de quoi te faire libérer sous caution ?

- Tu ne peux pas demander... euh... à quelqu'un... »

Elle avait manifestement du mal à trouver ses mots, et Bill soupira. Ce scénario-là aussi, il le connaissait. C'était 42

la deuxième fois qu'elle se retrouvait en taule, et une fois elle avait frisé l'overdose. Il avait dû appeler la police, qui lui avait envoyé une équipe de secours pour la maintenir en vie pendant le transport à l'hôpital. Il s'en était fallu d'un cheveu.

« Qu'est-ce qu'on te reproche ? »

Comme d'habitude, évidemment. Possession...

« Possession, vente et... euh... je sais pas... il y a autre chose aussi... (Elle se mit à pleurer.) Tu ne peux pas me sortir d'ici ? J'ai peur.

- Bon Dieu ! »

Bill marmonna dans sa barbe et tâtonna sa poche à la recherche d'une cigarette. Il avait arrêté de fumer cinq ans plus tôt, et il s'y était remis à cause d'elle ces jours derniers. La tension était trop insupportable. Certains jours, il se demandait s'il y survivrait. Ça, plus le chômage, plus le manque d'argent...

« Ça ne te ferait peut-être pas de mal de moisir un peu en prison. »

Mais il savait que ce n'était qu'une question de temps avant que quelqu'un découvre qui elle était et que la presse fût alertée. « L'ex-star de *Dimanche en famille* arrêtée pour possession de cocaïne », ou de n'importe quoi d'autre, et puis ce serait la ruée des photographes. Il voulait lui éviter ça, et à lui aussi, au cas où quelqu'un révé-

lerait leur mariage au grand jour. D'heure en heure, Sandy devenait plus gênante, et son agent devenait de plus en plus nerveux.

« Bill... il faut que je... raccroche... »

Il entendit d'autres voix avant que la ligne ne fût coupée, des voix rudes, des voix de flics, et tout à coup il comprit vraiment où elle était, et ce que cela devait être pour elle. Et il ne pouvait pas le supporter. Putain ! ça ne finirait donc jamais ! Il en avait marre de toujours courir à la rescousse. Mais il n'avait pas le choix. Il tira sur sa cigarette et composa le numéro de son agent.

« Comment tu t'en es sorti à la dernière audition ? »

43

Harry paraissait étonné qu'il l'appelle chez lui, mais beaucoup d'acteurs en faisaient autant et il s'en arrangeait.

« Comme une merde. Écoute, je suis désolé de te déranger mais j'ai un pépin. Tu peux me prêter du fric ? »

Il y eut un silence. Harry se remit rapidement de sa surprise. Bill était quelqu'un en qui il avait la plus entière confiance. Il aurait tout fait pour lui. Il était certain qu'il le rembourserait un jour.

« Bien sûr, mon vieux. Combien ? »

Bill étouffa un juron. Il avait oublié de demander à Sandy à combien se montait sa caution, mais ça ne devait pas être les yeux de la tête.

« Disons cinq cents tickets pour me tirer de là ?

- Te tirer d'où exactement ? Sandy n'a pas encore foutu sa merde, si ? »

Harry était au courant évidemment, et il n'aimait pas beaucoup Sandy. A son avis, Bill Warwick n'avait pas besoin de ce tracass supplémentaire. Personne n'en avait besoin. C'était une emmerdeuse, et d'après ce qu'il avait entendu dire ça ne faisait qu'empirer. Elle était le poison d'Hollywood, et depuis plusieurs mois Bill semblait avoir complètement oublié qu'il savait sourire. Pas difficile de deviner pourquoi. Mais Bill n'était pas d'humeur à faire des confidences à qui que ce fût, et encore moins à son agent.

« Non, elle va bien. C'est ce fichu chien qui a besoin d'une opération et je n'ai pas de fric, c'est tout.

-Entendu... d'accord... pas de problème. Passe à mon bureau demain.

- Je ne pourrais pas venir ce soir ? »

A son intonation, Harry comprit qu'il s'agissait bien de Sandy, mais à quoi bon argumenter ? Ils avaient déjà longuement discuté de tout ça et il savait que Bill nourrissait un tas d'idées chevaleresques et absurdes sur ce qu'on attendait de lui, dans son rôle de mari. Il savait aussi que Bill était encore un peu amoureux d'elle, ou plutôt de la fille qu'elle était à l'époque de leur rencontre, une fille qui maintenant avait cessé d'exister. Et Harry avait appris 44

depuis longtemps à ne plus discuter problèmes conjugaux avec ses clients.

« Okay, okay, mcm vieux. J'ai un peu de liquide à la maison. Passe quand tu veux. »

Avec un soupir de soulagement, Bill écrasa sa cigarette.

Il consulta sa montre.

« Je serai là d'ici une heure. »

Difficile de jouer les chevaliers à l'armure étincelante quand on dépend des transports urbains, surtout à Los Angeles. Il se précipita dehors et descendit la colline au pas de charge jusqu'à l'arrêt du bus. Il lui fallut un peu moins d'une heure pour arriver chez Harry, à la lisière de Beverly Hills, et encore une demi-heure pour atteindre le commissariat d'Hollywood sur North Wilcox, où il découvrit que Sandy avait été arrêtée en même temps que deux Noirs et une autre fille, pour possession et commerce de substances illégales, et qu'elle et l'autre fille étaient également accusées de prostitution. Il resta comme assommé et, les lèvres blanches, préleva sur l'argent d'Harry de quoi payer sa caution tandis que, paniquée et malade comme un chien, Sandy chancelait vers lui. Il eut juste le temps de la rattraper pour l'empêcher de tomber.

Sans lui adresser un seul mot, il sortit et héla un taxi, et une fois à l'intérieur il vit qu'elle tremblait de tous ses membres, puis elle commença à pleurer. Elle avait pris une sacrée dose, elle était dans un état lamentable. Soudain, il la vit telle qu'elle était, malade, brisée, dégénérée et sale comme un peigne - et l'idée qu'elle eût été arrêtée pour prostitution lui faisait plus mal que n'importe quoi d'autre. Elle était capable de tout pour se fournir en came, y compris lui piquer son fric en douce et se vendre au premier venu. Il ne lui dit pas un mot jusqu'à ce qu'ils arrivent au pavillon. Le chien bondit à leur rencontre, et elle s'effondra sur le divan, pendant que Bill filait lui faire couler un bain. Il ramassa sa seringue, et le reste, et balança le tout à la

poubelle, avant d'écraser son petit matériel d'un coup de talon rageur. Il attendit que la 45

baaignoire fût pleine pour aller rejoindre sa femme dans l'autre pièce.

« Va te laver ! »

On aurait dit qu'il espérait la voir ressortir de l'eau débarrassée de toute sa crasse, mais ils savaient tous les deux que c'était impossible. Combien de fois avait-elle fait ça ? Combien de fois avait-elle couché avec lui après avoir fait une passe pour se payer un fix ? A nouveau, il sentit les larmes lui brûler les paupières. Décidément, ça devenait une manie chez lui. Sandy s'était endormie sur le divan, et elle ressemblait plus que jamais à un pantin désarticulé. Ça lui faisait mal de la regarder, et il s'émerveillait que personne n'ait alerté la presse avant qu'elle sorte de prison. Au moins on leur épargnait ça. Il se trompait. C'était en page 4, dans le *Los Angeles Times* du lendemain. SANDY WALTERS ARRÊTÉE POUR POSSESSION DE DROGUE, annonçait la manchette. Toutes les charges retenues contre elle étaient là, et Bill se recro-quevillait en ouvrant le journal au-dessus de sa tasse de café. Il avait déjà appelé Adam, et il s'était entendu avec lui pour commencer au Mike's Bar le jour même. La chance avait voulu qu'un des serveurs ait décroché un rôle la semaine précédente et qu'ils cherchent un remplaçant.

Au moins, il était sûr de manger. Pour l'instant, au diable les auditions. D'ailleurs, il n'avait pas la tête à ça. Pâle et fragile, Sandy apparut sur le seuil de la cuisine pendant qu'il lisait le journal. Elle avait l'air mal en point, et Bill aurait eu pitié d'elle s'il n'avait été si écœuré par tout ce qui s'était passé la veille. Il était décidé à ne plus jouer le jeu. C'était fini ces histoires-là.

« Ils disent quelque chose ? »

Elle s'approcha d'une démarche vacillante et s'assit de l'air d'une gamine de douze ans atteinte d'une maladie incurable. Elle était maigre à faire peur et terriblement blanche, mais malgré tout elle avait toujours des yeux magnifiques et un profil de médaille, et un lourd matelas de cheveux noirs qui lui enserraient les épaules comme

un 46

châle de veuve, et c'est d'un regard empli d'une douleur millénaire qu'elle regardait l'homme qu'elle avait épousé.

« Je suis navrée, Bill. »

Sa voix n'était qu'un murmure, et il évita son regard.

« Moi aussi. Et pour répondre à ta question, oui, ils énu-mèrent toutes les charges retenues contre toi. »

La seule chose que les journalistes laissaient dans l'ombre c'était leur mariage, parce qu'ils l'ignoraient.

« Merde ! Tony va me tuer. »

Tony, c'était son agent, et Bill la dévisagea d'un air incrédule. Est-ce qu'elle se fichait de lui ? Elle avait été arrêtée pour prostitution, entre autres choses, et tout ce qu'elle trouvait à dire c'était que Tony allait la tuer ! Et lui alors ? Qu'advenait-il de leur serment de mariage ?

Mais il ne dit rien. Il alluma une cigarette et se replongea dans sa lecture. Il mourait d'envie de foutre le camp, mais il voulait d'abord mettre certaines choses au point avec elle, et ça n'allait pas traîner.

« Qu'est-ce que tu as l'intention de faire maintenant ? »

Il s'obligeait à la regarder dans les yeux, et ce n'était pas de gaieté de cœur. Ça lui faisait horriblement mal.

Elle haussa les épaules, rejetant ses cheveux emmêlés sur les épaules.

« Prendre un avocat, je suppose.

- Vraiment ? Et avec quoi vas-tu le payer ? Est-ce que tu comptes sur ton nouveau métier pour ça aussi ? (Elle accusa le coup en clignant des paupières, mais pour une fois il s'en moquait.) Première des choses, tu ferais bien d'entrer à l'hôpital avant qu'il ne soit trop tard.

- Je peux y arriver toute seule. »

Bill avait déjà eu droit à ça aussi. Et il en avait par-dessus la tête.

« Foutaises. Personne ne peut. Tu as besoin d'aide.

Alors, adresse-toi à ceux qui peuvent t'aider. »

Il ne pouvait pas la faire accepter de force. Personne ne le pouvait. Elle devait y aller d'elle-même, sinon on ne l'accepterait nulle part. Ils en avaient déjà parlé ensemble, un millier de fois, sans résultat.

« Et nous ? (Elle l'interrogeait du regard, et il détourna les yeux pendant un moment angoissant.) J'ai l'impression que tu en as ras le bol. »

J'ai l'impression... je suppose... L'éternelle ingénue. A vingt-cinq ans c'était encore une gamine irresponsable.

« Et toi ? Quelle impression tu te fais depuis hier soir ?

- Tu parles de mon arrestation ? »

Elle avait l'air tellement vulnérable, tellement fragile qu'il dut faire un effort pour ne pas se laisser attendrir.

« Je parle de la nature des accusations, Sandy. Tu n'as pas oublié ? »

Il la vit se tortiller sur sa chaise, mais ce n'était pas seulement à cause de ses remords. Elle devait être en manque.

Ces temps derniers son premier soin était de se faire un fix au saut du lit.

« Ça ne veut rien dire... tu sais bien... J'avais besoin de fric...

- J e m'en doute. Moi aussi j'ai besoin de fric, figure-toi. Ce n'est pas pour ça que je cours vendre mon cul au premier venu sur Sunset Strip. Ce n'est pas exactement comme ça que j'envisageais notre mariage, tu sais. »

Soudain, sa colère se réveillait. A nouveau, il tremblait de douleur et de rage. Il avait toujours considéré Sandy comme une petite fille, une petite fille innocente et victime d'une accoutumance dévastatrice. Mais il se rendait compte brusquement qu'en fait c'était sa personnalité même qui était en cause. Une façon d'être basée sur une obsession suicidaire.

« Je regrette... »

Sa voix était presque inaudible, un murmure dans la pièce silencieuse, où le chien tirait la langue dans son panier, dans un coin de la cuisine.

« Je regrette... pour tout... »

Elle se leva avec nervosité, comme si elle se trouvait tout à coup en

présence d'un étranger. Et elle eut l'air sur le point de sortir. Bill lui avait déjà vu cette expression.

Cette expression, qui signifiait «j'en ai besoin tout de 48

suite, et peu importe ce que tu vas dire ». Cette expression, qui avait tout détruit.

« Où vas-tu ?

- Je dois sortir. »

Elle portait les mêmes vêtements que la veille et elle ne s'était brossé ni les cheveux ni les dents. Elle ramassa son sac au passage, jeta un regard autour d'elle, et Bill eut le pressentiment qu'elle partait pour de bon. Soudain il eut très peur. Il se leva et posa son journal en la regardant.

« Pour l'amour du Ciel, Sandy, tu sors de taule ! Tu vas arrêter, oui ?

- J'ai juste besoin de voir quelqu'un. »

En deux pas, il traversa la cuisine pour l'attraper par le bras.

« Ne me sers plus cette salade. Je vais t'emmener à l'hôpital tout de suite. Tout de suite ! Et si après tu ne veux plus jamais me revoir, tant pis. Je ne vais pas te laisser continuer comme ça jusqu'à ce que tu aies une overdose dans un repaire de camés ou que quelqu'un te fiche un coup de couteau dans le ventre. Tu m'entends ? »

Tout d'un coup, elle se mit à pleurer, sur ses regrets, sa souffrance, sur tout ce qu'elle éprouvait pour lui, et sur l'action terrifiante de la drogue, et Bill aussi pleurait quand il l'attira dans ses bras en se demandant où était passée la fille qu'il avait aimée.

« Je regrette... Je regrette tellement, Billy... »

Personne ne l'avait jamais appelé comme ça, et ça lui brisa le cœur. Il aurait tant voulu la sauver.

« Je t'en prie, Sandy. Je resterai avec toi toute la journée. Je resterai à l'hôpital avec toi. On fera tout ce qu'il faut. »

Mais elle se contenta de secouer la tête et les larmes roulèrent sur son menton.

« Je ne peux pas...

- Pourquoi ?

- Je ne suis pas assez forte. »

Sa voix n'était plus qu'un chuintement, et il la serra contre lui. Elle n'avait que la peau sur les os, mais il s'en 49

fichait. Il savait que tout au fond de son cœur il l'aimait toujours.

« Si, tu es assez forte. Et moi je suis fort pour deux.

- Tu ne peux pas. »

Elle s'écarta lentement, ses larmes mêlées aux siennes sur ses joues, et d'une main pâle et tremblante repoussa une mèche sur le front de Bill.

« Il faut que je le fasse toute seule... quand je serai prête...

- Quand ?

- Je ne sais pas... pas encore... »

Il sentit un étau lui enserrer les côtes. C'était comme de l'entendre prononcer sa propre condamnation.

« Je ne peux plus attendre, Sandy. »

Il aurait tout donné pour l'aider mais maintenant il savait que c'était sans espoir. Il ne pouvait plus rien pour elle. Il n'avait jamais rien pu pour elle.

« Je sais, Bill... je sais... »

Elle hocha la tête et se dressa sur la pointe des pieds pour l'embrasser sur la bouche, et comme elle se détournait, Bill s'aperçut qu'elle ne portait plus son alliance.

Aussitôt il comprit, elle avait dû la vendre. Elle resta un moment à le regarder pendant que le chien gémissait doucement comme pour faire écho à la détresse de son maître, puis, tranquillement, elle sortit, et cette fois il n'essaya pas de la retenir. Il savait que c'était inutile. Il n'y avait rien qu'il puisse faire. Rien. Il essuya ses larmes, repoussa le désespoir qui le submergeait, et il alla se laver les dents en repensant aux jours enfuis. Elle était si jolie, et ils étaient tellement fous l'un de

l'autre... Ils s'étaient rencontrés deux ans plus tôt, mais ça lui paraissait une éternité, une éternité en enfer aux côtés d'une femme qu'il avait aimée, et qu'il aimait encore, bien qu'elle eût disparu depuis longtemps. Celle qui avait été arrêtée la veille pour prostitution n'avait aucun lien avec la Sandy qu'il connaissait. C'était une étrangère. Une autre personne.

Personne.

1

LA maison de Pasadena était une longue bâtisse en L, avec deux cheminées de pierre à chaque extrémité, des buissons de roses soigneusement alignés sur le devant, et une large étendue de pelouse verte, qui menait à un immense bassin rectangulaire où une poignée d'adolescents se démenaient à grand renfort de cris stridents. Ils semblaient tous avoir entre quinze et vingt ans, et ils se lançaient un ballon de volley avec des hurlements de joie et de rage, s'interpelant à tue-tête et s'injuriant gentiment, sans même paraître s'apercevoir de l'existence de la femme allongée au bord de la piscine, et dont l'apparition pourtant aurait suffi à provoquer un embouteillage monstre dans n'importe quelle ville. Immobile, comme absente, sa peau claire et abondamment huilée déjà légèrement hâlée, elle se dorait au soleil matinal dans un bikini noir, un grand chapeau de paille incliné sur le visage et une pile de serviettes posées à côté d'elle. Sous les seins ronds et pleins qui débordaient du haut du bikini, son buste s'affinait en une taille minuscule, qui s'arrondissait aussitôt à la hauteur des hanches pulpeuses et sensuelles pour donner naissance à de longues cuisses fuselées. Jane Adams avait le corps d'une reine de beauté, titre qu'elle avait porté à ses débuts, à son arrivée de Buffalo près de deux décennies plus tôt. Elle avait maintenant trente-neuf ans, et à la voir jamais on n'aurait pensé qu'elle avait mis au monde trois enfants.

Elle battit des paupières, lança un regard bleuté vers la piscine pour s'assurer que tout allait bien, et elle se replongea dans sa douce somnolence. A l'exception d'une alliance et de deux anneaux d'or à ses oreilles, elle ne

portait pas de bijoux. Pourtant la maison avait cet air cossu propre aux banlieues résidentielles. Le garage abritait un break Mercedes réservé à son usage personnel, une Volvo destinée à la bonne et aux enfants, et une autre Mercedes dont son mari se servait pour se rendre

à son travail. Et même par rapport aux normes en vigueur à Pasadena, la piscine était immense.

« Hé ! Ici !... A vous les gars !... Tenez !... »

Le ballon vola au-dessus de l'eau bleue, pour atterrir près du siège de Jane, et elle se leva d'un bond avec une grâce presque juvénile, rajustant le haut de son bikini d'une main, ramassant le ballon de l'autre, sous le regard médusé des adolescents qui ne pouvaient s'empêcher de la dévorer des yeux, ce qui leur valut un coup d'œil meurtrier de la part de Jason. Le fils de Jane était toujours gêné de voir ses copains reluquer sa mère comme si elle était une fille de leur âge. Dieu soit loué, la plupart du temps elle portait suffisamment de vêtements pour dissimuler sa nudité. Elle n'était pas du genre à porter des décolletés vertigineux ou des jupes fendues. En général, elle avait l'air plutôt respectable dans ses vieilles chemises Oxford, ses jupes croisées et ses espadrilles. Elle ne semblait même pas avoir conscience de son allure. Et une fois vêtue décemment, elle passait pratiquement inaperçue. C'était simplement une jolie rousse, au visage agréable, dotée d'un sourire chaleureux dont elle n'était pas avare. Elle avait des taches de son sur la poitrine et sur les bras, et de grands yeux bleus, qui luisaient d'innocence quand elle renvoya le ballon noir aux enfants.

« Vous voulez déjeuner ? » leur cria-t-elle, mais ils avaient repris leur partie avant qu'elle ait eu le temps de se rasseoir.

Elle leur préparait toujours des sandwiches, et le réfrigérateur regorgeait en permanence de sodas et de glaces qu'ils adoraient. Après dix-huit ans passés à les mater, leurs goûts n'avaient plus de secrets pour elle. Jason entrerait à l'Université de Santa Barbara à l'automne, et les deux filles au lycée. Au bout d'une attente qui lui avait 52

paru interminable, Alyssa allait enfin entamer sa première année, et Alexandra, en troisième année, faisait des pieds et des mains pour avoir sa voiture personnelle. Elle jugeait la Volvo trop encombrante et trop démodée, et voulait une voiture plus sportive, du genre de celle que leur père avait offerte à Jason le mois dernier pour son dix-huitième anniversaire. En septembre, Jason irait à Santa Barbara au volant d'une Triumph, et Alexandra pensait que cette voiture lui conviendrait parfaitement à elle aussi.

Jane sourit en s'étirant. Ses enfants étaient des adolescents tellement typiques, et leur adolescence tellement différente de sa propre

jeunesse à Buffalo. Elle mourait de peur à l'idée d'entrer au lycée, et à seize ans elle avait fichu le camp. New York l'avait terrifiée, et elle y était restée juste le temps de gagner de quoi aller à L.A. Los Angeles... Hollywood... La terre promise. C'est là qu'elle avait remporté sa première couronne de reine de beauté.

Tout de suite après, l'année de ses dix-sept ans, elle avait eu la chance de faire quelques photos de mode - et aussi des dizaines de petits boulots dans les boutiques à hamburgers des drive-in, et finalement elle avait dégoté un petit rôle dans un film d'horreur. Elle avait aiguisé ses hurlements à la perfection, et selon elle ça marchait plutôt bien quand elle avait rencontré Jack Adams. Elle avait à peine dix-neuf ans. Et elle était tombée follement amoureuse de lui. Monsieur Univers. Vingt-trois ans, sorti de Stanford, il travaillait dans l'agence de courtage de son père. Jamais elle n'avait vu homme plus beau, et qui plus est, tout à fait bien élevé. Il l'avait présentée à ses parents dès leur quatrième rendez-vous, et avant de l'emmener chez eux, il lui avait dit comment s'habiller, comment se tenir, et comment répondre. C'était mieux que les films d'horreur, et beaucoup plus amusant. Les parents de Jack habitaient une très belle maison de brique rouge, Orange Grove, et Jane était restée en admiration devant eux, et devant Jack, tellement sûr de lui, tellement mûr déjà, et tellement merveilleux au lit. C'était l'homme le plus adorable qu'elle ait jamais connu - jusqu'à ce qu'il 53

commence à la tarabuster pour qu'elle abandonne sa carrière. Jane rêvait d'être actrice depuis toujours, et elle savait qu'en s'accrochant elle finirait par y arriver. Jack, lui, ne voulait pas en entendre parler. Il détestait l'endroit où elle vivait, il détestait ses amis, les films qu'elle tournait - il détestait tout ce qu'elle faisait, sauf quand ils étaient au lit. Il n'avait jamais rencontré une femme comme elle, et quand il enfouissait la tête entre ses jambes, dans le nid de boucles dorées qu'elle partageait si généreusement avec lui, il se disait qu'il ne la laisserait jamais tomber, quoi que puissent dire ses parents. Les parents de Jack prenaient Jane pour une coureuse, et sa mère osa même la traiter de putain, mais une seule fois.

Et Jack tint bon. Au lieu de laisser tomber Jane, il l'obligea à laisser tomber son seul rêve. Grâce à lui, elle oublia jusqu'aux précautions les plus élémentaires, et elle n'avait pas vingt et un ans quand elle s'aperçut qu'elle était enceinte. Voilà qui réglait la question. Elle avait trouvé le nom d'une faiseuse d'anges à Tijuana et, en larmes, elle avait tout avoué à Jack. Mais il refusait de la laisser se débarrasser de l'enfant. Il la demanda en mariage le soir même, et ils se marièrent

deux semaines plus tard, dans une petite église à côté de chez ses parents, et de ce jour il ne fut plus jamais question de films d'horreur ni de carrière. Jane devint Mrs. John Walton Adams III et, six mois plus tard, elle mit au monde un bébé souriant et espiègle doté d'un toupet de cheveux roux qui resta dressé sur le sommet de son crâne durant toute sa première année.

Jason était tellement adorable, et Jack tellement attentionné, que Jane ne pensa pas vraiment à regretter le rêve qu'elle avait abandonné. Et elle n'eut guère le temps de le regretter au cours des cinq années suivantes. Alexandra vint au monde pour les deux ans de Jason, et Alyssa deux ans plus tard. Alexandra ressemblait à Jack, et Alyssa ne ressemblait à personne sauf, d'après la mère de Jack, à une de ses tantes lointaines. Ils formaient une famille unie, et Jane était heureuse de s'occuper de tout son petit monde. Les enfants lui prenaient son temps à longueur de 54

journée, et Jack à longueur de nuit. Il n'était jamais ras-sasié. Il avait faim d'elle vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et il lui arrivait de l'entraîner dans la salle de bains juste le temps de jouir entre ses seins pendant que les enfants regardaient la télé ou qu'ils terminaient de dîner dans la cuisine. Il n'attendait jamais qu'elle soit couchée, et ils faisaient l'amour tous les soirs, même quand, après avoir passé la journée à courir partout avec les enfants et à satisfaire son mari, Jane n'était plus en état ni de parler ni de manger, et encore moins de réfléchir. Parfois, elle avait l'impression de ne jamais avoir une minute à elle, mais elle n'y attachait pas vraiment d'importance. Elle voulait être une mère et une épouse modèles, et rendre tout le monde heureux. Elle pensait rarement à elle - si tant est que cela lui arrivât jamais. Dans sa candeur, elle s'émerveillait encore du chemin parcouru depuis Buffalo, et elle adorait être Mrs. Jack Adams. C'était le meilleur rôle qu'elle ait jamais eu, et c'est seulement quand les enfants entrèrent à l'école qu'elle commença à soupirer après ce qu'elle avait sacrifié à son mari. Elle avait vingt-sept ans à ce moment-là, mais elle n'avait guère changé et elle était toujours aussi belle, surtout quand, tard le soir, elle se baignait nue dans la piscine. Jack la regardait plonger, et il éteignait toutes les lumières, plongeait à son tour et la prenait en chasse. A cette heure-là, elle n'avait pas à craindre d'être surprise par les enfants. Elle n'avait rien à craindre. Jack veillait à tout, il réglait les factures, la vie des enfants, l'existence de Jane, lui disant qui voir, quoi mettre, quoi dire et quoi faire. Il la modelait entièrement à sa fantaisie, et la seule chose qui fût exclue de cette fantaisie c'était l'amour qu'elle continuait à porter à son ancien métier. Parfois, elle risquait une timide tentative et laissait entrevoir la

possibilité qu'elle puisse retravailler, mais il refusait obstinément d'en entendre parler.

« Ce n'est pas pour toi. Ça n'a jamais été pour toi. (Sa voix se faisait dure quand ils abordaient ce sujet.) C'est un monde de clodos et de pique-assiettes. »

55

Jane le prenait en horreur quand il parlait comme ça.

Elle aimait trop Hollywood, et certains de ses anciens amis lui manquaient, mais Jack lui avait interdit de les voir. Toutes les filles avec qui elle avait partagé son appartement, autrefois, s'étaient dispersées, et un jour où Jack la surprit en train d'écrire une carte de Noël à son ancien agent, il la lui arracha des mains et la jeta à la poubelle.

« Oublie ça, Jane. C'est du passé. »

C'était le plus cher désir de Jack. Le plus désespéré aussi. Il voulait qu'elle tire un trait sur le passé, sur les rôles qu'elle avait aimés, les gens qu'elle avait connus, les rêves qu'elle avait conçus.

Alyssa avait trois ans quand un jour dans un super-marché un inconnu accosta Jane et lui remit sa carte. Comme au bon vieux temps. Il travaillait pour une agence quelconque. Il l'invita à venir à son bureau pour un essai, et elle éclata de rire. Elle connaissait tout ça par cœur pour être passée par là à son arrivée à Los Angeles. Son insistance la flatta, mais elle ne l'appela jamais, et elle finit par jeter sa carte. Cette rencontre avait pourtant réveillé des forces qu'elle muselait depuis trop longtemps, et un après-midi elle appela son ancien agent, histoire de dire bonjour et de voir « comment ça allait ». Résultat : il la supplia ; elle devait retravailler, il pouvait lui trouver des contrats.

Six mois plus tard, un jour où Jane faisait des courses à Los Angeles, elle passa le voir, pour le plaisir. Il se jeta à son cou, et la convainquit de le laisser faire quelques photos. Par la suite, elle lui envoya deux ou trois clichés supplémentaires et, quatre mois après, la bombe éclata. Lou lui avait décroché un rôle. Dans un mélo à épisodes.

L'idéal, selon lui. Jane commença par lui éclater de rire au nez, mais il refusait d'en démordre. Il la supplia de passer une audition, en souvenir du bon vieux temps, disait-il, pour le plaisir... par respect pour toi... pour moi... pour tout le travail que tu as fait il y a dix ans...

Le soir, dans son lit, Jane réfléchit longuement, à la fois tentée par la chance qui se présentait et inquiète de ce que Jack en dirait. Elle essaya d'en parler avec lui, mais elle ne savait 56

par où commencer, ni comment lui expliquer le vide qu'elle ressentait quand les enfants étaient tous à l'école.

Tout ce qui intéressait Jack, c'était ce nid de boucles dorées entre ses cuisses. Il ne l'écoutait pas. Il ne lui parlait jamais. Personne ne lui parlait. Et après dix ans de mariage il était toujours aussi affamé d'elle. Jane savait qu'elle aurait dû lui en être reconnaissante. Ses amies se plaignaient assez de l'indifférence de leurs maris, qui n'avaient jamais envie de faire l'amour et qui se désinté-

ressaient complètement de leur vie sexuelle. Elle, au moins, avait la chance d'avoir un homme insatiable, qui lui chuchotait des choses du genre « ce soir je v'is te baiser à t'en faire péter la tête », sans se soucier des enfants, ni de la panique qui s'emparait d'elle à l'idée qu'ils auraient pu entendre. Mais, à part ça, impossible de parler à Jack. Il n'avait pas idée de ce qui se passait dans la tête de sa femme, dans son cœur, dans son âme. Son ancien agent, par contre, ne le savait que trop. Il avait tout deviné d'un seul regard ce jour où elle était passée le voir à Los Angeles, et il n'avait pas l'intention de la laisser lui échapper une nouvelle fois. Jane avait un petit quelque chose que Lou était sûr de pouvoir vendre - il l'avait toujours su - et ce n'était pas seulement une question de sex-appeal. Sa douceur, sa chaleur exceptionnelle faisaient d'elle une femme à part, à la fois maternelle et sensuelle, un peu dans le genre de Marilyn Monroe. Elle plaisait aux femmes, et aux hommes. Lou n'avait jamais rencontré personne qui reste indifférent à son charme. Elle attirait tout le monde. Les gens allaient vers elle comme des bébés vers un ours en peluche, et quelle peluche ! Elle ne se contentait pas d'être « bien roulée ». Elle avait beaucoup d'autres qualités.

Jane finit par aller à l'audition, par un chaud après-midi de juin, en insistant pour porter une perruque noire. Quand Lou la fit venir dans son bureau tout de suite après, il l'accueillit par un sifflement admiratif qui se termina sur un énorme sourire. Elle ressemblait, en plus sexy, à une jeune Gina Lollobrigida. Et elle avait le rôle. Le 57

producteur n'avait même pas remis la perruque noire en question. Il voulait Jane. Immédiatement. Et Jane s'assit dans le bureau de Lou, et elle éclata en sanglots.

« Qu'est-ce que je vais faire maintenant ?

- Travailler. Voilà ce que tu vas faire. »

Il lui suffisait de la regarder pour que son cœur s'emballa - pas de désir, mais de joie, à l'idée de lui avoir trouvé ce rôle. Il le savait, avec un peu de chance il réaliserait de grandes choses avec elle. Aucune fille à Hollywood n'était aussi excitante que Jane Adams. Restait à se débarrasser de ce crétin qu'elle avait épousé.

« Qu'est-ce que je vais dire à Jack ?

- Que tu recommences à travailler. »

Mais ce n'était malheureusement pas si simple. Incapable de trouver le sommeil, Jane était restée allongée les yeux grands ouverts dans le noir tous les soirs pendant une semaine avant finalement de refuser le rôle. Pas moyen d'expliquer quoi que ce soit à Jack. Aucun moyen. Il n'écoutait rien de ce qu'elle disait. Il se contentait de roucouler et de grogner en lui faisant l'amour, et chaque fois qu'elle essayait de parler il la retournait dans le lit et recommençait à lui faire l'amour. Ça devenait grotesque, cette façon de ne pas l'écouter. Tout ce qu'il voulait c'est qu'elle couche avec lui, qu'elle s'occupe des enfants et qu'elle prenne soin des clients qu'il invitait à dîner de temps en temps. Le producteur, pensant avoir affaire à une grande timide, doubla le cachet, et Lou alla jusqu'à appeler Jane cinq fois par jour. Elle avait une peur bleue que Jack ne réponde lui-même au téléphone, et cela se produisit une fois. Lou fut suffisamment intelligent pour prétexter un faux numéro et raccrocher. Finalement, Jane céda.

Tremblante, terrifiée, elle mit la perruque noire dans un sac et se rendit au studio de Burbank pour discuter. Elle signa les contrats le jour même et rentra paniquée à l'idée de ce qu'elle venait de faire - et de ce que Jack pouvait lui faire. Il lui avait dit et répété que si jamais elle recommençait à fréquenter les studios il la jetterait dehors. Et elle savait qu'il en était capable. Il avait dit qu'il garderait 58

les enfants, la maison - tout. La seule chose qui comptait pour elle c'étaient les enfants... et le rôle. Le pire, c'est qu'elle avait le béguin pour cette histoire.

Elle jouait Maria dans *Chagrins secrets* - avec une perruque noire. Elle tournait tous les jours, de dix à seize heures trente, et rentrait chez elle à temps pour écouter attentivement les enfants lui raconter ce qu'ils avaient fait en classe. Le soir, elle cuisinait, faisait des gâteaux,

et le matin elle déposait les gosses à l'école sur le chemin du studio. Et tout le monde, Jack y compris, pensait qu'elle travaillait bénévolement dans un hôpital. Elle inventait même des anecdotes à leur raconter. « L'hôpital » devint toute sa vie. Elle adorait ses partenaires, l'ambiance, l'excitation, et tout le monde raffolait d'elle. Elle tournait sous le nom de Janet Cole, nom qu'elle avait porté de tout temps à Buffalo, avant son arrivée à Hollywood, et miraculeusement, personne ne fit jamais le rapprochement.

Elle évitait soigneusement les journalistes, et bien que le feuilleton remportât un succès grandissant d'année en année, personne dans son entourage ne parut jamais s'apercevoir ni s'étonner de son étrange ressemblance avec la fille de *Chagrins secrets*. La télé passait un nouvel épisode tous les jours, et jamais Jane n'avait été plus heureuse. D'autres rôles se présentèrent - quelques-uns très importants - mais elle les refusa tous. Elle ne pouvait pas se permettre de sortir de l'anonymat, et elle savait qu'en acceptant autre chose ça finirait par arriver. Tout le monde ne supporterait pas éternellement de la voir fuir les journalistes, les interviews et la publicité. Et pendant les dix ans où elle interpréta le rôle de Maria elle parvint à conserver anonymat et perruque noire. Elle payait ses impôts sous le nom de Janet Cole, et elle avait un numéro de Sécurité sociale personnel, si bien que Jack ne se douta jamais de rien. Jamais personne ne se douta de rien -

jamais secret n'avait été aussi bien gardé.

Jusqu'à ce que le téléphone sonnât, alors qu'allongée au bord de la piscine elle regardait les enfants jouer au volley. Elle venait de se réinstaller après leur avoir lancé 59

le ballon, quand elle entendit la sonnerie. L'équipe de *Chagrins secrets* faisait relâche pour deux mois, ce qui arrangeait parfaitement Jane. Elle pouvait ainsi rester avec les enfants pour les vacances, et ils devaient partir tous ensemble deux semaines à La Jolla, comme tous les ans.

Elle rentra dans la maison et décrocha le combiné.

« Salut, beauté. »

C'était Lou. Il appelait souvent, parfois simplement pour lui dire un petit bonjour. Il l'estimait beaucoup. Il avait soixante ans maintenant, et il avait toujours été très bon pour elle. Elle le respectait énormément, et de son côté il respectait ce qu'il appelait sa « lubie »,

c'est-à-dire son obstination à vouloir cacher sa carrière à Jack. Lou se montrait toujours d'une prudence extrême quand il télé-

phonait. Pour rien au monde il n'aurait voulu mettre l'existence de Jane en danger. Mais il n'était pas seul, et le nouveau metteur en scène de *Chagrins secrets* ne s'était pas privé de mettre l'existence de Jane en danger.

« Salut, Lou.

- Et ces vacances, ça va ? »

Elle lui trouvait une drôle de voix, mais elle mit ça sur le compte du surmenage. Lou était sous pression en permanence. Il se démenait jour et nuit avec la poignée de stars qui lui confiaient leurs intérêts, et le reste du temps il guerroyait pour l'armée d'acteurs aux abois qui le relan-

çaient désespérément pour décrocher un job.

« C'est toujours bien, les vacances. Et puis j'adore être avec les enfants. »

Jane et sa famille ! Elle ne savait pas parler d'autre chose. Sa famille, sa maison, ses petits plats. Bon sang !

heureusement qu'elle n'accorde jamais d'interviews, se disait Lou. Avec un corps pareil tout le monde croirait à une blague.

« Quelles nouvelles ? »

Il hésita, cherchant ses mots. Il savait que ça allait lui faire mal. Très mal. Mais il fallait la prévenir avant qu'elle découvre la vérité en arrivant sur le plateau.

60

« Rien de bien affriolant. (Il se haïssait d'avoir à lui apprendre une chose pareille, mais il se décida enfin à plonger tête baissée.) Ils projettent de te régler ton compte à la fin des vacances.

- Quoi ? »

Il se moquait d'elle. Pas possible autrement. Elle pâlit sous son hâle, et ses grands yeux bleus se remplirent de larmes.

« Ce n'est pas possible !

- J'ai peur que si. Le nouveau metteur en scène veut changer l'image du feuilleton. Vous êtes quatre à disparaître. Dans un accident de voiture, qui sera tourné le premier jour après la reprise. Tu auras droit à une indemnité somptueuse, évidemment. J'y ai veillé, mais il semblerait que... »

Jane avait compris. Les larmes coulaient silencieusement sur ses joues. C'était la plus mauvaise nouvelle qu'elle ait pu redouter. *Chagrins secrets* était toute sa vie.

Chagrins secrets, Jack, et les enfants. Elle jouait Maria depuis dix ans. Dix ans...

« Dix ans de ma vie, et il va... »

Ça n'avait pourtant rien d'extraordinaire. Il y avait tous les jours des acteurs qui se faisaient virer, surtout dans ce genre de série. Mais pour elle c'était la fin de tout. Elle considérait toute l'équipe comme une seconde famille.

« Tu ne peux vraiment pas le faire changer d'avis ?

- J'ai déjà tout essayé. »

Il ne lui dit pas qu'ils avaient engagé une fille plus jeune pour la remplacer, avec en prime trois homosexuels, amis du nouveau metteur en scène. Ça n'aurait rien changé.

L'important c'est qu'elle était virée.

« Ils veulent te voir sur le plateau le premier jour du tournage, et après, rideau.

- Mon Dieu ! »

Elle était assise en larmes à la table de la cuisine quand sa fille entra et la considéra d'un air surpris.

« Ça ne va pas, maman ? »

Jane secoua la tête et sourit vaillamment. Avec un haussement d'épaules, Alexandra prit un Coca dans le frigo avant d'aller rejoindre

ses amis, sans même un regard pour sa mère, qui maintenant sanglotait de plus belle.

« Je n'arrive pas à y croire !

- Moi non plus. Et si tu veux mon avis ils font une sacrée connerie. On n'y peut rien. C'est leur droit, et je suppose que tu devrais t'estimer heureuse que cela ait duré dix ans. »

Peut-être, mais maintenant ? Jamais elle ne retrouverait l'équivalent. Jamais elle ne pourrait conserver son anonymat, et elle ne pouvait pas laisser Jack découvrir la vérité.

« C'est comme si j'apprenais la mort de quelqu'un, dit-elle avec un pauvre petit sourire. La mienne, par exemple.

- Qu'ils aillent au diable. Je te trouverai autre chose. »

Elle recommença à pleurer, et à l'autre bout du fil, Lou grinça des dents.

« Je ne peux rien accepter d'autre, tu sais bien... C'était l'idéal pour moi...

- Ne t'en fais pas, je te dénicherai un rôle de sex-sym-bol, en direct, de deux à trois l'après-midi. Avec une perruque noire... »

Elle en avait une douzaine maintenant, de tous les styles et de toutes les longueurs, accumulées pendant ces dix dernières années. Mais elle était inconsolable et elle continuait à pleurer à chaudes larmes. Elle se moucha dans une serviette en papier qu'elle trouva près de l'évier, pendant que Lou continuait :

« Je ne sais pas quoi te dire, mon chou. Je suis désolé.

Vraiment désolé. »

Et c'était vrai. Il ne supportait pas de la sentir si malheureuse. Elle ne méritait pas ça.

« Qu'est-ce que je vais faire maintenant ? Qu'est-ce que je vais devenir ? »

Elle se moucha encore, et ses larmes dégoulinèrent de son menton sur sa poitrine, aussitôt absorbées par le haut de son bikini noir.

« Passe la main, Jane. Tu n'as pas le choix. Retourne au studio une dernière fois, et au revoir tout le monde. »

Ce serait horrible, Lou le savait, et tout en parlant il griffonna une note sur son agenda pour ne pas oublier de faire envoyer des fleurs à Jane ce jour-là-anonymement, comme d'habitude.

« Je vais guetter ce qui se présente.

- Je ne peux rien accepter d'autre, Lou.

- N'en sois pas si sûre. Laisse-moi faire. Je te rappelle dans un jour ou deux. »

Jane raccrocha et se moucha encore une fois, avec le sentiment d'avoir assisté à la fin du monde. En un sens c'était vrai, son monde s'écroulait. Et au moment où elle reposait le combiné, les gosses firent une entrée toni-truante. Jason, Alexandra, Alyssa et leurs copains. Onze en tout.

« Qu'est-ce qu'on mange ? »

Jason souriait, sans remarquer les larmes qu'elle venait d'essuyer. Il ressemblait trait pour trait à son père, tel qu'il était quand Jane l'avait rencontré. Et Alexandra ressemblait beaucoup à Jack aussi, bien qu'elle eût les cheveux de Jane, comme Jason. A part leur tignasse rousse, aucun de ses enfants ne ressemblait à Jane, même vaguement.

Le dos tourné pour cacher ses yeux rouges, elle sortit du frigo le plateau de sandwiches qu'elle avait préparé.

Jambon, mortadelle, dinde rôtie, condiments de toutes sortes. Chargés de sandwiches et de packs de bouteilles de Coca, ils disparurent tous à nouveau. Dans un soupir, Jane s'assit à la table de la cuisine.

Fin. Terminé. Jack avait gagné finalement, et il ne s'en doutait même pas. A ce moment précis, comme si le seul fait de penser à lui le faisait se matérialiser, Jane entendit une voiture dans l'allée et jeta un coup d'oeil par la fenêtre sur la Mercedes gris métallisé. Il s'arrêta dans un grince-ment de freins, bondit de la voiture et claqua la portière.

Il avait toujours l'air d'un jeune homme et ses cheveux blonds cachaient les mèches grises dont seule Jane connaissait l'existence. Carrure d'athlète, forme éblouissante, 63

il faisait beaucoup moins que ses quarante-trois ans, mais il y avait dans son regard une certaine dureté qui ne s'y trouvait pas dix ans plus tôt, et de la cruauté aussi, dans le pli de sa bouche. Jack était bel homme, mais il manquait de chaleur et alors même qu'il entraînait dans la cuisine, pas un instant il ne songea à sourire à Jane, et il ne vit pas son chagrin pourtant si évident. En fait, il ne la regardait pratiquement jamais.

« Bonjour, chéri. Qu'est-ce qui t'amène ? »

Elle souriait bravement. Jack lui tourna le dos et ouvrit le frigo pour prendre une bière.

« J'avais un rendez-vous dans le coin. Alors, autant déjeuner ici. »

Il se retourna et parut la toiser des épaules aux pieds, sans jamais chercher à rencontrer son regard. Il desserra sa cravate, et but une gorgée de bière à même la boîte. Il avait jeté sa veste sur une chaise, et Jane voyait les muscles jouer sous sa chemise. Il jouait au tennis tous les jours en rentrant de son travail. Avec Jason ils faisaient un malheur sur le court. Jane n'avait jamais vraiment appris à jouer, et ils avaient horreur de la prendre pour partenaire.

« Tu n'es pas à l'hôpital aujourd'hui ? »

- Je suis en vacances pour tout l'été. Tu as oublié ? »

Elle souriait toujours, et cette fois il lui rendit son sourire.

« Ouais, c'est vrai. J'oublie toujours. (U lorgnait son corps voluptueux comme s'il avait perdu intérêt pour toute autre chose.) Tu te bronzais au bord de la piscine ? »

Jack était bon pour eux, et généreux. Il ne leur refusait jamais rien. Piscine, voitures, garde-robe complète pour elle et les enfants, une location à La Jolla tous les étés, un séjour à Hawaï pour les vacances de Noël... Pourtant Jane avait toujours eu l'impression qu'il y avait beaucoup trop de choses qu'il ne partageait avec personne, comme s'il ne pouvait pas les donner. Lui-même, par exemple. Il était toujours tellement distant. Il ne lui parlait jamais.

« Je surveillais les enfants. »

Ils n'échangeaient jamais rien d'autre que des banalités.

Jack ne parlait jamais de son travail. Jamais. Et rarement de ses collègues.

« Tu as trouvé ce que je t'ai demandé, pour La Jolla la semaine prochaine ? »

Il lui avait donné une liste très précise d'articles de pêche qu'il voulait remplacer.

« Je n'ai pas eu le temps ce matin. J'irai cet après-midi. »

Mais tout à coup elle n'était plus sûre de rien. Je me trompe, ou la terre a vraiment cessé de tourner, se demandait-elle, comme Jack s'approchait pour glisser deux doigts à l'intérieur de son bikini noir. Il trouva ce qu'il cherchait et plongea toute la main entre ses cuisses. Il lui faisait mal, mais elle ne protesta pas.

« Tu as du temps ? »

C'était une question de pure forme. Elle ne lui avait jamais dit non. Déjà, il posait sa bière d'une main, et agrippait un de ses seins de l'autre. Sa bouche écrasa la sienne, et il lui mordit les lèvres.

« On baise ? »

Elle était habituée à ses façons de faire. Au bout de vingt ans, sa brutalité ne la choquait même plus. C'était sa façon d'être, voilà tout. Au début, c'était différent. Il était plus doux, plus attentionné, mais dès leur mariage il avait changé, et parfois on aurait dit qu'il avait furieusement envie de lui faire mal, qu'il ne pouvait jamais la pénétrer assez profondément, ni la posséder assez complè-

tement. Il avait été comme ça même pendant ses grossesses, et Jane en était terrifiée, mais cela n'avait eu aucune conséquence fâcheuse, et elle avait été affreusement gênée de dire ce qu'ils faisaient au médecin. Il l'attira pour se frotter contre elle en mâchonnant sa lèvre supérieure. Puis il s'écarta et sourit.

« Finalement j'ai eu une bonne idée de passer. Ça vaut tous les déjeuners en ville. »

Elle éclata de rire, mais ses yeux ne riaient pas, et quand Jack l'attrapa par le bras pour se précipiter dans l'entrée, 65

elle se laissa entraîner passivement dans le couloir en L

qui contournait la salle de séjour. Leur chambre se trouvait à l'extrémité de la maison. C'est Jack qui en avait décidé ainsi, et souvent elle se demandait s'il l'avait fait exprès, pour que les enfants n'entendent pas le raffut qu'il faisait.

Il claqua la porte derrière eux et donna un tour de clef. Il ne s'inquiétait jamais de baisser les stores, mais les enfants ne pouvaient pas les voir depuis la piscine, et Jane aimait regarder les arbres, comme en ce moment, pendant que Jack la renversait brutalement par terre et qu'il lui arrachait son bikini. Il se contenta d'ouvrir sa braguette et il la pénétra sans préambule, sans douceur, en lui pétrissant les seins aussi furieusement que d'habitude, avant de se pencher sur elle pour mordre ses mamelons. Il lui arrivait de la mordre jusqu'au sang, mais pas aujourd'hui.

Aujourd'hui, il la travailla jusqu'à ce qu'elle soit aussi excitée que lui et qu'elle commence à gémir doucement sous ses mains, et à ce moment-là il la surprit en se retirant brusquement pour la caresser du bout des lèvres et, lui ouvrant les jambes des deux mains, il la pénétra à nouveau d'un grand coup de boutoir, et avec un cri qui se termina en un long grognement, il retomba sur elle, satisfait et content de lui, une main sur ses seins et un sourire comblé sur les lèvres, sans même voir le regard de Jane, ni les larmes qui ruisselaient sur ses joues.

5

JANE pénétra sur le plateau avec une boule dans l'estomac.

Les menuisiers, les ingénieurs du son, les éclairagistes qu'elle côtoyait depuis des années et qu'elle aimait comme ses plus chers amis - ils étaient tous là. Pendant dix ans, elle leur avait fait des gâteaux, toutes sortes de gâteries et elle avait même tricoté de la layette pour leurs bébés. Elle veillait sur eux tous comme une mère, et elle avait besoin d'eux tous. Ils faisaient partie de sa famille, au même titre que ses filles et son fils. C'étaient ses seuls amis. Des amis qu'elle allait perdre, pour toujours.

Ce jour-là, l'ambiance était sinistre. Personne ne lui adressa de grands bonjours. Ils savaient ce qui se préparait. La rumeur avait couru. Les victimes étaient prévenues. Et Jane dut refouler ses larmes quand le metteur en scène lui fit ses dernières recommandations, lui décrivant l'accident et le « carnage » qui s'ensuivrait, sans mentionner une seule fois ce qu'il lui faisait à elle, dans la vie réelle - la déposséder d'un rôle

qu'elle avait chéri pendant dix ans. En fait, c'était aujourd'hui le premier jour de sa onzième année dans l'émission. Le premier et le dernier.

Elle ne voulait même plus penser au jour où tout avait commencé. Le souvenir était trop insupportable.

Elle monta dans sa loge au premier et rangea ses affaires dans une valise. Quatre perruques noires supplémentaires, un sweater, une sudisette, et un short qu'elle mettait parfois entre les prises de vues. Elle avait aussi une paire de chaussons et des douzaines de petits pots de fards et de flacons de vernis à ongles. Elle empaqueta le tout en priant le Ciel de ne pas avoir une crise de nerfs avant la fin de 67

sa scène finale. Elle savait que cet épisode causerait un choc terrible au public et, comme Lou, elle pensait que le metteur en scène commettait une grossière erreur. Mais la décision était irrémédiable et d'ici Noël tous les acteurs auraient cédé la place à de jeunes remplaçants.

Quand elle descendit sur le plateau, les doublures étaient déjà en place. Les éclairagistes faisaient toujours appel aux doublures pour la mise au point, et soudain Jane les envia. Elle aurait tout donné pour rester, tout accepté, jusqu'au plus petit rôle de figuration. N'importe quoi.

C'était un peu comme si on la chassait de la maison familiale. Et encore. Il lui avait été plus facile de quitter Buffalo que de dire adieu à ce plateau grouillant d'activité où se démenaient une trentaine de personnes. Les panneaux du décor furent glissés à leur place, et une éternité parut s'écouler avant que la sonnerie ne retentisse pour la dernière fois. Puis, l'air conditionné une fois coupé pour éliminer les parasites, le voyant s'alluma. Ils avaient l'antenne pour eux tout seuls.

La séquence fut encore plus éprouvante que Jane ne l'avait imaginé, et quand les cameramen firent un gros plan de son visage pendant l'accident fatal qui mettait fin à sa carrière, elle n'eut pas besoin de se forcer pour pleurer, sangloter, et pousser un dernier hurlement déchirant, avant de s'évanouir au moment même où la bande du générique envahissait le petit écran.

Le metteur en scène avait déjà disparu quand le reste de la troupe aida Jane à rejoindre sa loge. Pas de cérémonie d'adieu. Des au revoir éplorés, des ultimes embrassa-des et, pour finir, comme Jane dirigeait le break Mercedes vers la sortie pour la dernière fois, la promesse de

garder le contact. Elle pleura tout le long du chemin, en essayant de mettre sur pied une histoire « d'hôpital » suffisamment horrible pour justifier l'état dans lequel elle rentrait. Le bouquet envoyé par Lou l'attendait et, Dieu merci, la maison était vide. Jason habitait à l'université, et les filles avaient leur entraînement de hockey ce jour-là, elles rentreraient tard. Même Jack lui laissa un peu de répit. Il 68

l'appela pour la prévenir d'un rendez-vous imprévu qui le retiendrait jusqu'à neuf heures du soir.

Elle se coucha tout habillée et pleura pendant des heures. Après l'appel de Jack, elle débrancha le téléphone. Il n'y avait personne à qui elle eût envie de parler. *Chagrins secrets* appartenait au passé, sa carrière était fichue, exactement comme Jack le souhaitait, et l'avenir se présentait sous des couleurs lugubres. Plus lugubres que jamais.

Heureusement, elle dormait quand Jack rentra. Il avait bu, et il sombra sans sacrifier au rituel quotidien de leurs rapports sexuels. Il lui tourna le dos, l'abandonnant à sa solitude et à ses regrets, le cœur brisé, exténuée par les épreuves de la journée. Pas un instant il ne se douta de ce qu'elle traversait, de ce qu'avait été sa vie durant ces dix dernières années - ni même de qui elle était.

BILL WARWICK commençait à accuser sa fatigue. Il était quatre heures de l'après-midi, et depuis l'aurore il faisait le service au Mike's Bar. Mais maintenant il y avait une accalmie et, les rares consommateurs étant assis au bar ou jouant au billard, Bill discutait avec Adam quand le télé-

phone sonna sur le comptoir.

« C'est pour toi », l'informa le barman en lui tendant le combiné.

Bill parut surpris, et tout à coup il craignit que ce ne soit Sandy. Il n'arrivait pas à se rappeler s'il lui avait dit qu'il travaillait ici. Il s'était fait du souci pour elle toute la journée, et il aurait bien aimé savoir où elle était, et dans quel état. Mais ce n'était pas Sandy. C'était Harry, son agent.

« Salut, vieux frère.

- Comment m'as-tu déniché ici ?

- Ton répondeur m'a gentiment donné le numéro. Où es-tu ?

- Dans mon bar préféré. Et je travaille, pour une fois.

Je suis de service jusqu'à ce soir.

- Dis-leur que tu rends ton tablier.

- Pour quelle raison ? Est-ce que j'aurais décroché la vedette dans un film, par hasard ? »

Le ton était ironique, et c'est avec un sourire narquois que Bill se pencha sur le bar.

« Tu te contenterais de la nouvelle série de Mel Wechsler ? »

Il y eut un silence et, tandis qu'Harry jubilait à l'autre bout du fil, Bill fixait le vide, déjà prêt à parier que cette 70

belle occasion ne pouvait se solder que par une cruelle déception - comme à l'accoutumée.

« Wechsler distribue les rôles en ce moment, et ça m'a tout l'air de se présenter comme un gros coup. Un truc vraiment fumant. J'en ai entendu parler la semaine dernière. Il cherchait un gars de ton âge, ou à peu près. Nous lui avons envoyé ta bande. Il veut te voir. »

Bill siffla entre ses dents et, rencontrant le regard d'Adam, il lui décocha un grand sourire.

« Tu crois que j'ai une chance, Harry ? »

Il n'osait même pas l'espérer, il avait construit tant de châteaux en Espagne, pour les voir s'écrouler comme des tas de sable. Mais cette fois peut-être... C'était tout le charme du métier. La certitude qu'il y a toujours de l'espoir, toujours une chance, des lendemains qui chantent...

« Je crois que tu es bien placé, Bill. Wechsler veut te voir demain matin, dix heures, et j'ai un exemplaire du scénario. Tu vas me le lire ce soir. Et, mon vieux, je suis sûr que tu vas l'adorer. »

Au point où il en était, Bill aurait adoré une pub pour de la nourriture pour chiens. Mel Wechsler ! C'était trop beau pour être vrai.

« Tu peux venir prendre le scénario au bureau ? » continuait Harry.

- Je travaille jusqu'à dix heures. Je ne pourrais pas passer chez toi

plutôt ?

- Je le déposerai chez toi en rentrant. Et promets-moi de le lire. Je me fiche de savoir ce que Sandy te réserve pour ce soir, même si c'est une overdose. Enferme-toi dans la salle de bain et lis-moi ça d'un bout à l'autre.

- Je le lirai, sois tranquille. Pas la peine de te mettre à genoux.

-Bien. Et appelle-moi demain. Dès que tu auras vu Wechsler.

- Entendu. »

Bill raccrocha avec un sourire gamin, l'air très content de lui.

71

Adam sourit.

« Bonne nouvelle ?

- Mon agent.

- J e l'aurais parié. »

Bill n'osa pas le mettre au courant. Il ne voulait rien faire qui puisse compromettre ses chances. Bon sang ! un des gars accoudés au bar aurait pu les entendre et courir chez Wechsler. Pas question de laisser le rôle lui filer sous le nez.

Pendant les six heures qui suivirent il eut l'impression de ne pas toucher terre, et sa fatigue s'était miraculeusement envolée quand il rentra chez lui sur le coup de onze heures du soir. Devant la porte, il eut un moment d'appré-

hension à l'idée de trouver Sandy complètement défoncée, ou en manque. Tout ce qu'il voulait, c'est avoir la paix pour lire tranquillement le scénario qu'Harry avait glissé dans la boîte aux lettres. L'enveloppe était là, comme promis, et le pavillon était vide, à part Bernie, le saint-bernard, qui attendait Bill, et les restes qu'il rapportait du Mike's Bar. Bill fit sortir le chien dans le jardin, remplit son bol de résidus de hamburgers et, muni d'une bière fraîche, s'installa dans un fauteuil. Il était toujours inquiet au sujet de Sandy, mais c'était tout de même un soulagement de ne pas la trouver là. Il n'avait vraiment pas envie d'affronter ses problèmes. Pas ce soir. Il voulait lire le scé-

nario, et se préparer à son entrevue du lendemain.

Il était une heure du matin quand il tourna la dernière page. Son cœur palpitait d'excitation. C'était le meilleur script qu'il ait jamais lu, et c'était un rôle sur mesure. Il savait qu'il pouvait faire du sacré bon boulot là-dessus -

à condition d'arriver à convaincre Wechsler de lui faire confiance. Il se coucha et, incapable de trouver le sommeil, il resta allongé à rêver du rôle. Le seul fait d'y penser lui mettait l'eau à la bouche. Vers quatre heures, il se retourna dans son lit et, entendant du bruit dehors, dans son demi-sommeil, crut que c'était Sandy. Mais non. Probablement un rat qui fourrageait dans les poubelles à la recherche d'un petit quelque chose à manger. Sandy ne 72

rentra pas de la nuit, et Bill était tout à la fois inquiet et soulagé de ne pas la trouver là quand il se leva pour se raser. La vie avait beau être bougrement plus simple sans elle, ce n'était pas très gai. Ils avaient pourtant eu de bons moments, leur vie aurait pu être tout à fait différente si on leur avait laissé une chance de réussir leur mariage. Mais peut-être que leur relation était vouée à l'échec depuis le début. Il n'avait pas voulu y croire à l'époque. Il se rappelait avec attendrissement leur lune de miel au Mauna Kea, à Hawaï. Sandy était tellement adorable. Elle était toujours adorable, mais ça ne suffisait plus. Ça ne pouvait pas compenser le supplice qu'elle lui infligeait, en l'obligeant à se ronger les sangs pour elle jour et nuit. Le moment était mal choisi pour évoquer leur vie passée -

que ce soit les bons, ou les mauvais moments. Mieux valait se concentrer sur son rendez-vous avec Wechsler.

Ne plus penser à autre chose.

Il attendit le bus, l'esprit obnubilé par le scénario, et le trajet jusqu'aux bureaux de Wechsler à Burbank lui parut presque court. Quand il s'avança vers la grille il était tellement surexcité que c'est d'une voix haletante qu'il donna son nom au gardien. Il était attendu, le gardien lui indiqua à quel bâtiment s'adresser. Bill traversa un lotissement, entra dans un immeuble, parcourut un couloir et pénétra dans une antichambre occupée par quatre secré-

taires et un mur tapissé de livres et de tableaux. Il déclina son identité, et la secrétaire la plus proche le pria de s'asseoir. Tout à coup, il se demanda ce qu'il fabriquait là. 11 n'obtiendrait jamais ce rôle. C'était une trop belle aubaine. Et il n'était sûrement pas mûr pour la saisir.

La secrétaire l'appela juste au moment où il décidait qu'il n'aurait jamais dû venir.

« Monsieur Warwick. »

Il se leva. Il se faisait l'impression d'un gamin convoqué chez le principal, mais ses appréhensions commencè-

rent à s'estomper quand on l'introduisit dans le sanctuaire de Mel Wechsler. La main tendue, Wechsler se pencha 73

au-dessus de son bureau avec un sourire chaleureux et un regard d'un bleu étincelant auquel rien n'échappait.

« Bonjour, Bill. Merci d'être venu. »

Un instant, Bill se demanda s'il ne se moquait pas de lui. Il aurait foulé du verre pilé et des clous rouillés pour venir à ce rendez-vous.

« Votre bande m'a plu, continuait Mel.

- Merci. »

Brusquement, Bill se retrouvait sans voix, mort de peur, mais Mel se chargea de mener l'entretien.

« Vous avez lu le scénario ?

- Oui. »

Les yeux de Bill s'animèrent, et il eut un sourire à faire fondre le cœur d'un million de femmes. Exactement le personnage que Mel voulait pour jouer le fils de Sabina dans *Manhattan*. Le premier rôle féminin montrait la directrice d'une grosse société, secondée par son fils, détestée par sa fille, adorée par son amant et néanmoins collègue - un rôle pour un acteur plus âgé, que Mel espé-

rait proposer à Zack Taylor. L'autre personnage principal, sœur de la première, était une femme qui se désintéressait totalement des affaires, du moins au début, mais qui finissait par déclarer la guerre à sa sœur pour s'emparer de la firme, de ses enfants et de son amant. C'était une histoire de luttes intestines, de guerres d'influence au sein d'une multinationale où s'affrontaient des personnalités fortes, flamboyantes et avides de pouvoir. Et Mel imaginait bien Bill dans le rôle du fils de Sabina. Le scénario supposait un homme aux environs de la trentaine, ce qui semblait correspondre à peu près.

« J'ai été emballé. (Les yeux de Bill luisaient de sincé-

rité.) Il y a vraiment des rôles en or là-dedans, dont un qui m'a particulièrement accroché... »

Il souriait, heureux comme un gosse, intimidé par le regard de Mel. C'était un peu comme s'il se retrouvait devant le Magicien d'Oz, avec cette réputation qu'il avait de dicter sa loi aux chaînes de télévision et de collectionner les succès.

74

« Nous aussi nous sommes emballés, Bill. A mon avis, ce sera la meilleure émission de la rentrée prochaine. Nous pensons commencer le tournage en décembre. »

Bill continuait à le fixer comme s'il avait été en train d'écouter Dieu le Père, et après coup il se traita d'imbécile pour n'avoir rien trouvé à répondre. Il ne pensait qu'à une chose : cette série, et l'envie qu'il avait de faire partie de la distribution.

« Du point de vue de votre planning, Bill, est-ce qu'il y aurait des problèmes ?

- Euh... mon planning ? (Trou noir. Quel planning ? Le service chez Mike, le Dating Game ? Ou la libération sous caution de Sandy ? Il ne devait pas oublier ça non plus.) Je... euh... bien, très bien... Je n'ai aucun engagement pour le moment. (On aurait dit un gosse de neuf ans, il se serait botté les fesses pour sa maladresse.) Je suis plutôt libre, en fait... en ce moment. »

Mel Wechsler sourit, son regard d'un bleu étincelant enregistrant jusqu'au moindre détail. Bill était jeune et nerveux, mais il lui plaisait. Mel avait vu de quoi il était capable sur sa bande, et il était content. Il ne voulait pas d'acteurs mal dégrossis pour cette série. Seul ce qu'il y avait de mieux pouvait convenir à *Manhattan*. Et Bill semblait tout indiqué. Beau garçon, séduisant, jeune, et diablement bon à l'écran.

« Vous avez du talent, Bill. Beaucoup de talent. »

Il mentionna les extraits qui avaient particulièrement retenu son intérêt. Il avait également vu Bill dans un télé-

film l'année précédente. Une production sans grands moyens, mise en scène sans le moindre talent, mais où le jeu de Warwick était sans

faillie.

« Merci. Je n'ai pas souvent eu l'occasion de montrer ce dont je suis capable. J'ai fait presque uniquement des pubs récemment.

- Tout le monde passe par là. (Mel sourit.) Le métier est dur. Vous faites ça depuis combien de temps ?

- Dix ans. »

75

Ça paraissait ahurissant, même pour Bill. Dix interminables années d'auditions, de succès mineurs et d'échecs, de rôles minables et de pubs, plus tout ce qu'il pouvait accepter de tourner sans pour autant renier son intégrité professionnelle. L'ascension avait été longue et pénible, mais maintenant qu'il était assis là, dans le bureau de Mel Wechsler, les années n'avaient plus aucune importance.

Et tous ces sacrifices paraissaient valoir le coup.

« C'est un laps de temps très respectable.

- Avant ça, j'ai décroché un diplôme d'art dramatique à l'université.

- Et vous avez... ? »

Mel essayait de lui donner un âge au jugé. La plupart des acteurs trichaient, mais Bill était suffisamment jeune pour dire la vérité. De toute façon, il semblait avoir l'âge idéal pour le rôle et c'était tout ce qui importait.

« Trente-deux ans.

- Parfait. Le fils d'Eloïse Martin, Phillip, en a vingt-huit ou vingt-sept. Nous ne sommes pas encore fixés exactement, mais c'est dans ces parages. Ça convient parfaitement. »

Cela dépendait aussi de Sabina. Accepterait-elle de jouer son âge véritable - à supposer qu'elle ne lui renvoie pas le scénario avec la mention « Sans intérêt pour moi » ?

Mais Mel ne doutait pas d'arriver à la convaincre.

« Vous correspondez tout à fait au personnage, Bill. Les femmes vont tomber amoureuses dès que vous paraîtrez à l'écran. Les adolescentes,

les grand-mères, les femmes de votre âge. Nous aurons la panoplie habituelle, posters, badges, reportages, interviews, et Dieu sait quoi encore.

Vous allez devenir une vraie star. »

Est-ce que Wechsler était en train de lui annoncer qu'il venait de l'engager ? Le souffle court, Bill attendait la suite.

« J'ai cru comprendre que vous aviez les mains libres.

Officiellement, en tout cas. »

Mel avait mené son enquête et ce qu'il avait appris lui plaisait. Bill était un type bien, travailleur, estimé de la 76

plupart des metteurs en scène avec qui il travaillait. Mel Wechsler n'aimait pas les drogués, les paumés, et les problèmes. Il n'aimait pas qu'on arrive en retard sur le plateau, qu'on rôde dans les coulisses avec un verre dans le nez, ou qu'on s'envoie en l'air avec le premier venu -

habitudes qui mettaient inévitablement la pagaïe dans les plannings et modifiaient le comportement des personnages à l'écran. Il imposait une discipline de fer, et n'avait nullement l'intention d'en changer pour *Manhattan*.

« Vous n'êtes pas marié, n'est-ce pas ? »

Bill Warwick sentit la chance de sa vie lui glisser entre les doigts, à cause d'une épouse toxicomane pendue à ses basques.

« Non, je ne suis pas marié. »

Restait à espérer que Mel ne découvrirait jamais l'existence de Sandy. Mais il n'y avait aucune raison. Personne n'avait jamais été au courant. Et si Sandy s'assagissait, ils pouvaient toujours organiser un mariage fracassant. Pour l'instant, évidemment, c'était hors de question, mais Bill ne se faisait pas moins l'impression d'être coupable de haute trahison.

« Divorcé ?

- Non, monsieur. »

Cette fois, au moins il n'avait pas besoin de mentir.

« Parfait. Vos admiratrices vont vous adorer. »

Et Mel savait que Bill n'était pas homosexuel, du moins d'après ceux qui l'avaient renseigné. Deux de ses infor-mateurs pensaient que Bill avait une liaison sérieuse parce qu'il sortait très peu, depuis un moment en tout cas, mais ils étaient sûrs de son faible pour les jolies femmes, et cela aussi jouait en sa faveur. Mel Wechsler voulait que Phillip Martin, autrement dit Bill Warwick, devienne la coqueluche de toute l'Amérique.

« Si je vous disais que vous êtes en tête de liste pour le moment, qu'en penseriez-vous ? »

Le cœur de Bill cognait à coups sourds. Ça y était presque. Presque.

77

« J'aimerais beaucoup avoir le rôle, monsieur Wechsler... ça c'est sûr... et je pourrais faire un sacré bon boulot. »

Mel lui tendit la main au-dessus du bureau.

« Je le crois aussi. J'appellerai votre agent d'ici quelques jours pour lui donner ma réponse définitive. »

Il se leva, et Bill n'eut pas d'autre possibilité que de l'imiter, en priant le Ciel d'avoir fait bonne impression. Il mourait d'envie de se jeter à ses genoux. Il avait trop souvent entendu ses confrères raconter comment ils étaient sortis d'une entrevue comme celle-ci convaincus de tenir un rôle, pour découvrir ensuite qu'ils l'avaient perdu au profit d'un autre.

« J'espère faire l'affaire, monsieur Wechsler. »

C'est tout ce qu'il trouva à dire, en croisant une dernière fois son regard, avant de quitter le bureau. Il ne savait pas quoi penser, et il avait les nerfs à vif en arrivant chez Mike pour appeler son agent. Au bar, Adam lui conseilla de garder son calme - inutile de s'inquiéter, ça ne changerait rien. Bill lui avait finalement dit qu'il passait une audition pour Mel Wechsler, sans donner de précision. Il tremblait toujours à l'idée de voir s'envoler le rôle de sa vie.

Mais au téléphone, Harry se montra plutôt encourageant.

« Du calme, mon vieux, c'est dans le sac. »

Harry disait toujours ça, et chaque fois c'était dans le sac d'un autre.

« Je me suis rendu ridicule, Harry.

- Qu'est-ce que tu as fait ? Tu lui as sauté au cou ?

- Non, je suis sérieux. J'étais tellement paniqué que c'est à peine si j'arrivais à parler. Ce que je disais ne devait même pas tenir debout.

- Et alors ? Tu es un acteur, pas une jeune fille de bonne famille qui cherche à se caser. Tu as une copie du scénario ? Tu vas le lire, l'apprendre, et ça tiendra debout, crois-moi. Écoute, Wechsler interroge tout Hollywood à ton sujet. C'est du sérieux.

- Qu'est-ce qu'il demande ?

78

- Si tu es un mec à problèmes, comment tu travailles...

les conneries habituelles. Et tu es plutôt bien placé. Tout le monde t'adore. »

Ils pensèrent à la même chose tous les deux en même temps.

« Tu crois que quelqu'un lui a parlé de Sandy ?

- Personne n'est au courant, à part moi et Tony Grossman. Je me trompe ?

- Non.

- Tu peux être sûr que ce n'est pas moi qui vais vendre la mèche, Bill. Quant à Tony, il n'a jamais voulu que ça se sache. C'était du temps de *Dimanche en famille*, évidemment. Peut-être que maintenant il s'en fout royale-ment, mais je ne crois pas. Il tient trop à coller un rôle de Sainte Vierge à Sandy à la prochaine occasion. »

Bill le savait, Harry haïssait Tony Grossman. Ça remontait à leurs débuts dans le métier et sans connaître toute l'histoire Bill savait qu'Harry ne portait pas Tony dans son cœur. Au début, ils avaient même failli se retrouver dans le rôle de Roméo et Juliette, Sandy et lui, face aux Montaigu et aux Capulet - en l'occurrence leurs agents respectifs.

« Il m'a demandé si j'étais marié. »

Harry avala sa salive.

« Et tu as répondu... ?

- « Non ».

- Bien joué. Il veut faire de toi le héros de toute l'Amé-

rique, et pour ça il a besoin d'un célibataire, libre comme l'air.

- C'est bien ce que j'ai compris, mais je me fais vraiment l'effet d'un sale type. Et s'il découvre la vérité ?

- Pas de danger. Tu as très bien fait. Maintenant, ferme-la et trouve quelque chose pour te calmer en attendant son coup de fil.

- Je travaille toujours au Mike's Bar.

- Plus pour longtemps. »

Bill lui emprunta une de ses expressions favorites :

« Dieu t'entende.

79

- Je t'appellerai.

- Merci. »

Bill raccrocha et se remit aussitôt au travail, débordé par le coup de feu de midi. Il semblait s'être écoulé une éternité depuis son rendez-vous avec Mel Wechsler, et il dut encore attendre cinq heures avant de s'asseoir devant une tasse de café et un hamburger. Au bar, il regardait les nouvelles à la télévision par-dessus la tête d'Adam. Mais il arrêta presque aussitôt de manger. Sur l'écran venait d'apparaître une photo de Sandy, à l'époque du lancement de *Dimanche en famille*, trois ans plus tôt, et une fois de plus Bill ne put que constater le changement terrifiant qui s'était opéré en elle. Puis le présentateur annonça que Sandy avait été arrêtée au cours d'une rafle le matin même. Le matin même...

Pendant son rendez-vous avec Mel Wechsler ! Bill en eut la nausée. Figé sur son siège, les yeux rivés à la télé, il guetta anxieusement d'autres informations, mais le pré-

sentateur se contenta d'ajouter que Sandy était retenue à la prison de Los Angeles avec cinq autres suspects et que ce n'était pas sa première arrestation. Il mentionna aussi qu'elle avait cessé de tourner l'an dernier, pour rupture de contrat et qu'elle se droguait déjà à l'époque. Après quoi, il passa à un autre sujet.

Adam avait vu le flash lui aussi, et il ne dit rien quand Bill se leva pour empoigner le téléphone. Il va essayer de la joindre, pensa-t-il. Il ne se trompait pas. Mais tout ce que Bill put savoir c'est que Sandy avait déjà été libérée sous caution, et qu'on ne pouvait pas lui dire par qui.

Les cinq heures suivantes lui parurent une éternité. Il appela cinq ou six fois chez lui. Personne ne répondit.

Quand il rentra, il s'attendait à trouver Sandy dans les vapes sur le divan, ou prostrée sur le lit, tout habillée et crasseuse comme un peigne, défoncée à mort, avec sa seringue abandonnée à côté d'elle. Au lieu de quoi il trouva seulement le désordre qu'il avait semé lui-même le matin, et Bernie, qui attendait impatiemment son dîner.

Visiblement Sandy n'était même pas passée. Et Bill eut 80

soudain le pressentiment que cette fois elle avait conscience d'être allée trop loin et qu'elle allait l'éviter. Il ne savait plus s'il fallait s'en féliciter ou s'en désoler. Il était tellement habitué à se précipiter à son secours que tout à coup il ne savait plus quoi faire. Impossible d'oublier Sandy. Ses vêtements étaient là, pendus dans le placard, fourrés pêle-mêle dans les tiroirs, sa brosse à dents sur la tablette à côté de la sienne, et tous ses produits de beauté dans la mallette qu'elle emportait en tournage. Elle ne s'en servait plus depuis longtemps. Elle s'en moquait. Tous ses vêtements flottaient sur elle, et elle ne se maquillait plus, et c'est tout juste si elle se lavait les dents. Tout ce qu'elle arrivait encore à faire c'est se défoncer à longueur de journée.

Il s'assit pesamment sur le divan, sans cesser de penser à elle. Il se demandait encore où elle était quand le télé-

phone sonna. Il était près de minuit, et Bill était sûr que c'était Sandy. Mais non.

«Bill?

- O u i . »

Sa voix était tendue. C'était peut-être les flics. Sandy était peut-être blessée ou... Et tout à coup il reconnut Harry.

« Désolé de t'appeler si tard. J'ai dû sortir et je voulais te prévenir moi-même. J'avais dans l'idée que tu ne m'en voudrais pas de te déranger.

- Qu'est-ce qu'il se passe ? »

Bill fronçait les sourcils. Il ne pouvait penser à rien, sinon à Sandy. Il se demandait où diable elle pouvait être passée et ce qu'elle fabriquait. Et il s'en voulait de s'inquiéter pour elle. Il ne voulait plus penser à elle, et il ne faisait que ça. Bon Dieu ! c'était insupportable. Il ne pouvait pas continuer à la haïr - et à l'aimer -, et à lui en vouloir d'avoir rendu leur vie totalement minable.

« Ça y est, mon vieux, annonça Harry. C'est dans le sac. Gagné. »

Il était content, et ça s'entendait.

81

« Gagné quoi ? (L'esprit de Bill refusait de fonctionner, mais il finit par comprendre.) Bon Dieu ! Tu veux dire...

j'ai... j'ai... réussi ?

- Tu parles que tu as réussi ! La secrétaire de Wechsler m'a appelé à six heures. Ils envoient les contrats la semaine prochaine. Et tu commences à tourner à New York le 6 décembre. Essayage des costumes le 19 octobre, et voilà, ça y est, mon vieux ! Une étoile est née. Qu'est-ce que vous en dites, monsieur Warwick ? »

Bill avait les larmes aux yeux. Dix ans de travail acharné et de rêves brisés, et avant ça quatre années d'espairs fous à l'université, et maintenant... le rôle de sa vie !

« Bordel de Dieu ! Je n'y croyais plus.

- Moi si. J'en aurais mis ma tête à couper. Ça devait arriver un jour. Je n'en ai jamais douté. (Puis il se rappela autre chose.) Au fait, j'ai vu les nouvelles ce soir. Je suppose que tu es au courant... »

Bill comprit. Sandy.

« Je suis au courant, ouais.

- Elle est avec toi ?

- Non. Je ne l'ai pas vue depuis deux jours. Depuis notre dernière engueulade. Elle s'était fait arrêter ce jour-là aussi.

- Écoute, fais-toi une fleur, Bill, tiens-toi tranquille et arrange-toi pour qu'elle reste au large. Il ne manquerait plus qu'elle fasse tout rater maintenant. Cette fille ne t'attire que des ennuis.

- Elle ne sait plus où elle en est, c'est tout. »

Il ne pouvait pas s'empêcher de la défendre.

« Elle en a trop fait. Et ça pourrait te coûter ton rôle.

C'est ce que tu veux ?

- Non. »

Pourtant, Bill ne pouvait pas trahir Sandy. Si elle avait besoin de lui il savait qu'il répondrait à l'appel. Mais il faudrait qu'il soit discret. C'était absolument nécessaire maintenant qu'il avait menti à Wechsler au sujet de leur mariage.

82

« Ne t'inquiète pas. Je serai prudent.

- Tu as intérêt si tu ne veux pas te retrouver avec un procès sur le dos. Wechsler ne plaisante pas. Il n'aime pas qu'on joue les malins, et ce n'est pas moi qui lui jetterai la pierre. Laisse-la tomber, Bill.

- Pour le moment, je ne risque pas de faire autre chose.

- Arrange-toi pour que ça dure. Et toutes mes félicitations, mon vieux. Tu vas te débrouiller comme un chef.

(Il paraissait ému.) Je suis fier de toi.

- Merci, Harry. »

Bill raccrocha avec le sourire et un sentiment d'irréalité.

Il aurait aimé avoir quelqu'un avec qui partager la nouvelle. Mais il y avait seulement Bernie, remuant de la queue et attendant son prochain repas. Sandy, elle, paraissait avoir complètement disparu de

sa vie.

10

EN maillot de bain, Sabina se tenait debout sur sa terrasse.

Elle venait de sortir de la piscine, et elle réfléchissait. Son déjeuner avec Mel datait de la veille. Elle avait lu le scé-

nario sept fois de suite. Sept fois. Si elle avait voulu tourner pour la télévision, elle n'aurait pas pu trouver meilleure occasion. Et Mel avait raison. Le rôle d'Eloïse Martin semblait écrit pour elle. Sabina Quarles et Eloïse Martin auraient pu être jumelles. En fait, elles étaient une seule et même femme. Et si Mel obtenait ce qu'il voulait

- Zack Taylor pour le premier rôle masculin - sa série remporterait un sacré succès. Mais est-ce que ça suffisait ?

Est-ce que ça suffisait pour la faire changer d'avis ? Elle allait se rendre ridicule en retournant sa veste. Même si en fait c'était elle qui rirait la dernière. Elle avait eu son agent au téléphone ce matin. On lui offrait trois millions de dollars pour la première saison. Trois millions. Il y avait dans la vie de Sabina des complications que trois millions de dollars régleraient pour un long, un très long moment. En fait, elle ne pouvait pas se permettre de refuser, et le plus drôle c'est qu'elle n'en avait pas vraiment envie. Mais elle avait l'impression qu'elle devait réfléchir encore. Et tout à coup, seule sur la terrasse, elle éclata de rire. Qui cherchait-elle à tromper ? Trois millions de dollars ! La question ne se posait même pas : elle devait accepter.

Elle appela Mel à quatre heures, mais il était en réunion.

Il la rappela peu après six heures. Sabina venait de prendre une douche. Allongée toute nue sur un divan, elle lisait un 84

magazine, les cheveux enveloppés dans une immense serviette-éponge blanche.

« Sabina ?

- Oui. »

Au son de sa voix, Mel éprouva un frisson familier, et il imagina facilement l'effet qu'elle produirait sur tous les téléspectateurs du sexe opposé - s'il arrivait à la persuader d'accepter le rôle.

« Désolé, j'étais à la télé quand tu as appelé.

- Ce n'est pas grave. »

Sabina souriait, avec cette moue féline si bien assortie à sa voix. Tout en elle s'harmonisait à la perfection. Pas un seul détail déplacé, pas une faille, pas un défaut.

« J'ai lu un peu depuis notre déjeuner. »

Elle ne lui avait pas téléphoné pour le remercier de son invitation. Elle préférait étudier le scénario d'abord et pré-

parer sa réponse. Réponse que maintenant elle tenait toute prête.

« Puis-je te demander ta réaction ou dois-je attendre poliment que tu décides de m'en faire part ? »

Sabina avait une bien meilleure idée.

« Si tu venais boire un verre ? Nous pourrions en parler tranquillement. »

Au moins, elle ne le laissait pas tomber purement et simplement. C'était déjà ça.

« Ta proposition m'enchant. Nous pourrions peut-être dîner ensemble après ? »

Elle eut une moue ravie. Elle adorait Mel Wechsler, et elle adorait être vue en sa compagnie. D'ailleurs si elle acceptait le rôle on les verrait sûrement souvent ensemble.

« Cela me conviendrait parfaitement. Mais on pourrait aussi inverser les choses. Le dîner d'abord et le verre ici, après.

- Parfait. Je passe te chercher à huit heures. D'accord ?

- Entendu. A tout à l'heure, Mel. »

Ces derniers mots, elle les avait comme ronronnés, et c'est le cœur battant que Mel raccrocha. Il alla se changer chez lui, et sa secrétaire leur réserva une table à 85

l'Orangerie. Il vint prendre Sabina chez elle à huit heures précises. Il conduisait lui-même la Mercedes 600, comme très souvent le soir.

C'était moins embarrassant, surtout quand il passait la soirée avec une dame. On ne sait jamais comment, ni où, ces choses se terminent, et il préférerait ne faire appel à son chauffeur que dans la journée.

Le restaurant était bondé. C'est même pour cela que Mel l'avait choisi. Le Tout-Hollywood était là. Toutes les têtes se tournèrent quand ils entrèrent dans la salle. Beaucoup de gens reconnurent Sabina, et ils furent encore plus nombreux à reconnaître Mel. Il était un des personnages les plus importants d'Hollywood, et tous les deux ils formaient un couple impressionnant, en attendant qu'on achève de préparer leur table. Ils laissèrent au maître d'hôtel le soin de s'assurer que tout était à la convenance de « Monsieur Wechsler », et à tous le loisir d'admirer Sabina. Elle avait une allure folle dans son fourreau de satin blanc, et bien que rien ne permît de le deviner Mel aurait juré qu'elle ne portait rien en dessous. Sa robe mou-lait ses formes parfaites comme une seconde peau, et dès l'instant où il était monté la chercher à son appartement il avait eu envie de laisser courir ses mains le long de ses hanches. Elle arborait aussi de longs pendants d'oreilles en diamants et des sandales de satin blanc aux talons vertigineux. Sa crinière blonde était rejetée en arrière, et son hâle prononcé offrait un tel contraste avec la blancheur de son fourreau que tout le monde la dévora des yeux pendant qu'ils prenaient place à table.

« Et ça, c'est seulement maintenant, remarqua doucement Mel, faisant allusion aux regards qui les avaient accueillis. Imagine ce que ce serait dans un an, si toute l'Amérique te voyait une fois par semaine dans *Manhattan*. »

Sabina sourit d'un air blasé. Elle prenait plaisir à le torturer, comme un chat jouant avec une souris. Il commanda du Champagne et très vite ils passèrent aux Martini Dry, couronnés finalement d'un savoureux dîner. Mel excellait 86

dans l'art d'échanger des balles ; ils parlèrent de tout et de rien, sauf de la série, jusqu'à ce qu'il n'y tienne plus.

« Reconnais que je suis bon joueur. Je ne t'ai même pas demandé ton avis. Mais maintenant je grille d'impatience.

Que penses-tu du scénario, Sabina ? »

Pendant une seconde il eut l'air d'un très petit garçon, et elle se pencha vers lui et sourit en le regardant droit dans les yeux.

« Je l'adore. »

Mel attendit la suite. En vain.

« C'est tout ? »

Il paraissait désappointé.

« L'histoire est parfaite. Exactement comme tu l'avais annoncé.

- Mais ?... »

Il pouvait déjà dire qu'elle n'allait pas accepter, et il était amèrement déçu. C'était un rôle idéal pour elle. Pourquoi fallait-il que son entêtement l'empêche de l'admettre ?

« Mais quoi ?

- C'est parfait, mais ?

- Mais rien. »

Elle conservait un calme olympien.

« Sabina Quarles !... (Mel la saisit doucement par les poignets et plongea son regard dans les yeux verts.) Aurais-tu la bonté de me répondre clairement ? Tu me rends fou. »

La tête rejetée en arrière, elle éclata de rire. Elle adorait ce jeu. Elle le mettait au supplice, et elle le savait, mais elle ne pouvait s'empêcher de s'amuser un peu à ses dépens. Et c'étaient seulement les préliminaires. Ça aussi, elle le savait.

« Tu vas tourner *Manhattan* oui ou non ?

- Bien sûr ! Je serais folle de refuser... Tu me prends pour une idiote ?
»

Elle le regardait comme si sa réponse était évidente depuis le début, et à l'expression de Mel on aurait pu penser qu'il l'aurait étranglée avec délices. Puis, se penchant

brusquement, il lui jeta les bras au cou pour l'embrasser.

Des regards curieux suivaient la scène avec intérêt, et déjà Mel s'apprêtait à commander du Champagne quand Sabina s'inclina vers lui pour lui parler à voix basse de façon que personne n'entende.

« Si nous allions fêter ça chez moi ? »

Il la considéra un moment avant d'acquiescer d'un signe, et quelques minutes plus tard il l'escortait vers la sortie où les attendait la Mercedes 600. Il n'arrivait pas encore à y croire. Il se faisait l'effet d'un gamin qui vient de remporter le grand prix. Sabina Quarles, la vedette de *Manhattan* !

« J'ai du mal à y croire, Sabina. Tu es merveilleuse !

Tu es géniale !

- Merci, monsieur Wechsler, votre scénario n'est pas mal non plus. Le premier extrait en tout cas. La suite a intérêt à être à la hauteur. »

Mais ils savaient tous les deux ce qu'il en serait. Mel s'adressait toujours aux meilleurs auteurs, et cette fois il avait encore plus de raisons que de coutume de se montrer suprêmement exigeant. *Manhattan* ne devait ressembler à rien d'autre.

Sabina était toujours aussi belle qu'à leur entrée à l'Orangerie. Au pied de l'immeuble, le portier les salua et leur ouvrit la porte de l'ascenseur. Arrivé dans l'appartement, Mel prit place sur un sofa, en proie à la délicieuse impression d'être au seuil d'inoubliables grandes vacances, et Sabina alla chercher une des deux bouteilles de **Champagne** qu'elle gardait toujours au frais, en vue d'une occasion spéciale. Et ce soir, l'occasion était on ne peut plus spéciale. Une vie entièrement nouvelle commençait pour elle, et ils le savaient tous les deux.

Elle apporta la bouteille et deux coupes, et Mel fit sauter le bouchon, avant de se tourner vers Sabina en souriant.

« Tu ne peux pas imaginer combien je suis heureux.

Grâce à toi, la série va être merveilleuse. »

Sabina lui rendit son sourire, les yeux dans les siens.

88

« Moi aussi je ne vais pas tarder à être très heureuse, j'en suis certaine.
»

Manifestement, elle ne parlait pas seulement de sa carrière, et Mel ressentit le petit frisson qu'il éprouvait chaque fois qu'il la regardait.

Nombre de femmes étaient entrées et sorties de sa vie depuis la mort de son épouse, mais aucune ne ressemblait à Sabina.

Il fit le service et porta un toast.

« A vous deux ! A Sabina... et à Eloïse Martin. »

Jamais, il ne l'avait trouvée plus désirable qu'au moment où, ayant trempé les lèvres dans le Champagne ambré, elle releva les yeux pour le regarder tranquillement par-dessus sa coupe. Elle se sentait profondément attirée par Mel, et elle savait que c'était réciproque. Ce tournage s'annonçait passionnant à plus d'un titre. Et pas seulement à cause du rôle.

Mel lui rappela qu'elle irait à Paris d'ici un mois, pour les essayages avec François Brac, et elle eut un sourire ravi. Soudain la vie s'annonçait comme une longue série de réjouissances dont elle se délectait à l'avance.

« Tu connais Paris ?

- J'y suis allée une fois. Il y a longtemps. Pour tourner des extérieurs. Il y a des épisodes qui se passent à Paris ?

- Pas pour l'instant. La seconde année, peut-être... Tout est possible avec un projet de cette envergure. Nous restons ouverts à toutes les suggestions. »

Tout ce que Mel disait avait le don d'enchanter Sabina, mais ce qui l'enchantait plus particulièrement, c'était la façon dont il la regardait, comme si elle comptait beaucoup pour lui - beaucoup plus que pour quiconque pendant toutes ces années. Touchée, elle tendit la main pour l'effleurer du bout des doigts.

« Je te remercie du fond du cœur, Mel. Je sais que c'est banal, mais je suis sincère. »

Son attitude était assez inattendue de la part d'une actrice réputée pour n'avoir jamais rien dû à personne, mais Sabina était consciente de bénéficier d'une chance inouïe. Et Mel disait vrai. Un rôle comme celui-ci, dans 89

une série comme celle-ci, pouvait la hisser au sommet.

Quels que fussent les talents de son chirurgien esthétique et la forme

où elle se maintenait, à quarante-cinq ans, sans Mel, elle ne pouvait plus espérer devenir un jour la plus grande star d'Amérique. Mel lui offrait une chance unique, et elle le savait. Et elle voulait que Mel sache qu'elle le savait.

« Ne me remercie pas, Sabina. Je ne serais pas ici si tu n'étais pas quelqu'un de tout à fait à part. Tu vas faire des merveilles dans ce rôle. »

Mais il était évident pour eux deux que ça ne s'arrêtait pas là, et avant que Mel puisse ajouter quoi que ce soit, elle se pencha pour l'embrasser. Son baiser, plutôt timide au début, ne tarda pas à refléter la passion qui l'embrasait, comme Mel la prenait dans ses bras pour la serrer contre lui. Son étreinte était vigoureuse, ses lèvres avides, et Sabina avait le souffle court quand elle s'écarta. Elle ne dit rien. Son regard parlait pour elle. A nouveau, elle offrit ses lèvres à Mel, qui se leva d'un air de regret. Mais il connaissait ses limites, et il les avait déjà atteintes. Encore un baiser de ce genre, et il arracherait à Sabina sa robe de satin blanc - ce qui ne lui paraissait pas la meilleure des choses à faire.

« Il est temps que je m'en aille, Sabina. »

Son visage rayonnait d'un sourire qui lui réchauffa le cœur.

« Tu as une raison spéciale pour t'en aller comme ça ? »

Il rit doucement dans la lumière tamisée du salon.

« Très spéciale. Vous me rendez fou, Miss Quarles. Et si on attend de moi que je me tienne convenablement je ferais mieux de disparaître avant d'agresser la vedette de mon prochain feuilleton. »

Elle eut ce sourire félin qui lui faisait perdre la tête.

« Je croyais que nous étions ici pour cause de célébration.

- La célébration n'a-t-elle pas déjà eu lieu ?

- Ne vient-elle pas plutôt de commencer ? »

Elle attira doucement Mel sur le sofa, se pelotonna contre lui, et tout à coup il éclata de rire.

« Je ne tiens pas à ce qu'on me reproche de courir après tes faveurs. Je veux qu'on sache dès maintenant que tu as déjà accepté le rôle, Sabina Quarles, et qu'il s'agit bel et bien d'une célébration.

- Accordé, monsieur Wechsler.

- Dans ce cas... »

Mel l'embrassa, et cette fois il ne résista pas à la passion brûlante qui le dévorait. Nichée entre ses bras, Sabina paraissait vouloir se fondre en lui. Il sentit le satin de sa robe se dérober doucement sous ses doigts, et un instant plus tard Sabina se tint debout devant lui, statue parfaite, dans la splendeur de sa nudité réfléchie à l'infini dans les miroirs qui tapissaient deux des murs de la pièce. D'un air souverain, elle le prit par la main et l'entraîna vers sa chambre. Il la suivit, mais ce fut la dernière fois ce soir-là que Sabina eut à lui indiquer le chemin. Dès qu'ils atteignirent le lit, Mel prit la relève, conduisant Sabina vers des sommets depuis longtemps oubliés et dont elle avait depuis longtemps cessé de rêver. Et leur nuit d'amour fut une nuit passionnée, digne des deux plus importants personnages de *Manhattan*. Le producteur et la vedette.

8

LA fête du Labor Day¹ était déjà passée quand Zack Taylor rentra enfin de Grèce, bronzé comme un jeune dieu et l'air radieux dans les nouveaux costumes qu'il s'était fait faire à Londres. Zack Taylor ressemblait plus à un joueur de polo en vacances qu'à une star de cinéma. Il possédait un charme aristocratique qui lui donnait infiniment de classe et le désignait d'office pour jouer dans *Manhattan*.

Il était resté absent trois mois depuis son dernier tournage, et il était heureux de rentrer. Il avait une très belle maison à Bel Air et, comme tout le monde, une autre à Malibu, plus quelques chevaux de course entraînés à Del Mar, près de San Diego. C'était un homme aux activités multiples et aux passions nombreuses. Et quand Mel lui fit part de ses projets, Zack ne cacha pas son intérêt. Ce que Mel disait de la future série lui plaisait, et l'idée de Sabina Quarles lui plaisait encore davantage. Il avait déjà travaillé avec elle, une fois. Sans être véritablement une grande star elle était travailleuse et pleine de talent, et avec elle sur le plateau il était sûr malgré tout de conserver la vedette.

Zack passa une main sur ses tempes, qui commençaient à peine à grisonner, et il sourit à Mel. Ils achevaient de déjeuner au Hillcrest

Country Club.

« Je suis curieux de voir ce script, Mel. S'il est aussi bon que vous le dites, vous tenez là un grand gagnant.

Comme d'habitude, évidemment.

- Merci, Zack. »

1. Fête du travail, le premier lundi de septembre.

92

Mel souriait lui aussi. Il parla de Bill Warwick, et des autres acteurs auxquels il avait pensé. Il y en avait deux en particulier qu'il tenait à s'attacher, mais pour l'instant Sabina et Bill étaient les seuls dont il fût sûr.

« Et la chaîne nous assure de son entière collaboration. »

Il travaillait toujours avec la même équipe et il n'avait jamais eu de problèmes. Ils savaient tous que les entreprises de Mel étaient inévitablement vouées au succès. Zack aussi le savait. Et contrairement à Sabina, il n'avait rien contre le fait de tourner pour la télévision. Au contraire.

Il accueillait ce projet avec un plaisir évident. Il connaissait les avantages qu'un acteur peut tirer d'un nombre aussi considérable de spectateurs. C'était un aspect que Sabina n'avait pris en considération que très récemment, mais Zack, lui, travaillait pour la télévision depuis des années.

Mel lui remit le scénario et, exactement comme pour Sabina deux semaines plus tôt, il eut la certitude que Zack serait impressionné. Impressionné, enthousiasmé, anxieux de participer à l'aventure.

« Je vous appelle demain, Mel. »

Zack ne s'amuse jamais à faire perdre leur temps aux producteurs. Il ne perdait pas son temps non plus à jouer les stars capricieuses, et c'était une des qualités que Mel appréciait le plus.

« Je n'ai aucun projet pour ce soir. Je vais donc pouvoir lire le script attentivement, et je vous dirai ce que je pense demain matin.

- Je vous remercie, Zack. Je crois que cela vous plaira.

- Je ne vois pas comment il pourrait en être autrement, après tout ce que vous m'en avez dit. »

Les deux hommes échangèrent un sourire, et Mel s'interrogea une fois de plus au sujet de Zachary Taylor.

Il le trouvait sympathique ; il aurait même envisagé avec plaisir de devenir son ami. Mais Zack semblait se retrancher derrière un mur invisible. Il s'attachait toujours à garder une certaine distance. Question de timidité, sans doute, 93

pensa Mel. Une timidité qui cadrerait mal avec l'étendue de son succès. Mais après tout, dans une ville où les commé-

rages allaient bon train, personne ne pouvait lui reprocher de vouloir préserver sa vie privée, en entourant ses amitiés d'un secret jalousement gardé.

Ils se séparèrent devant le restaurant, et Zack grimpa dans la Corniche décapotable bleu foncé qui l'attendait dehors. C'était une voiture assez fabuleuse, au moins autant que son conducteur qui, le col de sa chemise ouvert sous son blazer, démarra en direction de Bel Air, en adressant un dernier signe de main à Mel au moment où deux passantes, l'ayant reconnu au volant, le montraient du doigt en s'extasiant. Et vous n'avez encore rien vu, mes-dames, attendez l'année prochaine ! pensa Mel en montant dans sa 600 pour rentrer au bureau.

Un message de Sabina l'attendait, et il sourit en le lisant. Depuis deux semaines, ils passaient pratiquement toutes leurs soirées ensemble, et Sabina éveillait en lui une passion comme il n'en avait encore jamais connue. Ils dînaient à nouveau ensemble ce soir - Mel adorait se montrer avec elle - mais à l'avenir ils avaient décidé de refré-

ner leurs sorties. Pendant un certain temps, ils passeraient leurs soirées à la maison. Mel pensait qu'il n'était pas très sage de donner une trop grande publicité à leur liaison. Il était tout à fait normal de la part d'un producteur de sortir avec sa vedette, mais mieux valait en rester là sinon Sabina risquait d'avoir des problèmes avec les autres acteurs quand ils commenceraient le tournage.

Et Mel était sagement à son bureau quand, en fin d'après-midi, Sabina entendit sonner l'interphone de son appartement. Le portier lui annonça l'arrivée d'un paquet qui réclamait une signature, qu'elle donna d'un air interrogateur au livreur qui lui remit une boîte enrubannée de satin blanc. Sabina signa le reçu et referma sa porte, en

se demandant qui lui envoyait ça, puis elle défit le ruban, et découvrit l'emblème de Tiffany. Soudain elle eut le pressentiment que ce pourrait bien être un cadeau de Mel. Elle ouvrit l'écrin, et poussa un petit cri à la vue d'un énorme 94

bracelet de diamants. Elle le passa à son poignet. Le bijou lui allait parfaitement, et il était d'une telle beauté que dans son ahurissement c'est à peine si elle put lire la carte où il y avait simplement écrit « Bienvenue à *Manhattan* ».

10

DEPUIS sa dernière apparition sur le plateau de *Chagrins secrets*, Jane Adams avait perdu sa raison de vivre. Dès que les enfants retournèrent à l'école, elle plongea dans une dépression interminable. Elle lisait des romans, se prélassait au bord de la piscine, laissait Jack la malmenier aussi souvent qu'il en avait envie et répondait à ses exigences les plus folles, comme elle l'avait fait pendant vingt ans - elle s'en fichait éperdument. Elle se fichait de tout. Et elle refusait tous les scénarios et toutes les auditions que son agent proposait. A quoi bon ? Il n'y avait rien pour elle dans les tournages de la journée - Lou avait minutieusement étudié tous les feuilletons - et même s'il lui décrochait un rôle dans un programme de la soirée elle ne pourrait pas l'accepter. A cause de Jack, évidemment.

Elle piqua une crise de colère quand Lou lui envoya le script de *Manhattan* par la poste. La grosse enveloppe brune était arrivée comme n'importe quel courrier, et Jack aurait pu l'ouvrir aussi facilement qu'elle.

« Tu sais ce que Jack m'aurait fait, Lou, s'il l'avait ouverte ?

- Dis toujours. »

Lou ne pouvait vraiment pas imaginer que Jack soit aussi tordu que Jane le prétendait. C'était impossible.

Dans le monde de Lou Thurman, en tout cas.

« Il aurait demandé le divorce ! Voilà ce qu'il aurait fait.

- Bon, mais il n'a pas ouvert l'enveloppe et maintenant que tu as le script, lis-le. C'est génial. Tu n'as pas idée de la façon dont j'ai dû me démenner pour l'obtenir.

- Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il a de tellement spécial ? »

A sa voix, Lou comprit qu'elle était malheureuse, qu'il l'assommait et qu'elle était en colère contre lui - comme toujours depuis plusieurs semaines. Dès que Jane avait cessé de pleurer son rôle perdu, elle était devenue d'une humeur exécration. N'importe quel acteur qui se serait vu souffler un rôle qu'il tenait depuis onze ans aurait réagi comme elle.

« Ce que ce script a de spécial, Jane ? C'est une nouvelle série de Mel Wechsler. Tout simplement. Wechsler sélectionne ses artistes en ce moment, et j'ai l'intention de lui soumettre quelques extraits de *Chagrins* si tu n'y vois pas d'inconvénient.

- Le tournage aura lieu dans la journée ? »

Pendant une seconde, elle reprit presque espoir. Puis Lou répondit :

« La série passera le soir. Heures d'écoute maximum. »

Il était manifestement très fier de pouvoir lui annoncer une si bonne nouvelle. Jane faillit lui raccrocher au nez.

« Bon sang, Lou ! Je te l'ai déjà dit. Je ne peux pas.

- Lis-moi ce script, pour l'amour du Ciel ! On discutera du reste après ! »

Il omit de lui dire qu'il avait déjà envoyé des extraits de *Chagrins* au bureau de Wechsler, mais il ne manqua pas de la rappeler le lendemain pour lui faire part de la réaction du producteur.

« Wechsler vient de téléphoner.

- Pourquoi ? »

Jane ne comprenait pas. Elle avait lu le scénario la veille, après que Jack s'était couché, et le choc qu'elle avait reçu l'avait laissée complètement abasourdie, mais elle savait pertinemment qu'il n'était pas question pour elle de participer au projet. Pas question de jouer dans une série destinée aux heures d'écoute maximum dont le tournage lui prendrait obligatoirement tout son temps.

« Pourquoi ? Mais parce qu'il a aimé la bande que je lui ai envoyée. Tu

as lu le script ?

- O u i .

97

- E t ? »

C'était comme si on lui arrachait une dent.

« Je suis emballée mais ça ne change rien. Je ne peux toujours pas accepter, et tu le sais très bien.

- Foutaises ! C'est la plus belle chance de ta vie. Je te tue si tu la laisses te passer sous le nez.

- Wechsler ne m'offre pas de rôle, de toute façon.

- Il veut te voir. »

Jane sentit son cœur faire des ratés.

« Quand ?

- Demain. Onze heures. »

Lou ne lui demandait pas si elle pouvait. C'était un ordre.

« Je peux porter une perruque ? »

Peut-être qu'elle devrait y aller, juste pour le plaisir, et pour pouvoir dire à Lou qu'elle l'avait fait. Ça ne ferait de tort à personne. Jack ne le saurait jamais...

« Mets toutes tes perruques si tu veux, et même un chapeau par-dessus le marché, mais vas-y, Jane ! Pour moi...

au nom du Ciel...

- D'accord, entendu. Mais il est hors de question que j'accepte un rôle. Ne l'oublie pas. »

Elle savait qu'il n'y avait aucun risque. Mel Wechsler ne lui offrirait pas de rôle de toute façon, mais elle mourait d'envie de le rencontrer. Et quand Jack rentra ce soir-là, excité et légèrement ivre, il eut beau être aussi désagréable qu'il put, se plaindre autant qu'il voulut, et faire

l'amour aussi souvent qu'il en eut envie, Jane s'en fichait - une seule chose comptait, Mel Wechsler et leur rendez-vous du lendemain matin. Quand Jack finit par s'endormir, elle se leva pour se replonger dans le script. Jamais elle n'avait rien lu de meilleur. Elle le cacha dans son armoire avant de retourner se coucher pour rêver tout éveillée au plaisir de se retrouver à nouveau dans un studio, ne serait-ce que pour une comte visite.

Le lendemain, Jack se leva tôt - à cinq heures, comme d'habitude - et il partit pour son bureau une heure plus tard. Jane s'était levée pour lui servir son café, et après 98

son départ elle disposait d'une heure à elle toute seule, avant de faire le petit déjeuner des filles. A huit heures, elle fut seule à nouveau, avec deux heures devant elle pour se préparer à sa grande rencontre avec Mel Wechsler. Elle se maquilla soigneusement et choisit une jolie robe beige qu'elle avait achetée la semaine précédente. Rien d'époustouflant mais une élégance en rapport avec le prix. Elle ne prit pas la peine de se coiffer, puisqu'elle mettrait sa perruque avant d'arriver à Los Angeles. Elle l'avait sélectionnée parmi ses modèles courts et bouclés, et elle projetait de la coiffer dans les toilettes d'une station-service, quelque part en route.

Elle était tellement nerveuse qu'elle oublia presque de s'arrêter, mais elle finit par faire halte dans une station à l'écart de l'autoroute de Pasadena, et quand elle vit son reflet dans la glace elle manqua renoncer à son rendez-vous. Elle avait les traits tirés, de nouvelles petites rides autour des yeux, et cette perruque noire semblait tout à fait déplacée. Elle envisagea même de ne pas la porter, mais elle n'osait pas se présenter avec sa chevelure d'un roux flamboyant. Elle ne tenait aucun compte de son corps, moulé voluptueusement dans sa robe de cachemire beige, de ses jambes sensationnelles, mises en valeur par les talons aiguilles d'une paire d'escarpins, ni même de ses talents d'actrice. Pourtant, elle avait réalisé des prodiges pendant onze ans dans *Chagrins*. Ils ne l'avaient pas gardée pour la seule raison qu'elle ne couchait avec personne, et si elle avait conservé son rôle si longtemps c'était bien grâce à ses seuls mérites. Son interprétation était sans faille, et plus d'une fois elle avait été tout simplement géniale. Quant à l'accueil que lui réservaient les téléspectateurs, il avait toujours été excellent. Toutes les semaines Jane recevait des douzaines de lettres où ses admirateurs lui disaient tout ce qu'elle représentait pour eux.

Mais cette fois ce n'était pas pareil. Les productions de Mel Wechsler

étaient d'un autre calibre, et Jane était tellement paniquée qu'elle avait la bouche sèche quand elle 99

se présenta à la grille. Le gardien adressa un sourire apprê-

ciateur à cette visiteuse plutôt belle fille, excepté les boucles noires, et Mel ne fut pas sans se faire la même remarque quand Jane fut assise en face de lui, croisant et décroisant les jambes, serrant son sac contre elle comme si elle cherchait à se protéger derrière un bouclier. Mel fut ému de la voir affolée. Elle paraissait tellement vulnérable, tellement innocente malgré son âge. Ça vous donnait envie de la prendre par l'épaule et de lui dire de ne pas s'inquiéter, que tout s'arrangerait. Mel savait déjà que ce serait exactement la réaction des téléspectateurs. Ils auraient tous envie de la protéger d ' « Eloïse », de prendre sa défense. Jane Adams était la partenaire idéale pour Sabina Quarles. Elle correspondait précisément à l'image qu'il s'en était faite - à part ces boucles raides d'un noir de jais... Mel continuait à l'étudier tout en parlant, et soudain il comprit et se pencha avec un gentil sourire :

« Puis-je vous demander une chose très indiscrete, Jane?

- Oui ? »

Oh ! Seigneur ! pensa-t-elle, de plus en plus terrifiée, il va me demander de me déshabiller, il va me faire quelque chose... il...

Elle blêmit comme il enchaînait :

« Est-ce que ce sont vraiment vos cheveux ? »

Elle avait totalement oublié la perruque.

« Ça ? (L'air interdit, elle leva la main pour effleurer les boucles noires.) Oh ! fit-elle en rougissant comme une pivoine, et maintenant on aurait dit mademoiselle tout le monde, avec quelques années en plus. Non, non. Ce ne sont pas mes cheveux. Je travaille toujours avec... C'est-

à-dire, pour *Chagrins*, je... »

Comment lui expliquer ? Elle en avait les larmes aux yeux. Comment lui faire comprendre que son mari lui avait interdit de travailler et que depuis des années elle était obligée d'avoir deux identités pour que Jack ne se doute de rien ?

« Cela vous ennuierait beaucoup de l'enlever ? »

100

Mel se demandait ce qui pouvait bien clocher avec ses propres cheveux, et il fut ébloui quand elle enleva lentement la perruque et resta assise devant lui, ses boucles emmêlées, superbes, et d'un roux magnifiquement flamboyant, qui paraissait ne rien devoir aux talents d'un coloriste.

« C'est votre couleur naturelle ? »

Elle grimaça un sourire.

« Oui. J'en ai assez souffert quand j'étais petite. »

Elle haussa les épaules, comme si elle avait eu quatorze ans au lieu de trente-neuf, et Mel se retint de pousser un hurra de joie. Il avait trouvé sa Jessica ! Jane était parfaite. Sabina, la blonde sensuelle et avide de pouvoir, et Jane, la douce et charmante rousse dont tout le monde raf-foleait. Les femmes - qui s'identifieraient à elle parce qu'elle n'avait absolument rien de menaçant, malgré son allure de reine et ses cheveux flamboyants - les hommes, qui auraient tous envie de coucher avec elle, et même les gamins, qui ne résisteraient pas à son charme et qui s'enticheraient d'elle parce qu'elle avait du talent, il s'en était rendu compte en visionnant les extraits de *Chagrins*. Il en avait vu douze en tout: Jane était une bonne actrice, mieux que ça même.

Il la regarda d'un air radieux, et elle lui adressa son petit sourire. Mel ne correspondait pas du tout à ce qu'elle attendait. Il ne se montrait ni sévère, ni impoli, ni grossier, elle n'avait même plus peur de lui maintenant. Elle n'avait aucun mal à imaginer qu'ils puissent devenir amis. Aucun mal à imaginer beaucoup de choses. Même de tomber amoureux de lui... s'il n'y avait pas eu Jack, évidemment... Mel donnait l'impression de pouvoir s'entendre à merveille avec les enfants... Elle pensait à toutes ces choses en le regardant quand il se réinstalla dans son fauteuil, avec un dernier regard admiratif pour ses cheveux.

« Vous savez que vous êtes très belle, Jane ? »

Il la jugeait d'un point de vue strictement professionnel, entrevoyant déjà le parti à tirer de sa beauté pour le seul 101

bénéfice de la série. Rien de personnel dans cette apprè-

ciation, mais Jane rougit comme une jeune fille.

« Je me suis toujours considérée comme quelqu'un de très ordinaire. »

Et d'une certaine façon elle avait raison. Le visage franc, ouvert, c'était la beauté américaine dans toute sa splendeur, avec de magnifiques dents blanches, très régu-lières, de grands yeux bleus et des joues criblées de taches de rousseur. L'effet était charmant. Charmant. Le qualifi-catif lui convenait à merveille. Jane Adams était charmante, sexy, et terriblement chaleureuse, mais elle paraissait aussi capable de violence. Mel se promettait de faire sortir tout ça au grand jour. Il se promettait de faire beaucoup de choses avec Jane. Y compris l'habiller comme une reine. François Brac s'en chargerait, et même si ses costumes n'étaient pas aussi impressionnants que ceux prévus pour « Eloïse », Jane serait éblouissante... étoile de fourrure... robe du soir... Mel clignait des yeux en l'ima-ginant.

« Comment avez-vous trouvé le script, Jane ? »

Il n'avait pas vraiment d'inquiétude à ce sujet mais il tenait à connaître son avis. Dans l'univers du feuilleton télé Jane était une vraie pro, et les séries de l'après-midi n'étaient pas très différentes de celles du soir ; un peu plus mélodramatiques, peut-être.

« L'histoire m'a complètement emballée.

- Zack Taylor a accepté le premier rôle masculin. (Mel vit une lueur s'allumer dans son regard, et il sut que ce serait la réaction de toutes les Américaines, sans exception. Elles manqueraient toutes de tomber de leur siège en voyant Zack apparaître sur l'écran.) Nous nous sommes entendus avec lui hier soir. Et Sabina Quarles a été engagée pour le rôle d'Eloïse. (Cette fois ce fut dans les yeux de Mel que s'alluma une lueur, et Jane ne réussit pas à l'interpréter.) Nous avons aussi un jeune acteur, Bill Warwick, pour le rôle du fils de Sabina. Il est excellent. »

Il lui jeta un regard interrogateur, et Jane pâlit.

« Et vous, Jane ? Que diriez-vous de jouer Jessica ? »

Elle ne pouvait pas lui avouer... Pourtant il le fallait bien... Mais alors,

il voudrait savoir pourquoi elle était venue. Et pourquoi, en effet ? Il penserait qu'elle lui faisait perdre son temps et il serait furieux. A cette pensée Jane se sentit terrifiée.

« Je... je ne sais pas... je... je ne suis pas sûre d'être à la hauteur.

- Ce n'est pas un rôle très différent de ceux que vous avez tenus jusqu'à présent, et je pense que vous en êtes tout à fait capable, Jane. C'est également l'avis de Lou.

Nous avons eu une longue conversation au téléphone, ce matin, avant votre arrivée. »

Lou la poussait en avant. Le salaud. Il savait pertinemment qu'elle ne pouvait pas accepter. Pourquoi avait-il laissé les choses aller si loin ?

« Il faut que je réfléchisse.

- Nous tenons beaucoup à vous, Jane. Vraiment beaucoup. »

Il lui annonça le chiffre qu'il avait mentionné à Lou, et elle devint si pâle que ses taches de rousseur ressortirent davantage malgré son maquillage. Un demi-million... Bon sang ! tout ce qu'elle pourrait faire avec ça. Et Jack qui n'arrêtait pas de rouspéter parce qu'elle dépensait sa paie jusqu'au dernier *cent*...

« Je... je suis très flattée, Mel.

- Il n'y a pas de quoi. Vous le méritez. »

O Seigneur ! Sa réputation serait faite, quand elle déclinerait la proposition.

« Je vous laisse réfléchir, Jane. J'attendrai que vous me fassiez signe. »

Il lui sourit et se leva pour l'escorter jusqu'à la porte, un bras passé autour de ses épaules, dans un geste fraternel et chaleureux. L'effet qu'elle avait sur lui le laissait pan-tois. Il avait envie de lui dire de rentrer chez elle, et qu'il s'occuperait de tout.

« Je rappellerai Lou », promit-il.

Quand il le fit, il ajouta deux cent mille dollars à sa proposition.

Mais Jane s'en fichait. Elle était tellement éblouie par sa rencontre avec Mel et tout ce qu'il lui avait dit qu'elle accrocha une voiture en stationnement dans le parking du studio et tordit son pare-chocs avant. D'une main tremblante, elle griffonna un mot qu'elle glissa sous l'essuie-glace de l'autre voiture, et elle rentra chez elle, soulagée de ne trouver personne à la maison pour l'accueillir. Elle ne pensait même plus à la voiture et à son pare-chocs tordu. Elle pensait uniquement à Mel, à la série qu'elle ne pouvait pas tourner. Elle eut envie de ne pas répondre quand le téléphone sonna, elle savait qui l'appelait et elle ne se trompait pas. C'était Lou.

« Jane, il est fou de toi ! Il a même augmenté ton cachet. »

Au bord des larmes, Jane s'assit sur une chaise, sa perruque noire à la main. Elle l'avait presque oubliée sur le siège de la voiture.

« Je ne peux pas accepter, Lou. Je ne peux pas. Mais ce rendez-vous a été merveilleux.

- Merveilleux, mon cul ! C'est la plus belle offre qu'on t'ait jamais faite ! La plus grande production de tous les temps. (Il ne lui rappela pas qu'elle avait trente-neuf ans et que c'était une chance inespérée.) Il faut que tu acceptes, Jane.

- Impossible.

- Et pourquoi donc, bon Dieu ? »

Mais Lou connaissait la réponse. Et il en avait par-dessus la tête de l'entendre.

« Je sais, je sais. Jack. Bon Dieu ! mets-le au courant du montant de ton cachet, aucun homme ne résiste à de tels arguments.

- Il s'en fiche. »

Cette fois, pourtant, Jane n'en était pas vraiment certaine. Sept cent mille dollars, c'était une sacrée somme -

pour n'importe qui, et Jack était loin d'en gagner autant dans l'agence de courtage paternelle. Il empochait cent mille dollars par an, et il estimait que c'était beaucoup. Il y avait un autre problème. Ses anciens cachets étaient 104

moins considérables, et Jane n'avait eu aucun mal à inventer une explication à ces rentrées d'argent inexplicables.

Elle avait parlé d'investissements heureux... Cette fois, impossible. Personne ne pouvait gagner autant d'argent grâce à des investissements, aussi heureux soient-ils. Pas même Jack.

« Je ne te laisserai pas faire une bêtise pareille. »

Lou était catégorique.

Ce fut les larmes aux yeux qu'elle reprit la parole.

« Je n'ai pas le choix.

- Si ! tu serais folle de refuser. Écoute-moi, tu vas lui parler. Dis-lui que tu veux tourner cette série... Dis-lui que je te tuerai si tu refuses, dis-lui ce que tu voudras, n'importe quoi, et rappelle-moi demain. J'ai promis à Wechsler de lui donner une réponse avant la fin de la semaine. »

Inutile d'argumenter avec Lou. D'ailleurs Jane mourait d'envie d'accepter le rôle, seulement elle n'arrivait pas à imaginer comment elle pourrait expliquer ça à Jack. Et elle l'imaginait encore moins quand Jack rentra et qu'il se mit à l'injurier à cause du pare-chocs tordu. Il avait bu et il était hors de lui. Il menaça de lui reprendre le break Mercedes pour lui laisser la Volvo dont ils se servaient pour conduire les enfants à l'école.

« Bon sang ! même ça, tu n'es pas capable de le faire correctement ! Ce n'est pourtant pas sorcier de conduire une voiture, si ? »

Jack l'avait toujours dépréciée, mais depuis quelque temps il ne se gênait plus pour la critiquer devant les enfants, et cela n'arrangeait rien. Les filles participaient même aux disputes, maintenant, comme

s'il n'y avait rien de plus normal que de s'en prendre à Jane, dès lors que leur père le faisait - et évidemment, quand Jane essayait d'en parler à Jack, il faisait la sourde oreille. Elle avait déjà essayé de lui faire comprendre qu'en la traitant comme il le faisait en présence des enfants il sapait le respect qu'ils lui portaient. Et Alexandra en administra la 105

preuve flagrante en fixant sur sa mère un regard de glace pour demander :

« Je peux avoir la voiture de maman ?

- Ce ne serait pas une mauvaise idée. »

Jack avait toujours gâté Alexandra, et il s'arrangeait régulièrement pour que Jane ait l'air d'une imbécile aux yeux de leurs enfants. Quand elle tournait *Chagrins* tous les jours, Jane n'y prêtait pas grande attention. Elle tirait une telle satisfaction de son travail que d'une certaine façon le reste de sa vie passait au second plan - la majeure partie de ses problèmes domestiques en tout cas. Mais maintenant tout prenait un relief plus aigu.

« Tu conduis bien mieux que ta mère, Alex, continuait Jack. Et Alyssa aussi », ajouta-t-il en souriant à la plus jeune.

Après quoi il se plaignit du dîner et demanda à Jane pourquoi elle ne lui cuisinait pas quelque chose de mangeable, puis il quitta la maison comme un ouragan, pour jouer au tennis avec un copain pendant qu'il faisait encore jour, soi-disant, mais Jane le soupçonna d'avoir d'autres projets. D'ailleurs, à son retour, il empestait l'alcool et il ne portait pas sa tenue de tennis. Parfois, Jane se demandait s'il ne la trompait pas - aussi incroyable que cela puisse paraître, vu ses exigences conjugales. Ce soir-là, en tout cas, il ne la toucha pas, il se contenta de la houspiller encore une fois pour les dégâts causés à la voiture, et quand il la traita de « fichue conne », Jane sentit quelque chose se rebeller en elle. Elle avait supporté suffisamment d'insultes pendant toutes ces années. Il la considérait comme une esclave qu'il aurait achetée des années auparavant, et qu'il pourrait éternellement utiliser à sa guise.

Et elle ne voulait plus être utilisée, ni par lui ni par qui que ce soit. Pas même par ses filles, qui l'avaient traitée comme un chien ce soir-là après avoir entendu leur père en faire autant.

« Ne parle pas comme ça », cria-t-elle.

C'était la première fois qu'elle lui tenait tête.

« Comment, comme ça ?

106

- Je t'interdis de m'injurier.

- Parce que je t'ai traitée de conne ? (Il eut un sourire placide.) C'est pourtant bien ce que tu es. »

Il était encore plus ivre qu'elle ne le pensait, et elle pré-

féra ne pas prolonger la dispute. Elle alla dans la salle de bains, ferma la porte et entra dans la douche. Elle avait l'esprit tout occupé de *Manhattan*, de Mel, et de tout ce que Mel lui avait dit quand soudain Jack ouvrit violemment la porte de la douche et la regarda fixement.

« Sors de là ! »

Abasourdie, Jane se demanda ce qu'il lui prenait.

C'était pire que d'habitude, comme s'il cherchait à lui prouver quelque chose.

« Je suis en train de prendre une douche. »

Elle parlait calmement, mais elle était furieuse. Jack l'empêchait de réaliser la seule chose à laquelle elle tenait, et ça durait depuis des années. Il l'avait obligée à raser les murs pendant onze ans pour aller travailler - alors qu'il aurait dû être fier d'elle, et maintenant, si elle l'écoutait, il l'obligerait aussi à refuser la chance de sa vie.

« Je sortirai quand j'aurai fini.

- Sors de là tout de suite ! »

Il la saisit par le bras et le devant de sa chemise fut aussitôt trempé, mais il ne parut même pas s'en apercevoir.

« Laisse-moi tranquille, Jack. »

Son ton calme et posé était pire que toutes les menaces.

Jack la secoua avec une telle violence qu'elle manqua glisser, et elle se libéra de son étreinte d'un mouvement brusque.

« Arrête, Jack !

- Putain de conne ! »

D'un seul coup, il la tira de sous la douche et l'envoya bouler contre le lavabo, avant de lui écarter les bras de ses deux mains, pour lui fourrer son genou entre les cuisses.

« Tu me dois bien ça pour avoir cartonné la voiture.

- Je ne te dois rien du tout. Laisse-moi tranquille. »

Dans un éclat de rire, il l'empoigna par l'entre-jambe.

107

« Tu m'appartiens. Ne l'oublie jamais, espèce de conne ! »

Sur quoi il pivota et sortit, laissant Jane tremblante de rage et de peur. Elle aurait voulu lui courir après et lui dire ce qu'elle pensait... Elle n'osa pas. Mais elle ne lui appartenait pas. Elle n'appartenait à personne. Malheureusement, il était persuadé du contraire. Il pensait l'avoir payée comptant, le jour où il lui avait offert cette vie respectable et fastidieuse de femme de courtier. Il ne comprenait strictement rien à rien.

Jane se sécha et enfila un peignoir avant de regagner la chambre. Elle trouva Jack assis dans le lit, face à la télé, ses vêtements éparpillés par terre. Il laissait toujours traî-

ner ses affaires. Elle faisait tout pour lui - n'est-ce pas le rôle d'une épouse modèle ? - et pour la première fois en vingt ans elle sut brusquement qu'elle avait horreur de cette vie. Elle en avait par-dessus la tête d'être une épouse modèle, une maîtresse de maison modèle, une baiseuse modèle. Tout à coup, elle en avait par-dessus la tête.

« J'ai à te parler, Jack. »

Il changea de chaîne sans lui prêter la moindre attention, et Jane s'assit sur une chaise à l'autre bout de la pièce. Hors de portée, hors d'atteinte, elle l'observait, terrifiée à l'idée de ce qu'il allait dire, mais consciente d'être obligée d'en passer par là.

« J'ai à te parler.

- De quoi ? C'est toi qui vas payer les réparations de la voiture, peut-

être ? »

Pas un instant, il ne lui vint à l'idée de la regarder.

« Non. On m'a proposé un rôle à la télé.

- Et alors ? La belle affaire. »

Elle aurait aussi bien pu s'adresser à un mur.

« J'ai décidé d'accepter. »

Jack prit son temps pour répondre, avant de la regarder enfin.

« Qu'est-ce que tu dis ? »

Sa voix exprimait le plus profond mépris, et pour la première fois Jane parut enfin s'apercevoir des atteintes du 108

temps sur son allure de jeune premier. Il n'était plus aussi séduisant qu'autrefois. Et la plupart du temps il avait l'air impossible.

« On m'a offert un rôle dans une série. Un très grand rôle.

- Comment le sais-tu ? Qui t'a fait cette proposition ? »

Il y avait des années maintenant qu'il lui avait interdit toute communication avec Lou.

« Peu importe. (Soudain, elle se sentait flancher à l'idée de le défier. Il lui faisait vraiment peur parfois.) Je veux ce rôle, Jack... cela représente beaucoup pour moi...

- Tu perds la tête, ou quoi ? Je te l'ai déjà dit, tu as tiré un trait sur tout ça le jour où tu m'as épousé. A moins que ce ne soit parce que tu meurs d'envie de te remettre à coucher avec tous les metteurs en scène et tous les producteurs du coin ? »

Ils savaient tous les deux qu'elle n'avait jamais rien fait pour mériter ce coup bas. Du moins Jane le savait - elle s'était toujours interrogée sur les idées que Jack se faisait à ce sujet.

« Je n'ai jamais couché avec qui que ce soit.

- D e toute façon, c'est non. Pas question de tourner cette merde tant que tu es ma femme.

- Ce n'est pas une merde. C'est une grande série. Une production de Mel Wechsler.

- Qu'est-ce que tu mijotes, Jane ? Depuis quand es-tu au courant de tout ça ? »

Il lui parlait comme à une gamine surprise en flagrant délit d'école buissonnière, mais au moins maintenant il lui adressait la parole.

« Je le sais depuis aujourd'hui.

- Comment se fait-il que tu en saches autant ? »

Elle n'osa pas avouer sa visite à Mel Wechsler.

« Mon ancien agent m'a appelée.

- Je t'ai déjà dit de ne pas répondre à ses coups de télé-

phone. (Ses yeux étaient à nouveau fixés sur l'écran de télé.) Oublie cette histoire. Dis-leur d'aller se faire foutre. »

109

Elle n'y arriverait jamais, et elle réfléchissait en silence à ce qu'elle pourrait ajouter pour le convaincre quand leur fille frappa à la porte et entra.

Alexandra s'avança avec une brassée de linge qu'elle portait d'un air dédaigneux. Elle laissa tomber son paquet sur les genoux de Jane, et déclara, lui crachant presque au visage :

« Tu n'as pas repassé mes affaires.

- Je n'ai pas eu le temps. (Jane roula le paquet de linge et le lui rendit. Soudain, les choses se réorganisaient dans son esprit. Elle ne supporterait plus une seule insulte de la part d'aucun d'entre eux.) Je repasserai quand je pourrai.

- Je n'ai rien à me mettre. »

Les pleurnicheries de sa fille l'agacèrent, et elle se leva.

Cela suffisait. C'était la première fois qu'elle réagissait ainsi, au lieu de s'avouer vaincue sans même chercher à se défendre.

« Ton armoire est pleine. Je suis sûre que tu devrais pouvoir trouver quelque chose dans tout ça.

- Pourquoi ne pas lui repasser ses affaires ? intervint Jack. Tu n'as rien d'autre à faire pour l'instant, je suppose ? »

Il était onze heures du soir et Jane espérait encore pouvoir parler avec lui, même s'il ne lui restait plus beaucoup d'illusions maintenant.

« Je ferai ça demain. »

Elle paraissait soudain fatiguée, abattue. Elle avait parfois l'impression d'être entourée d'ennemis. Surtout quand ils se liguèrent tous contre elle, comme ils le faisaient si souvent - comme ils le faisaient en ce moment.

Pourquoi ? Qu'avait-elle fait pour mériter ça ?

Jack lui jeta un coup d'oeil exaspéré.

« Va repasser ses affaires !

- Merci, papa, murmura Alexandra en le gratifiant d'un regard de pure adoration. Je peux prendre la voiture de maman demain pour aller à l'école ?

110

- Il faut d'abord que je la fasse réparer. (Il lança un regard noir à Jane.) Mais tu pourras la prendre dès qu'elle reviendra de chez le garagiste. »

Une fois de plus, c'était comme s'il giflait Jane devant leur fille - et des gifles, Jane en avait déjà trop reçues. Les vêtements d'Alexandra roulés sous le bras, elle se dirigea vers la cuisine pour sortir planche et fer à repasser. La femme de ménage qui venait trois fois par semaine ne repassait pas assez soigneusement à leur goût, Jane les avait habitués à prendre soin de tout, elle les avait pourris, et elle en payait le prix. Mais maintenant elle en avait par-dessus la tête - de tout. Et d'eux tous.

Sa séance de repassage dura une heure. Quand elle réintégra leur chambre, Jack dormait devant la télé allumée.

Elle éteignit le poste et resta un moment au pied du lit, les yeux fixés sur son mari, avant de se glisser discrètement entre les draps, en

pensant à Mel et à la gentillesse qu'il avait déployée pour elle.

Le lendemain, Jack partit avant que Jane soit réveillée, et Alexandra prit la Volvo pour aller au lycée. Jack avait emmené la voiture accidentée au garage et emporté les clefs de la sienne, Jane se retrouvait condamnée à rester à la maison comme une vilaine petite fille. Et ça aussi, elle en avait par-dessus la tête. Elle prenait en horreur la vie que Jack l'obligeait à mener, et le cachet que lui offrait Wechsler paraissait une occasion unique. Décidée à prendre sa vie en main, elle appela Lou. Ce rôle représentait trop de choses pour qu'elle y renonce. Et puis au nom de quoi ? Au nom d'une famille qui la traitait comme une serpillière ? Le choc une fois passé, peut-être qu'ils la respecteraient un peu plus. Cette possibilité n'était pas à écarter. Et Lou avait raison, Jack serait bien obligé d'accepter la situation. Il n'avait pas le choix.

D'une main tremblante, elle décrocha le combiné pour composer le numéro, et une seconde plus tard Lou répondait. Jane était tellement anxieuse que c'est à peine si elle arrivait à parler.

« Eh bien ? demanda-t-il, en retenant son souffle.

111

- Dis à Wechsler que j'accepte. »

Lou Thurman poussa un véritable rugissement.

« Alléluia ! Tu m'as fichu une de ces trouilles !

- A moi aussi. »

Elle sourit. Sa main tremblait comme une feuille.

« Tu seras bientôt une célébrité, mon chou. Tu le sais, ça?

- Je suis impatiente de me mettre au travail.

- Je te fais signe cet après-midi. »

Il n'eut pas une minute à lui pour le faire, mais ses fleurs arrivèrent à temps, et aussi celles de Mel, deux énormes bouquets. L'un trônait dans toute sa splendeur dans la salle à manger, l'autre dévorait presque tout le hall d'entrée. Des fleurs magnifiques. Jane paniquait complè-

tement à l'idée de ce qu'elle pourrait bien inventer pour expliquer leur présence à Jack, mais pour la première fois de sa vie elle se sentait sûre d'elle, forte, et vraiment, vraiment bien dans sa peau.

10

MEL WECHSLER consulta sa montre au moment où l'interphone grésillait. Il avait un rendez-vous, et il était d'excellente humeur. D'une part Jane Adams avait accepté le rôle de Jessica, et sa série ne s'en portait que mieux, d'autre part il pressentait que la jeune fille qu'il attendait n'allait pas le décevoir non plus. Elle ne possédait pas une expé-

rience considérable, mais s'il se fiait aux pubs et aux petits rôles qu'elle avait tournés elle avait l'étoffe d'une grande comédienne. Avec un peu d'entraînement elle s'épanouirait, et elle correspondait exactement au personnage de Tamara - fille de Sabina et nièce de Jane. Il n'en fut pas moins impressionné quand elle fit son entrée.

C'était une jeune beauté vraiment phénoménale, avec de longs cheveux soyeux d'un noir de jais, et de grands yeux verts. Selon sa bio elle avait vingt-quatre ans mais elle ne les paraissait pas encore, et ce détail aussi était parfait. Tamara Martin avait dix-neuf ans. Apparue assez tardivement dans la vie d'Eloïse, elle haïssait sa mère, vivait avec sa tante, et finissait par créer une foule d'ennuis à tout le monde. Elle en avait l'air parfaitement capable, à en croire la façon dont elle prenait place en face de lui.

Elle avait l'air capable de beaucoup de choses. Sa voix était douce et posée et bien qu'elle fût tout émue de se trouver là elle affichait beaucoup plus d'assurance que Jane, tranquillement renversée sur le dossier du fauteuil.

Mel devinait qu'elle irait loin et il était prêt à lui mettre le pied à l'étrier en lui confiant le plus grand rôle de sa carrière.

« Miss Smith, parlez-moi un peu de vous. »

113

Avec elle, inutile de prendre des gants. Cette fille avait l'air de taille à se défendre, avec dans le regard une lueur qui lui plaisait beaucoup. On la sentait malicieuse, prête à rire, ce qui ne gâchait rien.

« Je suis fille unique. J'arrive de la côte Est et je suis ici depuis deux ans. »

Autrement dit, vu son palmarès, elle avait déjà abattu un assez joli travail.

« Quelle formation avez-vous ?

- J'ai étudié l'art dramatique à Yale. »

Il fut plus impressionné qu'il ne le montra. C'était toujours le cas quand il rencontrait des gens qui sortaient d'une célèbre université de la côte Est, et il commença à se demander qui était vraiment cette fille. Yale, deux années passées à Los Angeles... Il voulait en savoir plus.

Il n'était pas difficile de deviner qu'il y avait beaucoup d'autres choses dans la vie de Gabrielle Smith, mais elle se montrait extrêmement prudente dans le choix de ses mots. Le curriculum vitae qu'elle lui fournit ne comportait que très peu d'éléments personnels.

« Où étiez-vous avant Yale ? »

Elle hésita une fraction de seconde.

« A New York. J'y ai fait mes études secondaires. »

Elle ne lui dit pas qu'elle était également allée à l'école en Suisse, qu'elle parlait couramment français, ni qu'elle avait suivi les cours d'une des meilleures écoles préparatoires de Nouvelle-Angleterre avant d'entrer à Yale. Elle passa beaucoup de choses sous silence - beaucoup de choses dont elle n'avait jamais parlé à personne à Los Angeles.

« Vos parents ? »

Gabrielle sourit, étonnée par la question.

« Ils sont très gentils. Je m'entends très bien avec eux.

- Ils doivent être fiers de vous. »

Elle sourit à nouveau, énigmatique. Elle ne lui dit pas que ses parents avaient eu le cœur brisé de la voir embrasser cette carrière, que son père espérait qu'elle finirait par faire son droit un jour ou l'autre et que sa mère ne songeait 114

qu'à la marier. C'était compter sans les rêves de Gabnelk

- des rêves qu'elle défendait âprement.

« Avez-vous lu le scénario, Gabrielle ?

- Oui. C'est le meilleur que j'aie jamais vu. (Son sourire s'élargit, laissant apparaître un soupçon de malice.) Et je suis très heureuse que vous ayez fait appel à moi plutôt qu'à une autre. »

Mel lui révéla toute la distribution, et ce fut au tour de Gabrielle de paraître impressionnée.

« J'ai tourné une pub avec Bill Warwick. C'est un excellent acteur, très professionnel.

- V o u s aussi, Gabrielle. J'ai beaucoup aimé votre bande.

- Merci, monsieur. »

Sa façon de le remercier l'intrigua. Il décida de tenter un nouvel essai.

« Gabrielle, qui êtes-vous exactement ? J'ai l'impression que vous faites des cachotteries. Vous ne correspondez pas au type classique des gens qu'on voit par ici. »

Et cela ne lui déplaisait pas. Pas du tout. Mais il voulait en savoir plus.

« Est-ce très important ?

- Ça pourrait l'être. Y a-t-il des petits secrets que vous aimeriez partager avec moi ? »

Seulement si le rôle en dépendait. Tout le problème était là. Elle n'avait jamais fait de confidences à personne et elle n'allait certainement pas commencer maintenant.

« Non, monsieur. »

Elle était ravissante et elle lui plaisait. Gentille, belle, entière... parfaite. Ils étaient tous parfaits. La distribution était au complet. Sabina, Zack, Jane, Bill, et maintenant Gabrielle. Mais elle ne le savait pas encore et elle continuait à prier le Ciel quand Mel reprit la parole.

« Nous commencerons les extérieurs à New York le 6 décembre. Cela vous pose-t-il un problème ?

- Pas le moindre. »

Pour une fois ses parents seraient ravis. Elle pourrait passer Noël avec eux. Si elle obtenait le rôle. Si.

115

« Combien de temps resterez-vous là-bas ? »

Il sourit.

« De quatre à six semaines. (Soudain il décida de lui annoncer la bonne nouvelle. A quoi bon jouer plus longtemps au chat et à la souris ?) Et ce n'est pas « vous », Gabrielle, c'est « nous ». J'espère que vous y serez aussi. »

Elle écarquilla les yeux, et elle ressemblait vraiment à une gamine quand, sautant sur ses pieds, elle le fixa d'un regard incrédule.

« Vous voulez dire que vous me donnez le rôle ? »

Elle n'en revenait pas, comme si elle refusait de croire qu'il puisse lui arriver une chance pareille.

Mel éclata de rire.

« Eh oui ! Vous avez du talent, Gabrielle, et vous méritez ce rôle.

- Super ! »

Elle contourna le bureau et, jetant les bras à son cou, lui planta un énorme baiser sur la joue.

« Merci, monsieur Wechsler. Merci ! »

Elle le gratifia encore d'une vigoureuse poignée de main, et il l'escorta jusqu'à la porte, en lui assurant qu'il appellerait son agent dès le lendemain. Puis il la suivit des yeux comme elle dévalait l'escalier. Il ne pouvait plus la voir, mais quand elle émergea sur le trottoir, Gabrielle exécuta de victorieux entrechats comme elle avait appris à les faire au cours de danse, et elle poussa un rugissement de joie. Elle avait réussi ! Elle tenait le rôle de sa carrière !

Gabby Smith était lancée.

SUR le seuil, Jack découvrit le bouquet et il lorgna Jane d'un œil soupçonneux.

« Qui t'a envoyé ça ? »

Elle regarda longuement son mari en silence. Tout l'après-midi elle avait répété ce qu'elle allait lui dire, mais brusquement elle ne se rappelait plus un traître mot de sa réplique. Elle savait ce qu'elle avait à répondre, mais c'était encore plus difficile qu'elle ne le redoutait.

« Je te demande qui t'a envoyé ça ! »

Personne n'offrait de fleurs à Jane, excepté Jack, et ça ne lui était pas arrivé depuis dix ans.

« C'est Lou.

- En quel honneur ? Tu lui as dit d'aller se faire foutre avec son rôle ? »

Lentement, elle secoua la tête. Jamais rien ne lui avait autant coûté, mais elle savait qu'elle faisait exactement ce qu'elle devait faire. Ils la traiteraient tous différemment désormais. Jack, et les enfants. Ils allaient la respecter maintenant. Elle n'en doutait pas. Et plus important, elle allait remonter dans sa propre estime et se respecter elle-même.

« C'est bien ce que tu lui as dit, j'espère.

- N o n . (Elle était magnifique maintenant qu'elle le défiait, mais Jack s'en fichait, et elle-même n'en avait pas conscience.) Je lui ai dit que j'acceptais.

- Quoi ? »

On aurait dit qu'il venait d'encaisser une gifle.

117

« Je lui ai dit que j'acceptais le rôle. (Sa voix prenait de l'assurance.) Je sais ce que tu ressens, Jack... mais c'est important pour moi. Primordial, même. »

Chacun de ses mots la rapprochait de la victoire, et Jack la considérait d'un air ébahi, comme s'il n'arrivait pas à en croire ses propres oreilles.

« Tu te rappelles ce que je t'ai dit à ce sujet ? »

Us se tenaient toujours dans le hall d'entrée, et le parfum des fleurs les enveloppait. Sous le regard furibond de son mari, Jane avait du mal à trouver sa respiration.

« C'est moi ou Hollywood. Tu n'as pas oublié ça ? Tu t'en souviens, j'espère ? »

Comme toujours on aurait dit qu'il la prenait pour une demeurée. Elle baissa piteusement la tête.

« Je sais, mais... Jack, ce n'est pas ce que tu crois. C'est un grand rôle dans une grande production... »

Il lui coupa la parole.

« Avec qui as-tu couché pour l'obtenir, Jane ?

- Personne. (Elle lui lança un regard malheureux). Ils m'ont appelée comme ça, sans prévenir, comme s'ils tombaient du ciel. »

C'était presque vrai. Un jour elle serait sans doute obligée de lui parler de *Chagrins*, mais plus tard.

« Pourquoi ils ont pensé à toi ? Ils ont entendu dire que tu étais une fille facile ? »

Jane se mit à pleurer.

« Ne parle pas comme ça, Jack... Je t'en prie, laisse-moi accepter. »

Maintenant elle l'implorait, mais il la poussa de son chemin et se rua dans le salon, d'où il découvrit l'autre énorme bouquet qui trônait dans la salle à manger. Sans un mot il se précipita dans la chambre, ouvrit l'armoire en grand et jeta une valise sur le lit. Jane lui courut après.

« Jack, s'il te plaît... je t'en prie, écoute-moi ! »

Elle savait qu'elle allait devoir renoncer au rôle, et cette injustice la révoltait. C'était trop cher payer le peu de bonheur que Jack lui donnait en échange.

« Je t'en prie, Jack... »

Elle sanglotait sans retenue, et il poussait des rugissements de colère quand, attirées par le bruit, les filles sortirent de leurs chambres pour voir ce qui se passait.

« Votre mère retourne à Hollywood, pour coucher avec tous les producteurs et tous les metteurs en scène qui lui tomberont sous la main, et moi, je la quitte ! cria-t-il aux deux adolescentes, qui éclatèrent immédiatement en sanglots. Je la quitte parce que je refuse d'être le mari d'une putain d'Hollywood ! »

Pourtant c'était tout ce qu'il attendait d'elle - qu'elle soit une putain qu'il pouvait prendre à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, sans même un mot gentil, après tous les affronts et toutes les brutalités qu'il lui infligeait et qu'elle acceptait sans rien dire depuis vingt ans, parce qu'elle estimait que c'était son devoir et qu'elle lui devait bien ça, puisque grâce à lui elle avait une belle maison, et trois beaux enfants, et une vie respectable. Eh bien, qu'il aille au diable ! Jane claqua la porte de la chambre au nez de ses filles pour qu'elles n'entendent pas ce qui se passait, mais c'était inutile.

« Arrête de dire des horreurs pareilles ! Je t'ai été fidèle pendant vingt ans, et je n'ai jamais été une fille facile, jamais ! Tu m'entends, Jack ? Je veux me consacrer de nouveau à ma carrière. Je veux être reconnue, respectée-avoir le sentiment de ne pas avoir complètement raté ma vie avant qu'il soit trop tard et que tu m'enterres une bonne fois pour toutes ! Est-ce vraiment trop demander ?

Est-ce vraiment si condamnable ? »

Jack ne jugea pas nécessaire de répondre. Il se contenta de jeter une brassée de cravates, de chemises et de sous-vêtements dans la valise, empoigna deux paires de chaussures et sa tenue de tennis, claqua le couvercle d'un coup sec et, arrachant une poignée de costumes de l'armoire, ouvrit la porte de la chambre à la volée. Sur le seuil, il considéra Jane avec un mépris total, et elle se demanda s'il avait une nouvelle fois bu un peu trop quand il lui lança :

119

« Je vais appeler mon avocat, Jane. Et puisque tu vas te consacrer à ta carrière tu n'auras absolument plus besoin de mon aide. »

Quelle importance maintenant ? Il était en train d'effacer vingt longues années... toute leur vie... leur mariage -

aussi vide de sens que leur union ait pu être. Tout cela ne comptait pas pour lui. Rien ne comptait. Les filles s'agrippèrent à lui quand il se précipita dans le couloir, des vêtements plein les bras, et elles le supplièrent de ne pas partir, de rester avec elles. Alexandra alla même jusqu'à le supplier de l'emmener avec lui. Alors, il se retourna vers Jane d'un air venimeux :

« Tu vois ? Voilà ce qu'elles pensent de toi ! Elles non plus, elles n'ont pas envie de vivre avec une pute.

- Arrête de m'appeler comme ça. »

Jane s'avavançait, menaçante, mais leurs deux filles se tenaient entre elle et Jack, et Alex se mit à hurler comme une hystérique.

« Ne t'approche pas de papa ! Ne t'approche pas ! Je te déteste ! Je te déteste ! »

Alex pleurait à chaudes larmes quand Jack claqua la porte d'entrée et sauta dans sa voiture. Un instant plus tard les deux filles s'enfermèrent dans leurs chambres, et Jane se retrouva seule, seule avec ses pensées, ses rêves brisés

- et la traînée de cravates et de chaussettes que Jack avait semées dans son sillage. Elle les ramassa une à une en regagnant lentement leur chambre, hantée par tout ce qui s'était passé dans cette pièce - les outrages qu'il lui avait fait subir, les insultes dont il la couvrait, et maintenant son départ. Tout ça à cause de *Manhattan*... Ou y avait-il autre chose ? Jane se demandait tout à coup si Jack n'attendait pas cette occasion depuis très, très longtemps.

Les filles ne réapparurent pas ce soir-là, même quand Jane les supplia de sortir de leurs chambres, allant frapper doucement à leurs portes à intervalles réguliers avant, finalement, de mettre leur dîner au chaud dans le four, enveloppé dans du papier d'aluminium, et d'aller elle aussi s'enfermer dans sa chambre. Elle était seule, sans 120

personne à qui parler, sans personne à appeler, et sans aucun réconfort à espérer de ses enfants. Jack y avait veillé. Comme il avait veillé à tout le reste. Elle resta longtemps assise à se demander si ce rôle valait vraiment le prix qu'elle était en train de payer. Elle envisagea d'appeler Lou pour tout annuler. Mais elle avait droit à ce rôle...

non ?... Elle se coucha tout habillée et s'endormit dans les larmes, en

se demandant quelles pouvaient bien être les réponses à ses questions.

10

ILS reçurent tous l'invitation le même jour, à la même heure. La carte gravée chez Tiffany était un bristol de couleur crème avec un étroit liseré doré et un texte imprimé d'une concision extrême. *Mel Wechsler prie... de bien vouloir l'honorer de sa présence le... à...* Suivait l'adresse de sa maison à Bel Air, et sa secrétaire avait soigneusement rempli les blancs, avec le nom de chacun et l'heure, avant d'ajouter en bas de la carte de sa petite écriture soignée, exactement comme Mel le lui avait demandé : *pour rencontrer les autres membres de la distribution*. Puis elle avait aussitôt passé un coup de téléphone chez Chasen pour commander le menu préféré de Mel. Grillades, Chili, pommes au four, asperges sauce hollandaise, avec des hors-d'œuvre et des kilos de caviar pour commencer et un délicieux gâteau fourré, avec glace et sauce au chocolat pour finir. C'était bon, simple, et ça plairait à tout le monde. Il y aurait cinq convives, plus Mel. Un instant il avait pensé inviter quelques amis, mais il s'était ravisé.

Mieux valait les laisser faire tranquillement connaissance, loin des regards étrangers. C'étaient les cinq vedettes de sa nouvelle production, et il voulait qu'ils deviennent de bons amis. C'était important pour le succès de *Manhattan*, et il tenait à ce que les choses se passent le mieux possible.

Il avait travaillé avec la chaîne de télévision toute la semaine, et de ce côté tout était prêt - les contrats signés, les difficultés aplanies avec chacune de ses stars, François Brac attendait la visite de Sabina à Paris d'ici quinze jours.

Tout était en place pour démarrer. Quant aux figurants, les auditions battaient leur plein, et la presse avait déjà 122

reçu un communiqué, mentionnant le nom des vedettes.

Dans l'ensemble tout allait bien. Tout allait très bien, se dit Mel en quittant son bureau au milieu de l'après-midi.

Il voulait rentrer superviser les préparatifs de sa soirée, s'assurer que tout était en ordre dans la maison et que l'atmosphère correspondait à ce qu'il souhaitait. Il avait demandé à sa secrétaire de préciser à ces messieurs de venir en smoking, pour qu'ils se sentent tous sur le même pied, et parce que c'était toujours plus amusant de s'habiller, surtout

pour les filles.

Et quand Mel arriva chez lui il constata avec satisfaction que tout était pour le mieux. Le travail de chez Chasen était toujours parfait, et sa gouvernante savait organiser ses réceptions. Mel eut même le temps de se baigner et de s'étendre un moment au bord de sa piscine. Si jamais il s'endormait, Maria le réveillerait en temps voulu pour qu'il enfile son smoking.

Il ne fut pas le seul à s'assoupir cet après-midi-là. Bill était tellement nerveux qu'il finit par aller courir dans les collines et quand il rentra il s'endormit tout nu au sortir de la douche sur le lit du pavillon. Étendu de tout son long sur le plancher, Bernie montait fidèlement la garde près de son maître en tirant la langue dans la chaleur de septembre. Il se contenta de remuer brièvement la queue pour saluer l'arrivée de Sandy. Elle n'avait jamais eu droit à ces démonstrations de joie qu'il réservait à son maître.

Mais il ne vit pas la nécessité d'aboyer. Il la connaissait, et elle était ici chez elle bien qu'elle ne soit pas revenue au pavillon depuis le jour où elle était passée prendre ses affaires, il y avait déjà plusieurs semaines. Sandy était encore immobile sur le seuil de la chambre sans trop savoir si elle devait réveiller Bill ou non, quand le dormeur s'agita brusquement. Tout à coup, comme s'il prenait conscience de sa présence, il se dressa sur son lit et fixa Sandy de l'air de quelqu'un qui ne sait pas encore s'il rêve ou s'il est éveillé.

123

« Salut, Bill... »

Les trois semaines qui venaient de s'écouler n'avaient pas arrangé Sandy. Elle paraissait en plus mauvais état que jamais, et Bill eut le cœur déchiré en découvrant un bleu affreux sur sa joue, et une cicatrice toute neuve à la racine de ses cheveux.

« D'où viens-tu ? (Peu importait, ce n'était certainement pas l'endroit rêvé pour elle, et l'idée horrible lui vint qu'elle avait peut-être été battue.) Tu vas bien ? »

Question idiote. Ça n'avait pas l'air d'aller du tout, mais au moins pour une fois elle n'était pas complètement défoncée. Elle planait un peu peut-être mais sans plus, et elle lui sourit en s'asseyant au bord du lit. Elle portait des vêtements que Bill ne lui connaissait pas et il se demanda où elle habitait maintenant, puis tout à coup il se sentit gêné

de sa propre tenue, et il attrapa une serviette pour se couvrir.

Sandy souriait toujours.

« Alors ça y est, on m'a dit que tu tenais enfin ta grande chance. (Il hocha la tête, davantage préoccupé par le sort de Sandy que par le sien.) Je suis heureuse pour toi, Bill.

-Merci. (Elle aussi elle avait eu sa chance, et elle l'avait gâchée, mais ils n'abordèrent le sujet ni l'un ni l'autre.) Où habites-tu maintenant ?

- Avec des amis, du côté de South La Brea Avenue. Ça va. »

C'était difficile à croire, vu son allure. Sale et fatiguée, elle accusait dix ans de plus que son âge.

« J'aimerais mieux te savoir à l'hôpital. »

Bill refusait d'abandonner. Il avait l'impression de lui devoir ça, en souvenir du bon vieux temps, et aussi parce qu'il se sentait terriblement coupable, maintenant que tout semblait s'arranger pour lui.

« J'irai un de ces jours... quand l'occasion se présentera.

- Pourquoi pas tout de suite ? »

Il l'aurait accompagnée sur-le-champ, n'importe où, dans n'importe lequel des centres de désintoxication dont ils avaient si souvent parlé.
11 aurait tellement voulu la 124

savoir en sécurité avant de s'engager sur une autre voie.

C'était sa femme, après tout.

« Il faudra bien que j'y aille d'ici quelque temps. (Il savait qu'elle mentait et que c'était inutile de discuter. Il n'avait plus aucune influence sur elle - il n'en avait jamais eu.) Je voulais seulement te dire que je suis heureuse pour toi. Tu vas partir pour New York ? »

Il secoua la tête.

« Seulement pour les extérieurs. Quatre à six semaines, pas plus longtemps. Je serai dans les parages. »

Il voulait que Sandy sache qu'elle pouvait toujours l'appeler en cas de

besoin. Il avait peur pour elle. L'univers où elle était entrée l'effrayait, et il tremblait à l'idée de ce qui allait lui arriver.

« Je suppose que tu vas vouloir divorcer, maintenant. »

Elle se trompait. Bill n'en avait pas envie. Il craignait trop la publicité.

« Rien ne presse. Je ne vais pas m'envoler. Okay ?

- Oui. »

Elle lui jeta un regard désespéré qui lui déchira le cœur.

Comme s'il avait incarné tout ce qu'elle avait perdu. On aurait dit une petite fille épouvantée, brisée. Mais il ne pouvait rien pour elle - il n'avait jamais rien pu.

« Je pensais que maintenant... avec ton rôle...

- Ne t'inquiète pas de ça. »

Elle le regarda d'un air plein de regret.

« Je ne voulais pas te faire dévaler la pente avec moi, Bill. Je pensais que c'était mieux comme ça, c'est pour ça que je ne t'ai pas appelé. »

Il se doutait depuis longtemps que c'était la seule raison qui l'empêchait de revenir. Il enroula la serviette autour de ses reins et se leva. Le contraste entre eux était pitoyable. Sandy était tellement maigre, tellement pâle et malade, et lui si jeune, si éclatant de santé, si vivant.

« Je peux te préparer quelque chose à manger ? »

Elle secoua la tête. Elle vivait de bonbons et de cigarettes et n'avait absolument plus d'appétit. Tout ce dont elle avait besoin c'était d'un fix, le reste n'avait plus la 125

moindre importance. La seule vue de la nourriture suffisait à la dégoûter. Et l'ironie voulait que maintenant le frigo de Bill soit plein en permanence. Il allait toucher un quart de million de dollars pour la première année de tournage.

Un quart de million. Jamais il n'avait rêvé gagner une telle somme. Son frigo n'allait pas désempir avant longtemps, très longtemps. Et ça l'attristait de savoir que Sandy ne serait pas là pour profiter de

l'aubaine. Tout était fini entre eux, mais il fut tenté de l'oublier quand il baissa les yeux vers elle, assise au coin du lit.

« Tu as besoin de quelque chose, Sandy ? Je peux... »

Il allait lui proposer de l'argent quand il se rappela l'usage qu'elle en ferait. De son côté, sachant pertinemment que si Bill lui donnait de l'argent elle le consacrerait à une ou deux injections supplémentaires, Sandy s'obligea à refuser d'un signe de tête, avant de se lever.

« Je t'assure... tout va bien... »

Les yeux brillants de larmes, il tendit doucement la main vers elle.

« Reste ici, Sandy. Je t'aiderai à te désintoxiquer. Je te le jure. Tu peux y arriver si tu veux.

- Non, je ne peux pas. (Elle eut un sourire désenchanté.) Plus maintenant. C'est trop tard. Ton heure est venue, Bill.

Pas la mienne. »

Elle avait vingt-cinq ans et elle parlait comme si sa vie était fichue. C'était terrifiant... Bill se détourna pour qu'elle ne le voie pas pleurer. Il ne voulait pas lui faire le coup du chantage. Inutile de la culpabiliser. C'était sa vie.

C'était son choix, et peut-être que tout était bien comme ça.

« Ton heure peut revenir, Sandy. N'importe quand.

Simple question de volonté. N'oublie jamais ça. Il suffirait que tu arrives à te désintoxiquer. »

Il suffirait... ce n'était pas rien, ils le savaient tous les deux, mais ce n'était pas impossible. Ça aussi Sandy le savait. L'ennui c'est que maintenant elle n'en avait même plus envie.

126

Elle s'approcha pour lui effleurer le bras, si doucement que c'est à peine s'il sentit sa main - comme la caresse d'un oisillon dans la nuit. Dressée sur la pointe des pieds, elle déposa un baiser sur sa joue, puis elle franchit rapidement la porte. Il entendit ses chaussures éculées retentir sur le trottoir, et il s'interdit de lui courir après. Seul dans le pavillon, les joues ruisselantes de larmes, certain qu'il ne la reverrait

jamais, il murmura doucement :

« Adieu, mon amour. »

Et après le départ de Sandy, Bill Warwick n'était plus d'humeur à aller nulle part.

A Pasadena, Jane passa l'après-midi chez le coiffeur.

C'était un grand jour pour elle. Elle allait rencontrer tous ses partenaires, événement qu'elle attendait avec impatience depuis l'arrivée du carton d'invitation. Elle était allée acheter une robe en perles chez Saks, et puis elle avait presque voulu la rendre, jugeant finalement cette tenue trop tape-à-l'œil. Mais elle était tellement fabuleuse, cette robe, surtout sur Jane, que la vendeuse finit par la convaincre de la garder.

Les filles n'étaient pas encore sorties de l'école quand elle rentra à la maison, les cheveux impeccables, les ongles laqués d'un rouge éclatant. Elle sortit la robe de l'armoire et la considéra longuement, inquiète à nouveau

- comme elle l'était à propos de tout. Tant pis, pensa-telle en se faisant couler un bain, les dés étaient jetés. Elle disposait encore de plusieurs heures avant la soirée, et Mel devait lui envoyer une voiture pour lui éviter d'avoir à conduire jusqu'à chez lui. Et ce n'était qu'un début, elle le savait. Un peu comme si elle avait été Reine d'un Jour, excepté que cette fois c'était pour un an, et peut-être plus, si l'accueil du public était favorable. Son excitation était telle qu'elle ne tenait plus en place. Seule l'attitude de son mari faisait une ombre dans ce joli tableau. Jack montait ses deux filles contre elle. Il était aussi allé voir Jason à Santa Barbara pour lui raconter des horreurs, et Jason 127

avait appelé sa mère pour la supplier de renoncer à son rôle, en lui expliquant que Papa n'en supportait pas l'idée.

D'ailleurs, Papa avait appelé ses avocats, et non seulement il demandait le divorce mais en plus il exigeait que Jane lui rachète la moitié de la maison. Selon lui, elle pouvait se le permettre maintenant, et puisqu'ils étaient mariés sous le régime de la communauté elle lui devait bien ça, après toutes ces années où il l'avait entretenue. Et si elle ne voulait pas lui racheter sa part, qu'elle déménage. Jane bénéficiait de quatre-vingt-dix jours de « délai », comme le lui avait annoncé gracieusement une lettre, et Jack refusait systématiquement de prendre ses communications quand elle essayait

de le joindre - tant et si bien qu'elle finit par y renoncer. Elle s'était adressée à un avocat elle aussi, et elle avait du mal à croire qu'ils en soient arrivés là en moins d'un mois. Mais Jack était sérieux. Si elle s'obstinait à vouloir ce rôle, il divorçait. Jane avait envisagé plus d'une fois de rompre son contrat, mais elle savait qu'après elle en voudrait à Jack jusqu'à la fin de ses jours. Alors, à quoi bon ? Leur mariage était inexorablement brisé. Elle ne voulait plus entendre parler de lui, et elle attendait avec impatience de commencer sa nouvelle vie. Elle espérait que les enfants finiraient par comprendre qu'elle était un être humain elle aussi, avec ses sentiments et ses besoins. Et qu'ils finiraient aussi par comprendre que tout ce que Jack racontait à son sujet n'était qu'un ramassis de mensonges.

Elle n'entendit pas la porte d'entrée s'ouvrir et se refermer, ni les pas qui approchaient, et elle sursauta en le voyant apparaître. En slip et soutien-gorge, elle pivota brusquement pour fermer les robinets de la baignoire à moitié pleine.

« Jack... Qu'est-ce que tu fais ici ? »

Sa dernière visite remontait à plusieurs semaines, le jour où il était venu chercher le reste de ses affaires.

Depuis, Jane ne l'avait pas revu, et voilà qu'il arrivait sans crier gare pour la dévisager, immobile, de l'air de quelqu'un qui a quelque chose d'important à dire.

128

« Je viens chercher quelque chose. »

Jane savait aussi bien que lui qu'il n'avait rien laissé. Il avait tout emporté la dernière fois. Que voulait-il ?

« Tout va bien ? »

Elle se sentait étrangement nerveuse. Jack avait une drôle de lueur dans les yeux.

« Je suppose. J'avais l'intention de t'appeler pour te parler.

- Je n'ai pas réussi à te joindre.

- J'ai eu beaucoup de travail. »

Il haussa les épaules, le regard fixé sur ses seins comme si c'était sa

façon à lui de la regarder dans les yeux.

« Je pense moi aussi que nous devrions parler de certaines choses, seulement... (Elle n'avait aucune envie de lui avouer ses projets pour la soirée, mais elle voulait avoir le temps de s'habiller tranquillement avant le retour des filles.) L'occasion ne me semble pas très bien choisie. »

Jack la gratifia d'un coup d'oeil soupçonneux.

« Et pourquoi donc ? »

Elle aurait préféré ne rien dire, pourtant elle n'avait plus aucune raison de lui mentir.

« Le producteur invite tout le monde à dîner ce soir.

- Comment ça se passe ? Vous vous essayez les uns les autres, pour décider lequel est le meilleur ? »

Ses yeux luisaient d'un éclat démoniaque, et brusquement Jane comprit qu'il avait bu. C'était nouveau. Avant il ne buvait jamais dans la journée. Elle avait horreur de discuter avec lui quand il était ivre.

« C'est un dîner, tout simplement. Je ne pourrais pas t'appeler demain à ton bureau ?

- Pour quoi faire ? Me dire comment c'était ? Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ? Je sais bien comment tu es au lit... »

Il s'approchait, menaçant, et Jane recula d'un pas, manquant se prendre les pieds dans le tapis.

« Jack... arrête. On ne va pas recommencer. On ferait mieux de s'asseoir et de parler tranquillement.

129

- Je n'ai pas envie de m'asseoir avec toi. Je ne m'assois pas avec les grues dans ton genre. »

Décidément il était obsédé. C'était la première fois que l'idée l'effleurait.

« Si tu t'en allais maintenant ? »

Elle conservait son calme. Inutile de prolonger l'entretien. Mais Jack, lui, n'était pas décidé à partir.

« Tu attends quelqu'un ?

- Seulement les filles. Et je voudrais m'habiller avant.

- Si ce n'est que ça. Je te connais par cœur.

- Parfait. Dans ce cas rien ne t'empêche de t'en aller tout de suite.

- Je veux voir les filles. »

Il lui faisait face, l'œil mauvais, et la bouche creusée d'un pli belliqueux.

« Tu les verras une autre fois.

- Tu ne peux pas me jeter dehors. C'est aussi ma maison Elle est encore à moi. (Il s'avança, mais cette fois Jane ne recula pas.) Et toi aussi tu es à moi. Je peux te prendre quand bon me semble.

- Ne recommençons pas, Jack. »

Soudain elle eut peur. L'idée d'être seule avec lui la terrifiait. Il avait l'air d'un fou. Il fit un dernier pas et la saisit par les deux bras.

« C'est vrai, tu sais. Tu m'appartiens... tu m'as toujours appartenu... ma petite pute à moi seul... »

Elle ne supportait plus qu'il l'appelât comme ça. Elle ne le supportait plus tout à coup, et peut-être même depuis des années déjà. Mais l'agrippant par l'épaule, Jack la poussa dans la pièce à côté et la jeta sur le lit.

« Je t'en prie, Jack... Je t'en prie !...

- Tu me pries de quoi ? De te mettre encore une fois, espèce de pute ? C'est toujours ce que tu as été pour moi, un joli cul que je gardais à portée de main pour mon plaisir... Je me suis toujours fichu de toi, tu le sais, ça ? Tu le sais, espèce de salope ? »

Jane avait beau avoir l'habitude, elle s'étonna qu'il pût autant la haïr. D'une gifle magistrale, il la flanqua en tra-130

vers du lit, et il se jeta sur elle, l'écrasant de tout son pcn ds tandis que

d'une main il lui arrachait son soutien-gorge et que de l'autre il lui baissait son slip. Il était fou. Complè-

tement fou. Elle était restée mariée avec lui pendant vingt ans, et voilà maintenant qu'il la violait. C'était insensé.

« Jack, arrête ! »

Elle pleurait, et c'est à peine si elle arrivait à respirer maintenant qu'il se vautrait sur elle, baissant la fermeture Éclair de son pantalon pour la prendre de force dans leur propre chambre à coucher. Elle s'était toujours demandé comment il arrivait à faire l'amour dans ces conditions.

On aurait dit que plus elle résistait plus il était excité.

« Je t'en prie... »

Elle le suppliait, mais un flot de sang envahit sa bouche comme il s'acharnait sur ses lèvres, puis il se redressa pour lui mordre les seins et Jane sentit un filet de sang couler sur sa poitrine tandis que, fou furieux, il la chevau-chait avec rage, l'estoquant, la blessant, tout en lui malaxant les seins, avant de la gifler avec une violence insupportable et de la battre à tour de bras... et brusquement il se mit à hurler de plaisir. Il jouissait. Aussitôt, il la repoussa avec brutalité et il la regarda, en train de sangloter au milieu du lit conjugal taché de sang. Puis il se leva, remonta la fermeture Éclair de son pantalon avec un rire narquois et le seul mot qu'il lui adressa avant de partir fut « Putain ». En larmes sur le lit, Jane entendit sa voiture s'éloigner dans un rugissement de moteur. Elle s'en fichait. Plus rien n'avait d'importance.

13

BILL WARWICK arriva le premier, toujours aussi séduisant mais étrangement sombre, comme préoccupé par un grave problème. Son smoking de location lui allait à merveille, ses cheveux blonds le couronnaient d'un halo doré, mais l'expression de son regard laissa Mel perplexe. Bill donnait l'impression de porter sur lui tous les malheurs du monde. Ils bavardèrent un moment au bar. Bill accepta un scotch et jeta autour de lui un regard admiratif. La maison était très belle et Mel en était fier. Perchée sur une colline, elle surplombait Los Angeles et s'enorgueillissait d'une vue superbe, d'un immense salon aux colonnades de pierre et au sol dallé. Il y avait de grandes toiles modernes sur tous les murs, une vaste piscine et une salle à

manger avec un toit ouvrant que l'on pouvait faire coulisser quand la nuit était chaude, comme c'était le cas maintenant.

« Voilà ce que j'appelle une maison ! » déclara Bill avec admiration.

Il pensait à sa modeste retraite, et aussitôt le souvenir de la dernière visite de Sandy s'imposa à lui. Où était-elle allée en le quittant ? Où habitait-elle ? A qui devait-elle ce bleu et cette cicatrice... C'était tellement déplorable, tellement désespérant... Il en avait les larmes aux yeux alors que, bavardant avec Mel, il attendait l'arrivée des autres.

« Vous avez l'air bien sérieux, ce soir. »

Mel était très sensible à ce genre de détail, et il accordait toujours beaucoup d'attention à ses acteurs. Ils représentaient beaucoup de choses pour lui, et plus encore pour le succès de *Manhattan*.

132

« L'excitation, sans doute », répondit Bill.

Il sourit, et Mel pensa aux millions de femmes qui allaient s'enticher de ce jeune homme l'année prochaine, dès le passage du premier épisode.

Zack Taylor arriva ensuite au volant de sa Rolls décapotable. Il paraissait en pleine forme, élégant, plein d'entrain et tout à fait à l'aise. Sa propre maison était beaucoup plus grande que celle de Mel, et tout aussi belle.

Les deux hommes se mirent à parler jardiniers, ouvriers et entrepreneurs comme deux vieux amis, et Bill, à l'écart, s'absorba dans la contemplation du panorama.

Puis ce fut le tour de Gabrielle, dans une robe en mousseline de soie dont la couleur de pêche mûre donnait à ses cheveux librement répandus sur ses épaules des reflets d'ébène luisante. Mel l'embrassa sur la joue et l'entraîna vers le salon pour la présenter à Zack. Elle échangea avec lui quelques propos sur la Grèce et sur leur impatience de travailler à *Manhattan*, puis Mel conduisit la jeune fille dehors pour lui présenter Bill, toujours planté devant le paysage - et quand il se retourna, Mel remarqua immé-

diatement la lueur de folle angoisse qui traversait le regard de Bill

Gabrielle ressemblait beaucoup à ce que Sandy aurait pu être, à ce qu'elle avait été, avant de devenir junkie - à la différence près que Gabby était beaucoup plus belle, infiniment plus élégante et plus sûre d'elle. Mais Bill avait l'impression de voir une apparition, et le simple fait de regarder Gabby dans les yeux le mettait au supplice.

« Bonsoir, Bill. »

Gabrielle souriait, son regard était chaleureux, son visage aussi fin qu'une miniature ancienne, avec un nez retroussé, d'immenses yeux verts et une bouche adorable... tout en elle n'était que beauté et délicatesse - le tout souligné par la classe que lui donnait son éducation.

« Je me suis laissé dire que nous allions être frère et sœur dans cette série. »

Bill lui répondit du bout des lèvres, par monosyllabes, avant de rentrer à l'intérieur chercher un autre scotch.

133

Apparemment insensible à l'affront, Gabrielle le suivit pour rejoindre Zack. Ils étaient plongés dans une discussion animée au sujet d'un hôtel des Dolomites qu'ils connaissaient tous les deux quand Jane arriva. Elle se tint un instant immobile en haut des marches, l'air d'un oiseau prêt à prendre son envol. Ses incroyables cheveux roux flamboyaient, admirablement mis en valeur par sa robe blanche scintillante de perles. Sa silhouette épanouie avait de quoi couper le souffle à n'importe qui. Mais c'était l'expression de son regard qui attirait immédiatement la sympathie, et une fois encore Mel ressentit l'incompré-

hensible désir de lui passer un bras autour des épaules, pour la rassurer en lui disant que tout s'arrangerait. Elle était tout à la fois paniquée, terriblement belle et sensuelle, et il suffisait de poser les yeux sur elle pour avoir l'impression de lui faire l'amour, mais en même temps Mel se sentait coupable de la regarder ainsi. Et puis doucement, d'un pas hésitant, elle descendit les marches et ses yeux reflé-

tèrent un soulagement immense quand il s'avança vers elle. Elle ne portait aucune trace évidente des outrages qu'elle avait subis l'après-

midi, excepté une meurtrissure horrible sur le sein gauche, qu'elle avait soignée de son mieux avec de la glace avant de la dissimuler sous cette robe fabuleuse, au sujet de laquelle elle s'inquiétait tant.

Elle adressa son beau sourire chaleureux à Gabrielle -

un sourire presque maternel, et Mel se félicita intérieurement de ses choix. Puis Jane se tourna vers Zack, qui parut soudain totalement bouleversé, et presque trop ému pour parler.

« Quelle robe ! » murmura-t-il enfin.

Jane rougit.

« Merci... J'avais peur... je pensais... Je n'étais pas sûre... »

Mel la prit gentiment par le bras.

« Vous êtes merveilleuse, Jane. A un détail près. Je déplore l'absence de la perruque noire. »

Ils éclatèrent de rire tous les deux et, détendue, souriante, elle se tourna vers Bill, et peu à peu sa gentillesse

arriva à le faire sortir de sa coquille. Tout le monde se sentit plus à l'aise. Installés sur les grands divans blancs, ils buvaient tous du Champagne, sauf Bill, quand la porte s'ouvrit à nouveau. Alors, tout le monde comprit qui était la star.

Sabina glissa langoureusement le long des marches dans sa robe de satin gris, le visage auréolé de sa crinière blonde, les yeux étincelants comme ceux d'une tigresse guettant sa proie, et le bracelet de diamants de Mel à son poignet.

« Bonsoir », dit-elle dans un ronronnement, en parcourant lentement la pièce des yeux, et Mel sourit.

Elle était déjà entrée dans la peau de son personnage.

Ou plus exactement, elle jouait son propre personnage.

Elle posa les yeux sur Zack et lui tendit la main comme il s'approchait en souriant.

« Miss Quarles... »

Ils se connaissaient déjà, et Zack savait parfaitement comment la prendre.

« Salut, Zack. (Elle se tourna vers Bill.) Je ne crois pas que nous nous soyons déjà rencontrés. Je suis Sabina Quarles. »

Elle n'avait pas besoin de Mel pour les présentations, elle contrôlait parfaitement la situation, comme toujours d'ailleurs, depuis l'entrée calculée avec soin, la robe appropriée aux circonstances, le regard, la coiffure, l'expression du visage. En comparaison, Jane se faisait l'impression d'une citrouille, et Gabrielle était littéralement sous le charme. Sabina n'accorda qu'un bref regard à la jeune Gabby, puis se tourna vers Jane.

« Ainsi donc, voilà la sœur que j'aurai tant de plaisir à détester. »

Ils éclatèrent tous de rire, et Jane sourit nerveusement.

« J'admire beaucoup votre travail.

- Je crains de ne pas connaître le vôtre. »

Abandonnant Jane, Sabina pivota vers Mel et accepta une coupe de **Champagne**. Ses yeux scintillaient, mais ils ne **trahissaient** rien. Sabina était assez **intelligente pour** ne 135

pas laisser deviner aux autres qu'elle couchait avec lui.

Elle attachait trop d'importance à leur liaison, et ce soir elle était en représentation - pour eux tous, sans exception.

Ils passèrent à table à neuf heures précises. Mel leur avait soigneusement assigné une place. Sabina à sa droite, Jane à sa gauche, à côté de Bill, puis Gabby, et enfin Zack, à la droite de Sabina. Zack jouait le jeu avec beaucoup de tact. Il se montra charmant avec sa partenaire, mais Mel remarqua qu'il ne quittait pratiquement pas Jane des yeux.

Jane paraissait le fasciner, et les regards qu'elle lui lançait ne manquaient pas non plus d'une certaine chaleur. Elle seule semblait capable de faire sortir Bill de sa réserve.

Comme tous les autres, Bill ignore presque totalement Gabrielle. Seul Zack eut la politesse de lui adresser la parole, chaque fois que Sabina lui en laissa le loisir, en se tournant de temps en temps vers Mel. Ils

formaient un groupe intéressant, et Mel était curieux de savoir ce que Sabina en penserait. Malgré quelques tensions sous-jacentes, le dîner se déroula admirablement bien, et ils terminèrent la soirée par quelques coupes de Champagne supplémentaires au bord de la piscine, avec Sabina qui, le dos tourné au décor spectaculaire de la ville brasillante de néons, bavardait à bâtons rompus avec Zack et lançait par-ci par-là un regard en direction de Bill. Les rares fois où elle adressa la parole à Gabrielle, ce fut à peine si elle se montra polie, et Mel remarqua que toutes les tentatives de Gabby pour parler à Bill se soldèrent par un échec. Jane était la seule qui parût capable de discuter avec tout le monde. Malgré sa nervosité, son instinct maternel lui gagna tous les cœurs, sauf celui de Sabina qui, par une remarque déplaisante, obligea la pauvre Jane à s'excuser une nouvelle fois sur le choix de sa robe. Mais, avec l'art consommé d'un homme du monde, Zack vola au secours de Jane, en complimentant fort habilement Sabina sur le magnifique bracelet qu'elle portait au poignet. Sabina parut heureuse qu'il l'eût remarqué, et Mel eut un sourire amusé. Il prenait beaucoup de plaisir à observer les membres de sa distribution, et leurs réactions le satisfaisaient 136

- bien qu'il eût le pressentiment que ce ne serait pas toujours facile pour Gabrielle. Mel le regrettait, mais c'était normal. Gabby était la jeune première, la dernière venue dans l'équipe, et comme tous les enfants un peu méchants, les autres allaient le lui faire payer. Mel n'était pas mécontent non plus des frictions qui ne manqueraient pas de se préciser entre Sabina et Jane. Jane apprendrait à se défendre en temps voulu, quand elle prendrait plus d'assurance, et les répliques échangées sur le plateau n'en auraient que plus de portée. Quant à Zack, il était suffisamment homme du monde pour savoir mener sa barque entre elles deux.

Mel n'en aurait pas dit autant de Bill, mais ce garçon avait du talent et ce n'était pas négligeable. Et puis, quelles que fussent ses préoccupations, elles ne dureraient pas éternellement. Sabina avait l'air de l'apprécier, et ça aussi c'était important. Quant à Jane, elle aimait tout le monde.

Il était minuit passé quand ils prirent congé, et Sabina fut la première à s'en aller. Elle avait reçu le message de Mel juste après le dessert. Il la retrouverait chez elle après le départ des autres. Personne n'aurait pu s'en douter quand, après avoir embrassé Mel sur la joue, elle murmura un mot à l'oreille de Zack avant d'éclater de rire, adressa un sourire appuyé à Bill, ignora superbement Gabby et salua Jane d'un signe de tête. Puis, dans un scintillement de renard argenté jeté sur la

robe de satin gris, elle disparut dans la voiture de Mel, comme elle était venue. La star.

Ça ne faisait aucun doute. La reine se retire toujours la première. Et elle arrive toujours la dernière. Sabina avait aussi bien réussi son entrée que sa sortie.

« Seigneur ! elle est fabuleuse ! murmura Jane. Une véritable reine. »

Mel éclata de rire. Sabina jouait son rôle à la perfection.

Pauvre Jane, elle manquait terriblement d'assurance.

« C'est exactement ça, mais ne vous inquiétez pas. Les téléspectateurs tomberont sous votre charme aussi, Jane.

Il y en aura pour tout le monde. »

Mel leur sourit à tous, et surtout à Gabrielle, qui, debout près de la piscine, ressemblait à un ange à la chevelure 137

sombre. Il se demandait pourquoi Bill n'était pas plus sensible à son charme. Lui-même, à l'âge de Bill... chacun ses goûts, pensa-t-il.

Zack se retira aussitôt après, sans oublier de proposer à ses deux partenaires de les reconduire chez elles, mais Mel leur avait fourni à toutes les deux une limousine avec chauffeur. Elles ne tardèrent pas à s'en aller elles aussi.

Après avoir serré la main de Mel et l'avoir à nouveau remercié pour son rôle, Bill prit congé à son tour.

« Détendez-vous et prenez la vie du bon côté, lui conseilla Mel. Tout va bien ? »

Ce garçon l'inquiétait réellement, mais Bill lui assura que tout allait bien, se glissa au volant de la Porsche qu'il avait achetée avec le premier acompte sur son cachet, et poussa un soupir de soulagement. La soirée lui avait paru interminable. Une seule pensée occupait son esprit, Sandy, et l'air qu'elle avait en partant de chez lui ce soir. Et cette fichue petite actrice... Gabrielle. Elle lui ressemblait tellement ! C'est Sandy qui aurait dû être à sa place. Sandy qui aurait dû partir avec lui pour New York... L'idée du mal qu'elle se faisait à elle-même le déprimait plus que tout le reste. Si seulement elle avait pu retrouver un intérêt quelconque à la vie, ils auraient pu tout réussir.

Jane renversa la tête sur le dossier de la limousine et repensa à tout le monde. Sabina, Zack, Gabby, Bill... Ils étaient tous tellement intéressants, tellement fascinants qu'elle se demandait comment elle pourrait trouver sa place parmi eux. Son sein la faisait souffrir, et elle se surprit à penser à Mel, et à ses regards pleins de gentillesse.

Mel donnait l'impression de Connaître tout de la vie, et Jane sentait qu'ils pourraient devenir de bons amis. Elle voulait devenir leur amie à tous. Elle aimait beaucoup Gabby, Bill... et Zack était merveilleux, mais il tomberait certainement follement amoureux de Sabina. Seigneur !

quelle femme superbe ! Cette silhouette... ces yeux... Jane ferma les paupières et quand, à Pasadena, le chauffeur lui ouvrit la portière, elle dormait profondément sur la banquette arrière.

13

« ALORS, que penses-tu d'eux ? »

Mel s'adossa au sofa blanc d'un air satisfait. Il était une heure du matin et, une fois les traiteurs payés, la maison fermée à clef, il avait sauté au volant de sa voiture pour rejoindre Sabina chez elle, dans son appartement de Linden Drive.

« C'est une sacrée équipe. »

Sabina était étendue de tout son long sur le sofa et, dans sa robe de satin gris, elle était aussi superbe qu'en début de soirée, mais plus détendue. Une lueur dansait dans ses yeux au souvenir de ses partenaires, et Mel éclata de rire quand elle lui révéla le fond de sa pensée.

« Cette pauvre Jane ressemble à une petite souris. Et elle ferait bien de se méfier si elle ne veut pas que je la mange toute crue...
grrrrmmppph !... conclut-elle, en mordillant la nuque de Mel au milieu de leurs éclats de rire.

- Sois gentille avec elle. Tu lui fiches une peur bleue. »

Il la menaçait du doigt, et les éclats de rire de Sabina redoublèrent.

« Je sais. Bon sang ! elle a tout de même une sacrée allure ! Quel âge a-t-elle ?

- Trente-neuf ans.

- Je me demande combien ça lui coûte. Une silhouette pareille, ce n'est sûrement pas naturel. Qu'est-ce qu'elle a fait jusqu'à présent ?

- Des feuilletons. Elle a joué dans *Chagrins secrets* pendant dix ans.

139

- Mon Dieu ! Encore une de ces créatures ! (D'un geste elle écarta Jane de ses pensées.) Bill Warwick est intéressant. Amoché aussi. Une histoire d'amour, sans doute. Il a tout du jeune premier sombre et passionné. Il doit très bien se défendre au lit. (Remarque qui ne semblait pas du goût de Mel, et que Sabina ponctua d'un nouvel éclat de rire en lui tiraillant gentiment la joue.) Ne t'inquiète pas, ce n'est pas mon genre. Il est beaucoup trop jeune pour moi. Je n'ai aucun faible pour les jeunots. Notre petite ingénue, par contre, pourrait bien avoir le béguin pour lui.

J'ai l'impression aussi qu'elle cache son jeu. »

Son intuition la trompait rarement, pourtant Mel secoua la tête. Il était certain que Sabina faisait fausse route.

« Ça m'étonnerait beaucoup.

- J'en mettrais ma tête à couper, cette petite cache quelque chose. Quoi ? Je n'en sais rien. Peut-être qu'elle couche avec quelqu'un qu'elle ferait mieux de ne pas approcher. (Avec un regard en dessous, elle fronça les sourcils.) Et il vaudrait mieux pour elle que ce ne fût pas toi, mon ami. »

Cette fois ce furent les éclats de rire de Mel qui redoublèrent.

« Elle est beaucoup trop jeune pour moi, ma chérie. Je n'ai aucun faible pour les jeunettes.

- Tant mieux. Quant à Zack Taylor, c'en est une.

- Tu veux dire qu'il est homosexuel ?

- Exactement, fit-elle d'un air suffisant.

- Alors là, tu dérailles complètement !

- Mon œil.

- Zack est une des plus grosses têtes d'affiche d'Hollywood. S'il avait des petits amis, tout le monde en parlerait. Je n'ai jamais entendu raconter quoi que ce soit à son sujet. »

Sabina ne parut pas impressionnée.

« Il doit être discret. Crois-moi, j'en suis sûre. Question d'atomes crochus. De vibrations. Je sens tout de suite quand le courant ne passe pas entre un homme et moi.

Zack est très bien élevé, charmant, et homo.

140

- Sabina, tu racontes n'importe quoi. »

Elle haussa les épaules.

« Admettons, mais je suis prête à parier le contraire. Il doit se montrer extrêmement prudent pour que personne ne soit au courant.

- T u sais bien que c'est impossible. Surtout à Hollywood. Si une seule personne le savait, tout le monde le saurait.

- Je me trompe peut-être, mais ça m'étonnerait. »

D'ailleurs, elle s'en moquait. Elle était heureuse avec Mel. Plus heureuse qu'elle ne l'avait été depuis des années.

« J'espère que tu as raison pour Bill et qu'il n'a que des peines de cœur, reprit Mel, songeur. Il m'a vraiment paru bizarre ce soir. On aurait dit un volcan en train de couvrir une éruption. Je n'ai pas envie d'avoir des problèmes pendant le tournage.

- Gabrielle saura le mettre au pas. Ou alors elle le rendra fou. Qui est cette fille, Mel ? Elle semble avoir fait un tas de choses, pour une gamine de son âge. »

Sabina l'avait entendue parler de ses voyages, d'archéologie, et même d'un séjour en Europe.

« A mon avis, elle se fait mousser, objecta Mel. Ou alors tu as raison : elle voyage sous bonne escorte.

- Elle a du talent ?

- Est-ce que je l'aurais engagée, sinon ?

- Non, mon chéri. (Elle l'embrassa longuement sur la bouche et ils oublièrent tous les deux Gabrielle.) Et moi ?

Où est ma place dans tout ça ?

- Au sommet. Tu les as tous éblouis. »

Sabina adorait les louanges, et Mel ne voyait aucun inconvénient à lui en faire. Il fréquentait suffisamment de stars pour savoir qu'elles ont continuellement besoin d'être rassurées. Sabina un peu moins que la plupart, mais tout de même...

« J'ai cru qu'ils allaient tomber à la renverse quand tu as fait ton entrée. »

La tête rejetée en arrière elle laissa fuser son rire perlé.

141

« Et moi j'ai cru que cette fille allait faire dans sa culotte. »

Elle parlait de Jane, évidemment, et Mel prit un ton sévère.

« Sabina, sois gentille. Elle ne ferait pas de mal à une mouche. Fais un effort. Montre-toi généreuse.

- Je n'ai jamais eu de patience avec ce genre de personne.

- Elle est comme nous, au fond. Effarouchée, timide et anxieuse de faire plaisir. »

Sabina fit danser sa crinière blonde.

« C'est une souris, je te dis. Et moi j'adore dévorer les souris. (Elle l'embrassa.) Entre autres.

- Tu es une sale gamine. »

Mais c'est ainsi qu'il l'aimait, avec ses lèvres, son corps, et ses yeux qui le tentaient si terriblement.

Elle posa son verre et entreprit de défaire un à un les boutons de la chemise de soie de Mel.

« Tu m'as manqué ce soir.

- Comment cela ?

- C'était insupportable de jouer la comédie et de faire semblant de te connaître à peine. »

Mais ils savaient l'un comme l'autre que c'était préfé-

rable, et comme Sabina promenait la langue sur sa poitrine, Mel ferma les yeux, envahi de désir pour elle. Il déboutonna en douceur la robe de satin gris. Elle s'ouvrait aux épaules. Il libéra quatre boutons, pour la faire glisser sur ses cuisses en la dévorant des yeux.

« Que tu es belle... »

Il parlait d'une voix feutrée, en se demandant s'il arriverait un jour à se lasser d'elle, ou même si l'occasion lui en serait seulement donnée. Il avait sans cesse envie d'elle, et comme elle se levait, la robe finit de glisser à terre, révélant que Sabina ne portait rien en dessous. La seule idée qu'elle eût pu être assise à ses côtés dans cette tenue toute la soirée l'emplit d'un frisson, tous les trésors de cette chair délicieuse à portée de la main !... et comme elle écartait les jambes, tentatrice, il se pencha pour 142

l'ensorceler d'une langue experte. Sabina plaqua sa tête entre ses cuisses, elle gémissait, se déhanchait en cadence, et il caressait doucement ses fesses en l'excitant toujours plus, dardant sa langue, jusqu'à ce qu'elle le supplie, qu'elle crie, et qu'il se déshabille en hâte pour s'étendre près d'elle sur la fourrure épaisse qui jonchait le sol du salon. Là, ils restèrent allongés côte à côte et Mel recommença à la caresser des doigts, de la langue, avant de la pénétrer pour l'emporter plus haut, vers des sommets où ils se rejoignirent enfin tous les deux, projetés dans l'espace, tandis que Sabina criait à nouveau, dans un hurlement qui paraissait ne jamais vouloir finir, pour finalement tomber, brisée, dans ses bras.

Mel la couvait du regard, heureux, en passant la main dans ses longs cheveux blonds, et la voix de Sabina était plus grave encore que d'habitude quand elle articula, en levant les yeux vers lui avec un sourire alangui :

« Us vont me demander de déménager, si on continue comme ça. »

Il eut un sourire.

« Tu pourras toujours emménager avec moi, à ce moment-là. »

Le plaisir éraillait sa voix, et ils restèrent étendus ensemble sur la fourrure un long moment. Ils s'entendaient à merveille, aussi bien physiquement que sur beaucoup d'autres plans. Mel ne voulait rien d'elle, et Sabina ne réclamait pas grand-chose de lui. Elle avait déjà ce qu'elle désirait, et ce qu'elle aurait eu quoi qu'il arrive, le premier rôle de la série. Mais ils prenaient un égal plaisir à échanger leurs caresses, et ils ne désiraient rien de plus, ni l'un ni l'autre. Pas de promesses, pas de rêves d'avenir, rien qui veuille durer l'éternité. Le présent leur suffisait.

« Tu vas m'accompagner à Paris, Mel ? »

Elle avait roulé sur le côté pour se tourner vers lui, et elle paraissait incroyablement jeune.

« J'essaierai. Je ne peux pas rester avec toi toute la durée de ton séjour, mais je ferai ce que je pourrai.

- Bien. »

143

Elle sourit et ferma les yeux. La vie était vraiment très belle en ce moment. Ils restèrent étendus côte à côte jusqu'à l'aube, moment auquel Mel reprit une nouvelle fois le chemin de Bel Air.

13

MEL expédia Sabina à Paris par le Concorde, et elle s'embarqua à Washington, fanfare en tête. Photographes, reporters et manteau de vison tout neuf - cadeau personnel de Mel -, rien ne manquait. A Paris l'attendait une magnifique Rolls Royce, qui la conduisit directement au Plaza Athénée, avenue Montaigne, où Mel lui avait réservé une suite, et dès le lendemain, après une conférence de presse, elle fut emportée dans le tourbillon des séances d'essayage de François Brac. Le couturier était un petit homme nerveux, moustachu et grisonnant, qui habillait des duchesses et des stars de cinéma depuis près de trente ans ; la garde-robe destinée à Sabina était digne d'une reine. Tous les modèles la ravirent, ou presque, et ceux qui ne lui plaisaient pas furent immédiatement remplacés.

Mel arriva la semaine suivante, par le Concorde lui aussi, et il

emménagea dans la suite qu'il s'était réservée - ce qui ne l'empêcha pas de passer toutes ses nuits avec Sabina. Seules les femmes de chambre étaient au courant mais elles avaient l'habitude et elles ne virent pas l'intérêt de battre le tambour pour l'annoncer. En général ils déjeunaient au Relais Plaza ou au Fouquet's, et ils dînaient chez Maxim's ou à La Tour d'Argent, sauf deux soirs de suite, où ils s'enfermèrent pour faire l'amour et commandèrent un plateau qu'ils grignotèrent au lit. Ces trois semaines furent les plus merveilleuses que Sabina ait jamais vécues, et elle n'avait guère envie de retourner à Los Angeles, mais les essayages étaient terminés, et Mel insistait pour rentrer. Il avait beaucoup de travail en perspective, elle aussi. Les répétitions devaient commencer la semaine sui-145

vante, et dans un mois, ils portaient tous pour New York.

La vie ne manquait décidément pas d'intérêt ces derniers temps. Pour Sabina en tout cas.

Pour Jane, la vie était une corvée insupportable, un véritable enfer. Elle avait peine à croire que dans moins d'un an elle serait une des plus grandes vedettes du petit écran.

L'assistant de François Brac était venu prendre ses mesures, faire des photos et des croquis, avant de retourner à Paris créer ses costumes. Les essayages auraient lieu à Los Angeles, au début des répétitions, et en attendant Jane n'avait strictement rien à faire, à part s'occuper de sa maison et essayer de faire la paix avec ses filles. Projet manifestement voué à l'échec. Les deux adolescentes ne voulaient rien entendre, pas plus qu'elles ne voulaient entendre parler du film, et elles menaçaient d'aller s'installer avec Jack, mais là Jane tenait bon. C'étaient ses filles, et leur place était à ses côtés. Jane s'obstinait à vouloir tout leur expliquer. Et elle voulait aussi que Jack se calme un peu. Mais c'était apparemment sans espoir. Il était venu la voir, à la maison, mais Jane l'attendait de pied ferme. Elle avait trouvé le pistolet dans son bureau.

Jack avait toujours aimé avoir cette arme à portée de la main « au cas où », et puis il l'avait oubliée. Pas Jane. Et quand il se présenta à la porte, elle l'accueillit l'arme au poing.

« Je te préviens, si tu me touches, je tire. Tu entends ? »

Malgré ses larmes, elle était parfaitement maîtresse de la situation, et Jack s'en alla en poussant des cris de fureur

- mais il ne revint pas. Et le lendemain, Jane fit changer les serrures. Elle avait signé tous les papiers qu'il avait voulu, et il lui restait encore trois mois à passer dans la maison. Elle avait refusé de racheter sa part. Elle ne voulait rien qui puisse provenir de son mari. Elle n'avait plus besoin de Jack Adams et elle en avait assez d'être traitée comme une fille facile. Elle était tout sauf une fille facile, et ce depuis toujours, et c'est ce qu'elle répétait inlassablement à ses enfants. Mais Jack les montait contre elle, et Jane perdait visiblement son temps.

Son honnêteté 146

scrupuleuse et sa franchise restaient sans effet. Son fils refusait même de lui parler, maintenant. Jane avait mis les enfants au courant de *Chagrins secrets*, et ils avaient été terriblement choqués. Comment se pouvait-il qu'ils n'en aient jamais rien su ? Comment avait-elle pu mentir à leur père pendant onze ans ? Jane essaya de leur expliquer qu'elle avait bien trop peur de Jack à l'époque, et qu'il ne comprenait rien à ce qui était important pour elle. Peine perdue. Les enfants étaient décidés à ne rien comprendre eux non plus, et ils la torturaient. C'est à peine si les filles lui adressaient encore la parole et le soir, la dernière bouchée avalée, elles couraient s'enfermer dans leurs chambres.

Jane se faisait l'impression d'être une paria dans sa propre maison, et ce fut pour elle un soulagement immense quand Zack Taylor lui téléphona pour l'inviter à déjeuner.

C'était comme un répit, un rappel que la vie pouvait être meilleure dans un autre monde. Zack proposa de venir la chercher, mais elle préféra le retrouver en ville. Il suggéra La Serre dans la Vallée, et Jane raccrocha, les yeux brillants de joie. Elle acheta une robe de jersey moulante d'une nuance de vert très flatteuse, et elle avait une allure extraordinaire, perchée sur ses hauts talons flambant neufs, quand elle entra dans le restaurant. Elle s'était fait couper les cheveux peu de temps avant et elle se sentait revivre. Et elle manqua éclater de rire quand tous les clients dévisagèrent avec curiosité la belle inconnue pour qui Zack Taylor se levait, l'accueillant à sa table avec sa galanterie coutumière. Tout le monde savait qui il était, et maintenant tout le monde avait envie de savoir qui *elle* était.

Zack la présenta au maître d'hôtel comme sa partenaire, et ils se mirent à discuter du tournage devant un verre de vin blanc. Jane lui raconta d'une façon comique ses séances avec l'assistant de Brac, son accent incroyable, ses excentricités et ses lamentations au sujet des Américains.

« Je me demande comment Sabina se débrouille avec Brac lui-même. »

147

Zack éclata de rire à cette idée.

« Je lui fais confiance. Sabina est tout à fait capable de se débrouiller.
»

Lui aussi... Il était tellement merveilleux que Jane n'arrivait pas à croire qu'il ait pu l'inviter à déjeuner. Il était le charme et l'élégance personnifiés. Il semblait connaître tout le monde, et tout le monde le connaissait. Jane se faisait l'impression de la Cendrillon du conte de fées.

Hier elle lavait par terre et repassait les chemisiers de ses filles, et aujourd'hui elle déjeunait avec une des plus grandes stars d'Hollywood.

« Il y a des jours où je doute de ce qui m'arrive.

- Pourtant, vous le méritez, Jane. Vous savez, j'étais un fan de ce feuilleton interminable où vous avez joué.

Jamais je n'aurais cru que c'était vous. »

Les yeux de Jane s'illuminèrent.

« C'est vrai ?

- Je ne vous aurais jamais reconnue, sans la perruque.

- C'est bien pour ça que je la portais. »

Et elle lui raconta sa vie avec Jack, et comment il avait toujours refusé de la laisser travailler.

« Et maintenant ? Ça va mieux ? »

Elle hésita, avant de lui dire toute la vérité.

« Il m'a plaquée quand j'ai accepté le rôle.

- C'est pas sérieux ? »

Il paraissait vraiment choqué.

« Si. »

Elle n'éprouvait plus le désespoir qui l'avait anéantie au début, la première fois qu'il avait été question de divorce. Malgré son amertume, elle commençait même à se demander si finalement elle n'avait pas tout à gagner en retrouvant sa liberté.

« Vingt ans de mariage, murmura-t-elle. Mais c'est peut-être aussi bien. Le seul ennui c'est qu'il est en train de tout gâcher entre les enfants et moi. Ils me tiennent pour responsable de notre séparation, et parfois je me sens affreusement coupable, mais je ne vais pas continuer à 148

mentir toute ma vie, pour son seul plaisir. Et puis... il y avait d'autres petites choses aussi...

- Il y en a toujours. »

Zack la comprenait à demi-mot, et sa délicatesse la toucha.

« Vous êtes divorcé, vous aussi ? »

Tout le monde l'était à Hollywood, au moins une fois.

Mais Zack secoua la tête.

« Non. Je ne me suis jamais marié. Vous avez devant vous un véritable puceau de quarante-six ans. »

Il eut une petite grimace qui la fit rire. Puceau, il ne l'était certainement pas. Il était un des hommes les plus séduisants de la ville, et Jane soupçonnait qu'il avait de bonnes raisons pour préserver sa liberté. Pourquoi pas ?

Ce n'est pas elle qui lui aurait jeté la première pierre.

« Quel âge ont vos enfants ?

- Jason a dix-huit ans. Il est à l'Université de Santa Barbara. Les filles ont quatorze et seize ans, et elles sont très difficiles à vivre en ce moment, conclut-elle dans un soupir.

- Ça leur passera. Vous verrez, quand leur maman sera la star du petit écran. Leurs copines vont les assaillir de tous les côtés à la fois, et elles vont commencer à vous regarder d'un autre œil elles aussi. Les gosses sont très sensibles à ce genre de choses. »

Qu'en savait-il ? Jane espérait qu'il avait raison. C'était trop pénible de vivre à couteaux tirés avec ses propres enfants. En tout cas, elle refusait de les laisser partir. Il lui demanda si elle avait revu l'un ou l'autre de leurs partenaires depuis le dîner chez Mel, et elle répondit par la négative. Et quand il lui apprit qu'il avait déjeuné avec Gabby la semaine précédente elle ressentit un cruel désap-pointement. Finalement, Zack cherchait simplement à nouer de bonnes relations avec tout le monde. Il ne l'avait pas du tout invitée parce qu'il se sentait attiré par elle.

Mais il renouvela son invitation les semaines suivantes, et plus le temps passait, plus ils devenaient amis. Un jour, il lui demanda à quel hôtel elle descendrait à New York. On 149

leur laissait le choix entre le Carlyle et le Pierre. Zack pré-

férait le Carlyle, mais il voulait savoir ce qu'elle en pensait.

Elle éclata de rire.

« Pour moi, les deux se valent. Je ne connais ni l'un ni l'autre. »

Elle avait insisté pour que ses filles la rejoignent à New York pour les vacances de Noël. Jason avait prévu d'aller faire du ski avec son père, et il refusait de renoncer à ses projets, mais les filles viendraient.

« Alors, il vaut mieux choisir le Carlyle, conseilla Zack.

- Tu comptes passer Noël à New York toi aussi ? »

Ils auraient quatre jours de vacances, et Jane n'avait aucune raison de revenir à Los Angeles. Zack se montra assez vague et laissa entendre qu'il rentrerait peut-être chez lui pour les fêtes. Jane l'observait attentivement. Il était vraiment bel homme, et elle ne savait pas trop que penser de ses invitations à déjeuner. Simple amitié, ou un peu plus ? Mais il ne proposa jamais de sortir avec elle le soir, et Jane se contenta très bien de cet état de choses.

Jusqu'au début des répétitions, la vie continua à être cruellement mome. Et puis tout arriva en même temps. Jane se retrouva en train de boucler ses valises, ses costumes arrivèrent de Paris, Mel et Sabina rentrèrent, séparément, et les filles allèrent s'installer chez Jack pour toute la durée du séjour de Jane à New York. Et un beau jour, Jane embarqua avec tout le monde à bord d'un avion affrété spécialement, avec le début du tournage prévu pour le lendemain. Assistants,

techniciens, acteurs, cameramen, ils étaient soixante à s'envoler pour la côte Est. Une équipe supplémentaire serait engagée sur place, mais d'ores et déjà ils représentaient la moitié des effectifs. Us burent une quantité d'alcool respectable et tout le monde commença à chanter, à parler et à faire connaissance, sauf Sabina qui bavardait exclusivement avec Zack et Mel, ignorant tous les autres avec la même indifférence, tandis que Jane, elle, se consacrait à Bill. Malgré ses efforts pour inclure Gabby dans la conversation, la jeune première res-150

tait à l'écart. Bill se montrait presque grossier vis-à-vis d'elle. A la fin du voyage, Sabina emprunta une guitare et, révélant un aspect que personne ne lui connaissait, la star interpréta des chansons grivoises qui provoquèrent l'hilarité générale. Quand ils atterrirent, ils étaient tous légèrement gris. Deux bus attendaient l'équipe technique, et trois limousines emmenèrent les acteurs. Jane fut ravie de découvrir que Zack, Gabby et Bill descendaient au Carlyle, comme elle, alors que Mel et Sabina avaient opté pour le Pierre.

Zack dîna avec Gabby et Jane dans la salle à manger de l'hôtel. Bill préféra faire monter un plateau dans sa chambre. Il disait être fatigué, et bientôt personne ne pensa plus à lui. Après dîner, les trois partenaires se rendirent au Bemelmans Bar et bavardèrent jusqu'à près d'une heure du matin, heure à laquelle Zack leur recommanda d'aller se coucher. Ils devaient se présenter sur le plateau le lendemain matin, à six heures un quart. Mais Gabby insistait pour aller prendre l'air. Elle voulait faire un tour toute seule. Elle connaissait New York, disait-elle, et finalement Zack la laissa partir pour escorter Jane jusqu'à l'ascenseur.

« Fatiguée ? »

Sa sollicitude la toucha. Zack prenait de plus en plus de place dans la vie de Jane. En tout bien tout honneur. Elle n'espérait plus rien d'autre de sa part. Apparemment, Zack avait d'autres femmes dans sa vie, et Jane se contentait d'être son amie. Il s'intéressait à ce qu'elle pensait, à ce qu'elle éprouvait. Pour la première fois de sa vie, elle avait à ses côtés un homme qui lui prêtait une attention constante, et même si ce n'était qu'une attention amicale, elle était toujours heureuse de partager sa compagnie.

Avec lui, elle oubliait tous ses soucis, elle se sentait bien dans sa peau, intéressante et belle.

Elle leva la tête avec un sourire.

« Je suis trop surexcitée pour sentir ma fatigue. Je ne sais même pas si je vais arriver à dormir. »

151

Pourtant, si elle n'allait pas se coucher très vite, elle le regretterait amèrement le lendemain matin. Dans l'avion on leur avait distribué un planning, avec la liste des scènes qui seraient tournées le lendemain et l'ordre dans lequel les acteurs seraient appelés sur le plateau. C'était tout nouveau pour Jane, et elle en frissonnait d'émotion. Elle n'avait jamais tourné en extérieurs.

« Je crois que nous sommes les premiers », lui rappela Zack.

Ils avaient répété leur première scène plusieurs fois et ils se sentaient relativement sûrs d'eux.

« Oui. Et après, c'est toi et Bill, Sabina, Gabby et moi... »

Jane avait appris la liste par cœur. Zack ne put s'empêcher de sourire en lui effleurant gentiment la joue.

« Détends-toi, Jane... Ton rôle ne va pas s'envoler. Pas avant longtemps en tout cas, tel que je connais Mel. Il a la recette du succès.

- Je l'espère.

- T u sais bien que c'est vrai. (L'ascenseur s'arrêta à l'étage de Jane, et Zack sortit avec elle dans le couloir.) Et ce n'est qu'un début. Le début d'une vie nouvelle que tu mérites plus que toute autre au monde. »

Elle s'arrêta devant sa porte, l'air soudain grave.

« Tu es l'homme le plus adorable que je connaisse, Zachary.

- Oh ! que non. »

Sa mélancolie n'échappa pas à Jane. Emue, elle se demanda ce qui pouvait bien le rendre si malheureux.

C'était la première fois qu'elle lui voyait cette expression morose.

« Je sais de quoi je parle, Zack. Tu as été formidable.

Notre amitié m'est très précieuse. J'avais tellement besoin de sortir de

ma solitude. Tu m'as beaucoup aidée.

- J'en suis heureux, Jane. (Il la considéra tendrement, puis introduisit la clef dans la serrure, et ouvrit la porte.) Maintenant allez dormir, beauté, sinon notre tigresse vous avalera d'une seule bouchée demain à l'aube. »

152

Jane eut un sourire tendu. Sabina continuait à l'impressionner terriblement.

« Chut ! Elle serait capable de nous entendre.

- N'aie crainte. Elle a bien d'autres chats à fouetter. »

Il y avait longtemps que Zack avait deviné ce qu'il en était entre Sabina et Mel, mais il n'était pas du genre à alimenter les ragots. Il avait déjà suffisamment à faire avec ses problèmes personnels. Et puis pourquoi ? Si Mel et Sabina y trouvaient leur compte, pourquoi diable les empêcher de s'aimer ?

« Bonne nuit, jeune fille. »

Il embrassa Jane sur la joue, et un instant plus tard il disparaissait à nouveau dans l'ascenseur, l'esprit hanté par une certaine personne à des milliers de kilomètres de là, et par le souvenir du temps lointain où il avait fait ses choix. Mais la pensée de Jane ne le quittait pas, et quand il atteignit sa chambre, il décrocha le téléphone et commanda à boire.

13

LE programme de ce premier jour de tournage était très chargé et tout le monde avait les nerfs à vif. Les horosco-pes avaient été consultés, les superstitions respectées, et Sabina avait refusé de faire l'amour avec Mel la nuit pré-

cédente, de peur de paraître fatiguée. Tout le monde avait sacrifié aux innombrables bizarreries habituelles aux acteurs le jour de la première. Par la suite, ils retrouveraient leur calme, mais pas avant un bon bout de temps.

D'après le planning, aujourd'hui ils ne tournaient que six scènes. Les semaines suivantes il faudrait mettre six, sept ou même huit scènes en

boîte le même jour. Mais il fallait déjà donner le coup d'envoi. Le décor était celui du centre I.B.M., le hall du rez-de-chaussée et le vingt-septième étage, et de là-haut la vue sur New York était phénomé-

nale. La première scène se passait dans le hall, entre Zack et Jane, et elle tremblait de peur en répétant une dernière fois avec lui. Elle avait revu chacune de ses répliques une bonne centaine de fois pendant la nuit, et ils avaient eu un nombre considérable de répétitions, mais elle était paniquée à l'idée de rester sans voix et de tout oublier.

« Détends-toi », murmura Zack.

Avec un sourire, il s'éloigna vers les caravanes garées à l'extérieur, pour se remettre aux mains des maquilleuses.

La demie de six heures venait de sonner ; ils étaient tous arrivés à l'heure à bord de trois limousines. Même Sabina, qui avait une allure très professionnelle dans son sweater noir et son jean. Tous ses costumes étaient pendus dans une caravane à l'écart. Et c'est là aussi qu'elle s'habille-rait, contrairement à Jane dont les costumes étaient

accrochés à une tringle entre les deux fenêtres de la caravane qui lui servait de loge. Jane portait une robe blanche pour sa première scène, elle avait déjà été coiffée et elle arborait une immense blouse en plastique pour protéger son costume pendant la séance de maquillage. Zack s'était arrêté en passant pour lui glisser un mot d'encouragement, et sa courte visite suffit à la reconforter. Il était toujours là quand elle avait besoin de lui. Il semblait toujours disponible pour tout le monde, fait rarissime chez une star.

Toujours aimable, toujours un mot gentil, jamais une parole désagréable, et pourtant toujours distant aussi, d'une certaine manière. Même après leurs déjeuners, Jane avait l'impression de le connaître à peine, mais elle l'aimait beaucoup.

« Un peu de café, Miss Adams ? »

Un assistant passa la tête à la porte pour s'assurer que tout allait bien, et Jane put presque sentir l'excitation qui électrisait l'atmosphère. Elle avait aperçu Gabby et Bill en arrivant. Gabrielle avait l'air sérieux, et Bill était toujours aussi séduisant et aussi maussade qu'à l'accoutumée. Jane se demandait quel genre de problèmes il pouvait avoir. Tout le monde se le demandait. Dans la troupe, il faisait de plus en plus figure

de solitaire.

Sur le planning, les acteurs apparaissaient sous leur nom et leur numéro. Jane y jeta un dernier coup d'œil.

Elle portait le numéro trois, et elle figurait dans deux scè-

nes, une avec Zack, l'autre avec Sabina et Gabby. Une scène difficile, sous forme de confrontation, pour établir la relation entre les trois femmes. Toutes les scènes d'aujourd'hui étaient destinées à l'émission spéciale de trois heures qui ouvrirait la série, mais par la suite ils tourneraient des scènes appartenant à d'autres séquences, sans se soucier de l'ordre chronologique. Un travail très diffi-

rent de *Chagrins*, dont chaque épisode passait en direct.

Là tout se tenait, tout était logique, et après tant d'années dans le même rôle, s'il arrivait à Jane d'oublier son texte, elle pouvait toujours improviser - il arrivait souvent que ces improvisations sonnent plus juste que les répliques du 155

scénario. Mais ici, tout devait être d'une précision extrême, et chaque scène serait tournée jusqu'à la perfection.

Dehors, un énorme camion abritait un gigantesque buffet pour toute l'équipe. Mais Jane était incapable d'avalier quoi que ce soit. Elle était trop nerveuse. Elle s'était contentée de regarder Gabby et Mel entrer dans la caravane avec quelques techniciens. Mel avait fait appel aux meilleurs traiteurs de New York. Il ne reculait devant rien pour le confort de ses techniciens et de ses acteurs.

La suite dont Jane disposait au Carlyle en était la preuve.

La garde-robe de François Brac aussi. Elle se glissa dans le manteau blanc assorti à sa robe et alluma une cigarette, qu'elle écrasa presque aussitôt.

« Prête, beauté ? »

Zack réapparut dans un costume strict et un imperméable, un attaché-case à la main. Ils formaient un très beau couple ; il s'effaça pour la laisser sortir la première. Il y avait bien une centaine de personnes dehors, tournant en rond, depuis l'équipe médicale jusqu'aux éclairagistes, en passant par les ingénieurs du son. Des fauteuils pliants attendaient ces messieurs de la production, y compris cinq

sièges tout neufs, avec le nom des vedettes inscrit au mar-queur sur le dossier de toile. En les voyant, Jane frissonna et elle adressa à Zack un sourire radieux.

Ça y était enfin, et pour de vrai cette fois. Tout à coup, elle se sentit surexcitée.

« Je me fais l'impression d'une gosse qui va à l'école pour la première fois. »

Elle eut un petit rire nerveux. Elle était convaincue d'avoir oublié son texte, et elle repoussa une vague envie de vomir. Ils franchirent les portes à tambour et pénétrè-

rent dans le hall où les doublures avaient pris place pour permettre aux éclairagistes de faire la mise au point. Une éternité parut s'écouler avant que tous les projecteurs soient réglés. Il était sept heures et demie quand le metteur en scène annonça qu'ils allaient commencer. C'était un Anglais ; Mel avait déjà travaillé avec lui par le passé. Il 156

se montrait d'une courtoisie parfaite et, un peu à l'écart, il s'entretint calmement avec Jane et Zack.

« Vous avez déjà répété cette scène... Vous sentez-vous à l'aise avec le texte ? »

S'il y avait des modifications à apporter, c'était maintenant qu'il fallait le faire. D'après ce que Jane avait entendu dire, avec lui, il y avait parfois jusqu'à vingt prises. Elle hocha la tête en même temps que Zack, qui sourit.

« Prêts ? »

- Oui, répondit timidement Jane, et Zack acquiesça.

- Bien. On va y aller. On répète une fois, pour prendre les repères. »

Il y avait déjà des bandes d'adhésif par terre pour marquer l'endroit où s'étaient tenues les doublures, mais il savait que les acteurs apporteraient de légères variantes.

La scène figurait la rencontre Jane-Zack. Devant les ascenseurs, Zack l'arrêtait, l'attrapait par le bras et lui demandait ce qu'elle faisait là. « Je viens voir ma sœur, au sujet de sa fille », répondait Jane. Zack essayait de la convaincre de ne pas monter, mais elle lui glissait entre

les doigts, pour se précipiter dans l'ascenseur. Les portes se fermaient sans bruit, et c'était fini. La scène suivante serait tournée au vingt-septième étage, où Jane devrait affronter Bill, mais pas aujourd'hui.

Us répétèrent une fois, à l'entière satisfaction du metteur en scène, deux marques furent modifiées, puis on demanda à tout le monde de faire silence. Le hall était bondé maintenant. Il faisait froid dehors et bon nombre de techniciens étaient entrés au chaud. Et puis tout le monde voulait assister au coup d'envoi. Ils portaient tous des jeans, des bottes de cow-boy ou des tennis, des blousons de cuir, des casquettes de base-bail ou des bonnets. A côté Jane et Zack resplendissaient dans leurs costumes luxueux et il n'était pas difficile de deviner qui étaient les vedettes.

Une voix s'éleva du côté des caméras.

« Silence !... Calmez-vous un peu ! »

Et puis, tout à coup :

« Moteur ! »

157

Jane traversa gracieusement le hall, s'arrêta devant les ascenseurs, reconnut Zack et se détourna comme il approchait pour la saisir par le bras.

« Jessica ? Que faites-vous ici ? »

Jane le dévisagea, comme si elle ne savait quoi répondre, puis d'un air de défi, mais sans trop appuyer :

« Je viens voir ma sœur, Adrian. »

La scène se déroula à merveille, les portes de l'ascenseur se refermèrent à la perfection, et la même voix hurla :

« Coupez !... Bien ! Très bien !... »

Le metteur en scène paraissait content, les portes glissèrent à nouveau, et Jane ressortit de la cabine avec un sourire réjoui. Elle s'amusait comme une petite fille.

Après un court entretien avec le metteur en scène, ils firent un nouvel essai. Ils recommencèrent six fois en tout, avant d'entendre enfin :

« Cette fois, c'est bon. »

Ils firent une pause pendant que les doublures reprenaient place pour les réglages de la scène suivante, et Jane découvrit avec surprise qu'il était déjà huit heures passées.

Ils étaient sur le plateau depuis plus d'une heure. Et le temps s'obstinait à filer. Elle n'apparaissait pas dans la scène suivante mais elle voulait y assister en tant que spectatrice. Elle n'avait jamais vu Bill travailler et elle était curieuse de le voir à l'œuvre. A l'écart, elle bavarda avec Zack pendant qu'on réglait les projecteurs, ce qui prit une bonne demi-heure. Au studio, cela demandait parfois deux fois plus de temps, mais en extérieurs les choses allaient un peu plus vite, surtout les jours où la chance était avec la technique.

« Café, Miss Adams ? »

Elle refusa d'un signe de tête et se tourna vers Zack.

« Qu'est-ce que tu en penses ? »

Elle était impatiente d'entendre son avis.

« Ça a l'air de bien se présenter. »

Mais c'était impossible à dire. Ils savaient tous les deux que dans les semaines à venir chacune des scènes leur semblerait tour à tour fantastique, puis terriblement

mauvaise, et que de toute façon leur avis personnel ne leur garantirait jamais le succès. Seule la réputation de Mel pouvait les assurer que sa série recevrait un accueil favorable. Ils comptaient tous là-dessus, mais tout dépendait d'eux aussi, et ils étaient tous prêts à s'y mettre pour apporter leur contribution au succès de *Manhattan*.

Bill fit son entrée dans un costume gris, ses cheveux blonds striés de reflets d'or sous les projecteurs. Il avait une allure renversante. Jamais Jane ne l'avait trouvé si jeune, si séduisant. Il avait une présence extraordinaire. Et il était beaucoup plus sexy qu'elle ne le pensait, vraiment splendide. Il chercha Zack des yeux, et Jane s'écarta pour les laisser discuter ensemble. Il s'écoula encore une demi-heure avant que les éclairagistes se déclarent satisfaits.

Bill et Zack répétèrent une fois, on changea les marques de place, ils répétèrent encore, et une voix cria : « Silence !

Taisez-vous, s'il vous plaît... On va commencer !...

Silence !... Caméra... Moteur ! »

Jane ressentit le petit frisson familier. C'était incroyable, l'effet que ça lui faisait d'être là. Comme si elle avait à nouveau dix-huit ans. Elle était follement heureuse. Ça valait vraiment la peine. Toutes les peines. Elle ne s'était jamais aussi bien rendu compte à quel point elle était malheureuse auparavant. La seule chose qui lui avait permis de tenir le coup, c'était son rôle dans *Chagrins*, mais maintenant c'est sur tous les plans qu'elle revenait à la vie. Les enfants lui manquaient, bien sûr, mais ça en valait la peine, et Jack ne lui manquait pas du tout. Elle se rendait enfin compte de la vie qu'elle avait menée avec lui.

Jusqu'à maintenant elle s'était interdit d'y penser. Mais ici tout le monde la traitait comme un être humain. Elle avait un rôle important, et la confiance de Mel quant au succès de sa série était contagieuse. Ils y croyaient tous.

Ou presque. Ils voulaient tous que ça se passe comme Mel le prédisait, et que la série soit le plus grand succès la saison prochaine.

La scène qui opposait Bill et Zack était plus compliquée que celle de Jane, et le metteur en scène la reprit huit fois 159

de suite, avant de prononcer les mots magiques «On garde ». C'était fascinant de regarder travailler Bill. Il était tellement séduisant, vivant, présent, si différent de ce qu'il était dans la vie réelle, où il se montrait toujours abattu, renfermé, et méfiant vis-à-vis de tout le monde. Jane comprenait maintenant pourquoi Mel l'avait engagé, et pourquoi toutes les téléspectatrices allaient devenir folles de lui. Il était magnifique. Zack aussi, dans un genre plus pai-sible, plus mûr. Il y en avait pour tout le monde. Et Jane reprit le chemin de sa caravane avec un grand sourire, pour se préparer à la prochaine séquence. Sa première scène avec Sabina. Tournée au vingt-septième étage, dans un bureau qu'ils louaient mille dollars par jour. L'endroit était fabuleux, suspendu comme une cage de verre entre ciel et terre, avec toute la vue sur New York. Mais Jane se moquait bien de la vue. Elle pensait à Sabina et à Gabby, et au fait qu'elle soit devenue leur partenaire.

C'était très intimidant de se retrouver sur un plateau face à une jeune beauté pleine de promesses, et à une star telle que Sabina. Au milieu, Jane se faisait l'impression d'être une nullité, et comme s'il avait prévu sa réaction, Zack se glissa dans la caravane au moment où l'habilleuse

remontait la fermeture de sa robe. Une robe bleu marine, discrète, qui mettait en valeur les cheveux flamboyants, la poitrine généreuse et la taille de guêpe au-dessus des hanches arrondies. François Brac l'avait gâtée.

« Tu es fabuleuse, Jane. »

La tête glissée dans l'entrebâillement de la porte, il siffla entre ses dents, ce qui la fit éclater de rire. Avec son costume sombre, Zack avait si peu l'air d'un homme à siffler les filles !

« Je crève de trouille », murmura-t-elle.

Et son regard ne démentait pas cet aveu.

« Tu vas être formidable. Du tonnerre. »

Il pointa son pouce vers le plafond, et Jane le remercia d'un sourire. Elle avait désespérément besoin d'encouragement, et il le savait.

160

« Dans des moments comme ça, je me demande pourquoi Mel m'a donné le rôle.

- Ne t'inquiète pas. Il sait ce qu'il fait. Les téléspectatrices vont t'adorer, et les téléspectateurs vont se sentir fondre dès qu'ils vont te voir. Pour Sabina ce n'est pas la même chose. Elle incarne le pouvoir, la puissance, mais toi (il eut un regard mélancolique, et poursuivit d'une voix douce :)... toi, tu es une vraie femme, Jane.

- Merci, Zack. Tu seras là, pour regarder ?

- Je ne crois pas. Il y aura déjà suffisamment de monde.

Et puis je dois me changer pour ma scène avec Sabina. »

Cette scène était supposée se passer un autre jour, et Zack devait porter un autre costume. Les garde-robes fournies par Mel étaient extravagantes. Mais il savait que c'était un bon investissement. Aucune série n'offrait un tel déploiement de costumes, et l'image de *Manhattan* y gagnait en qualité. Classe, luxe, distinction, Mel Wechsler n'appartenait pas au tout-venant, et ses émissions non plus.

Zack avait raison : quand Jane monta au vingt-septième étage, le plateau grouillait de techniciens qui s'affairaient au milieu d'un

monceau de matériel. Sa maquilleuse et sa coiffeuse l'attendaient, et elles rafraîchirent le maquillage de Jane pendant que les doublures prenaient place et qu'on déterminait différents angles pour les caméras. Jane aper-

çut Gabby, immobile dans un coin de la pièce, dans la magnifique robe de lainage vert dessinée par François Brac. Une tenue tout à la fois jeune, chic et coûteuse.

Sabina restait invisible, et il se passa encore près d'une heure avant qu'elle fasse son apparition. Un assistant muni d'un talkie-walkie appela en bas pour les prévenir que tout était prêt, et deux minutes plus tard Sabina sortit de l'ascenseur, dans un ensemble rouge d'une splendeur époustouflante. Elle s'avança dans la pièce avec le panache qu'on lui connaissait, et dès l'instant où elle fut là, tout se mit en branle.

« Silence ! (La voix était encore plus énergique que les autres fois.)
Silence ! Tout le monde en place !... »

161

Jane se fraya un chemin dans la foule. Cette fois, pas question de répéter. Sabina jugeait que c'était inutile. Et le metteur en scène respectait cet unique caprice. Gabby avança jusqu'à l'emplacement marqué et attendit tranquillement, son jeune visage un rien tendu. Jane lui adressa un bref sourire. Elle se faisait l'impression d'un cheval enfermé dans son box, attendant le départ de la course, inquiet de savoir qui remporterait la victoire, ou si finalement ils ne finiraient pas tous gagnants. Jamais Sabina n'avait été plus belle. Un maquillage méticuleux effaçait la trace des années et ses cheveux resplendissaient. Elle portait de grands anneaux d'or aux oreilles, un gigantesque collier de perles, et sa main droite s'ornait d'un formidable diamant. Le tout loué à Harry Winston pour le tournage. Mel se refusait même à utiliser des bijoux de bimbeloterie.

« Silence !... Moteur ! »

Et comme si elle avait fait ça toute sa vie, Sabina prit place derrière le grand bureau et se leva d'un air impérieux pour dévisager Jane, tandis que Gabby se glissait lentement derrière elle.

« Que faites-vous ici, toutes les deux ? »

Ses yeux étincelaient comme des émeraudes, sa voix était rauque

et venimeuse, et avec une aisance insoupçonnée Jane se surprit à lui répondre d'un ton passionné. De son côté, Gabby récita ses répliques avec un accent de vérité étonnant, comme si elle était réellement Tamara Martin. Elles étaient les premières étonnées de ce qui leur arrivait, mais tout à coup la vie de *Manhattan* coulait dans leurs veines, et les yeux de Sabina lançaient de vrais éclairs quand elle leur ordonna de disparaître, avant de contourner le bureau pour appuyer sur un bouton. Ce bouton commandait l'entrée de Zack, mais cela faisait partie d'une autre scène, et Jane tomba des nues quand elle entendit la voix du metteur en scène qui hurlait :

« Splendide !... Vous avez été splendides !... Toutes les trois. Une toute petite fois encore, et c'est bon... »

162

Ils firent trois prises en tout et pour tout, et à la fin de la dernière prise le metteur en scène rayonnait.

« Excellent ! Ça c'est du travail ! »

Aussitôt le vacarme éclata, et il aurait été impossible de dire qui criait le plus fort. Jane sautait sur place en hurlant de joie, et quand elle vit Zack au fond de la pièce, elle sentit des larmes perler à ses paupières. Elle se demandait si elle s'habituerait un jour au plaisir de travailler sur cette série. Même Sabina avait l'air contente, et Gabby resplendissait. La scène était bonne. Mieux que ça même. Elle était superbe. Et instinctivement ils s'en rendaient tous compte.

L'heure suivante fut à nouveau consacrée aux réglages des projecteurs, et les employés des bureaux voisins se massèrent à l'entrée pour admirer les vedettes et essayer de voir un peu ce qui se passait. Malheureusement, il n'y avait rien à voir, excepté les techniciens en pleine action.

Tout le monde débraya à midi et demie pile. Pas question de mécontenter les syndicats, et il était inutile, au stade où en était le tournage, de faire des heures supplémentaires.

Ils se retirèrent tous dans leurs caravanes respectives pour déjeuner. Ils disposaient d'une heure. Pas une minute de plus. L'après-midi passa en un clin d'œil, et à la fin de la dernière scène on leur distribua le planning du lendemain.

Mel se montra sur le plateau pendant l'après-midi, l'air aussi radieux

que toute l'équipe. Il s'éclipsa avant la fin du tournage, et Sabina regagna le Pierre toute seule dans sa limousine. Zack s'en alla seul, lui aussi. Il voulait s'arrêter en chemin pour voir un ami avant de rentrer à l'hôtel. Et Jane rejoignit Bill et Gabby dans la troisième voiture.

« Je suis pompée ! (Jamais elle n'aurait cru ressentir un tel épuisement, assorti d'un tel sentiment de bien-être.) Qu'est-ce que vous pensez de cette première journée ?

- Je crois que j'ai encore beaucoup de progrès à faire, répondit Gabrielle avec humilité, et pour la première fois Bill la gratifia d'un regard un peu moins glacial.

163

- Vous avez du talent. Beaucoup de talent. La scène que vous avez tournée toutes les trois était superbe. »

Jane aussi en était persuadée.

« Merci. Tu n'étais pas mal non plus dans ta scène avec Zack. »

Ils parlèrent encore un moment des événements de cette journée, avant de compulser ensemble le planning du lendemain. Il y avait six scènes au programme, dont trois importantes, et on leur avait remis les scripts pour qu'ils les répètent une dernière fois dans leur chambre.

« On travaille ensemble ce soir ? » demanda Gabby en fixant sur Bill un regard plein d'espoir.

Mais il secoua la tête.

« Je travaille mieux quand je suis seul. »

Le ton était sans appel. Gabby eut l'air déçue.

« Je travaillerai avec toi si tu veux », proposa Jane pour combler le silence.

Pourtant, elles n'avaient qu'une scène à jouer ensemble.

« Merci. Je ne refuse jamais qu'on me vienne en aide. »

Gabby paraissait terriblement anxieuse de bien faire, et Jane tenait à la rassurer. La jeune première paraissait à peine plus âgée que ses propres filles, bien qu'elle eût environ dix ans de plus que sa cadette.

Mais c'était difficile à croire. Gabby ressemblait à une gamine avec son jean, ses tennis et ses cheveux noirs lustrés attachés en couettes sur le côté. Bill ne paraissait même pas s'apercevoir de son existence. Pendant tout le trajet, il évita de croiser son regard et de lui adresser la parole. Au Carlyle, il s'empressa de les quitter pour monter dans sa chambre.

Jane invita Gabby à la rejoindre un peu plus tard, pour répéter en grignotant le dîner qu'elles commanderaient dans sa chambre.

« Mais d'abord je vais me jeter dans un bain bouillant, et mijoter dedans un bon moment. »

Gabby sourit.

« Moi aussi. »

Bill avait disparu avec une collection de messages qu'on lui avait remis à la réception, et elles prirent 164

l'ascenseur ensemble. Dans le couloir de leurs chambres.

Gabby se tourna vers Jane et poussa un soupir de découragement.

« Bill est vraiment impossible. Ce n'est pas facile de travailler avec lui.

- Je sais. Le tournage doit le rendre nerveux.

- Qui ne l'est pas ? (Gabby haussa les épaules.) Nous sommes tous sur les nerfs. C'est une grande série, une grande chance pour nous tous, sauf Zachary et Sabina qui doivent avoir l'habitude. Mais bon sang, ce n'est pas une raison pour ronchonner tout le temps. On dirait qu'il a un hérisson en travers de la gorge. »

Jane éclata de rire. Quand elle parlait ainsi, Gabby paraissait encore plus jeune que ses filles.

« Patience. Nous ne nous connaissons pas encore vraiment. Mais à la fin, tu verras, on formera une vraie petite famille. En tout cas c'était ça avec l'équipe du feuilleton dans lequel je jouais avant. »

Gabrielle lui jeta un regard curieux.

« Comment ça s'appelait déjà ?

- *Chagrins secrets.* »

Gabrielle éclata de rire.

« Ma grand-mère en était folle. »

Jane la considéra avec un sourire mélancolique.

« C'était justement ça le problème. Ils voulaient une nouvelle formule, pour toucher une audience plus jeune.

C'est pour ça qu'ils m'ont virée.

- Tu regrettes ? »

Gabrielle souriait d'un air compréhensif. Jane lui rendit son sourire. Décidément, elle aimait bien cette fille.

« Sûrement pas. (Elle écarta les mains d'un geste fata-liste.) Après tout, je n'ai rien perdu d'autre qu'un rôle dans un mélo, et un mari. »

Gabby écarquilla les yeux.

« Sérieusement ? Pour ce truc-là ?

- C'est une longue histoire. Je te raconterai ça un de ces jours, quand on aura une bonne dizaine d'heures devant nous et une bonne bouteille de cognac à la main. »

165

Elles éclatèrent de rire, et Gabrielle entra dans sa chambre en promettant de rejoindre Jane dans une heure. Il régnait un peu une ambiance de pensionnat, quand on veille tard le soir pour travailler ensemble sur une dissertation, et ce soir-là elles discutèrent jusqu'à minuit, bien qu'elles eussent à se lever à quatre heures et demie. Elles avaient totalement oublié le reste de l'équipe pour se concentrer sur leur texte. Et pendant qu'elles bâchaient consciencieusement, Bill sentait qu'il allait devenir cinglé.

Depuis des heures, il essayait de contacter son agent au téléphone. Et quand il finit par avoir Harry en ligne, une cigarette frémissait entre ses doigts tremblants.

« Comment ça se passe, vieux frère ?

- Pas mal.

- Pas mal ? Tu tournes le plus grand rôle de ta vie, en extérieurs à New York avec Sabina Quarles et Zachary Taylor, tout ça pour le compte de Mel Wechsler, et c'est tout ce que tu trouves à dire : pas mal ?

- Disons merveilleusement bien, alors. Écoute, Harry, tu peux me rendre un service ? »

Il était allongé sur le lit, avec sa veste de cuir sur le dos, l'air soucieux. Il se sentait devenir fou. Mieux ça marchait pour lui, plus il se sentait coupable à l'égard de Sandy. A force de se ronger les sangs pour elle, il envisageait le pire.

Si par malheur elle mourait, et que Wechsler découvre qu'ils étaient mariés ? Depuis son arrivée à New York, il s'était brusquement rendu compte qu'il fallait absolument qu'il arrive à la convaincre de se désintoxiquer. Absolument. Il avait même appelé ses parents, mais eux non plus ne savaient pas où elle était, pas plus que ses amis.

« Tu veux bien te renseigner un peu, et voir si tu peux glaner des nouvelles de Sandy ? »

Harry commençait à se dire que son poulain était complètement obsédé par cette fille. Il ne comprenait ni la peur ni le sens du devoir qui motivaient son inquiétude.

« Écoute, tu ne crois pas que tu ferais mieux de l'oublier ?

- Impossible. Il faut qu'elle entre en cure. »

166

Ce n'était même plus de l'amour maintenant, mais il ne pouvait pas se permettre de la laisser comme ça.

« Pourquoi tu n'appelles pas la police ? Ils en savent probablement plus que moi. »

La voix était sarcastique, et Bill eut un mouvement d'humeur.

« Tu n'es pas drôle.

- Je ne cherche pas à l'être. Tu ferais une belle ânerie en la ramenant maintenant dans ta vie. Et Mel ne va certainement pas apprécier s'il découvre que tu es marié à une junkie. »

C'était justement là le problème. Au moins, si elle se désintoxiquait, il

pourrait divorcer discrètement.

« Je ne t'ai pas demandé d'alerter mon attaché de presse. Je veux simplement que tu la retrouves.

- Comment ?

- Bon Dieu de merde ! explosa Bill, en sautant en bas du lit, le téléphone à la main. Ne me pousse pas à bout, Harry.

- Du calme... du calme... D'accord, je vais essayer.

Mais bon sang, calme-toi un peu. N'oublie pas que tu as un boulot. Et sacrément bon en plus. Comment ça s'est passé aujourd'hui, sérieusement ?

- Tout va bien, mais pour ne rien te cacher, Harry... (Il fallait qu'il en parle à quelqu'un, il ne pouvait plus garder ça pour lui.) Je me fais un sang d'encre pour Sandy. »

Il n'arrivait pas à penser à autre chose. La peur du scandale, et le souci qu'il se faisait pour celle qu'il avait tant aimée autrefois, le rongeaient jour et nuit.

« Je vais voir ce que je peux faire. Mais rends-moi un service. Ne perds pas de vue ce que tu es en train de faire.

(Harry avait espéré qu'il s'intéresserait à la jeune actrice qui avait été engagée en même temps que lui, mais apparemment ce n'était pas le cas. Dommage.) Dès que j'apprends quelque chose, je t'appelle. »

Mais Bill l'apprit avant lui. D'abord par la mère de Sandy, et le lendemain aux actualités télévisées. Sandy 167

avait pris une overdose dans un hôtel borgne de Sunset Boulevard.

13

L'ÉQUIPE d'intervention d'urgence arriva juste à temps mais cette fois on craignit des complications cérébrales.

Et quand Bill appela l'hôpital on ne le laissa pas parler à Sandy. Et deux jours plus tard, alors qu'il téléphonait pour la centième fois, on lui apprit qu'elle était partie. Sandy avait disparu et une fois de plus personne n'avait idée de l'endroit où elle avait pu aller. Ses parents

savaient qu'elle vivait avec un dealer, quelque part du côté d'Inglewood, mais ce n'était même pas certain, et ils avaient abandonné l'espoir de la tirer de là. Suite à son arrestation d'août dernier, elle avait omis de se présenter au jugement, et maintenant il y avait des avis de recherche lancés contre elle.

La situation devenait cauchemardesque, Bill ne voyait plus comment s'en sortir. Il ne pouvait vraiment rien faire depuis New York, à part se sermonner pour garder les pieds sur terre et se concentrer sur son travail. Le lendemain du jour où Sandy avait été transportée à l'hôpital, le metteur en scène fut obligé de tourner son unique scène dix-huit fois de suite, et le pauvre Bill crut devenir cinglé à force de ne plus savoir à quel saint se vouer.

« Si je peux faire quelque chose... » proposa gentiment Jane, comme ils rentraient à l'hôtel en fin de journée.

Bill se contenta de secouer la tête et d'éviter son regard.

Il n'allait pourtant pas fort, et quand il finit par la regarder en face, il était au bord du désespoir.

« Il n'y a rien qu'on puisse faire, Jane. Merci quand même. »

Jane était une chouette fille, même s'ils n'avaient rien en commun. Elle ne savait parler de rien d'autre que de 169

ses gosses. Et Gabrielle le rendait cinglé elle aussi. Elle était tellement gentille, toujours de bonne humeur, toujours prête à s'amuser, on aurait dit un jeune chien un peu fou. Elle n'arrêtait pas de l'entreprendre pour répéter avec lui dès qu'ils avaient une minute de libre, alors que lui ne supportait même plus de la regarder. Elle lui rappelait trop Sandy. Ça devenait intolérable.

Mel aussi avait remarqué que Bill était de plus en plus taciturne, mais le soir, à la projection, son travail était sans faille.

« Il a du talent, admettait le metteur en scène. Et ça ira mieux quand il se sera un peu calmé. Il est tellement tendu qu'on a l'impression qu'il va exploser d'une seconde à l'autre. Mais il connaît la musique. Ce gosse a tout d'un pro. »

C'est bien ce qui le sauva. Bill Warwick était travailleur et consciencieux, cela suffisait pour que tout le monde oublie ses accès de mauvaise humeur. D'ailleurs, la seule qui eût vraiment droit à ses

coups de gueule, c'était Gabby. Et Gabby avait ses problèmes elle aussi, des problèmes dont elle ne parlait à personne. Sa mère l'appelait environ cinq fois par jour, pour la supplier de venir passer ses soirées en famille.

« Ma chérie, donne-moi une seule bonne raison pour refuser. »

Jour après jour, la voix qui avait à la fois l'accent de Paris, de Palm Beach et de Newport se faisait de plus en plus intransigeante, et Gabrielle se contraignait difficilement à garder son calme. Elle en avait par-dessus la tête de donner de « bonnes raisons » à sa mère.

« Je travaille dix-huit heures par jour, maman, et je me lève tous les matins à quatre heures et demie.

- Tu dois bien manger de temps en temps. Pourquoi ne pas dîner avec nous ? »

En smoking et robe du soir, avec deux cents convives sélectionnés parmi les intimes de ses parents. Pour sa mère, ça tombait sous le sens. Pas pour Gabrielle.

170

« Je dîne dans ma chambre, et en général je répète tout de suite après avec les autres. »

Pour l'instant, elle se contentait de répéter avec Jane.

Elle attendait encore de voir Bill lui consacrer ses moments de liberté. Elle était pourtant convaincue qu'ils avaient tout à gagner de ces répétitions supplémentaires.

« Ce n'est pas sain, ma chérie. Il faut te changer les idées de temps en temps.

- Je t'ai déjà dit que je viendrai dîner avec vous le soir de Noël.

- Voilà trois semaines que tu es à New York et nous ne t'avons pas encore vue. J'en ai assez. Nous t'attendons demain soir. Tous tes anciens amis sont là, et ils meurent d'impatience à l'idée de te revoir. »

Ce n'était pas vrai. Les gens dont parlait sa mère n'étaient pas les amis de Gabby, mais les amis de ses parents. Pas un seul d'entre eux ne se souciait d'elle, elle le savait et elle les haïssait tous, en bloc. Ils portaient tous des noms illustres qui apparaissaient régulièrement

dans des grands magazines, où on voyait leur collection de porcelaines et leurs cristaux de prix scintiller à longueur de pages sur des tables dressées pour des dîners « à la bonne franquette » avec une vingtaine de convives sur leur trente et un. Ce style de vie, Gabrielle le détestait depuis son plus jeune âge et elle n'était pas près de changer d'avis.

Au contraire. Elle haïssait tout ça de plus en plus. Ce n'était pas sa vie. C'était la leur. Et tous ces gens n'avaient jamais été ses amis. Pour eux, elle n'avait jamais été autre chose que « la fille de Charlotte et d'Everett ».

« Maman, je ne peux pas. D'ailleurs, je n'ai rien à me mettre. J'ai laissé ma garde-robe en Californie. »

Ce n'était pas tout à fait vrai. Elle avait à sa disposition les robes de François Brac, et elle aurait facilement pu en emprunter une. Personne n'aurait rien trouvé à y redire.

Elle savait que Sabina avait déjà porté deux ou trois de ses robes du soir pour sortir avec Mel, et tout le monde s'en fichait, pourvu que les costumes ne fussent pas défraîchis pour le tournage.

171

« Je vais m'arranger pour qu'on te livre quelque chose de chez Bendel.

- Je ne veux rien, rétorqua Gabby entre ses dents serrées. Je ne veux pas venir.

- Nous t'attendons pour sept heures et demie. »

Sa mère raccrocha, et Gabrielle resta le regard dans le vide, le combiné à la main.

« Merde ! »

C'était toujours pareil. Elle n'avait plus qu'à aller à leur fichue soirée. Quelle déveine, ces extérieurs à New York !

Elle avait l'impression d'être redevenue une gamine qu'on bringuebale de droite et de gauche, exactement comme lorsqu'elle était à Saint-Paul, ou même à Yale. Ils refusaient de la voir grandir. Même maintenant qu'elle s'était installée sur la côte Ouest pour mener sa carrière. Pour eux, ça ne comptait pas. Ils se contentaient de faire

semblant de rien, comme si elle n'avait jamais été actrice. Le lendemain matin, elle était d'une humeur massacrant en se levant, et c'est précisément ce qu'il fallait pour la scène qu'elle devait tourner avec Bill. La séquence figurait une dispute d'envergure, et elle n'eut pas à se forcer pour le couvrir d'injures et lui lancer des objets à la figure. Leur jeu n'aurait pas été meilleur s'ils avaient répété pendant des semaines, et ils étaient tous les deux très satisfaits d'eux-mêmes en quittant le plateau, bien que Bill se gardât, comme toujours, de lui adresser un seul mot. Elle regagna sa loge et à contrecœur choisit une robe longue en velours noir tout à fait sage. Elle signa un bon et mit la robe dans une housse de plastique qu'elle emporta avec elle le soir, au moment de rentrer à l'hôtel dans la limousine de Jane.

« Tu as l'intention de sortir ? »

Jane avait l'air de se réjouir pour elle. Elle était tellement gentille avec tout le monde que parfois Gabby en avait le cœur serré. Jane lui faisait l'impression d'être terriblement seule, d'une certaine façon. Et elle lui faisait aussi l'impression d'en pincer pour Zack, mais s'il

l'aimait bien, Zack n'avait visiblement pas l'air de brûler d'amour pour elle.

« Je sors avec des amis, oui. Rien d'extraordinaire. J'ai habité New York autrefois », expliqua Gabby avec un sourire presque contrit.

Mais pour une fois Jane était trop contente pour remarquer quoi que ce fût.

« Demain, mes filles arrivent. J'ai envie de les amener sur le plateau pour leur faire voir un peu comment ça se passe, avant qu'on ferme boutique pour les vacances de Noël.

- Elles vont être ravies. »

Pourtant, Gabrielle n'avait pas l'air très enthousiaste, et quand la voiture longea les vitrines superbement décorées de Madison Avenue, jamais, elle ne s'était sentie moins disposée à faire la fête. Elle savait déjà que l'appartement de ses parents croulerait sous les décorations d'usage, avec des sapins dans tous les coins que leur fleuriste attitré aurait couverts de guirlandes sophistiquées pour quelques milliers de dollars. Toute petite, elle avait déjà leurs sapins en horreur. Tout était toujours tellement artificiel, glacial.

Pas une touche chaleureuse dans tout ça, rien à voir avec l'idée que

l'on peut se faire d'un vrai Noël, avec des guirlandes en papier et du pop-corn suspendu aux branches.

Chez ses parents, Noël ressemblait à une double page de magazine chic, et d'ailleurs on les avait honorés plusieurs fois de reportages à cette occasion-là.

Jane la quitta devant sa chambre, et Gabrielle commença à s'habiller en se demandant comment elle avait bien pu se laisser convaincre d'aller chez ses parents. Elle avait commandé une limousine pour sept heures un quart et, les cheveux remontés en chignon, la jolie robe de Fran-

çois Brac tournoyant sur ses hanches, elle ressemblait à une vraie princesse quand, dans le hall de l'hôtel, elle per-cuta Bill qui se dirigeait vers les ascenseurs, une brassée de magazines sous le bras. Un instant il parut déconcerté, comme s'il s'apercevait brusquement de son existence.

173

Elle lui sourit, et échangea quelques mots avec lui au sujet de la scène de l'après-midi.

« C'était super. Non ?

- Tout le monde le dit, fit-il sans se compromettre.

- Ce n'est pas ton avis ?

- Il y a toujours moyen de faire mieux. »

Comme toujours, il s'évertuait à tout critiquer. D'après Jane, c'était uniquement parce qu'il était malheureux, mais Gabby n'arrivait pas à comprendre pourquoi. A ses yeux, rien ne justifiait qu'on fût en permanence d'une humeur massacrant.

« Ne sois pas trop sévère.

- Je sais parfaitement quand je peux mieux faire. Tu sors ? »

Elle fut surprise que cela pût l'intéresser. C'est à peine s'il la saluait la plupart du temps, et quand il daignait lui adresser la parole c'était toujours pour lui faire des remarques désobligeantes.

« Je vais simplement rendre visite à des amis.

- Jolie robe. Elle fait partie des costumes ? »

Sa remarque avait un accent narquois, et Gabrielle eut la désagréable surprise de se sentir rougir.

« Oui, mais j'ai signé un bon, si cela te tracasse.

- Pas du tout. Il paraît que Sabina porte les siens à longueur de soirées. Son contrat mentionne même qu'elle peut conserver toute sa garde-robe à la fin du tournage.

Tu pourrais peut-être t'arranger pour bénéficier du même avantage. »

Chacune de ses paroles était à double sens, et Gabrielle l'aurait giflé avec plaisir.

« Merci du renseignement. Je ne l'oublierai pas. »

Elle s'éloigna en faisant virevolter la cape de velours assortie à sa robe, et Bill la suivit un moment des yeux avant de bougonner un « bonsoir » inaudible, pour se ruer vers les ascenseurs avant la fermeture des portes.

Gabrielle essaya d'oublier l'incident, mais les sous-entendus de Bill l'avaient contrariée et elle sentait qu'elle serait de mauvaise humeur toute la soirée. Soirée qu'elle 174

redoutait trop de toute façon pour songer à s'amuser. Et elle sut qu'elle avait vu juste quand au numéro 74 de la 5e Avenue elle trouva le maître d'hôtel de ses parents en faction sur le palier. Il était chargé d'indiquer aux invités où déposer leurs manteaux et il gratifia Gabrielle d'une chaleureuse accolade, sous l'objectif impartial d'un reporter. Il n'en fallut pas plus pour que Gabby comprenne l'ampleur du désastre. En s'exposant involontairement à la presse elle mettait en danger l'anonymat sous lequel vivait Gabrielle Smith. Toute la soirée elle évita les journalistes ; peine perdue, ils étaient quatre, chacun pourvu d'un photographe.

« Ma chérie... tu es splendide... Bienvenue à la maison ! »

Sa mère lui octroya un unique baiser, du bout des lèvres de peur de gâcher son savant maquillage, et leurs deux beautés brunes furent dûment photographiées pour la postérité et les lecteurs du supplément du dimanche. Sa mère était toujours aussi belle, drapée dans un fourreau de satin bleu roi, avec étole assortie, et une splendide parure

de saphirs.

« Ton père t'attend dans la bibliothèque. »

Du geste, elle la poussait doucement en direction de la pièce préférée de son père, et les hordes de nouveaux arrivants qui se pressaient à l'entrée en faisant autant, Gabrielle se glissa dans la foule où circulaient déjà **Champagne et caviar présentés sur des plateaux d'argent**. Elle reconnut plus ou moins la moitié des serviteurs et deux tiers des invités, et c'est à peine si elle arriva à dénicher son père dans la cohue qui l'entourait près du bar. Il tenait à la main sa sempiternelle vodka Stolichaya glacée, et ses yeux s'animèrent quand il aperçut Gabby.

« La voilà ! Ma petite fille... Ah ! que tu es belle. Ta mère va en être malade de jalousie. »

Ses yeux pétillaient toujours quand il la voyait. Everett Thornton-Smith adorait sa fille unique - beaucoup trop, de l'avis de sa femme. Charlotte se montrait beaucoup plus raisonnable dans les sentiments qu'elle portait à sa 175

filles, et bien qu'elle l'aimât beaucoup, elle avait été douloureusement déçue de la voir s'obstiner dans ce désir ridicule de faire carrière à Hollywood. Elle n'était d'ailleurs pas du tout pressée d'entendre parler du tournage. Mais Everett claironnait déjà à la ronde que Gabby était la vedette d'un feuilleton de Mel Wechsler, et il énumérait les noms des autres stars, avec une verve grandissante à chaque nouvelle vodka.

« Elle éclipse Sabina Quarles, faites-moi confiance ! »

Un bras autour des épaules de sa fille, il lui souriait avec une affection débordante, tandis que les photographes immortalisaient sa fierté paternelle et la coupe impeccable du smoking, œuvre de son tailleur de Londres, et que les journalistes notaient fiévreusement jusqu'à son moindre mot.

« Qui est le producteur, Miss Thornton-Smith... Vous pouvez nous répéter son nom ? »

A Hollywood, tout le monde était au courant des faits et gestes de Mel, mais à New York son nom restait inconnu du carnet mondain.

« La vedette, disiez-vous... »

Elle insista sur le fait qu'elle n'avait qu'un rôle secondaire, mais on l'écoutait à peine. Elle se serait battue d'avoir cédé à sa mère. Elle savait pourtant bien que cette soirée ne pouvait se terminer que d'une façon catastrophique. En quelques heures, toutes ses acrobaties pour que jamais personne ne se doute de rien à Hollywood avaient été anéanties.

Ce fut encore pire que ce qu'elle craignait. Dès le lendemain matin, les photos parurent dans les quotidiens.

D'immenses clichés d'une netteté absolue la montrant à côté de son père qui, un bras passé autour de ses épaules, l'invitait à partager une coupe de Champagne, et un autre avec le maître d'hôtel. « Everett Thornton-Smith, l'heureux père de Gabrielle, qui interprète le rôle principal dans un nouveau feuilleton de Mel. » Ils avaient même eu le sans-gêne de faire une faute dans l'orthographe de Wechsler, mais la photo de Gabby était incroyablement nette, et 176

tout ce qu'elle haïssait depuis sa plus tendre enfance était là, étalé au grand jour, le nom de ses grands-pères, Benton Thornton-Smith du côté paternel - fondateur de six banques, du plus grand laboratoire pharmaceutique de la côte Est et de plusieurs lignes de chemin de fer - et Harrington Hawkes IV du côté maternel - à côté de qui les Thornton-Smith faisaient figure de parents pauvres. Et le lendemain matin, quand elle reposa le journal, elle les haïssait tous et sa mère plus encore, pour l'avoir convaincue de venir à sa soirée. Ses parents n'avaient jamais rien compris.

Rien. A commencer par son incompréhensible désir de porter le nom tout simple de Gabby Smith, ce qui était pourtant primordial pour sa carrière. Elle avait abandonné le Thornton et le trait d'union à Yale, pour éviter d'avoir à entendre ses camarades rire sous cape en ouvrant de grands yeux chaque fois qu'ils passaient devant le bâtiment ou la bibliothèque construits à la mémoire de son grand-père.

Un coup retentit à sa porte juste avant six heures, et Gabby ouvrit, en proie à un insupportable sentiment de malaise. C'était Jane. Elle souriait comme une gamine qui vient de recevoir un cadeau, et Gabby rassembla ses forces en perspective du tir

d'artillerie qu'elle allait devoir essayer dans la journée. Peut-être Jane venait-elle ouvrir le feu ? Gabby connaissait la musique, et elle s'en serait bien passée. A partir du moment où on savait qui elle était, plus personne ne la prenait au sérieux. Comme s'il était inconcevable qu'avec un nom tel que le sien elle pût désirer travailler, et peut-être même réussir.

« Salut. »

Gabby attendait la suite, mais Jane se contenta d'entrer dans sa chambre d'un air surexcité, emmitouflée dans un parka qui laissait juste dépasser le bas de son jean et ses tennnis. Il faisait un temps horrible depuis plusieurs jours et aujourd'hui ils devaient tourner trois scènes dans le jardin du centre d'I.B.M. Jane paraissait aux anges.

« Quoi de neuf ? demanda Gabby.

177

- J e suis tellement contente de revoir mes filles. J'ai l'impression qu'il s'est passé une éternité depuis la dernière fois que je les ai embrassées. »

Hier, elle avait acheté un petit sapin qu'elle avait décoré avec des guirlandes trouvées au magasin d'à côté.

« Ah ! »

Gabby ne se risqua pas à d'autres commentaires. L'idée que le monde entier ait pu lire le journal - ou même simplement Jane, toute la distribution et toute l'équipe technique, ce qui serait pire que tout -, cette seule idée la terrifiait littéralement. Jane lui jeta un regard par-dessus son épaule comme elle enfilait son manteau le plus chaud.

« Ça va ?

- Oui. Très bien. »

Pourtant ça ne lui ressemblait guère d'être aussi taciturne, et elles le savaient toutes les deux.

« Tu as passé une bonne soirée hier ?

- Non. »

La réponse franche et laconique n'incita pas Jane à poursuivre la conversation. La robe de François Brac dans sa housse de plastique sur le bras, Gabby la suivit pour monter dans la limousine qui les attendait à l'entrée. Zack et Bill avaient l'habitude de se rendre sur le plateau avec l'autre voiture, et Sabina séjournant au Pierre elles pouvaient partir sans attendre.

« Gabby, il y a quelque chose qui ne va pas ? »

Jane se faisait vraiment du souci quand elles arrivèrent devant l'immeuble I.B.M., mais Gabby s'en tint résolument à sa première déclaration. Tout allait bien. A part le temps. Il faisait un froid de chien quand elles descendirent de voiture et le petit vent glacé qui leur soufflait au visage leur tira des larmes. Ça n'allait pas être une partie de plaisir de travailler par un temps pareil. Les caravanes les attendaient, accueillantes dans le noir, mais malgré les litres de café, de thé et de chocolat brûlant qu'ils buvaient, les assistants étaient pratiquement morts de froid.

Comme d'habitude, seuls Jane et Zack paraissaient de bonne humeur. Tous les autres ronchonnaient et se 178

lamentaient à qui mieux mieux. Personne ne pouvait espé-

rer être vraiment à l'abri, même à l'intérieur des caravanes, et c'est Bill finalement qui ouvrit le feu, avec un sourire sarcastique qu'il adressa à Gabby par-dessus sa tasse de café.

« Alors, on s'encanaille, Gabrielle ? »

Elle lui jeta un regard noir, chargé de crainte et de haine.

« Ce qui veut dire ? »

Mais elle avait compris. Parfaitement compris. Bon sang ! qui d'autre avait pu lire...

« Mon journal m'a semblé particulièrement intéressant ce matin, continuait Bill, et son sourire se faisait mauvais.

Je ne me doutais pas que nous avions une si grande célébrité parmi nous.

- A h ? »

Zack haussa un sourcil d'un air innocent, et un instant Gabrielle eut envie de tout plaquer. Avant l'heure du déjeuner tout le monde serait au courant, et ils allaient lui mener la vie dure. Comme d'habitude. C'était comme ça depuis toujours, et elle en avait par-dessus la tête.

« Vraiment dommage que vous vous laissiez impressionner par des commérages de ce genre, monsieur Warwick. »

Sur ces mots lancés avec mépris, elle quitta la caravane en claquant la porte.

« De quoi s'agit-il ? Une plaisanterie ? »

Bill ne résista pas à la tentation d'éclairer Zack. On ne pouvait rêver meilleur sujet pour alimenter les conversations que l'affaire Miss Thornton-Smith.

« Tu sais qui c'est ?

- Pourquoi, je devrais ? C'est la fille de l'Étrangleur de Boston, ou quoi ?

- Déjà entendu parler des Thornton-Smith ? demanda Bill d'un air suffisant.

- Le laboratoire pharmaceutique ?

- Entre autres.

- Je crois que j'ai des actions chez eux.

179

- Eh bien, dans ce cas, tu possèdes un petit bout de Miss Gabby. »

Zack émit un sifflement entre ses dents.

« Ces Thornton-Smith là ? Tu es sûr ?

- Jette un coup d'œil à la dernière page du journal de ce matin. Ou alors attends la notice nécrologique.

- J'espère bien ne jamais la lire. »

Zack ne put s'empêcher d'emprunter un journal, qu'il tendit à

Jane quand elle le rejoignit avant le tournage de sa première scène. Elle lut l'article, et écarquilla les yeux, l'air complètement abasourdi.

« Elle est tellement gentille ! On ne s'en douterait jamais.

- Dire, ajouta Bill avec un petit rire, que sous notre gentille petite Miss Gabby Smith se cache une fille à papa !

- Je n'irai pas jusque-là, protesta Zack.

- Certainement pas ! » s'enflamma Jane.

L'attitude de Bill la contrariait. Tout à coup elle comprenait pourquoi Gabby était tellement tendue ce matin.

Elle avait dû voir le journal elle aussi. Sa filiation n'était manifestement pas quelque chose dont elle se vantait, ce qui était plutôt à son honneur. Jane y pensa toute la matinée, et avant de déjeuner elle alla la trouver pour lui dire :

« Ma petite Gabby, je te trouve très bien. »

Gabby eut un triste sourire.

« Ce n'est pas le cas de tout le monde. Les techniciens vont me prendre en grippe s'ils l'apprennent. Dire que j'ai toujours été tellement prudente à Hollywood et qu'il a suffi de cette soirée idiote pour que tout le monde soit au courant ! J'ai bien essayé d'expliquer à ma mère... (Elle avait les larmes aux yeux en se rappelant leur conversation futile.) Elle ne comprend rien à rien. Elle pense que je devrais être fière de mon nom. Mais moi je le traîne comme un boulet depuis que je suis toute petite, et maintenant ma carrière est fichue, alors que ça fait deux ans que je me tue au travail pour essayer de percer grâce à mon seul mérite.

180

- T u as réussi à percer, Gabby. Alors où est le problème ? »

Poussée par son bon sens et son instinct maternel, Jane mourait d'envie de la prendre sous son aile.

« Tu as entendu ce que disait Warwick ce matin ? Il m'a demandé si je m'encanaillais. Et ça ne fait que commencer.

- C'est un gamin, Gabby. Il est impressionné et il est sûrement un peu jaloux aussi. Il ne sait pas comment réagir. Personne ne sait comment réagir. Il faut que tu leur montres. Voilà tout. Prouve-leur que ta carrière passe avant tout et oublie tout le reste. Mais tu ne m'enlèveras pas de l'idée que c'est plutôt favorable d'avoir ce genre d'atout dans sa manche. »

Jane pensait aux vingt années qu'elle avait passées dans la dépendance de Jack Adams, et aux mauvais traitements qu'il lui avait fait subir. Gabby ne connaîtrait jamais une situation de ce genre.

« Tu devrais être fière, c'est vrai, reprit Jane. Pourquoi t'en cacher ? Il n'y a aucune honte à porter un nom comme le tien. (Elle éclata de rire.) On est toujours gêné à cause de sa famille. La plupart des gens regrettent de ne pas venir d'un milieu plus chic. Toi, c'est le contraire. Qu'est-ce que tu y peux ? Rien, je suppose. »

Gabrielle sourit et Jane lui pressa doucement la main, mais rien ne pouvait protéger la jeune première des piques qui se mirent à pleuvoir pendant le déjeuner. Et le temps que Gabrielle attende avec impatience la fin de la pause, tout le monde avait vu sa photo dans le journal et lu l'article en dessous. Si quelques-unes des remarques qui fusaient étaient drôles, la plupart étaient assez méchantes et celle que Sabina lança pendant qu'on allumait les projecteurs dans le hall d'entrée fut sans conteste la pire de toutes.

« Je ne m'étonne pas que vous ayez décroché votre rôle, dit-elle avec un sourire ravageur. Mel a-t-il eu la chance de rencontrer votre père... personnellement ? »

181

Elle s'éloigna avec superbe pour confier aux maquilleuses le soin de lui refaire une beauté, et Gabby se détourna pour cacher ses larmes. Elle aurait volontiers étranglé Bill Warwick de ses propres mains pour le punir d'avoir donné le coup d'envoi à cette cabale. Mais ils auraient été au courant un jour ou l'autre, de toute façon. Sabina s'en serait chargée. D'ailleurs, c'est elle qui révéla la nouvelle à Mel l'après-midi même, et en l'entendant rire avec délectation il eut de la peine pour Gabby. Il l'appela dans la soirée, alors qu'elle venait juste de rentrer à l'hôtel, et elle laissa

le téléphone sonner un bon moment avant de se décider à répondre, d'une voix brusque :

« O u i ? »

- Salut, Gabby, c'est Mel. Je suis désolé pour ce qui s'est passé cet après-midi. Je trouve ça dégoûtant. »

Elle poussa un soupir entre ses lèvres tremblantes.

« Oui... ça ne fait rien... »

Mais c'est à peine si elle arrivait à parler à travers ses larmes. Ce n'était pas nouveau, évidemment, mais la blessure était toujours aussi douloureuse. Et maintenant elle savait que son surnom de « fille à papa » lui collerait à la peau jusqu'à la fin de ses jours.

« J'ai l'habitude.

- Ça ne change rien. Et je suis navré de l'attitude de Sabina. L'ennui, mon petit, c'est qu'ils sont tous jaloux.

Ils meurent d'envie d'avoir une famille comme la vôtre, fortune et relations y compris. Ils ne peuvent pas imaginer ce que ça représente vraiment, ils ne connaissent rien d'autre que la vie qu'ils mènent dans les studios, de plateau en plateau.

- Je sais. Mais je travaille aussi dur qu'eux. »

En l'entendant renifler, il regretta de ne pas pouvoir la prendre dans ses bras pour la consoler. Elle était à peine plus jeune que l'auraient été ses filles, si elles avaient vécu, Et c'était une gentille petite. Elle ne méritait pas que toute l'équipe lui tourne le dos. En fin d'après-midi il y avait environ cent trente personnes qui ne parlaient plus que de ça et le tiers, si ce n'est la moitié d'entre eux, 182

n'avaient rien trouvé de mieux à faire que de l'assaillir de remarques désobligeantes. Un vrai cauchemar. Et tout ça parce qu'elle était allée chez ses parents, et que les journalistes s'en étaient mêlés.

« Vous travaillez sans doute plus dur qu'eux, Gabby.

Et c'est bien ce qui les embête le plus. Rien ne vous y oblige, mais vous le faites quand même. Ils imaginent que dans votre

situation ils resteraient tranquillement assis toute la sainte journée à se bourrer de chocolats et, allez savoir, ils vous en veulent peut-être de ne pas le faire. Ça les ennueie que vous ne correspondiez pas à l'image qu'ils se font des princesses de contes de fées. Au lieu de vous prélasser vous voulez descendre au charbon avec eux.

Mais ce qu'ils voudraient c'est que vous restiez là-haut, sur un trône, avec un joli tutu rose. »

Malgré elle, Gabby éclata de rire. Tout à coup elle se sentait beaucoup mieux.

« En tout cas, continuait Mel, il ne faut pas y faire attention. Ils sont pires que des gosses. Dans deux semaines ils auront tout oublié et ils parleront d'autre chose, le contrat d'un tel, ou les amours de tel autre, et ils se ficheront comme d'une guigne de votre nom de famille. Croyez-moi, Gabby, ils ont à peu près autant de mémoire que les insectes. »

Elle rit à nouveau avec reconnaissance. Elle se sentait tellement déprimée ! Jane était partie accueillir ses filles à l'aéroport, il n'y avait personne pour lui remonter le moral. Et ce salopard de Bill... elle l'aurait tué...

« Est-ce que je peux en profiter pour vous inviter à dîner ? Nous pourrions aller manger des spaghetti chez Gino.

- Non, merci. Je comptais me coucher tôt. La journée a été plutôt éprouvante.

- Vous avez dîné ?

- Non, mais je n'ai vraiment pas faim.

- Cessez de dire des bêtises. Il faut manger sinon vous allez tomber malade avec ce temps. Je viens vous chercher dans une demi-heure.

183

- Non, Mel, je vous assure...

- Ordre de votre producteur. Soyez en bas. Je serai là à huit heures un quart. »

Il raccrocha et se retourna au moment où Sabina entrait dans la pièce vêtue d'un long fourreau de velours vert de la même nuance que ses yeux, et chaussée de mules à talons dorés ornées de plumes.

« Qui c'était ? »

Elle jeta un regard à la montre en diamants qu'il lui avait offerte la semaine précédente, en se demandant ce qu'ils allaient faire de leur soirée.

« C'était Gabby. (Avec un soupir, Mel s'installa sur le divan, contemplant d'un air admiratif la merveilleuse femme qui s'avavançait vers lui. C'était un véritable plaisir de la regarder, jour et nuit. Même à quatre heures du matin elle réussissait le prodige d'être attirante et sexy.) Pauvre gosse ! Ils ne l'ont pas ménagée aujourd'hui. »

Il n'accusait pas directement Sabina, mais ils savaient tous les deux qu'elle s'était montrée la plus brutale.

Sabina haussa les épaules.

« Elle ne l'a pas volé.

- Comment peux-tu dire une chose pareille ? (Mel avait l'air choqué, malheureux.) C'est une gentille fille, une bonne comédienne et une partenaire idéale qui ne cherche jamais d'histoires à personne.

- Elle enlève leur travail à des gens qui en ont besoin. »

Il fut surpris par l'amertume de sa voix.

« Elle pourrait bien en avoir besoin, elle aussi. Pour sauvegarder son intégrité, sa dignité. Dans ce méder, on ne travaille pas seulement pour l'argent. Tu le sais. Elle aime ce qu'elle fait, et elle le fait bien.

- Qu'elle aille donc jouer la comédie dans des œuvres de charité. Sa place n'est pas dans le méder.

- Tu es sérieuse ? »

Il n'en revenait pas, et il se demandait combien de techniciens partageaient l'opinion de Sabina. Trop, probablement.

« Oui, je suis sérieuse. N'oublie pas que la plupart d'entre nous se sont battus pendant des années pour arriver où ils sont, ils se sont hissés à la seule force des poignets, ils ont crevé de faim, ils ont surmonté toutes les difficultés, ils ont fait tout ce qu'il fallait, et ils méritent leur succès. Elle, elle va jouer à ce petit jeu pendant un an ou deux, et puis elle épousera un play-boy quelconque et elle ira s'installer à Park Avenue ou à Palm Beach pour avoir une famille nombreuse. En attendant elle nous aura volé notre dû, et je ne vois pas pour quelle raison on la laisserait faire. »

Sabina se dirigea vers le bar et prépara d'une main experte un Martini qu'elle porta à ses lèvres, en lorgnant Mel par-dessus son verre sans paraître remarquer qu'il était désagréablement surpris.

« Tu ne te montres guère généreuse, Sabina.

- Je ne suis pas toujours une personne généreuse. (Et elle le reconnaissait sans fausse honte.) Et je n'aime pas les imposteurs. Elle joue les souris de sacristie, mais en fait, c'est une de ces filles de bonne famille qui sont prises de la folie des grandeurs et qui s'imaginent pouvoir conquérir Hollywood. Je t'avais prévenu qu'elle cachait quelque chose. C'est une hypocrite.

- Je me garderais bien de la baptiser ainsi. (Il se leva.) Et c'est une excellente actrice.

- Où vas-tu ? »

Mel semblait réellement offensé. Et Sabina haussa les épaules. C'était peut-être dommage, mais elle était ce qu'elle était, et c'était à prendre ou à laisser.

« Je vais emmener notre jeune fille de bonne famille dîner au restaurant. Je refuse de la laisser pleurer à chaudes larmes dans sa chambre d'hôtel.

- Envoie-lui une boîte de mouchoirs en papier. Ça lui passera. s

-Cesse de jouer les insensibles. Elle ne représente aucune menace pour toi. C'est une gamine. Toi, tu es une star. Une grande star. »

Il savait vraiment s'y prendre, et Sabina sourit.

185

« Merci. Et que suis-je censée faire pendant que tu joues les sauveteurs de la Croix-Rouge ?

- Ce que tu voudras, ma chérie. (Il l'embrassa dans le cou, et plongeait son regard dans les yeux verts qui l'envoû-

taient.) Tu m'avais dit que tu ne voulais pas sortir de toute façon. C'est pour ça que je l'ai invitée. »

Sabina se radoucissait. Mel avait raison, elle se sentait trop fadguée pour avoir envie de sortir. Mais l'idée de le voir dîner avec Gabby ne l'enchantait guère. Gabby avait vingt ans de moins qu'elle après tout, et elle n'était pas précisément dépourvue de charme.

« Je compte sur toi pour te conduire en parfait gentleman. »

Elle n'était pas vraiment inquiète. Ce qui se passait entre eux deux était trop exceptionnel.

« Au fait, dit-il en se retournant au moment d'enfiler son manteau, j'ai oublié de te dire que j'ai réservé un bateau pour une mini-croisière aux Bahamas pendant les vacances de Noël. »

L'expression de Sabina le laissa perplexe. Elle n'avait pas l'air contente, et il ne comprenait pas pourquoi.

« Ça ne va pas ? »

Elle marqua une courte hésitation, et reposa lentement son verre.

« Je dois rentrer en Californie.

- Pour quatre jours ?

- Je ne peux pas revenir sur ce projet.

- Je vois. (Il ne put pas s'empêcher de se retourner une dernière fois sur le seuil.) J'imaginais que ces dernières semaines auraient supplanté tous les projets que tu pouvais avoir, Sabina. Mais je me suis trompé.

- Je suis désolée, Mel. »

""on regard était effectivement empreint de tristesse, Hle ne fournit aucune explication.

\ u s s i . je suis désolé, Sabina. »

ç "Vi tranquille il sortit de l'appartement, pour x x^Gabby et l'emmener dîner.

13

LE lendemain matin, ses filles accompagnèrent Jane en ville. Dans la limousine, Gabrielle rte cessait de ronchonner à cause de l'heure trop matinale à son goût, mais pour Alyssa et Alexandra c'était encore pire, car elles ne s'étaient pas encore habituées au décalage horaire. La grossièreté dont elles faisaient preuve vis-à-vis de leur mère aurait choqué n'importe qui, et Gabby plaignait sincèrement la pauvre Jane. Elle se faisait une telle joie à l'idée de les revoir ! Mais c'est à peine si elles se montraient polies avec elle, et à les entendre chanter les louanges de leur père, on aurait pu croire qu'il s'agissait d'une sorte de divinité toute-puissante. Ces adolescentes lui faisaient l'effet de deux gamines mal élevées et visiblement trop gâtées par un père qui ne s'était pas gêné pour les monter contre Jane, et le temps d'arriver sur le plateau, Gabby en avait déjà par-dessus la tête. C'était la première fois de sa vie qu'elle voyait des enfants aussi désagréables. Il est vrai qu'elle ne fréquentait pas beaucoup d'adolescents, qu'elle était fille unique, que la plupart de ses amies étaient encore célibataires et que la seule qui fût mère de famille n'avait qu'un petit garçon de deux ans.

Alexandra et Alyssa étaient vraiment des cas particuliers.

La seule chose qui réussit finalement à interrompre leurs jérémiades fut l'apparition de Zack Taylor, qui leur signa un autographe. Et à partir de ce moment-là elles passèrent toute la matinée à dévorer Bill des yeux et à échanger des messes basses en gloussant comme des dindes. Leur admiration béate ne leur gagna pas le cœur de Gabrielle. Loin de là. Pour elle, c'étaient simplement des sales gosses, et 187



elle ne se serait pas gênée pour le dire si elle n'avait craint de blesser Jane.

Mais en fait, ce matin-là, Bill l'irrita plus encore que les filles de Jane, et il se livra à une nouvelle attaque à l'heure du déjeuner. Comme il lui demandait si elle comptait aller à La Grenouille ou à La Côte Basque, à moins qu'elle ne préfère le Colony Club ou le Quo Vadis, elle décida brusquement que ça suffisait comme ça. Elle lui fit face, les yeux zébrés d'éclairs, et l'attrapa si violemment par le bras qu'il fit un pas en arrière.

« Écoute donc un peu, espèce d'imbécile. Vu la com-plaisance avec laquelle tu te lamentes sur toi-même, je m'étonne que tu aies encore le temps de t'occuper des autres, et a fortiori de l'endroit où j'ai l'intention de déjeuner. Le jour où j'aurai besoin de tes conseils sur le plan professionnel ou privé, je te ferai signe. En attendant, fiche-moi la paix, sinon tu pourrais le regretter. »

C'était tellement cocasse de la voir se dresser sur ses ergots que Bill grimaça un sourire. Zack et Mel, qui assis-taient à la scène, en firent autant. Mel était content. Apparemment, son pedt laïus de la veille portait ses fruits.

Gabby regagna sa caravane d'un air digne, mais à sa démarche tout le monde put se rendre compte que son coup d'éclat l'avait soulagée.

La veille, après avoir dîné d'un plat de pâtes dans un restaurant italien, Mel l'avait emmenée écouter Bobby Short, et il était resté avec elle jusqu'à minuit. A son retour à l'hôtel, il avait trouvé Sabina dormant d'un profond sommeil, et à leur réveil ils n'avaient pas reparlé de leurs projets pour les fêtes. Mel avait décidé de partir en croisière, quoi qu'il arrive. Tant pis pour Sabina. Si elle voulait passer Noël avec un autre, grand bien lui fasse, fls vaient évité d'échanger des serments, rien ne les liait l'autre. D'une certaine façon, pourtant, il avait

/ n'elle se montrerait plus loyale. Il avait l'impres-

\ cherchait à marquer des points, en lui rappe-xi lui appartenait pas. Il avait toujours envie npagne. mais il n'avait pas l'intention de la supplier, et de son côté elle ne reviendrait pas sur une décision qui semblait inébranlable.

Les deux derniers jours de tournage se passèrent sans histoire, et le surlendemain ils se dispersèrent. Mel prit l'avion pour Nassau,

où l'attendait le bateau qu'il avait loué pour une semaine, et Zack et Sabina gagnèrent l'aéroport dans leurs limousines respectives. Ils se retrouvèrent dans le hall d'embarquement pour Los Angeles, et ils bavardèrent un moment, mais une fois à bord, ils s'installèrent chacun à un bout des premières classes, et pas un instant ils ne firent mine de vouloir se tenir compagnie.

Ils avaient tous les deux pas mal de soucis en tête, mais à Los Angeles, Sabina remarqua avec intérêt que quelqu'un attendait Zack. Un homme du même âge que lui, assis au volant de sa Rolls Royce décapotable, et quand ils s'éloignèrent, elle les suivit des yeux en se demandant quelles relations ils pouvaient bien entretenir.

La conduite de Zack Taylor continuait à éveiller ses soupçons.

Quant à elle, elle rentra passer la nuit dans son appartement, et le lendemain matin elle s'envola pour San Francisco.

L'équipe technique était restée à New York. D'une part le rapatriement de tous les techniciens aurait été trop compliqué et trop coûteux, d'autre part ils avaient tous des projets pour passer Noël en ville. Avant son départ, Mel avait organisé une soirée à leur intention, aux Maxwell's Plum, et malgré tous ses efforts Gabby ne put éviter d'y rencontrer Bill.

« Encore en train de s'encanailler ? »

Il était légèrement parti et extraordinairement pâle.

Mais Gabrielle ne pouvait pas deviner ce qui le tracassait réellement et en entendant son ton railleur elle se sentit envahie d'une flambée de colère et elle le fustigea d'un regard étincelant.

« Vous ne pourriez pas m'oublier un peu ? »

189

L'œil vague, il la regarda s'éloigner. Il avait passé l'après-midi au téléphone pour essayer de retrouver la trace de Sandy. Sans résultat. Personne ne savait où elle était, et il avait fini par abandonner.

« Joyeux Noël, princesse », murmura-t-il entre ses dents serrées.

Gabrielle commençait à regretter de l'avoir pour partenaire. Et si la série avait du succès, la situation ne ferait qu'empirer. Il faudrait qu'elle le supporte encore toute une saison, sinon plus. Heureusement, le speech de Mel lui avait redonné courage. Elle était bien décidée à ne plus supporter les âneries de Bill ni celles de qui que ce soit, et elle avait l'air plutôt belliqueuse quand, se frayant un chemin dans la foule, elle rejoignit Jane, debout au bar avec ses filles. Bien qu'elle ne l'eût admis pour rien au monde, Alexandra était visiblement impressionnée par le décor, et Alyssa commençait à se dégeler un peu. Gabby se demandait quand même comment Jane pouvait les supporter. Elles continuaient à parler exclusivement de leur père, comme s'il était la perfection même et leur seul centre d'intérêt. Il était à la montagne avec leur frère, lui apprirent-elles, et Alexandra alla même jusqu'à ajouter qu'elle regrettait beaucoup de ne pas avoir pu les rejoindre à Sun Valley.

« Vraiment ? demanda Gabby en ouvrant de grands yeux. Vous m'étonnez. Sun Valley est une station tellement assommante. D'ailleurs, elle commence à passer de mode. (Elle souriait. Quelles sales gosses ! Jane était vraiment trop gentille avec elles.) Vous ven^z souvent à New York ? (Elle retournait le couteau dans la plaie, et Alexandra avoua d'un air gêné que c'était la première fois.) Maintenant qu'elle est une grande star votre maman va beaucoup voyager. Nous irons probablement tourner en Europe l'année prochaine. »

Il en avait été question en effet, mais c'étaient seulement des on-dit. Ce qui n'empêcha pas Alyssa de tourner vers Jane un regard brillant d'excitation.

« C'est vrai ? Maman, on pourra y aller avec toi ? »

190

Tout à coup, on aurait dit une toute petite fille, et Jane lui sourit avec douceur. Elle adorait vraiment ses filles.

« Nous verrons, ma chérie. Tout dépend si le tournage tombe pendant la période des vacances scolaires. »

Et tout à coup, Gabby eut une idée. Elle regarda Jane par-dessus la tête de ses filles.

« Tu aimerais venir fêter Noël chez moi ? »

Sa mère avait eu raison de ses dernières réticences le jour même. Maintenant que le mal était fait, elle n'avait plus rien à craindre, et puis elle savait que son père serait heureux de l'avoir parmi eux. Par ailleurs, elle n'avait rien d'autre à faire. C'était la première fois depuis trois ans qu'elle serait là pour Noël. Sa mère en pleurait de joie. Il n'y aurait que quelques amis, comme d'habitude. Mais cette fois Gabby savait que c'était vrai et que ces

« quelques amis » ne seraient pas plus d'une douzaine.

Trois invités de plus ne feraient pas grande différence. Et puis, si ses parents avaient tellement envie de sa compagnie, ils pouvaient bien accepter celle de ses amis. Elle aurait invité Bill aussi, s'il ne s'était pas conduit si grossièrement avec elle. Mais c'était un sale type, et moins elle le verrait mieux elle se porterait.

Jane parut touchée de son invitation.

« Tu es sûre que nous serons les bienvenues dans votre petite réunion de famille ?

- Évidemment ! D'ailleurs, j'ai besoin de supporters.

J'ai horreur de ce genre de soirée, ajouta-t-elle à mi-voix.

C'est toujours une telle corvée ! »

Jane n'arrivait pas à la comprendre. Ses propres parents étaient décédés depuis longtemps, et cette année elle n'avait même plus Jack, ni Jason... Heureusement, il lui restait les filles.

« J'accepte avec joie, si tes parents n'y voient pas d'inconvénient.

- Ils vont être ravis. »

C'était prendre quelques libertés avec la vérité, mais le soir de Noël Gabby se sentit rassurée d'avoir Jane et les filles à ses côtés. Elles se rendirent à l'appartement de la 191

Cinquième Avenue en limousine sous une avalanche de flocons blancs qui tourbillonnaient dans les phares. En chemin Jane se mit à chanter *White Christmas*¹ et, gagnées par l'atmosphère de fête, les filles et Gabby ne tardèrent pas à unir leurs voix à la

sienne.

Une des femmes de chambre s'occupait du vestiaire, et Gabby grinça un peu des dents en voyant Jane écarquiller les yeux devant le décor somptueux. C'était une chose de lire les articles consacrés à la maison Thornton-Smith, et c'en était une autre de se retrouver chez eux. Le hall s'ornait de l'habituel sapin vert et argent, croulant sous les guirlandes, les anges et les fruits confits suspendus à ses branches, qui s'élevaient jusqu'au deuxième étage, et l'immense salon rutilait de tous les ors de son mobilier Louis XV. La mère de Gabrielle s'avança vers les nouvelles venues, embrassa sa fille, serra la main de Jane, et entreprit de la présenter aux autres convives comme « une des actrices qui jouent dans le spectacle de Gabby ». A défaut de pouvoir se défendre, Gabby rougit, mais elle fut récompensée de ses efforts par l'attitude de son père, qui acclama littéralement Jane et ses filles, et elle fut heureuse de constater qu'il y avait même des présents pour elles trois dans la salle à manger. La table était dressée pour quatorze personnes, et tous les intimes des Thomton-Smith étaient présents, les Armstrong, les Marshall, la vieille Mrs. Hampton, les Proctor et William Squire Hunt.

Ils appartenaient à une élite qui faisait la première page des journaux, et dont Jane avait obligatoirement entendu parler. Pour elle, cette soirée ressemblait à un rêve. Charlotte portait une robe longue de satin rouge brodée de perles, et Gabby un fourreau de soie vert bouteille, que sa mère lui avait finalement fait livrer de chez Bendel. Jane vborait une ravissante création de mousseline de soie de François Brac. Elle était magnifique, et pour une

* *Christmas* : célèbre chanson de Bing Grosby (*l'm Dreamirtg of ITT-TOS*) correspondant à peu de chose près à notre *Petit Papa* fois ses filles paraissaient délicieusement jeunes, innocentes et charmantes. C'était une véritable soirée de conte de fées. Après le dîner ils chantèrent des cantiques, assis auprès du feu, et Gabby se félicita d'avoir accepté de venir. Comme chaque année, son père lut *A Christmas Carol* et on fit circuler cognac et liqueurs. Jane n'avait jamais connu de telles festivités et au moment de prendre congé elle était sincèrement désolée de devoir partir.

Charlotte avait amplement fait connaissance avec elle, elles avaient longuement bavardé et parlé d'Hollywood, sujet qui fascinait Charlotte et tous les autres invités.

« Il faudra venir nous voir sur le plateau avant la fin du tournage, insista Jane, et pour une fois Gabrielle ne grinça pas des dents.

- J'en serais ravie. »

Charlotte rayonnait, et elle promit de leur rendre visite la semaine suivante, avant d'embrasser Jane. Gabrielle souhaite bonne nuit à ses parents, et étouffa un bâillement en montant dans la voiture qui les attendait devant la maison. Assise à l'arrière, elle se pressa contre Jane comme aurait pu le faire une de ses propres filles.

« Tu sais que pour une fois ça ne s'est pas si mal passé », dit-elle dans une grimace malicieuse.

Jane éclata de rire.

« Tu devrais avoir honte. Tes parents sont des gens merveilleux. Tu as vraiment de la chance. »

C'était bien l'avis de ses filles. Cette fois, elles étaient beaucoup trop impressionnées pour continuer à jouer les difficiles. Impressionnées par Gabby, mais aussi par Jane.

Elles commençaient à comprendre que leur mère n'avait pas tous les torts, après tout. Si elle connaissait des gens comme les Thornton...

« La tête de papa quand on va lui raconter tout ça ! »

murmura Alyssa.

1. *Christmas Carol* : conte de Noël de Charles Dickens, mettant en scène un avare impénitent qui, frappé par la grâce, découvre la générosité.

193

A nouveau, Jane éclata de rire. Quelles drôles de gosses ! Mais après tout, c'était valable pour tout le monde, et quand Jane alla se coucher ce soir-là après avoir souhaité bonne nuit à ses filles, elle se surprit à penser à Zack, et à se demander où il était, et avec qui il avait fêté Noël. Il ne l'avait pas appelée depuis son départ, mais elle n'arrivait pas à le chasser de son esprit, et elle glissa doucement dans le sommeil, partagée entre le souvenir de

Zack et celui de sa soirée chez Gabby.

Au retour des vacances, il y eut un froid entre Mel et Sabina. Mel rentra deux jours après que tout le monde eut repris le travail, et pendant quelques jours, pour la première fois depuis leur arrivée de Californie, il dormit dans sa suite personnelle. Sabina ne dit rien. Elle ne lui fournit aucune explication sur son voyage, et finalement c'est Mel qui fit les premiers pas, un soir où il la raccompagnait à l'hôtel après le tournage.

« Je suis désolé d'avoir été si irrité contre toi. »

Son regard était chaleureux, mais il paraissait blessé.

« Tu avais de bonnes raisons, répondit-elle de sa voix douce. Mais je ne pouvais pas modifier mes projets, Mel.

Aussi follement que je puisse en avoir envie. »

Il ne lui demanda pas pourquoi, ni pour qui elle faisait de tels sacrifices. Il refusait de croire que quelqu'un puisse compter à ce point à ses yeux. Elle était égocentrique et la plupart du temps elle ne pensait qu'à elle-même. Pourtant, elle était adorable avec lui. Et ils s'entendaient bien.

Peut-être ne fallait-il pas lui en demander plus. Peut-être devaient-ils se contenter de ce qu'ils avaient, le temps qu'ils l'auraient. De quel droit pouvait-il exiger autre chose d'elle ?

« As-tu une liaison sérieuse avec quelqu'un d'autre ? »

C'est tout ce qu'il voulait savoir. Il ne voulait pas passer pour un imbécile, même pas à cause d'elle. Ce n'était plus de son âge.

« Ce n'est pas ce que tu imagines, Mel. Disons que c'est une obligation que je remplis chaque année. (Manifeste-195

ment elle n'avait pas l'intention d'être plus explicite.) Une sorte d'obligation familiale. »

Il n'était pas certain de pouvoir la croire, mais ce mensonge pouvait faciliter les choses, pour eux deux.

« J'ignorais que tu avais de la famille. »

Elle ne répondit rien, et il l'emmena dîner et à nouveau tout recommença comme avant. Ce soir-là il réintégra la chambre de Sabina, et elle le taquina comme, allongée dans ses bras, elle buvait une coupe de Champagne après avoir fait l'amour.

« J'ai eu peur que tu ne m'adresses plus jamais la parole. »

Elle fixait sur lui ses extraordinaires yeux verts, et à nouveau il se sentait fondre de désir. L'intensité de son attachement pour elle le laissait perplexe. En fait il tenait beaucoup plus à elle qu'il ne l'aurait voulu. Elle avait pris possession de lui à son insu.

« Pourquoi ferais-je une idiotie pareille ?

- Parce qu'il m'arrive parfois d'être terriblement indépendante. »

Devant ses airs de félin, il éclata de rire. Elle avait raison, évidemment.

« Indépendante, dis-tu ?... As-tu jamais souhaité autre chose ?
T'attacher pour toujours à quelqu'un ? »

Elle **ne lui mentait pas quand elle répondit par la négative, avant de lui tendre sa coupe de Champagne.**

« Non. Sauf peut-être une fois... quand j'étais encore très jeune, mais ça n'a pas duré longtemps. Depuis je crois que ce n'est plus jamais arrivé. Je ne crois pas que cela me réussirait beaucoup d'être attachée pieds et poings liés.

(Elle l'était pourtant, d'une autre façon, et pas à un homme.) Je suis tombée follement amoureuse il y a quelques années, mais nous n'avons jamais envisagé de nous marier. D'ailleurs, il l'était déjà. Et cette situation me convenait parfaitement. »

Pour Mel c'était incompréhensible. Il conservait un souvenir émerveillé de son union avec Liz.

Brusquement taciturne, il se tourna vers elle.

196

« Le mariage m'a toujours semblé ce qu'il y avait de plus beau... »

Le regard de Sabina brilla de tendresse.

« Je sais... Cela a dû être terrible pour toi... Je veux dire quand... »

Elle renonça. Elle avait trop peur de réveiller son chagrin et ses regrets.

« Ça été horrible, oui. J'ai cru que je n'y survivrais jamais. Mais tu vois, je suis toujours là. Et j'ai juré de ne jamais recommencer. Tant d'amour... et tout perdre en un seul jour... (Évoquer le souvenir de ses enfants, de sa femme était insupportable.) Je m'y suis fait maintenant », conclut-il d'une voix rauque.

Il était heureux d'être avec elle. Il était disposé à lui accorder de plus en plus de place dans sa vie, et elle appré-

ciait ce cadeau à sa juste valeur. Elle lui était reconnaissante aussi de ne pas l'avoir interrogée sur son voyage, beaucoup plus qu'il ne l'imaginait. Un autre aurait certainement fait une scène, et elle le savait.

« Tu crois que tu te remarieras un jour ? »

D'une certaine façon, elle était certaine qu'il le ferait, mais elle était curieuse d'entendre sa réponse.

« Je ne sais pas. Je ne l'ai jamais désiré. De toute façon, je n'aimerais pas avoir d'autres enfants. Je suis trop vieux maintenant.

- Foutaises. »

Il sourit.

« Je ne me place pas du point de vue de mes capacités physiques. Sur bien des plans je ne souhaite pas recommencer l'expérience. Elever des enfants exige beaucoup de temps et d'énergie, et maintenant je préfère consacrer toutes mes forces à mon travail. (Roulant sur le côté, il dévora de baisers la rondeur de ses épaules. Il débordait de jeunesse et de vitalité, et dans l'ensemble il était très satisfait de son sort.) Et puis, continua-t-il d'une voix douce, je dois aussi penser à toi. Te consacrer suffisamment d'énergie... et suffisamment d'amour. Parce que tu sais... je t'aime.

Elle l'embrassa tendrement et ce n'est qu'après un long, un très long moment, qu'elle murmura enfin les mots qui l'effrayaient tant. Elle évitait de les prononcer autant que possible, mais cette fois, elle osa chuchoter :

« Moi aussi je t'aime, Mel... »

Les larmes aux yeux, il l'embrassa, puis il la prit dans ses bras pour lui faire l'amour.

POUR le réveillon du Nouvel An, Mel donna une soirée exceptionnelle. Il loua la discothèque Le Club, et tous ses artistes et tous ses techniciens passèrent une nuit merveilleuse à boire du Champagne et à danser jusqu'à l'aube.

Au douzième coup de minuit ils chantèrent tous le traditionnel *AuldLang Syne*, puis Mel prit Sabina dans ses bras et l'embrassa devant tout le monde au milieu des hourras.

Zack dansait avec Jane, et il déposa un petit baiser sur sa joue, en murmurant :

« Bonne année, ma tendre amie... J'espère que ce sera une année merveilleuse pour toi... pour tout le monde... »

Mais à ce moment-là Sabina fondit sur lui, et il se laissa entraîner en adressant à Jane un regard mélancolique qui la dérouta. Elle se retrouva en train d'embrasser un cameraman, puis de serrer Gabrielle sur son cœur, et le metteur en scène vint à son tour leur distribuer ses baisers. Seul Bill brillait par son absence, et Gabby était soulagée de ne pas avoir à l'affronter. La plupart des techniciens n'avaient pas de petite amie attitrée, mais ils étaient heureux d'être ensemble, et comme Mel l'avait prévu depuis longtemps ils formaient enfin une véritable famille, heureuse et unie. Jane avait même amené ses filles, qui étaient totalement émerveillées. Leurs inoubliables vacances touchaient à leur fin, et elles quittaient New York le lendemain pour rentrer à Los Angeles, où toute l'équipe retournerait d'ici à deux semaines.

Plus tard dans la soirée, Zack dansa à nouveau avec Jane, et il l'enlaça plus étroitement qu'il ne l'avait jamais fait. Elle se sentit frémir jusqu'au fond de son âme. Ils ne 199

s'étaient pas beaucoup vus depuis quelque temps. Jane avait été tellement occupée avec les filles, et puis il y avait eu beaucoup de modifications de dernière minute dans le script. Pour la plupart des invités, la fête se termina vers quatre heures du matin, et ils regagnèrent leurs hôtels dans des autocars à impériale loués spécialement pour l'occasion. Zack s'assit à côté de Jane et tout le long du trajet il garda sa main dans la sienne. Sabina et Mel s'installèrent

côte à côte sur la banquette arrière. Toute la distribution commençait à se douter de ce qui se passait entre eux, mais personne ne faisait de commentaire. D'une certaine façon, ils semblaient faits l'un pour l'autre, et quand Zack prit congé de Jane et des filles devant leur porte, Alyssa se tourna vers sa mère avec curiosité.

« Tu es amoureuse de lui, maman ?

- De qui ? (Surprise, elle ne put s'empêcher de rougir.) Zack ? Oh ! non. Nous sommes d'excellents amis, sans plus. »

Alexandra n'en était pas si certaine. Elle avait remarqué la façon dont Zack regardait sa mère, et elle se méfiait de lui, mais en même temps elle l'aimait bien. Alyssa aussi, d'ailleurs, mais cela ne les empêchait ni l'une ni l'autre de penser que Bill était de loin le plus séduisant de la troupe. Elles étaient terriblement déçues de ne pas l'avoir vu ce soir. Alexandra avait même imaginé qu'à minuit, s'ils se trouvaient proches l'un de l'autre, elle aurait peut-

être droit à un de ses baisers. Mel avait raison, toutes les adolescentes allaient bientôt fondre à ses pieds. Mais ce soir, la solitude et le souci qu'il se faisait pour Sandy avaient finalement eu raison de Bill, et il gisait ivre mort dans sa chambre, après avoir vidé une bouteille de scotch.

Jane accompagna ses filles à l'aéroport le lendemain matin, et elle fut désolée de les voir partir. Bien sûr elle les reverrait dans deux semaines, mais d'ici là Jack aurait eu le temps de recommencer son numéro. Restait à espérer que le souvenir de leurs vacances ne s'effacerait pas trop vite. Zack, Bill, la famille de Gabby, le tournage, la soirée de Noël et celle du Nouvel An les avaient terriblement 200

impressionnées. Mais Jane regrettait la vie de famille qu'elles partageaient autrefois, même si cette vie était construite sur un dssu de mensonges. Tout lui paraissait tellement normal à l'époque, tellement sécurisant. Ce n'était pas vrai, évidemment, mais elle s'était mende à elle-même pendant de si longues années...

Elle en était là de ses méditations quand Zack l'appela.

« Que dirais-tu d'une petite balade ? »

Il s'était remis à neiger, et l'idée l'enthousiasma. Le temps d'enfiler son manteau et elle le rejoignit pour descendre à pied Madison Avenue, en lorgnant les vitrines et en parlant de ses filles.

« Je crois que ces vacances leur ont fait du bien.

- Ce sont de braves gamines.

- Merci. Tu n'as pas d'enfants, Zack ? »

Elle ne lui avait jamais posé cette question. Il aurait très bien pu en avoir, qui vivaient avec quelqu'un, quelque part. Mais il secoua la tête en souriant.

« Non. Je l'ai toujours regretté. Mais je n'ai jamais trouvé la femme qui aurait pu être leur mère.

- Il n'est jamais trop tard. »

Elle souriait, et il la regarda d'un air mélancolique.

« Peut-être. »

Pendant un moment, ils continuèrent leur promenade en silence, perdus dans leurs pensées. Le démarrage d'une nouvelle année est toujours propice aux bilans, et on en profite toujours pour comparer le passé à ce qui nous attend. Et pour eux deux l'année à venir se présentait bien.

Le succès de la série ne faisait aucun doute à leurs yeux, et ils en parlèrent, comme ils le faisaient souvent, tout en se dirigeant vers la 5e Avenue.

« On va au Plaza boire un verre ?

- Avec joie. »

Réchauffés par des grogs brûlants ils ressortirent sous la neige et Zack loua un cab qui leur fit faire le tour du parc. Nichée contre lui, Jane s'émerveillait de la sensation de bien-être qu'elle éprouvait en sa compagnie. Brusquement il la regarda, et elle eut l'impression qu'il avait les 201

larmes aux yeux. Le froid sans doute, mais elle n'en était pas sûre.

« Si seulement je t'avais rencontrée il y a vingt ans, murmura-t-il. Ou même vingt-cinq... »

Et brusquement, il éclata de rire, sa main gantée serrée dans la sienne, et le cab les déposa juste devant la porte du Carlyle. Ils dînèrent dans

la chambre de Jane ce soir-là, et ensuite ils répétèrent leurs prochaines scènes. Mais elle pensait à la remarque qu'il lui avait faite plus tôt dans l'après-midi, et elle aussi regrettait de ne pas l'avoir rencontré plus tôt.

« A quoi tu penses, Jane ? »

Ils se reposaient, côte à côte sur le divan, comme de bons vieux amis. Elle avait l'impression de le connaître depuis toujours, et c'est peut-être ce qu'elle aimait le plus en lui. Elle aimait beaucoup de choses en lui. Son allure, son élégance, son charme, sa prévenance, son intelligence, sa gentillesse...

« Je pensais à toi, à tes qualités d'acteur et à tes qualités d'homme, et j'en étais arrivée à la conclusion que je t'aimais vraiment beaucoup. »

Il rencontra son regard.

« Moi aussi je t'aime beaucoup... Tu comptes beaucoup pour moi. »

Elle eut l'impression qu'il aurait aimé en dire plus, mais il s'arrêtait toujours en cours de route, et ils se mirent à parler des autres. Gabby, Sabina. Et Bill, toujours aussi difficile à vivre.

« J'aimerais bien qu'il arrête de s'en prendre à Gabby.

Il est tellement dur avec elle !

- Parfois, je me demande s'il n'est pas un peu amoureux d'elle. »

La remarque de Zack dénotait une grande perspicacité, mais Jane parut horrifiée.

« Bill ? Amoureux de Gabby ? Mais il est horrible avec elle !

- Justement. Tu n'as jamais vu un gosse de neuf ans amoureux fou d'une fille ? Il saute sur elle et il la bourre 202

de coups de poing, et après il s'en va tout content de lui, comme s'il venait de lui dire quelque chose de très important. Ce qui est le cas, en fait. »

Jane éclata de rire.

« Tout le portrait de Bill. Tu crois qu'il finira par grandir ?

- Peut-être.
- Gabby est tellement adorable !
- Toi aussi. »

Il se leva, réprima un bâillement, puis il la serra dans ses bras et quelques secondes plus tard il était parti, laissant Jane se demander pour la millièème fois s'il allait jamais se décider à passer aux actes. Alyssa ne s'était pas trompée. Elle l'aimait vraiment beaucoup, peut-être même plus encore. Et pas seulement à cause de son allure, mais aussi de ce qui se cachait derrière. C'était ça, la vraie beauté de Zachary Taylor. Il y avait en lui quelque chose de très spécial. Et soudain Jane comprit qu'elle était en train de tomber amoureuse de lui.

LES deux semaines suivantes passèrent comme l'éclair.

Tout le monde s'entendait à merveille, et les répliques s'échangeaient avec bonheur. Chaque nouvelle scène paraissait meilleure que la précédente, et l'atmosphère résonnait de « Coupez ! On garde ! » criés à tue-tête dans la bonne humeur générale. Le dernier jour, toute l'équipe poussa de vigoureux hourras, et le soir Mel invita Sabina, Zack, Jane, Gabby et Bill au Vingt et Un pour célébrer la fin du tournage des extérieurs. Au retour de Los Angeles ils auraient tous une semaine de repos avant le début du tournage en studio.

Le délai dont Jane bénéficiait pour libérer la maison qu'elle avait partagée pendant vingt ans avec Jack arrivait à son terme, et elle prévoyait de profiter de ses courtes vacances pour en chercher une autre, du côté de Beverly Hills. Bill parlait de partir quelques jours faire du ski avec des amis, Gabby affirmait ne rien désirer d'autre que de se réchauffer un peu au soleil de Californie, et Sabina déclara devoir aller quelques jours à San Francisco. Ils passèrent une merveilleuse soirée, et le lendemain matin ils prirent tous tranquillement le chemin du retour en pensant à ce qui les attendait là-bas. Dans l'avion, Zack s'assit à côté de Jane, mais Sabina et Mel, Gabby et Bill prirent soin de choisir des sièges éloignés les uns des autres. Il régnait entre eux une tension extrême, et ils ne s'adressaient plus la parole, en dehors du plateau, se contentant le reste du temps de s'éviter comme la peste.

Dès l'atterrissage, chacun retourna à ses occupations.

Mel s'immergea dans le montage du premier épisode et le 204

planning de son carnet de rendez-vous, Sabina se volatilisait, Bill partit faire du ski, en promettant de se protéger du soleil de façon à ne pas briser la continuité quand il recommencerait à tourner, et Jane tomba follement amoureuse d'une maison à Bel Air. Sans être immense, elle était assez vaste pour accueillir toute sa petite famille, et elle était dotée d'une adorable piscine et d'une imposante grille d'entrée capable de mettre en déroute les curieux les plus obstinés. Le déménagement s'effectua sans encombre. Jane n'éprouvait aucun regret. Elle était trop heureuse de chasser Jack de sa vie pour toujours, et puis Gabby vint gentiment lui tenir compagnie et l'aider à emballer ses affaires.

D'ailleurs, Jack ne se montra pas. D'après ses filles, il avait une petite amie, une fille d'une vingtaine d'années, qui travaillait avec lui, qu'elles n'avaient pas l'air de tellement aimer et qui, toujours d'après ses filles, était une tête sans cervelle agrémentée d'une plantureuse paire de lolos. Exactement ce qu'il faut à Jack, pensa Jane, et l'espace d'un instant elle plaignit sincèrement la pauvre fille. Mais bientôt elle n'y pensa plus, ce n'était finalement pas son affaire.

Elle s'installa dans la nouvelle maison dès la signature des papiers, le jour même où ils devaient reprendre le tournage. Tout le monde avait l'air heureux et détendu, même Bill, bien qu'en guise de sports d'hiver il se soit contenté de courir de droite et de gauche à la recherche de Sandy, pour découvrir une fois de plus que personne n'avait la moindre idée de l'endroit où elle pouvait être. Il était de plus en plus impatient de la retrouver pour la remettre dans le droit chemin et, une fois qu'elle serait désintoxiquée, entamer doucement la procédure de divorce. Sa seule han-tise était de ne pas y arriver avant que son mariage soit révélé au grand jour. Mais Sandy continuait à ne pas donner signe de vie. Il avait pourtant laissé des messages partout, et il avait foncé au Mike's Bar dès son retour. Rien.

Il avait seulement eu une drôle d'impression en revoyant tous ses vieux copains. Tout allait tellement bien pour lui maintenant.

205

Le tournage reprit le 4 février, et le 1er mars, Jane reçut son jugement de divorce. Elle était sur le plateau en train de lire deux ou trois répliques qui venaient d'être modifiées, quand quelqu'un laissa tomber sur ses genoux une enveloppe libellée à son nom qui venait juste d'arriver.

Elle décacheta l'enveloppe, et elle comprit tout de suite.

C'était terminé. Elle était divorcée. Vingt ans de sa vie, avec la mendon « inutile ». Malgré elle, elle éclata en sanglots, et tout le monde s'éloigna discrètement, sauf Zack, qui vint voir ce qui se passait. Jane se moucha et lui tendit les papiers.

« Je sais bien que c'est stupide de pleurer comme ça...

il était devenu tellement impossible à la fin... Quand même... C'est comme si on me disait que j'ai raté la moitié de ma vie. »

Elle allait sur ses quarante ans, et tout à coup ça la paniquait.

« Viens, dit Zack en lui tendant la main. Tu as encore des scènes à tourner aujourd'hui ? (Elle secoua la tête, et se moucha une nouvelle fois.) Alors viens. Allons manger un morceau. Je connais un bar fantastique où ils servent des hamburgers absolument géniaux. »

Elle hésita, et finit par se lever.

« Le temps de me démaquiller, et j'arrive. »

Jean, chemise blanche, pieds nus dans ses Dockslides, Zack l'attendait dehors quand elle émergea de sa loge en jogging rose pâle et queue de cheval. Ils ressemblaient à M. et Mme Tout-le-monde quand, montant en voilure, ils quittèrent le studio. Jane avait laissé le jugement de divorce dans sa loge. Elle ne voulait plus voir ces horribles paperasses, elle ne voulait plus penser à Jack. La présence de Zack la rassurait. Elle aurait été tellement malheureuse de se retrouver seule ! Et en découvrant le Mike's Bar elle oublia tous ses soucis. L'endroit ne payait pas de mine, il faisait sombre et ça sentait la bière à plein nez, mais tous les clients étaient jeunes, et elle ne tarda pas à comprendre que la plupart d'entre eux devaient être acteurs. Et puis 206

Zack avait raison : jamais elle n'avait mangé de meilleur hamburger.

Ils terminaient leur repas quand Zack crut reconnaître Bill Warwick au fond de la salle. Bill n'apparaissait dans aucune des scènes tournées aujourd'hui et il n'était pas venu au studio. Mais c'était bien lui, et Jane, jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, l'aperçut aussi. Comme Zack, elle remarqua la tristesse qui se peignait sur ses traits. Bill était assis à une table dans le coin le plus sombre, avec une fille qui paraissait mortellement malade.

Maigre comme un clou, avec de longs cheveux noirs emmêlés de paquets de nœuds, elle était fagotée n'importe comment et ses vêtements tombaient en lambeaux. Du coin de l'œil, Jane et Zack virent Bill secouer la tête, puis les larmes aux yeux il finit par tendre une liasse de billets à la fille, qui se leva aussitôt pour s'en aller. Gênée, Jane piqua du nez dans son verre, avec l'impression d'avoir été témoin d'une scène à laquelle elle n'aurait jamais dû assister. Bill avait l'air tellement accablé, désespéré. Il se leva à son tour et quitta le bar, sans même remarquer Zack et Jane.

« Seigneur ! Qui peut bien être cette fille ?

- Je ne sais pas, mais rien d'étonnant qu'il soit déprimé à longueur de journée. »

Ils observèrent un long silence, puis sans un mot reprirent le chemin de la nouvelle maison de Jane, à Bel Air.

Elle n'arrivait pas à chasser Bill de ses pensées. Ce qu'elle avait vu l'attristait. Cette fille avait l'air de compter beaucoup pour lui. Elle avait quelque chose de poignant. Et malgré toutes les différences qu'il pouvait y avoir entre elles, elle ressemblait un peu à Gabrielle. Mais Gabby rayonnait de joie, alors que cette fille avait tout d'une morte vivante.

« Je ne serais pas étonné qu'elle soit accrochée à une drogue quelconque », remarqua Zack.

Jane n'en doutait pas, et elle était désolée pour Bill.

« Ça te dirait de piquer une tête dans la piscine ? proposa-t-elle pour chasser ses pensées morbides.

207

- Je n'ai pas apporté de maillot, et je crois que j'aurais plutôt piètre allure dans un des tiens.

- Je te promets de fermer les yeux si tu te baignes à poil. »

Elle se sentait tellement à l'aise avec lui que cela n'avait aucune espèce d'importance.

« Je ne suis pas certain de pouvoir en promettre autant, répondit-il en souriant. Je ferai de mon mieux. »

Jane sourit. Zack s'était toujours comporté avec elle comme le plus parfait des gendemen, et elle commençait même à le regretter.

Elle ouvrit une bouteille de vin, remplit deux verres et tendit à Zack un peignoir d'éponge blanc, et ils allèrent se changer. Jane se sentait très bizarre. Elle était déprimée à cause de ce qu'elle avait vu de la vie privée de Bill - et elle espérait qu'il n'était pas trop attaché à cette fdle -, à cause de son divorce aussi, mais en même temps elle était folle de joie à l'idée de passer la soirée avec Zack. Elle était toujours heureuse quand il restait un peu avec elle.

La qualité exceptionnelle de leur relation la plaçait sur un plan à part.

Ils revinrent vers la piscine à peu près en même temps, vêtus de peignoirs identiques, et Jane se détourna discrè-

tement quand Zack entra dans l'eau. De son côté il nagea vers le centre du bassin pendant qu'elle descendait les marches. L'eau était tiède, et Jane ne tarda pas à le rejoindre mais, piquant une tête, il se déroba, et ils se retrouvèrent-

rent en train de jouer à chat en riant comme des gosses, sans plus se soucier de leur nudité. Quand elle ressortit de l'eau, Jane se dit qu'à leur âge, c'était ridicule de faire des histoires et, sans complexe, elle alla chercher son peignoir et commença à l'enfiler sous le regard impassible de Zack.

« Tu es très belle.

- Merci. »

Il sortit à son tour, passa l'autre peignoir, et ils rentrèrent-

rent à l'intérieur pour prendre un verre dans le salon en cours d'installation. La nuit était magnifique, et Jane but un peu trop. Mais elle se sentait tellement bien avec lui après cette 208

dure journée qu'elle n'avait plus qu'une envie, se laisser aller, et elle trouva tout naturel qu'il finisse par se pencher pour l'embrasser doucement sur les lèvres. Mais Zack s'arrêta là. Il l'embrassa encore une fois pourtant, et elle se nicha contre lui, avide de caresses, impatiente de sentir ses mains se refermer sur elle. Doucement, elle effleura sa poitrine, en cherchant ses mots. Elle n'éprouvait aucune gêne, aucune crainte, seulement une impatience fiévreuse.

Les filles étaient chez leur père pour toute la semaine, et elle n'avait donc pas à s'inquiéter de les voir débarquer sans crier gare. Elle n'avait pas fait l'amour une seule fois depuis sept mois, et tout à coup elle brûlait de désir pour Zack.

« Que tu es belle... »

Il écarta doucement le peignoir, pour mieux la contempler, et elle baissa les paupières sur ses yeux alanguis de désir.

« J'ai tellement envie de toi... »

Elle avait parlé sans presque sans rendre compte, mais Zack se détourna et elle rouvrit les yeux. Il posa son verre et se leva, pour aller se planter devant la baie vitrée. Il resta un long moment le dos tourné, laissant Jane se demander ce qui se passait. Avait-elle dit ou fait

quelque chose qui l'avait blessé ? S'était-elle montrée trop directe ?

« Qu'est-ce qu'il y a, Zack ? Je ne voulais pas... »

Sa voix vibrante d'appréhension le fit se retourner.

Mais l'appréhension de Jane n'était rien comparée à celle qui hantait son regard.

« Tu n'y es pour rien... Tu n'as rien à te reprocher. Au contraire. Tu as presque totalement métamorphosé ma vie.

Presque... mais pas tout à fait encore.

- Pourquoi veux-tu que je métamorphose ta vie ? »

Elle n'y comprenait plus rien, et il sut qu'il devait tout lui avouer.

« Je n'ai pas couché avec une femme depuis vingt ans.

Vingt-cinq ans pour être exact. C'est très long, Jane.

- Très long, en effet. »

209

Elle le regardait avec tendresse, et il retourna s'asseoir près d'elle. Dans un soupir, tout son corps parut s'affaïsser, et il ne résista plus au besoin de partager son fardeau avec elle.

« Quand je suis entré au pensionnat j'étais encore tout gosse. Quatorze ans à peine... le meilleur établissement qu'on puisse trouver... Là-bas, tout le monde s'amusait à ça... une sorte de jeu, tous les garçons y passaient. Moi, non. Ça ne me tentait pas. Ça ne m'a jamais tenté...

jusqu'à l'arrivée de notre nouveau professeur d'anglais.

C'était un grand jeune homme blond, très beau... un peu du genre de Bill, et du même âge aussi. Tout de suite il a voulu que nous devenions de « grands amis ». Il m'emmenait à la pêche, il me prêtait des livres, il m'invitait à aller camper avec lui. J'étais en admiradon devant lui... beaucoup trop. Et la deuxième fois qu'il m'a emmené camper il s'est glissé dans mon sac de couchage, il m'a dit qu'il avait beaucoup de tendresse pour moi, que je comptais plus pour lui que n'importe qui, et il m'a fait l'amour...

J'avais tout juste quatorze ans. Je ne savais plus quoi faire.

Je ne savais pas à qui en parler. Je pensais que de toute façon personne ne me croirait. Tout le monde adorait ce prof et puis c'était un parent du directeur. Quand j'ai revu mes parents je ne leur ai rien dit non plus. Je n'ai rien dit à personne pendant plus de deux ans, et à ce moment-là il a quitté l'établissement et je me suis juré de ne plus jamais recommencer. Je sentais que ce n'était pas bien, même si dans le fond je l'admirais toujours autant. »

Jane l'écoutait en ouvrant de grands yeux, mais son regard ne contenait aucune sévérité, seulement une profonde compassion pour le petit garçon qu'il avait été trente ans plus tôt.

« A l'université, je suis tombé amoureux d'une fille fantastique et on s'est même fiancés l'année de mes vingt-deux ans. Elle était merveilleusement belle, et elle voulait être actrice elle aussi. Nous nous promettions de faire un mariage de conte de fées et d'avoir plein d'enfants... et puis elle en a rencontré un autre. J'étais terrassé. Nous

210

étions trop jeunes, sans doute. Après elle, je suis resté seul... jusqu'au jour où j'ai tourné ce maudit film. Le premier. Je voulais désespérément le rôle, et le metteur en scène était un vrai salopard. J'avais vingt-trois ans à l'époque. Il m'a soûlé proprement, et le lendemain matin je me suis réveillé dans son lit. Il avait même demandé à un de ses petits amis de prendre des photos de moi, ivre mort, et de lui... je te laisse imaginer le genre. La suite n'est pas difficile à imaginer non plus. Il m'a menacé de chantage si je ne continuais pas à coucher avec lui. J'ai cédé... surtout, je crois, parce que j'avais le sentiment que cette fois les dés étaient jetés. Il m'a tenu comme ça pendant près d'un an, et à ce moment-là il était trop tard pour revenir en arrière. J'étais terrifié à l'idée de ce qui se passerait si ça se savait. Pendant les deux ans qui ont suivi je n'ai pas passé une seule nuit autrement que tout seul dans mon lit, et puis j'ai rencontré un homme charmant qui avait le double de mon âge. Nous avons eu une liaison, mais il était extrêmement discret et personne n'en a jamais rien su.

Après, il y a encore eu un autre homme... nous nous sommes séparés il y a pas mal d'années, mais nous continuons à nous voir de temps en temps, en toute amitié. J'ai toujours vécu dans la terreur que quelqu'un découvre la vérité. Mon image de séducteur en prendrait un sacré coup, tu ne crois pas ? »

Les larmes inondaient ses joues, et Jane les essuya doucement avec son mouchoir.

« Ce qui me rend fou, continuait Zack, c'est que je n'ai jamais désiré une femme depuis mon échec avec Kim-berly... jusqu'à ce que je te rencontre. Tout à coup, j'ai cru que tout pouvait changer mais ce n'est pas possible.

Je ne peux pas revenir en arrière... et je ne peux pas non plus continuer à fréquenter des homosexuels. Je ne le supporte plus. Mais je ne veux pas t'entraîner dans toutes ces histoires. Que deviendrais-tu si je tombais amoureux d'un homme dans un an ? Dans dix ans ? Tu te retrouverais toute seule encore une fois. Tu as déjà eu suffisamment de déceptions sans que je m'en mêle. »

211

Jane pleurait elle aussi.

« Je t'aime, Zack. (Et elle l'acceptait sans condition, avec son tourment, sa franchise, et tout le reste.) Ça me fait de la peine de te savoir malheureux... tellement de peine... »

Sa voix se brisa dans un sanglot, et Zack la prit dans ses bras.

« Je dens trop à toi, Jane. Je dens trop à nous deux.

- Chut... »

Elle l'embrassa timidement, et il la tint dans ses bras un long moment. Quand elle releva les yeux, dehors il faisait noir.

« Reste avec moi cette nuit, murmura-t-elle dans un souffle.

- Je ne peux pas.

- Pourquoi ?

- Ce ne serait pas loyal. Je n'ai pas envie de coucher avec toi.

-Tiens-moi seulement dans tes bras. Ne m'abandonne pas. J'ai tellement besoin de toi. »

Lui aussi avait besoin d'elle, beaucoup plus qu'il n'aurait su le dire, beaucoup plus qu'il ne voulait l'admettre. Ils s'allongèrent- côte à côte sur le sofa, et Jane s'endormit dans ses bras, épuisée par les émodons

de cette longue journée. Immobile dans l'obscurité, il la regardait dormir en la serrant contre lui, et tout au fond de lui il sentit s'éveiller une sensation qu'il n'avait pas éprouvée depuis plus de vingt ans. Mais il ne bougea pas. Il resta allongé contre elle, pleurant en silence sur le passé, sur le petit garçon qu'il avait été, en se consumant d'amour pour Jane.

« SILENCE !... caméra !... Moteur !... Cinquième prise... »

Debout au centre d'un salon superbement orné d'un lustre étincelant, Sabina faisait face à Zack, les yeux luisants de rage. Elle le gifla, il l'attrapa par le bras...

« Je te préviens, ne recommence jamais !

- Laisse ma sœur tranquille ! Tu travailles pour moi, Adrian !

- Je ne t'appartiens pas, Eloïse.

- Vous m'appartenez tous. Tu entends ? »

Ses yeux lançaient des éclairs et la caméra se rapprocha pour faire un gros plan. Le metteur en scène agita le bras.

« Coupez ! C'était presque parfait. On recommence une dernière fois quand même. »

Tout le monde se détendit. Sabina sourit, et une maquilleuse se précipita pour repoudrer le visage de Zack.

Des murmures étouffés couraient dans l'assistance. A mi-voix, Sabina répéta ses répliques une dernière fois.

« Prêts pour le nouvel essai ? (Le metteur en scène se tourna vers un technicien.) Tente un coup de zoom, cette fois. C'était très bon, ajouta-t-il à l'intention de Zack et de Sabina. En place. (A nouveau, il se tourna vers un assistant.) Sonnerie, s'il te plaît. »

La sonnerie retentit, les avertissant de faire silence.

« Scène vingt-cinq, sixième prise. Silence... Moteur ! »

Sabina s'avança, les yeux étincelants de rage, elle gifla Zack, et il l'attrapa par le bras, et à nouveau ils échangè-

rent leurs répliques. Cette fois, c'était vraiment parfait, et bientôt le cri tant attendu se fit entendre :

« Coupez ! On garde ! »

Tout le monde quitta le plateau le sourire aux lèvres, y compris Zack, qui avait été giflé six fois de suite. Peu importait. La journée était finie. Il jeta un coup d'oeil à sa montre, glissa un mot en douce à Gabrielle et se précipita dans sa loge, pendant que Gabby allait retrouver Jane. Elle était en train de se démaquiller. Elle avait tourné cinq scè-

nes ce jour-là, dont une qu'ils avaient recommencée seize fois. La journée avait été longue pour tout le monde. Ils travaillaient douze heures par jour, par tranches de six heures avec une heure de pause pour le déjeuner. Tout était réglé à la seconde près pour ne pas avoir d'ennui avec les syndicats, et le soir les projecteurs s'éteignirent à sept heures pile.

«Tu veux qu'on aille quelque part manger un hamburger ? » demanda Gabrielle avec désinvolture.

Elle avait beaucoup mûri au cours de ces six derniers mois, et son jeu s'était amélioré. Elle continuait à prendre des cours et l'expérience qu'elle acquérait sur le plateau était inestimable. Ses collègues l'aimaient bien. Comme Mel l'avait prédit, l'histoire de Miss Thornton-Smith n'intéressait plus personne. D'autres scandales, d'autres commérages circulaient sur le plateau. Tout le monde se fichait de savoir qui elle était. Elle travaillait comme une vrai pro, et l'équipe technique avait appris à respecter son mérite. Quant à Jane, elle aimait profondément Gabby.

« J'avais l'intention de dîner avec les filles ce soir. »

Malgré son grand sourire, Jane avait l'air triste. Elle se sentait vieille et fatiguée, comme si elle avait un million d'années. Elle ne l'avait dit à personne, mais aujourd'hui elle avait quarante ans, et elle avait connu des anniversaires plus joyeux.

« Tu veux venir ? demanda-t-elle après un silence. On peut aller manger des hamburgers toutes les quatre.

- D'accord. Il faut que je me change ? »

Gabby portait un vieux jean troué aux genoux, et elle avait l'air crevée. Mais Jane s'en moquait. Elle enfila son vieux jogging rose et ses tennis. A quoi bon s'habiller ?

nouveau du fil à retordre. Elle s'obstinait à tenir sa mère responsable du divorce et elle refusait de se laisser impressionner par sa carrière. Heureusement, Alyssa semblait avoir un peu mieux compris. Les filles avaient eu respectivement quinze et dix-sept ans le mois dernier, et Jack venait d'offrir sa voiture personnelle à Alexandra, une Rabbit cabriolet qu'elle sortait du garage sous le premier prétexte venu, ravie de conduire n'importe qui n'importe où.

Gabrielle et Jane traversèrent le plateau où les ouvriers étaient en train de démonter le décor de la maison. Le salon avait déjà disparu.

« Comment était la dernière scène ? demanda Jane. Tu as regardé ?

- Ils l'ont faite en six prises. C'était plutôt bon.

- Zack n'est pas trop couvert de bleus ? »

Gabby éclata de rire. Entre elles, Sabina continuait à mériter son surnom de « Tigresse ».

« Il n'en mourra pas. Il a filé tout de suite. Un rendez-vous, je crois. Mais il avait l'air en pleine forme. »

Tout le monde était parti en vitesse ce soir, et Gabby pressa le pas pour entraîner Jane vers sa voiture. Elles atteignirent sa nouvelle maison de Bel Air vers les huit heures. Les filles les attendaient. Les deux amies commencèrent par boire un verre, puis Alexandra leur proposa de les emmener en voiture au Hard Rock Café pour acheter des hamburgers. Pour une fois, Alexandra était bien habillée, et Alyssa avait mis un pantalon propre et un joli corsage. Jane eut honte de son jogging rose, mais elle était trop fatiguée pour se changer, et d'ailleurs Gabby ne valait pas mieux qu'elle avec son jean troué. Effondrée sur le siège arrière de la voiture, Jane recommanda à sa fille de ne pas conduire si vite. A côté d'elle, Gabby se renfroigna subitement.

« Flûte ! J'ai oublié de demander à Zack de me rendre mon exemplaire du scénario. J'en ai besoin pour ce soir.

- Je peux te prêter le mien si tu veux. Je n'apparais que dans les deux dernières scènes. »

Gabby secoua la tête.

« Merci, mais le mien est annoté. Ça t'ennuierait qu'on s'arrête chez lui en passant. (Déjà elle se tournait vers Alexandra pour lui donner l'adresse de Zack.) Je ferai juste un saut, le temps de reprendre mon scénario... Ça ne t'ennuie pas, Jane ? »

Ça l'ennuyait beaucoup au contraire, mais elle ne protesta pas. Elle était épuisée et déprimée, elle ne souhaitait qu'une chose : manger un morceau et se fourrer au lit. Les filles n'avaient pas fait la moindre allusion à son anniversaire, et elle était persuadée qu'elles l'avaient oublié.

Il leur fallut une quinzaine de minutes pour se rendre chez Zack. Et une fois là-bas, Gabby demanda à Jane si elle voulait l'accompagner.

« Je croyais qu'il devait sortir.

- Pas avant neuf heures si mes souvenirs sont bons.

- Vas-y toute seule. Je t'attends ici. »

Gabby venait de disparaître dans la maison quand Alexandra se tourna vers sa mère.

« On ne pourrait pas aller jeter un coup d'œil à l'intérieur, maman ?

- Z a c k s'apprête à sortir, ma chérie. On ne va pas l'envahir et débarquer à quatre sans crier gare.

- Maman, s'il te plaît ! Il paraît que c'est fabuleux chez lui.

- Alex... »

Mais l'adolescente sautait déjà dehors et s'élançait vers la porte, Alyssa sur les talons.

« Alexandra !... Alyssa !... »

Elles étaient vraiment impossibles ! Elles avaient déjà atteint l'entrée quand Jane sortit de la voiture pour les empêcher de sonner. Mais quand elle arriva à la hauteur du perron pour leur dire de cesser ce manège ridicule, la porte s'ouvrit toute grande et Jane se retrouva propulsée dans l'entrée, puis dans le salon, plein à craquer d'une multitude d'invités et de ballons multicolores volant au ras du plafond.

« Vive Jane ! crièrent deux cents voix à l'unisson.

216

- Joyeux anniversaire, maman ! »

A travers ses larmes, Jane ne distinguait même plus le visage de ses filles, ni celui de Gabby debout à côté de Zack. C'est lui qui avait tout organisé, et il avait invité tous ceux qu'elle avait pu connaître un jour ou l'autre, les acteurs et les techniciens de *Manhattan*, tous les anciens amis dont ses filles avaient pu fournir l'adresse, toute l'équipe de *Chagrins* au grand complet, son agent... tout le monde !

« Seigneur ! répétait-elle à travers ses larmes et ses éclats de rire, comme elle passait de bras en bras, se laissant embrasser et fêter par ceux qu'elle aimait et qu'elle n'avait pas revus parfois depuis des années, avant de s'arrêter devant Zack, qui la contemplait d'un air radieux.

Qu'est-ce que tu as fait, Zack ? Oh ! Seigneur ! ajouta-telle en regardant son vieux jogging et en éclatant de rire.

Regarde de quoi j'ai l'air ! Je ne me suis même pas donné un coup de peigne !

- Tu es magnifique, et tu ne parais pas un jour de plus que tes quatorze ans.

- Oh ! Zack... »

Leurs yeux ne se quittaient pas. Dressée sur la pointe des pieds, Jane déposa un baiser sur sa joue, qui avait été giflée six fois de suite dans l'après-midi. Même Sabina était là, et elle souriait d'un air bienveillant dans sa magnifique combinaison de soie blanche, avec le splendide sautoir de perles que lui avait offert Mel.

« Joyeux anniversaire, petite. »

Avec une grimace, elle embrassa Jane sur les deux joues. Sans être de grandes amies, elles n'étaient pas vraiment ennemies. Et Sabina n'avait pas éventé la surprise.

Mel serra Jane dans ses bras à l'étouffer, et Bill ne put s'empêcher de sourire devant son air radieux. Elle méritait qu'on la fête plus que n'importe qui. Elle avait toujours un mot gentil pour tout le monde, y

compris les figurants dont jamais personne n'avait entendu parler, et les techniciens l'adoraient. Un gigantesque gâteau trônait dans la 217

salle à manger, un orchestre jouait dans le jardin. C'était la plus belle soirée dont elle ait pu rêver.

« Joyeux anniversaire, Jane. »

Un bras passé autour de ses épaules, Zack lui fit faire le tour de l'immense salon pour qu'elle puisse voir tout le monde. Près de la piscine il avait fait installer un parquet de danse, et il y avait un énorme buffet constitué en grande partie de spécialités mexicaines qui, selon ses filles, étaient ses plats préférés.

« Comment as-tu fait ? Je ne me suis doutée de rien. »

Elle était abasourdie et terriblement émue, et à nouveau des larmes ruisselèrent sur ses joues. Personne ne lui avait jamais fait cadeau aussi somptueux. Sans un mot elle jeta ses bras au cou de Zack, et tous les invités se mirent à rugir de joie quand elle l'embrassa tendrement sur les lèvres.

Derrière elle, Sabina s'avança, menaçante.

« Je t'ai déjà dit de laisser ma sœur tranquille, Adrian ! »

Les cris de l'assistance redoublèrent, comme Zack faisait mine de se recroqueviller.

« Je t'en supplie, ne me frappe plus... » pleurnicha-t-il en massant sa joue meurtrie.

Le ton était donné, et tout le monde passa une joyeuse soirée. Vu l'ambiance, personne ne remarqua que Bill s'était discrètement éclipsé avant même qu'on serve le gâteau. A minuit, Jane ordonna à ses filles d'aller se coucher. Normalement, elles auraient dû passer la soirée chez leur père, mais il leur avait donné quartier libre pour pouvoir fêter l'anniversaire de Jane. Il fallait tout de même qu'elles rentrent tôt et elles ne se firent pas trop drer l'oreille. Les autres invités s'attardèrent jusqu'à trois heures du matin, et Jane était éreintée quand finalement elle se retrouva seule avec Zack. Ils bavardèrent un moment, et elle le remercia à nouveau. Quelqu'un avait raccompagné Gabby vers les deux heures du matin, et Zack s'était engagé à reconduire lui-même la reine de la fête jusque chez elle. Mais rien ne pressait, et ils s'installèrent au bord 218

de la piscine pour partager une dernière coupe de Champagne.

« Je ne sais comment te remercier. (Jamais elle n'avait été si émue.) C'était merveilleux... la plus belle soirée de ma vie... »

Elle en chérirait le souvenir pendant longtemps, mais elle ne le lui dit pas.

« Tu es quelqu'un d'exceptionnel. (Avec un sourire, il la prit dans ses bras. Cette soirée, il la préparait depuis deux mois, depuis le jour où elle avait mentionné sa date de naissance. Et tout le monde l'avait aidé. Gabby, les filles. Tout le monde avait gentiment mis la main à la pâte.

Jane était la préférée de tous sur le plateau. Et après elle, c'était lui. Jane et Zack. Pour leur gentillesse, leurs pré-

venances, l'attention et le respect dont ils entouraient tout le monde.) Je voulais te faire un cadeau exceptionnel.

- Tu as parfaitement réussi. »

Elle but une gorgée de Champagne et le regarda tendrement. Les confidences qu'il lui avait faites n'avaient rien changé entre eux, si ce n'est qu'ils étaient encore plus proches. Il l'avait invitée à dîner plusieurs fois le mois dernier, et ils n'avaient plus jamais abordé le sujet. Mais Zack était énormément soulagé de constater que Jane ne lui retirait rien de son amitié.

« Tu as tellement fait pour moi, Jane.

- Tu plaisantes ! Je n'ai rien fait du tout.

- Tu te trompes. (Il cherchait ses mots, sans arriver à trouver ceux qui pourraient exprimer ce qu'il éprouvait.) Tu m'as obligé à réfléchir à pas mal de choses.

- Et toi tu m'as aidée à surmonter l'épreuve la plus difficile de ma vie. Sans toi, Zack, mon divorce m'aurait complètement démolie.

- Je ne vois pas en quoi je t'ai aidée, mais si c'est vrai j'en suis heureux. »

Grâce à lui, le cauchemar de ces derniers mois s'estompe, et elle se sentait renaître.

Elle leva vers lui des yeux brillants d'émotion.

219

« C'est la première fois de ma vie que je rencontre un homme aussi gentil que toi. »

Il se pencha pour l'embrasser sur la bouche.

« Ça prouve que les autres étaient des imbéciles. »

Mais lui aussi s'était conduit comme un imbécile. Pendant vingt ans il avait laissé la peur et les regrets régenter sa vie. Son sentiment de culpabilité l'avait conduit à choisir une vie pour laquelle il ne s'était jamais sent de véritables dispositions. Et tout à coup le passé n'avait plus aucune espèce d'importance. Il avait même eu une longue conversation à ce sujet avec son ami, quelques semaines plus tôt. Bob n'avait pas paru surpris. Il avait toujours pensé que Zack finirait par retourner à des amours .hétéro-sexuelles, et maintenant il en avait la certitude.

« Je ne peux pas, lui avait dit Zack.

- Tu ne peux pas quoi ? Être franc et honnête ? Tu lui as pourtant déjà tout avoué, et elle s'en fiche. Alors, où est le problème ? »

Bob était heureux. Il était très attaché à Zack, mais il avait un autre amant depuis plusieurs années, un homme qui était toute sa vie. Il était sincèrement heureux pour Zack. Il méritait tellement mieux ! Et il avait tellement d'amour à donner ! Il espérait seulement que Jane était vraiment digne de lui.

« Joyeux anniversaire, chuchota Zack avec un sourire ravi. On se baigne ? »

La nuit était douce et ils ne ressentaient plus leur fatigue. Ils avaient dépassé ce stade depuis longtemps, et ils se gorgaient du bonheur d'être là, ensemble, au bord de la piscine, buvant du Champagne sous le ciel étoilé.

« Je n'ai pas apporté mon maillot. »

Il éclata doucement de rire.

« Il me semble avoir déjà entendu cette réplique. Et il me semble aussi que nous nous sommes très bien passés de maillot la dernière fois. On

pourrait essayer à nouveau.»

Cette fois, il se déshabilla sans gêne devant elle, révé-

lant un corps puissant de jeune athlète, et elle se défit 220

rapidement de son jogging rose, avant de plier > p : _ -

ment ses sous-vêtements. Elle n'avait aucun oompk ; : .

se tenir debout, toute nue, sous son regard. Il l'admira_r long moment en silence, puis ils entrèrent dans l'eau et ils nagèrent côte à côte. Quand ils atteignirent l'extrémité la moins profonde du bassin, Zack prit Jane dans ses bras, et elle se tint immobile, enveloppée dans une étreinte pleine de tendresse, sa bouche rivée à la sienne. Ils hale-taient de désir quand leurs lèvres se désunirent et cette fois Zack l'embrassa encore, en caressant doucement ses seins, laissant ses mains courir timidement le long de son corps, avant d'explorer la douceur de sa peau, de ses lèvres caressantes. Il la coucha sur le plan incliné de la piscine, et comme s'ils avaient attendu cet instant depuis toujours, il lui fit tendrement l'amour. Bercés par les doux clapotis de l'eau tiède qui se mêlaient à leurs chuchotements dans l'air de la nuit, ils se laissèrent emporter par l'extase qui les gagnait et restèrent longtemps enlacés, leurs deux corps ne faisait plus qu'un, et le même sourire de bonheur sur leurs lèvres gonflées de plaisir.

BILL s'esquiva à dix heures un quart. Il aimait bien Jane et il pensait que c'était gentil à Zack d'avoir organisé cette fête en son honneur, mais il ne se sentait vraiment pas d'humeur à ça. Il avait revu Sandy pour la première fois depuis des mois quelques semaines auparavant, au Mike's Bar. Elle l'avait appelé pour lui donner rendez-vous là-

bas, mais une fois sur place il s'était rendu compte qu'elle voulait seulement le taper de quelques billets de banque.

Cinq cents dollars. Elle l'avait supplié, disant qu'il lui fallait absolument trouver un endroit pour vivre et qu'elle n'avait pas un cent. Tout de suite il avait pensé que s'il acceptait elle courrait s'acheter une dose. C'était un véritable calvaire de voir l'état dans lequel elle était, mais il savait qu'il n'y pouvait rien. Il n'avait même pas osé lui parler divorce. Il avait tout de même fini par lui donner tout son argent liquide, un peu plus de trois cents dollars, et Sandy était partie en courant. Mais elle l'avait rappelé aujourd'hui, et cette fois elle paraissait terrifiée. Elle voulait le voir chez lui, à onze heures ce soir, et pour être sûr de ne pas la manquer, Bill quitta la maison de Zack quarante-cinq minutes à l'avance. Mais Sandy ne se montra pas, et à minuit Bill passa boire une bière au Mike, avant de prendre la route de Malibu pour rouler sans but précis.

Il ne voulait plus penser à elle. Elle dégringolait la pente de plus en plus vite, et il savait qu'un de ces jours elle prendrait encore une overdose. Une overdose qui lui serait peut-être fatale, cette fois.

Il était plus de deux heures du matin quand il rentra chez lui, et à ce moment-là, la police était déjà sur place.

222

Quatre voitures, gyrophares allumés, et une ambulance, et Bill eut le pressentiment d'une catastrophe imminente quand, remontant l'allée au pas de course, il ouvrit la porte à la volée. Ils l'attendaient, et la porte de la chambre était fermée. Les policiers avaient la mine sombre. Il y avait d'autres types en civil, dont un avec un appareil photo, et en le voyant apparaître, les flics dégainèrent leurs armes.

Livide, Bill se figea sur place, puis lentement il leva les bras en l'air, en les regardant d'un air pétrifié.

« Qu'est-ce qui se passe... où est... »

Il sut tout de suite que Sandy était là, elle devait obligatoirement être là.

« Elle est toujours dans la pièce à côté. »

Bill sursauta. Il n'aimait pas la façon dont le flic disait

« toujours là », comme si quelqu'un l'avait abandonnée dans la chambre.

« D'où venez-vous ? »

Les mains au-dessus de la tête, Bill n'osait pas bouger.

Est-ce que les ambulanciers s'occupaient d'elle ? Est-ce qu'elle allait bien ? Sous le choc, il ne pensa pas à poser la question.

« Je suis allé faire un tour... à Malibu.

- A quelle heure êtes-vous parti d'ici ?

- Vers minuit. J'attendais... quelqu'un... personne ne s'est montré. Alors je suis sorti boire une bière.

- Qui attendiez-vous ?

- Mon... une amie. »

Il avait failli répondre « ma femme ».

Un des policiers s'avança vers la chambre, et fit signe à Bill de le suivre.

« C'est elle, votre amie ? »

Sur son ordre, Bill le suivit. La chambre grouillait de policiers. Le chien avait été enfermé dans la salle de bains, et Bill l'entendait gémir. Bill reçut un choc terrible. Jamais il ne s'était attendu à ce qu'il voyait là. Sandy gisait sur le lit, ses vêtements arrachés, dans la position où les flics l'avaient trouvée, son petit corps fragile aussi grêle que celui d'un enfant recroquevillé sur les couvertures, la 223

poitrine et la tête trouées de plusieurs balles. Elle avait les yeux grands ouverts, et le sang avait giclé partout. Elle était morte, et Bill

fit un pas en avant en poussant un horrible gémissement, puis il vacilla, en proie à une nausée insurmontable. Deux bras le rattrapèrent de justesse pour l'empêcher de tomber, et on l'entraîna dans le salon.

« Oh ! mon Dieu !... Mon Dieu !... »

Il gémissait comme un enfant. Elle était morte... morte !

Il jeta sur les policiers un regard vitreux.

« Qui... qu'est-ce... »

Il ne trouvait même plus ses mots, et les flics le poussèrent sans ménagement sur une chaise.

« Nous vous écoutons. Vos voisins ont entendu la fusillade. Avez-vous une arme ?

- Non. »

Longtemps Bill resta silencieux, à secouer la tête.

« Qui était-ce ?

- Ma femme... nous étions séparés depuis six mois.

- Montrez-nous donc un peu vos bras, l'ami. »

Ils avaient vu les marques sur ceux de Sandy, mais ceux de Bill n'en portaient pas une seule.

« Vu quelqu'un depuis que vous êtes parti d'ici ?

- Le barman du Mike's Bar. »

Bill crut qu'il allait vomir et il ferma les yeux.

« Combien de temps êtes-vous resté dans ce bar ?

- Une demi-heure environ.

- Et après une heure du matin, où étiez-vous ?

- Sur la route... Je faisais un tour.

- La mort remonte à moins d'une heure du matin. Qui pouvait avoir envie de la tuer selon vous ? »

Bill secoua la tête d'un air misérable, et des larmes coulèrent sur ses joues. Elle avait été abattue. Comme un chien. Il releva les yeux vers les policiers.

« Elle m'a appelé aujourd'hui. Elle avait l'air terrifiée.

- Pourquoi ? »

Ils n'avaient visiblement aucune sympathie pour lui. Ils connaissaient tout ça par cœur. Et ils avaient entendu des 224

milliards de fois des histoires à dormir debout qui ne tenaient pas mieux que la sienne.

« Je ne sais pas. Son dealer peut-être... ou alors un mac... elle avait été arrêtée l'été dernier pour prostitution, elle avait besoin d'argent pour acheter ses doses... c'était une chouette fille, pourtant. (Il les implorait du regard, comme si leur opinion lui importait énormément.) C'est cette fichue drogue qui l'a rendue comme ça.

- On le dirait bien, oui. »

Le gradé fit signe à ses hommes, et deux ambulanciers entrèrent avec une civière et une grande bâche.

« Où l'emmenez-vous ? »

Bill s'était dressé d'un bond comme pour les empêcher de lui enlever Sandy, et ils le repoussèrent brutalement sur son siège.

« A la morgue. Et vous, on vous embarque aussi.

- Pourquoi ?

- Vous y voyez une objection ?

- J e ne l'ai pas tuée !

- Vous raconterez tout ça à ceux de la Criminelle. C'est eux que ça regarde maintenant. Vous êtes arrêté pour pré-

somption d'homicide.

- Mais vous ne pouvez pas... Je... »

Sans lui laisser le temps d'en dire plus, un flic lui passa les menottes,

un autre l'avertit de ses droits, et les ambulanciers émergèrent de la chambre avec la civière. Sous la bâche le corps recroquevillé faisait à peine une petite bosse. Il ne restait plus rien de Sandy. Bill suivit la civière des yeux, hanté par l'image du sang qui avait éclaboussé les murs de la chambre, et il pria le ciel qu'elle n'ait pas souffert, que tout se soit passé très vite... On l'avait tuée dans leur lit, dans cette maison où ils avaient été si heureux... Comme dans un cauchemar, il emboîta le pas aux flics qui l'encadraient et tituba sur le trottoir. Quelques minutes plus tard la voiture de patrouille l'emportait, en état de choc et les menottes aux poignets. Ce n'était pas possible, ce n'était pas vrai ! Et pourtant...

225

On lui apprit qu'il serait détenu pendant quarante-huit heures en attendant un complément d'enquête, et on l'interrogea pendant deux heures. Mais Bill n'avait rien à ajouter. Épuisé, malade d'écœurement, il se laissa enlever ses menottes, et il se déshabilla pour qu'on le fouillât scrupuleusement avant de lui demander de se rhabiller et de le fourrer dans une cellule avec trois autres détenus. Les deux premiers étaient ivres morts, et le troisième le menaça de lui faire la peau s'il approchait. Sans même réagir, Bill s'assit sur l'étroite couchette dont le matelas puait la sueur et l'urine, et il resta là à se demander ce qui allait lui arriver.

« Je peux téléphoner ? demanda-t-il au gardien.

- Pas avant demain matin, neuf heures. »

Mais il était près de onze heures quand ils le sortirent enfin de sa cellule pour l'interroger à nouveau. Bill aurait déjà dû être sur le plateau depuis quatre heures, et aujourd'hui, justement, il tournait dans toutes les scènes.

Ne sachant qui prévenir, il appela son agent, et la secré-

taire lui demanda de patienter tandis que l'inspecteur ron-geait son frein, impatient de commencer le nouvel interrogatoire.

« Dites-leur de se grouiller un peu.

- Je ne peux pas. Je suis en attente. »

Il tremblait qu'on ne le laissât pas parler. Cette fois c'était sérieux. C'est de sa vie qu'il s'agissait. Il eut enfin Harry en ligne.

« Quoi de neuf ? Comment ça se passe, mon vieux ? »

Harry avait sa voix des bons jours, et il était de bonne humeur. Mais ça ne dura pas longtemps. En entendant Bill lui dire où il était et pourquoi, il se laissa tomber sur une chaise, comme assommé.

« Tu es quoi... ? C'est pas vrai ! Ils ont perdu la tête-Bordel de merde !... »

- Tu peux m'envoyer un avocat, Harry ? Et pour l'amour du ciel n'en parle à personne.

- Tu te fous de moi ? D'ici ce soir, tout le monde sera au courant.

226

- Bon Dieu ! (Le rugissement de Bill résonna dans la petite pièce, et les inspecteurs le lorgnèrent, l'air inté-

ressé.) Trouve-moi un avocat et tire-moi d'ici, c'est tout ce que je te demande. Et préviens le studio que je ne peux pas venir avant plusieurs jours. »

Ils pensaient tous les deux à la même chose, mais c'est Harry qui aborda le sujet.

« Attends que Wechsler apprenne la nouvelle !

- J'irai le voir dès que je sortirai. Je lui expliquerai tout.

- Bel optimisme. »

Cette arrestation constituait une violation de contrat à la puissance N. Infraction à la clause d'engagement moral, entre autres. Sans oublier la réaction de Mel quand il apprendrait que Bill l'avait mené en bateau.

« J'appelle mon avocat, promet Harry. Et je n'en souffle mot à personne.

- Parfait. (Bill jeta un coup d'œil vers les inspecteurs qui s'impatientsaient.) Et Harry... merci. Merci mille fois.

- J e vais faire ce que je peux. Je suis désolé, mon vieux... Je sais que tu tenais à elle.

- Oui... (A nouveau il avait les yeux pleins de larmes.) Je tenais à elle.
»

Bill raccrocha et fit face aux inspecteurs qui voulaient l'interroger, mais il refusa de répondre à leurs questions avant l'arrivée de son avocat.

Devant son obstination, ils s'inclinèrent et le renvoyè-

rent dans sa cellule. Les deux pochards avaient été relâ-

chés, mais celui qui menaçait de lui faire la peau ne le quitta pas du coin de l'œil toute la journée. Des heures s'écoulèrent avant que l'avocat finisse par se montrer, et il ne se montra pas très encourageant. Bill risquait fort de se retrouver accusé de crime avec préméditation.

« Mais pourquoi, bon Dieu ?

- Parce qu'elle a été tuée chez vous, que c'était votre femme, que vous étiez séparés depuis six mois et que vous n'avez pas d'alibi. Jusqu'à preuve du contraire, vous étiez furieux contre elle, vous la détestiez et vous en aviez ras le bol de ses histoires de drogue. Il y a des centaines de 227

raisons pour lesquelles vous pouvez très bien avoir eu envie de la faire disparaître. »

A défaut d'autre chose, l'avocat se montrait d'une franche brutalité.

« Est-ce qu'il ne faut pas déjà qu'ils prouvent que c'est moi qui l'ai tuée ?

- Pas nécessairement. A partir du moment où vous ne pouvez pas prouver le contraire ils peuvent vous maintenir en détention provisoire jusqu'à l'instruction. Tout dépend du procureur.

- Et selon vous, que va-t-il faire ?

-Est-ce que quelqu'un vous a vu hier soir, passé minuit ? »

Bill secoua piteusement la tête.

« Non. Après avoir quitté le Mike's Bar, j'ai fait un tour. Tout seul.

- Avez-vous parlé de votre femme à quelqu'un ? Avez-vous jamais dit

devant témoins que vous ne supportiez plus de la voir se droguer ? »

Bill secoua la tête à nouveau, puis il dévisagea l'avocat.

Il avait dans les quarante-cinq ans et paraissait dépourvu de personnalité. Restait à espérer qu'il connaissait son boulot.

« En fait, personne n'a jamais su que nous étions mariés.

- Pourquoi ?

- Son agent ne voulait pas que ça se sache. Elle avait un grand rôle dans une série télévisée à l'époque, et il pensait que ça risquait de ternir son image de jeune première.

- Et vous ? Quelqu'un est-il au courant ? »

La tête basse, Bill lui avoua comment il avait menti à Mel pour obtenir son rôle.

« Il va sans doute me virer, maintenant.

- Pas sûr. (C'était son premier mot d'encouragement.

Il s'appelait Ed Fried, et d'après Harry il n'y avait pas meilleur défenseur.) Il va peut-être se laisser attendrir.

C'est une sacrée épreuve pour vous. A votre avis, qui peut l'avoir tuée ? »

228

Bill réfléchit une fois de plus à la question, avant de hausser les épaules.

« Je n'en sais rien. Probablement son dealer. Quelqu'un a dû la suivre jusque chez moi... peut-être un mac...

- Parce qu'elle faisait aussi le tapin ?

- Elle l'a fait une fois, en tout cas... »

C'était horrible de voir la vie de Sandy étalée comme ça au grand jour. A nouveau, il dévisagea Ed.

« Vous pouvez me faire libérer sous caution ? »

L'avocat secoua la tête.

« Vous avez été arrêté sur présomption. Ils n'ont même pas encore fixé la caution. (Tout à coup, il décida de tout lui dire.) Et si vous êtes accusé de meurtre avec préméditation, il n'y aura pas de liberté sous caution. »

Ce qu'il espérait, c'est que le procureur revienne à une accusation moins grave. Au moins il pourrait déjà le sortir de là.

« Incroyable. »

Bill avait l'air lugubre. Mais ce fut encore pire quand il vit les journaux du soir. La nouvelle ne faisait pas les gros titres, mais elle était tout de même en première page.

« Un acteur accusé d'avoir assassiné sa femme. » Suivaient leurs noms, les accusations retenues contre Sandy à chacune de ses arrestations, sa rupture de contrat et son renvoi des studios, plus l'information selon laquelle Bill était actuellement en train de tourner pour Mel Wechsler, qui prévoyait d'en faire le nouveau bourreau des cœurs de toute l'Amérique.

Ça ne risque pas, se dit Bill en se laissant tomber sur la couchette puante. Il n'eut pas droit à de nouveaux interrogatoires ce soir-là. Il resta simplement allongé, les yeux fermés, obsédé par l'image de Sandy, une balle dans le cœur et trois autres dans la tête, et le souvenir de la vie qu'ils avaient partagée, qui lui apparaissait déjà comme un rêve fané

« SEIGNEUR !... »

Jane fut la première au courant. Ils étaient tous assis sur le plateau, attendant que les éclairagistes finissent la mise au point pour la prochaine scène. Un des cameramen avait feuilleté le journal pendant le déjeuner, et il l'avait laissé sur un banc. Sans un mot, Jane tendit le quotidien à Zack.

« Tu crois vraiment que c'est Bill ? »

Elle n'avait pas l'air d'y croire.

« Ça ne peut être que lui. »

D'ailleurs, Bill n'était pas venu travailler ce matin. Son agent avait appelé vers onze heures pour les prévenir et l'excuser. Le pire, c'est que Bill devait jouer dans toutes les scènes, et il s'était ensuivi une confusion indescriptible et des tas d'ennuis pour tout le monde. Obligés de tourner des séquences qui n'avaient pas été répétées, ils avaient recommencé chaque prise une bonne vingtaine de fois.

Résultat, tout le monde était sur les dents. D'autant plus que personne n'avait dormi beaucoup la veille. A commencer par Jane et Zack, qui n'avaient pas dormi du tout.

Mais cela ne les empêchait pas d'être heureux. En tout cas, jusqu'à ce qu'ils lisent le journal.

« D'après les journalistes, ils auraient été mariés. Bill n'en a jamais parlé. Tu le savais, toi ? »

Zack secoua la tête. Ils se regardaient en silence, totalement effarés par la nouvelle, quand Gabby s'avança vers eux. Pour tout arranger il faisait une chaleur épouvantable ce jour-là, et Gabrielle paraissait exténuée.

« Si je dois recommencer la prochaine scène vingt fois de suite, je me jette par la fenêtre ! (Elle s'assit sur le banc 230

à côté d'eux et les dévisagea curieusement.) Qu'est-ce **qui** se passe ? Vous en faites une tête ! C'est les spécialités mexicaines d'hier soir, ou

le Champagne ? Ou les deux ? »

Elle souriait. Malgré la fatigue, elle ne regrettait pas une seconde de s'être couchée si tard pour faire une belle surprise à Jane. Mais Zack lui tendit le journal sans un mot, et Gabby lut rapidement l'article d'un bout à l'autre, avant de relever les yeux...

« Merde ! Ce n'est pas vrai !... »

Ça semblait impossible, en effet. Bill était incapable de tuer qui que ce soit ! Mais la nouvelle se répandit comme une traînée de poudre. On ne parla plus que de ça entre les prises. Et la police débarqua sur le plateau avant l'extinction des projecteurs. Les policiers annoncèrent qu'ils voulaient parler à tout le monde, et tout le monde fut prié de rester sur les lieux. Il était déjà plus de sept heures, mais personne ne protesta. Les inspecteurs commencèrent par vider quelques gobelets de café, puis ils interrogèrent le metteur en scène, avant de demander à Zack de venir les rejoindre dans sa loge. Une bonne demi-heure s'écoula avant qu'ils ne le lâchent. A ce rythme-là ils allaient y passer la nuit.

« Qu'est-ce qu'ils t'ont demandé ? voulut savoir Jane.

- P a s grand-chose. Si Bill m'avait parlé de sa femme, si on l'avait vu avec elle, s'il avait l'air en colère hier soir... Je leur ai répondu qu'aucun d'entre nous ne savait qu'il était marié, et que la seule fois où je l'ai vu avec une fille, c'était il y a quelques semaines, au Mike's Bar.

(Zack et Jane n'avaient pas oublié la fille transie qu'ils avaient aperçue avec lui, et ils se demandaient tous les deux si c'était elle qui avait été assassinée.) Ils m'ont demandé aussi à quelle heure il était parti hier soir, continua Zack d'un air malheureux. J'ai dit que ça devait être vers les dix heures, mais j'aurai probablement mieux fait de me taire. »

Il semblait convaincu de lui avoir fait du tort. Aucun d'entre eux ne s'était réellement lié avec Bill depuis le début du tournage, pourtant ils le considéraient tous 231

comme un membre de la tribu, et Zack ne voulait pas lui créer des ennuis.

« J'étais tellement émue par tout ce qui se passait que je ne l'ai même pas vu partir, confia Jane.

- Moi non plus », renchérit Gabby.

Les flics interrogèrent Sabina, puis Jane, puis quelques figurants. Il était dix heures un quart quand ils appelèrent Gabrielle, et à ce moment-là ils avaient déjà autorisé la plus grande partie de l'équipe à quitter le plateau. Jane refusait de partir avant qu'ils en aient terminé avec Gabby, et Zack se résigna à attendre pour les reconduire toutes les deux chez elles. Tous ceux qui étaient encore dans les parages parlaient ouvertement maintenant. Il n'était plus question que de Bill, de ses coups de gueule, de la tête qu'il faisait à New York et de son caractère impossible.

Jane n'en pouvait plus de les écouter. De tout son cœur, elle était résolument du côté de Bill. Elle glissa un mot à l'oreille de Zack, qui la regarda d'un air de doute.

« Je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

- Qu'est-ce que tu en sais ? »

Il consulta sa montre. Il portait toujours son costume de scène et son maquillage commençait à dégouliner.

« Ils ne te donneront probablement pas l'autorisation, de toute façon.

- On peut toujours essayer. Qu'est-ce qu'on risque ? »

Zack sourit, encore sous le charme de la nuit précédente, et il se pencha à son oreille pour murmurer :

« Je t'aime, Jane.

- Moi aussi, je t'aime. »

Ils échangèrent un regard complice, puis ils recommencèrent à attendre Gabrielle. Elle était dans la loge principale, avec la police. C'est là qu'ils avaient mené la plupart des interrogatoires.

« Le connaissiez-vous avant le début du tournage, Miss Smith ? »

Elle secoua la tête.

« Non.

- Vous a-t-il jamais parlé de sa femme ?

- Non. »

A nouveau, elle secoua la tête. Malgré son calme apparent, Gabby les observait attentivement. Elle avait beaucoup réfléchi depuis deux heures, et elle avait la conviction que Bill n'avait pu tuer sa femme. Elle se demandait s'il était encore amoureux d'elle. Cela aurait expliqué beaucoup de choses, à commencer par sa conduite pendant tous ces mois de tournage. Elle comprenait beaucoup mieux la situation maintenant.

« Avez-vous vu cette femme sur le plateau ? »

L'inspecteur lui présentait une photo de Sandy à l'époque où elle était encore bien portante.

Gabby l'examina et secoua la tête.

« Non.

-D'après vous, Bill Warwick était-il de mauvaise humeur hier ? Et plus précisément hier soir ? »

Elle lui adressa un grand sourire.

« Absolument pas. Nous sommes tous allés à la soirée organisée en l'honneur de Jane. Jane Adams. Bill y était aussi.

- A quelle heure est-il parti ?

- Un peu après dix heures. »

Elle savait que Zack avait répondu la même chose.

« Savez-vous où il est allé ? Vous l'a-t-il dit ? »

Gabby sourit, et détourna les yeux.

« Nous nous sommes retrouvés un peu plus tard. Chez moi. »

A nouveau elle regardait les inspecteurs en face, de l'air vaguement embarrassé d'une jeune fille sage déchirée entre la franchise et la pudeur.

« Avez-vous quitté la soirée avec lui, Miss Smith ?

- Non. Je suis partie après. Vers minuit. »

Elle était partie vers deux heures, mais les invités étaient trop éméchés pour s'en souvenir.

« Et vous l'avez retrouvé... où ? »

- Chez moi. Il ne vous l'a pas dit ? »

Elle exprimait tout à la fois l'innocence, la surprise et la gêne, et l'inspecteur qui menait l'interrogatoire changea 233

nerveusement de position. Elle était plutôt jolie fille et elle portait un peignoir qui s'obstinait à bâiller sur sa gorge, révélant un sein menu chaque fois qu'elle se penchait anxieusement vers lui. Il nota sa ressemblance avec la fille de la photo, et il eut une nouvelle idée.

« Vous vous êtes disputés ? »

Il pouvait s'agir d'une méprise si elles se ressemblaient vraiment. Il fallait tout envisager.

Mais Gabby éclata d'un rire enfantin et fit danser ses longs cheveux noirs.

« Pas du tout. Au contraire... »

Elle s'arrangea même pour rougir.

« A quelle heure est-il arrivé ? »

Le flic fronçait les sourcils, et Gabby le dévisagea pensivement.

« Il devait être un petit peu plus de minuit. »

Voilà qui changeait tout. Mais pourquoi le suspect ne leur en avait-il pas parlé ? Il posa la question à Gabby, qui haussa les épaules.

« Je ne sais pas. Il a sans doute voulu m'éviter des ennuis. (Elle baissa la voix, comme si les murs avaient eu des oreilles.) Personne n'est au courant de notre liaison.

Je... ça compliquerait tout et puis, vous savez, la clause de moralité... »

Si cette clause était invoquée chaque fois que deux acteurs couchaient ensemble, Hollywood ressemblerait à un désert depuis longtemps, mais l'inspecteur ne le savait peut-être pas et il se contenta de hocher

gravement la tête.

« Je comprends, dit-il en se levant. Nous vous interro-gerons peut-être encore par là suite, Miss... euh... Smith.

Merci beaucoup. »

Ils la laissèrent enfin rejoindre Zack et Jane et renvoyè-

rent tout le monde du plateau. La mine pensive, les figurants et les techniciens quittèrent le studio en silence, perdus dans leurs pensées.

« Si on allait voir Bill en passant ? proposa Jane dès qu'ils furent en voiture.

- Tu crois qu'ils nous laisseront entrer ? »

234

Gabby avait l'air d'en douter, mais elle mourait d'envie de voir Bill elle aussi. Elle avait pris un gros risque pour lui, et elle était convaincue d'avoir raison. Bill ne pouvait pas avoir commis ce crime, quoi que puissent en penser les flics. Ça ne lui ressemblait pas du tout. S'il avait voulu tuer sa femme, il y a longtemps qu'il l'aurait fait.

D'ailleurs Zack aussi semblait de cet avis.

« A la façon dont il la regardait l'autre jour, au Mike's Bar, on voyait tout de suite qu'il tenait encore beaucoup à elle. »

Gabby parut se recroqueviller sur la banquette, mais sa voix ne trahissait rien de son émodon quand elle enchaîna :

« Je crois qu'il tenait beaucoup à elle, oui. C'est sans doute la seule explication de ses moments de déprime. Le fait d'avoir gardé leur mariage secret n'a pas dû arranger la situation.

- D'après la police ils étaient séparés depuis plusieurs mois, ajouta Jane. Mais ça ne change rien. Zack a raison.

Quand on les a vus ensemble l'autre jour, j'ai tout de suite pensé qu'il était très attaché à elle. Il paraissait terrassé.

Elle était dans un état tellement lamentable, la pauvre petite...

- A votre avis, qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Gabby.

- Sans doute une histoire de drogue, répondit Zack. Bill prétend qu'elle l'a appelé hier et je ne vois pas pourquoi il raconterait des histoires. Elle lui aurait donné rendez-vous chez lui. Mais le temps passait et elle n'arrivait toujours pas, alors il est sorti faire un tour, et à son retour elle était là... morte. »

Ils continuèrent à rouler en silence vers la prison. La nuit était déjà bien entamée, et Zack était persuadé qu'on ne les laisserait pas voir Bill. Mais quand ils se présentè-

rent, une surprise les attendait. Les inspecteurs qui les avaient interrogés au studio venaient juste d'arriver et ils acceptèrent de faire une entorse au règlement « par égard pour qui ils étaient ». Leur ton déplut à Jane, mais elle 235

surmonta son aversion pour les remercier chaleureusement. Ils furent enfermés à clef dans une pièce nue, avec un gardien posté devant la porte qui surveillait ce qui se passait à travers un judas. Jane et Gabrielle avaient été priées de laisser leurs sacs à main dans le couloir, et Zack avait été rapidement fouillé. Dès qu'ils pénétrèrent dans la pièce, la porte se verrouilla derrière eux. C'était une salle réservée aux interrogatoires mais, malgré le décor sinistre, c'était toujours mieux qu'une cellule ou que le parloir. Bill fut introduit par une autre porte et on lui enleva ses menottes avant de le faire entrer. A la vue de ses partenaires, il s'immobilisa, les larmes aux yeux, la gorge serrée, sans rien trouver à dire. Jane se précipita vers lui et le serra dans ses bras, en murmurant à travers ses larmes :

« Tout va s'arranger... Tout va s'arranger... Tout va s'arranger, j'en suis sûre. »

Incapable de prononcer un seul mot, Bill serra la main de Zack, et fixa sur Gabrielle un regard perdu. Dans ses vêtements froissés, avec ses joues couvertes d'une barbe de deux jours, il paraissait exténué. L'épreuve de ces dernières quarante-huit heures imprimerait sur sa vie une marque indélébile. Une page était tournée, et plus jamais rien ne serait pareil. Il ne savait toujours pas si Mel accepterait ou non de lui conserver son rôle, et surtout il ne savait toujours pas s'il allait être accusé du meurtre ou libéré sous caution. Mais de toute façon, il ne pourrait jamais effacer le souvenir de ces quarante-huit heures en prison.

« On n'arrivait pas à y croire, Bill. Ça ressemble tellement à un mauvais scénario ! »

Zack s'assit sur une chaise, et Bill l'imita en leur lan-

cant à tous un regard de reconnaissance.

« Moi non plus je n'arrive pas à y croire. On dirait un cauchemar. Ils peuvent me garder encore vingt-quatre heures, pour complément d'enquête. Et après ils peuvent encore prolonger d'une journée. »

236

Autrement dit, il risquait de passer encore deux jours entiers enfermé dans une cellule avant d'être fixé sur le sort qui l'attendait.

« Mais pourquoi ? »

Zack ne comprenait pas comment c'était possible, dans la mesure où ils ne détenaient aucune preuve contre lui.

« Parce que je n'ai pas d'alibi. J'étais sorti faire un tour.

A partir de minuit je n'ai pas de témoin et le crime a eu lieu entre une heure et deux heures du matin. Elle a été découverte chez moi.

Apparemment, il n'en faut pas plus.

Ils pensent que j'en avais ras le bol de la voir mener cette vie, et c'est vrai. Je n'en pouvais plus. C'était un véritable cauchemar. Mais jamais je n'aurais... »

Sa voix tremblait, et il s'interrompit. Lentement, Gabby posa la main sur son bras. Elle attendit patiemment que Bill relève les yeux, pour déclarer d'une voix étrangement calme :

« Je leur ai dit que tu étais chez moi la nuit dernière. »

Pendant un bon moment, Bill se contenta de la fixer de l'air de quelqu'un qui ne comprend pas ce qu'on lui dit, puis il secoua la tête. Ils se rendaient tous parfaitement compte qu'il devait y avoir des micros dans la pièce, et Gabby pria le ciel pour que Bill ne se trahisse pas.

« Je leur ai dit, répéta-t-elle, que tu es venu me rejoindre chez moi après avoir quitté la maison de Zack. »

Il continuait à la fixer d'un air hébété.

« Pourquoi ? »

Pourquoi faisait-elle ça pour lui, alors qu'il lui rendait la vie impossible depuis des mois et des mois ? Pourquoi cherchait-elle à l'aider ? Il n'y comprenait rien.

« Je leur ai dit parce que c'est la vérité. Inutile de mentir plus longtemps pour me protéger, Bill. Ça n'a plus d'importance. »

Il se retint de crier : « Je n'étais pas chez toi, mais ce n'est pas pour autant que j'ai tué ma femme ! » Les inspecteurs ou le gardien avaient certainement un moyen d'écouter ce qui se disait dans cette pièce.

237

Jane et Zack l'observaient sans un mot. Ils étaient certains tous les deux que cette soi-disant liaison entre lui et Gabby n'était que pure invention. Mais maintenant Bill fixait sur Gabrielle un regard intense, et c'était comme s'il la voyait réellement pour la première fois.

« Je ne l'ai pas tuée, Gab... Je le jure... Quand elle m'a appelé, elle était paniquée. Quelqu'un la traquait, mais je n'en sais pas plus. Il y a trois semaines elle m'avait dit qu'elle devait de l'argent à tout le monde, y compris son dealer, et elle était morte d'inquiétude. Elle ne savait même plus où dormir. Mais je n'ai pas voulu lui donner plus de trois cents dollars, parce que j'avais peur qu'elle fasse une bêtise ou qu'elle prenne encore une overdose...

(Les larmes avaient recommencé à couler sur ses joues, et il baissa la tête, comme accablé par la soudaine sensation de chaleur humaine qui l'entourait pour la première fois depuis quarante-huit heures.) Je l'aimais tellement... Je voulais tellement qu'elle se désintoxique... mais elle n'y serait jamais arrivée. Elle était allée trop loin, elle se fichait de tout. »

Sandy n'était malheureusement pas la seule à avoir suivi cette pente, et ils compatissaient sincèrement tous les trois à la douleur évidente de Bill. Pour eux, son innocence ne faisait pas de doute. Pour personne. Sauf pour les flics, malheureusement.

Jane caressa doucement la nuque de Bill qui, le visage dans ses mains, pleurait maintenant à chaudes larmes.

« Ton avocat ne peut rien faire ? demanda Zack.

- Il essaie. Mais ça se présente mal. Elle était là, affalée sur le lit, tu comprends... »

Il étouffa un sanglot, terrassé par le souvenir du corps de Sandy criblé de balles.

« Ils ont retrouvé l'arme ? »

Bill secoua la tête.

« Non. Et je n'en ai jamais eu. Je n'ai même jamais eu

> 'rme dans les mains. Sauf une fois, un jour où je tourne pub pour des céréales. Je jouais le rôle d'un cow-

~> nté sur un cheval sauvage au milieu d'un bol 2j&

gigantesque plein de flocons d'avoine, et même ce couplà je crois bien que l'arme que je brandissais n'était pas un vrai pistolet. »

L'anecdote les fit sourire, mais le temps pressait et leurs sourires eurent tôt fait de s'évanouir.

« Dis-leur que tu étais chez moi, insista encore Gabrielle. Je t'assure... puisque je leur ai dit moi-même que nous avions passé un moment ensemble à mon appartement de Galey Avenue. »

Il lui était brusquement venu à l'esprit que Bill ne savait peut-être même pas où elle habitait. Il n'avait aucune raison de connaître son adresse en effet, et il continuait à la fixer d'un œil incrédule quand le gardien déverrouilla la porte et leur fit signe de sortir.

« Ce sera tout pour ce soir, les amis. Vous pouvez revenir demain aux heures de visite. De deux à quatre, septième étage. »

Fantastique. Peut-être que Mel allait envisager de suspendre le tournage pour leur permettre de venir. Bill jeta à ses partenaires un regard éperdu, comme un gosse qui se sait abandonné dans un endroit épouvantable. Jane l'embrassa chaleureusement, puis Gabby le serra doucement dans ses bras. Bill commença par se raidir, puis lui pressa furtivement la main au moment où elle s'écartait, la remerciant silencieusement de ce qu'elle faisait pour lui. Qui sait ? Peut-être qu'elle lui sauvait la vie. Zack aussi l'embrassa et il avait les larmes aux yeux quand le gardien fit cliqueter ses menottes autour des poignets de Bill. Puis on les pria tous les trois de sortir.

Ils regagnèrent le rez-de-chaussée et s'engouffrèrent sans un mot dans la Rolls de Zack, pour se laisser tomber sur les banquettes avec des

soupirs de lassitude. Ils étaient affamés, épuisés, et totalement vidés. Au bout d'un moment, Jane se tourna vers Gabby.

« Je ne savais pas que... toi et Bill... »

Elle cherchait maladroitement ses mots, mais Gabby haussa les épaules, coupant court à toute explication.

239

La Rolls quittait la cour de la prison quand Zack jeta un coup d'oeil dans le rétroviseur. Il n'avait pas besoin de s'interroger longtemps pour savoir ce que Gabby avait fait, et pourquoi elle l'avait fait. Peut-être le savait-il mieux que Gabby elle-même. Tout à coup ça crevait les yeux. Gabby Smith était éperdument éprise de Bill Warwick.

25

LES inspecteurs n'interrogèrent pas Bill ce soir-là, mais le lendemain matin à la première heure ils l'inondèrent de questions au sujet de Gabby. Suite aux entretiens qu'ils avaient eus avec tout le monde sur le plateau, les flics étaient en mesure de connaître l'antipathie notoire qui régnait entre Gabby et Bill. De toute évidence, Miss Smith mentait effrontément au sujet de cette visite de Bill à son appartement la nuit du crime.

« Ce mensonge était complètement idiot, déclara l'inspecteur. C'est vous qui l'avez poussée à inventer cette histoire ? »

Bill secoua piteusement la tête. Pourvu que Gabby n'ait pas d'ennuis à cause de lui ! Le cauchemar continuait, et maintenant tout le monde y participait.

« Elle a cru bien faire. Elle pensait...

- On connaît la chanson. »

Les femmes étaient coutumières de ce genre de comé-

die, mais en général elles s'y livraient pour des hommes envers qui elles éprouvaient des sentiments plus chaleureux que ceux attribués à Gabby par la rumeur publique.

Ce n'était pas un crime en soi, mais c'était idiot et ça ne marchait jamais.

« Nous voilà donc revenus au point de départ, continuait l'inspecteur. Vous n'avez toujours pas d'alibi, mon vieux. »

Ses yeux étaient de glace.

« Je n'ai pas tué ma femme. »

Bill sentait le désespoir le gagner à force de répéter inlassablement la même chose.

241

« Pensez-vous qu'elle vous aimait encore ? »

Ils avançaient à l'aveuglette, maintenant, à la recherche de n'importe quel genre d'information.

« Je n'en sais rien... on s'aimait comme des fous... mais il y a tellement longtemps... (Bill parlait à voix basse et tout était enregistré, jusqu'au moindre balbutiement.) Il y a tellement longtemps qu'elle n'était plus en état d'éprouver quoi que ce soit...

- Savez-vous qui étaient ses amants ?

- N o n .

- Vous n'étiez pas jaloux ? »

Ils guettaient avidement ses réactions.

« Non. Je ne savais même pas qui entraît ou sortait de sa vie.

- O n s'est laissé dire qu'elle faisait régulièrement le tapin. »

Bill ne broncha pas.

« Quel effet ça vous fait ? »

Il regarda l'inspecteur dans le blanc des yeux.

« Je la plains.

- Vous ne lui en voulez pas ?... Ça ne vous fiche pas en rogne, Bill ? »

Il s'obligea à garder son calme.

« Plus maintenant. C'était une malade, elle n'était pas responsable. »

Ils n'arriveraient à rien, et ils finirent par le renvoyer dans sa cellule. Peu de temps après ils sonnaient chez Mel.

L'air pincé et désapprobateur, Mel affirma ne rien savoir de la vie privée de Bill. Il ajouta qu'il était incapable de dire si Bill allait ou non continuer à travailler pour lui. En ce moment, ils se débrouillaient pour tourner des scènes où il n'apparaissait pas, mais dans une semaine ils seraient obligés d'interrompre le tournage, à moins que Bill ne soit reinterrogé. Les inspecteurs informèrent Bill de la déclaration, juste après l'avoir informé de la prolonga-

< Hentation préventive. Ce soir-là, Bill attendit son avocat, ça se présente ? »

S-,

Il était désespéré.

« Plutôt mal, j'en ai peur. Rien de neuf. L'autopsie n'a rien révélé, et aucun des voisins n'a vu qui que ce soit entrer dans la maison avant la fusillade.

- Bon Dieu ! Mais c'est incroyable. Ils ne vont tout de même pas m'accuser de l'avoir tuée pour la seule raison qu'ils ne sont pas fichus de trouver le vrai coupable ? »

Bill se demandait si, finalement, l'intervention de Gabby ne se retournait pas contre lui.

« Ce n'est pas impossible. »

Ed Fried était habitué aux injustices du code de procé-

dure criminelle. Il s'y heurtait à longueur de journée. Il se sentait vaguement désolé pour Bill. Sans doute n'avait-il pas tué sa femme, mais il allait devoir remuer ciel et terre pour le prouver.

« Vous avez tout de même une chance de vous en tirer devant un tribunal. (C'est le seul encouragement qu'il pouvait lui donner.) Pour vous déclarer coupable, il faut déjà éliminer le bénéfice du doute, et dans cette affaire vous bénéficiez d'un doute maximum.

- Vous croyez vraiment que ça va aller jusque-là ? »

Bill était anéanti. Le détenu qui partageait sa cellule l'avait encore

menacé de lui faire la peau. Il commençait à se demander s'il s'en tirerait vivant. Peut-être qu'il ne tiendrait même pas jusqu'au jugement. Peut-être qu'ils allaient le tuer ici même, entre les murs de la prison.

C'était déjà arrivé à d'autres innocents.

« Ça peut aller jusque-là, Bill, répondit l'avocat. Nous serons fixés demain dans la journée. »

Bill ne tarda pas à être fixé en effet. Le procureur avait porté son dossier devant les tribunaux et la seule concession qui lui fut accordée concernait le chef d'accusation.

Faute de preuve ou d'un mobile évident, il était accusé d'homicide involontaire, ce qui laissait supposer qu'au cours d'une dispute Bill s'était battu avec sa femme et qu'il l'avait tuée sans préméditation, dans un moment de colère. Le procureur aurait visiblement préféré s'en tenir à l'assassinat avec préméditation, mais il y avait renoncé 243



de peur que cette accusation-là ne tienne pas. L'homicide involontaire était beaucoup plus vraisemblable - beaucoup plus difficile à défendre aussi.

Bill resta sans voix quand on lui lut l'acte d'accusation et qu'on lui annonça que le montant de sa caution avait été fixé à cinquante mille dollars. Il appela Harry dès que possible, et Harry promit de le tirer de là.

Ils se contentèrent de cinq mille dollars en liquide, et il dut fournir un bon au porteur pour le reste. Encore heureux qu'il y ait eu cette possibilité. L'instruction avait été fixée pour dans deux semaines, et ce

soir-là Bill fut libéré à onze heures. Il pleurait en se retrouvant dehors, et Harry lui passa un bras autour des épaules, refusant toujours de croire qu'il puisse arriver une chose pareille à son protégé.

Assis dans l'antichambre des bureaux de Mel, Bill se rappelait leur premier rendez-vous. Il avait l'impression d'attendre là depuis une éternité. Mais cette fois, il n'éprouvait pas le même genre d'appréhension. Son impatience fébrile avait cédé la place à une masse de plomb qui lui pesait sur l'estomac. La secrétaire de Wechsler avait prévenu Harry que ce n'était pas la peine que Bill se présente sur le plateau ce vendredi matin - il devait venir au bureau de Mel dès que possible. A neuf heures. Et il était déjà neuf heures un quart quand on finit par l'appeler.

La secrétaire arborait un masque impassible. Bill avait eu les honneurs de la première page des journaux locaux tous les jours de la semaine, mais à la voir on aurait juré qu'elle n'avait jamais entendu parler de lui. Et il était persuadé que Mel allait le virer séance tenante. Bill lui avait fourni suffisamment de raisons pour ça - suffisamment de raisons aussi pour l'attaquer en justice.

« Bonjour, Bill. »

Poli mais distant, le regard de Mel était dépourvu de chaleur. Et Bill se sentit blêmir.

« Bonjour, Mel. »

Il s'assit posément de l'autre côté du bureau en face de lui. Bill avait soigné sa mise et il était rasé de près. A part sa pâleur cadavérique, rien ne laissait supposer qu'il venait de passer une semaine effroyable et qu'il n'avait pas dormi depuis des jours. Il n'arrivait pas à croire ce qui lui était arrivé. Malheureusement, ce n'était que trop vrai, comme l'avait prouvé la horde de photographes qui ce matin le guettaient à la sortie de chez lui.

245

Mel le regarda droit dans les yeux un bon moment, et il alla droit au but.

« J'aimerais savoir pourquoi vous m'avez mend. A propos de votre état civil.

- J e m'en veux terriblement et j'ai toujours su que c'était une erreur

impardonnable. Je crois que... je crevais de peur. Sandy était dans un tel état ! Et puis notre mariage avait toujours été un secret.

- Pourquoi ? Elle se droguait déjà quand vous l'avez épousée ? »

Mel s'était demandé si Bill se droguait aussi à l'époque, ou encore maintenant. D'innombrables questions lui étaient venues à l'esprit depuis son arrestation.

« Non, elle ne se droguait pas. Mais elle jouait dans *Dimanche en famille*. »

Mel le savait déjà pour l'avoir lu dans les journaux de la veille, et il se souvenait vaguement d'elle. Une jolie fdle, qui ressemblait un peu à Gabby. Peut-être était-ce là l'explication de l'animosité de Bill à l'égard de leur jeune première. Une sorte de transfert d'agressivité.

« Son agent craignait de démolir son image, continuait Bill. Elle était censée avoir quinze ans dans son rôle. Et elle n'en paraissait pas davantage. L'idée ne me plaisait pas trop, mais j'ai fini par céder. Sandy y tenait beaucoup et puis... (Il haussa les épaules.) Je ne sais pas... elle a commencé à se piquer et on l'a virée. Une chose entraî-

nant l'autre, notre mariage est resté secret. Et puis ça a commencé à être l'enfer. Elle est entrée à l'hôpital pour une cure de désintoxication, mais elle a piqué au truc à sa sortie. C'était horrible. »

Sur le point de fondre en larmes, Bill se maîtrisa. Il n'attendait aucune compassion de la part de Mel.

« Et vous ? Vous l'avez suivie sur cette pente ? »

Il estimait avoir le droit de tout savoir, et il était furieux contre Bill.

« Non, monsieur. (Il paraissait d'une sincérité à toute épreuve, et regardait Mel droit dans les yeux.) Je vous jure que je ne me suis jamais drogué. J'ai essayé de la tirer de 246

là, mais c'était sans espoir. La veille de notre premier rendez-vous, l'été dernier, elle avait été arrêtée pour possession de drogues et prostitution, et elle avait dilapidé jusqu'à mon dernier cent. J'étais aux abois. Et quand vous m'avez demandé si j'étais célibataire, j'ai préféré mentir.

Je ne voulais pas que vous découvriez que j'étais marié avec une

junkie. D'ailleurs, nous venions de nous séparer.

- Vous avez divorcé ? »

Bill secoua lentement la tête.

« Non. J'avais trop peur de la publicité que m'attirerait un divorce. Et puis, mon mensonge me pesait sur la conscience. J'avais peur aussi que vous appreniez la vérité. De toute façon, j'avais perdu la trace de Sandy. Elle a complètement disparu pendant qu'on était à New York, et je ne l'ai pratiquement jamais revue après avoir signé mon contrat avec vous, sauf une fois, il y a quelques semaines.

J'avais l'intention de lui demander de divorcer, mais vu son état je n'en ai même pas parlé. Elle m'a tapé de quelques billets de cent dollars, et puis elle m'a appelé encore une fois, l'autre jour... je suppose que vous connaissez la suite. Quand je suis arrivé chez moi, les flics étaient là, et elle... »

Les yeux débordant de larmes, il dut s'interrompre.

Mel n'avait rien perdu de son impassibilité.

« Mes avocats me conseillent de vous poursuivre en justice, Bill. »

Et rien dans l'attitude de Mel n'incitait à penser qu'il ne suivrait pas leurs conseils.

Bill fixa sur lui son regard frémissant d'angoisse.

« Je comprends. »

Il n'avait rien à ajouter. Il était coupable. De fausse déclaration d'état civil. Mais pas d'assassinat.

« Je n'en ferai rien, reprit Mel. Pour l'instant. »

Bill le dévisagea, incrédule. Mel ne lui dit pas qu'il devait cette faveur à Sabina. Elle était intervenue ce matin encore pour supplier Mel de revenir sur sa décision et de se montrer généreux.

« J'estime que vous avez déjà suffisamment d'ennuis comme ça pour le moment, continuait-il, citant mot pour mot les arguments de Sabina. Mais vous risquez de nous porter un tort considérable. Considérable.

Si vous êtes déclaré coupable du meurtre de votre femme, notre cote va s'en ressentir. En fait, c'est l'avenir même de la série qui est en jeu.

»

Bill était à l'agonie.

« Ce n'était pas moi, Mel... Je le jure devant Dieu...

(Cette fois les larmes coulaient sur ses joues.) Ce n'est pas moi qui l'ai tuée.

- Je l'espère. »

Mel se raccrochait désespérément à cet espoir. Il avait beaucoup d'affection pour Bill.

« J'ai proposé aux flics d'avoir recours à un détecteur de mensonges. »

L'idée n'avait pas été retenue, mais l'avocat de Bill était d'avis de persévérer et de faire part du résultat au procureur, même si ça ne constituait pas une preuve irré-

futable. Bill était prêt à tout essayer. Il n'avait rien à cacher.

Mel secoua la tête.

« C'est à vos avocats de décider, Bill. Où en êtes-vous sur le plan légal ? »

Il semblait fatigué. C'était une rude épreuve, pour tout le monde - Mel y compris. Et c'était encore pire pour Bill, qui paraissait anéanti.

« L'instruction est fixée pour dans quinze jours, et nous continuons à espérer que cela suffira à m'innocenter.

- Et dans le cas contraire ? »

Mel faisait preuve de bon sens. Il avait une série à pro-duire. Une grande série.

« Le jugement aura lieu quatre-vingt-dix jours plus tard.

- Ce qui nous mène... ? (Les sourcils froncés, il chaussa ses lunettes et consulta le calendrier posé sur son bureau.) A la mi-juin ?

- Je crois, oui. »

Mel hocha la tête. Il pensait au tournage. A toute l'équipe. Il y avait pensé toute la nuit, toute la semaine.

« Je crois que le mieux est de poursuivre le tournage comme prévu. Vous disposerez du temps qu'il faudra pour assister à l'instruction, évidemment. Les prochains congés commencent début juin. (Il s'interrompt, mordillant les branches de ses lunettes.) Nous allons tourner deux ver-sions de la scène finale, Bill. La première sera fidèle au scénario original. La seconde vous montrera dans un accident dont vous ne ressortirez pas vivant. En cas de besoin, nous la diffuserons l'année prochaine pour expliquer votre disparition. »

Cette perspective n'avait rien de réjouissant. Si Mel était dans l'obligation de se résoudre à cette solution, ses projets risquaient fort de tomber à l'eau. Il y avait peu de chances que l'Amérique choisisse pour héros un acteur qui avait tué sa femme.

« Si vous êtes acquitté, continuait Mel, il se peut que nous vous réengagions comme prévu à la fin des vacances, début septembre. Dans le cas contraire, nous utiliserons la séquence de l'accident. Nous verrons. Je dois encore réflé-

chir. Mais si vous êtes acquitté nous aurons une petite discussion, tous les deux. Au sujet de votre intégrité, de vos ambitions. Vous ne vous attendiez tout de même pas à ce qu'on vous accueille les bras grands ouverts, après nous avoir balancé une bombe de cette taille sur la tête ! »

S'il n'avait tenu qu'à lui, Mel l'aurait viré sur-le-champ. Mais Sabina avait insisté. Pour elle, Bill n'était encore qu'un enfant, un enfant pris au piège d'un cauchemar effroyable. Et puis son renvoi aurait été néfaste pour le tournage. De ce point de vue, elle avait raison.

« Je comprends », murmura Bill.

Mais il était accablé, et il savait pertinemment qu'on ne lui demanderait pas de revenir après les vacances.

« Le coup est dur pour tout le monde. Et encore plus pour vous. Qui est votre avocat ?

- Ed Fried. Un ami de mon agent.

- Je veux que vous alliez voir Harrison et Goode. Dès demain. Et je veux vous revoir sur le plateau à partir de lundi matin.

- Je... euh... Si possible je verrai vos avocats demain après-midi, s'ils veulent bien me recevoir un samedi. (Mel fronça les sourcils, et à nouveau Bill refoula ses larmes.) L'enterrement de Sandy a lieu dans la matinée. »

Mel baissa la tête. Le regard d'écorché vif de Bill était insupportable. Sabina avait peut-être raison finalement...

pauvre gosse.

« Je suis désolé, Bill. »

Bill s'essuya les yeux. Toute sa vie avait été réduite en miettes en l'espace de quelques jours. Le cauchemar ne finirait-il donc jamais ?

« Je tiens à préciser, reprit Mel, que si nous ne nous réengageons pas après les vacances vous ne toucherez aucune indemnité. Je vous demanderai de signer une décharge dans ce sens dès maintenant.

- Oui, monsieur. »

Il aurait rampé, il aurait fait n'importe quoi pour apaiser la colère de Mel. Mais Mel se contenta d'ajouter :

« Consultez nos avocats pour voir s'ils ne peuvent pas vous venir en aide. Les affaires criminelles ne sont pas de leur ressort mais je suis persuadé qu'ils pourront vous adresser à des confrères compétents. (Il s'éclaircit la voix et remit ses lunettes. Les verres en demi-lune le faisaient paraître plus âgé et plus grave, et il fronçait toujours les sourcils quand il les avait sur le nez, expression qui paraissait parfaitement convenir à cette entrevue.) Il est entendu que nous couvrirons leurs honoraires. »

C'était encore Sabina qui avait insisté sur ce point.

Bill eut l'air effaré.

« Je ne peux pas... Mel...

- Nous l'exigeons. Pour deux raisons. Dans l'intérêt de tous il est important que vous soyez acquitté, et puis... (Il se radoucit un peu et

regarda franchement l'homme terrifié, assis en face de lui.) Nous tenons beaucoup à vous, 250

Bill. Tout le monde a été mortifié d'apprendre ce qui vous arrive. »

Cette fois Bill ne put contenir ses larmes et il se leva pour serrer la main de Mel.

« Je ne sais comment vous remercier.

- En arrivant à l'heure sur le plateau lundi matin, et en vous débrouillant pour être acquitté.

- Oui, monsieur. »

Il attendit, mais l'entrevue était terminée. Il serra encore une fois la main de Mel et ferma doucement la porte derrière lui. Dans l'escalier, il eut l'impression qu'on venait de lui enlever un poids énorme... et qu'on l'avait aussitôt remplacé par un fardeau encore plus lourd. Il ne s'était pas fait virer, pas encore, mais ça ne saurait tarder. Cette séquence où on le verrait mourir dans un accident repré-

sentait un atout de taille, et il ne voyait pas pourquoi Mel hésiterait à s'en servir. Mais, en même temps, il était profondément touché qu'il lui ait proposé l'aide de ses avocats. Bill connaissait leur réputation. Le barreau ne comptait pas de plus brillants représentants, et il pria le Ciel pour qu'ils puissent faire quelque chose.

Sa voiture l'attendait dans la cour. Il se glissa au volant et prit la direction du studio. Il ne se sentait pas très à l'aise au moment d'entrer et il paniquait un peu à l'idée de devoir affronter toute l'équipe. Mais c'était inévitable, et il devait absolument parler à Gabby. Il ne l'avait pas revue depuis qu'elle était venue lui rendre visite en prison avec Zack et Jane, et il voulait lui demander pourquoi elle avait menti aux inspecteurs. Par-dessus tout, il voulait la remercier de leur avoir menti, même si au lieu de lui venir en aide sa tentative maladroite avait failli se retourner contre lui.

Ils s'apprêtaient à tourner une scène entre Sabina et Jane quand il arriva, et la sonnerie retentit au moment où il pénétrait sur le plateau. Il se figea sur place, hors du champ de vision de Sabina. Tout le monde savait qu'elle détestait être distraite pendant les prises de vues et tout le monde s'arrangeait pour respecter ses exigences. C'est 251

pour cette raison aussi que le plateau était interdit aux visiteurs, leur présence énervait la star.

Quand le metteur en scène cria « Coupez ! » Bill sortit de l'ombre et quelques techniciens l'aperçurent. Certains lui dirent bonjour, d'autres firent semblant de ne pas le voir. Bill se rendit compte que sa présence au studio les mettait aussi mal à l'aise que lui. Ils ne savaient comment réagir, et pour la première fois il lui vint à l'esprit que certains d'entre eux le soupçonnaient peut-être d'avoir tué sa femme. Cette pensée le terrifia, et il eut soudain envie de s'avancer au milieu du plateau pour hurler « Je suis innocent ! » Au lieu de quoi, il se dirigea droit vers la loge de Gabby, en priant le Ciel qu'elle soit là. Il la trouva plongée dans la lecture des dernières modifications du script.

Elle leva les yeux d'un air surpris et lui adressa un sourire hésitant. Elle savait qu'il avait été relâché, mais elle ne l'avait pas appelé.

« Je tombe mal ? »

Elle secoua la tête, et son sourire se fit plus chaleureux.

« Pas du tout. Comment ça va ? »

- Bien. Je viens juste de voir Mel. »

Elle se rembrunit.

« Alors ? Qu'est-ce qu'il a dit ? »

Ce matin, sur le plateau, il n'avait été question que de ça.

« Mel est un chic type. Il me garde jusqu'aux vacances.

- Et après ?

- Je suppose que ce sera le point final. Ils vont tourner une séquence où on me verra mourir dans un accident. En cas de besoin, ils l'auront sous la main. Je dois passer en jugement au mois de juin, et on ne peut pas prévoir le verdict.

-Voilà un point de vue qui fait preuve d'un bel optimisme », remarquait-elle en riant.

Elle lui servit une tasse de café, qu'il saisit entre ses mains tremblantes avant de s'asseoir en face d'elle.

an optimisme me fait plutôt défaut en ce moment,

'étonnant, mais (son regard s'adoucit comme il regardait Gabby) je te dois des excuses... des remercie-ments aussi. Je me suis conduit comme le dernier des salopards avec toi pendant tout le tournage. Je ne comprends vraiment pas pourquoi tu as essayé de me procurer un alibi. Je ne méritais pas une telle preuve d'amitié. »

Gabby fut franche.

« Je suis certaine de ton innocence.

- Pourquoi ? Personne ne peut savoir avec certitude si je suis coupable ou non. (Il l'avait senti en traversant le plateau, plus personne ne lui faisait confiance. Désormais il faisait figure d'étranger parmi eux, sauf pour quelques-uns qui lui accordaient leur soutien. Mais seule Gabby faisait preuve d'une loyauté sans égale.) Ton mensonge n'a servi à rien. Ils ont tout de suite compris et cela aurait pu te coûter cher. Merci quand même. Merci beaucoup.

- Cela valait la peine d'essayer. »

Il rencontra son regard et garda les yeux rivés aux siens.

« Je n'arrive même pas à comprendre comment tu peux avoir encore envie de m'adresser la parole après la façon dont je t'ai traitée jusqu'à maintenant.

- Je dois être encore plus bête que tu ne le penses, dit-elle en souriant. Tu as été vraiment dégoûtant avec moi, c'est vrai, et je t'aurais volontiers tordu le cou à New York quand tu t'es empressé de dire à tout le monde qui j'étais en leur montrant le journal, mais finalement, même si tu m'as empoisonné la vie, je ne peux pas rester indifférente à ce qui t'arrive. C'était trop révoltant de te voir jeter en prison. (Elle hésita.) C'est pour ça que tu n'étais pas à prendre avec des pincettes la plupart du temps ?

- Je suppose, oui... Je me faisais tellement de souci pour Sandy, surtout pendant le tournage à New York. Je n'arrê-

tais pas de penser qu'elle finirait par prendre une overdose. Ça me paraissait tellement injuste ! Plus les choses allaient bien pour moi, plus elles s'aggravaient pour elle.

Je ne le supportais plus. Et je ne supportais plus non plus d'avoir menti à Mel. Je n'osais pas entreprendre une procédure de divorce à

cause de la publicité... (Il releva les yeux pour lui jeter un regard étrange.) Tu lui ressembles 253

un peu, tu sais. Je crois que ça n'arrangeait rien non plus.

Je crois que je t'en voulais d'être si pleine d'énergie et de joie de vivre. Je ne pouvais pas m'empêcher de penser que Sandy aurait pu être comme toi... si elle avait voulu.

(Gabrielle ne le quittait pas des yeux. Il semblait de plus en plus désespéré.) Elle avait démarré sur les chapeaux de roues dans le métier, quand nous nous sommes mariés.

- Pourquoi n'as-tu jamais dit que tu étais marié ?

- C'est une longue histoire, à cause de son agent et du feuilleton qu'elle tournait à l'époque... et puis j'ai mendié à Mel... et ça a été un vrai gâchis. (Il soupira.) Ce n'est guère mieux maintenant. Je n'ai plus qu'à attendre de passer en jugement. »

Il lui raconta comment Mel lui avait offert l'aide de ses avocats, et Gabrielle fut impressionnée.

« Il est vraiment chic. A New York, quand j'avais le moral à zéro il m'a même invitée à dîner pour me changer les idées. »

Elle sourit, omettant d'ajouter que si elle était tellement déprimée le soir où Mel l'avait emmenée manger des spaghettis, c'était en grande partie à cause de Bill.

Mel était vraiment un type bien. C'était un homme, un vrai. Un homme sur qui on pouvait toujours compter. Et il avait l'étoffe d'un patriarche. D'un héros.

Soudain, Gabby cligna de l'oeil avec un sourire malicieux.

« Tu crois que Sabina couche avec lui ? »

Bill éclata de rire. C'était la première fois depuis des jours qu'on lui adressait la parole sur un ton normal. A les voir, on aurait dit deux gamins, en train de papoter derrière le dos de leurs parents.

« Ça ne m'étonnerait pas. Elle ne se trompe pas sur la marchandise. Et puis toute sa bimboloterie n'est certainement pas tombée du ciel dans la hotte du Père Noël.

- J' 'a i l'impression que Mel est vraiment amoureux.

- C'est vraiment un chic type, et même si je suis viré, ce qui ne saurait tarder, je lui souhaite tout le bonheur qu'il 254

peut désirer. (Bill soupira, à nouveau inquiet) J'ai raté beaucoup de trucs cette semaine ?

- Rien de fracassant. On s'est contentés de tourner les scènes où tu ne joues pas. Tu reviens lundi ? »

Ils éprouvaient la même impression bizarre à se retrouver en train de discuter comme de vieux copains, alors que la semaine dernière encore ils se détestaient et ne s'adressaient pratiquement jamais la parole. Bill ne pourrait jamais oublier ce que Gabby avait fait pour lui. Sa démarche lui avait gagné son amitié pour toujours. Il se rendait brusquement compte que c'était une fille merveilleuse, et il était mortellement embarrassé de s'être si mal comporté avec elle par le passé.

« Oui, je reviens lundi, soupira-t-il. (Et puis, cédant au besoin de se confier, il ajouta d'une voix rauque :) Les obsèques de Sandy auront lieu demain. »

Gabby se rembrunit.

« Je suis désolée, Bill. Si je peux faire quelque chose... »

Il secoua la tête. Personne ne pouvait plus rien faire. Ni pour lui, ni pour Sandy... Harry avait chargé une entreprise de nettoyer le pavillon. Bill n'aurait jamais supporté de revoir les murs de la chambre éclaboussés de sang. Et Bernie avait été confié aux soins d'un vétérinaire qui le garderait chez lui en attendant que Bill reprenne une vie plus normale. Il était déjà décidé à déménager. Le plus vite possible. Pour rien au monde, il ne voulait passer une minute de plus dans le pavillon. Il lui était venu à l'esprit que celui qui avait abattu Sandy risquait de s'en prendre à lui maintenant. Mais il en doutait. Tant que les soupçons pèseraient sur lui, il n'avait rien à craindre. En le supprimant, le véritable coupable n'aurait fait que prouver que ce n'était pas lui qui avait tué Sandy.

Bill regardait Gabrielle, comme s'il la voyait pour la première fois. C'était vraiment une jolie fille.

« Merci pour tout. »

Il se leva, sans trop savoir quoi ajouter. Il avait envie de serrer Gabby dans ses bras, comme elle l'avait fait à la prison, mais il craignait que son geste ne paraisse déplacé.

« C'est bientôt à toi, Gabby ! cria un des assistants à travers la porte.

- Merci. J'arrive. (Elle regarda Bill dans les yeux.) Tout va s'arranger, Bill. Il y aura peut-être encore des mauvais moments à passer, mais tout finira par s'arranger. Il ne peut pas en être autrement. Tu es innocent. Tu t'en sortiras. Accroche-toi à ça.

- Merci. »

Il décida finalement de la serrer dans ses bras, timidement, presque furtivement, puis il prit la fuite. Deux secondes plus tard, il quittait le studio sans un regard en arrière.

27

L'ENTERREMENT fut l'événement le plus poignant de sa vie. Les parents de Sandy étaient là, en larmes ; son père, sa mère, son petit frère et sa sœur aînée, qui s'agrippait au bras de son mari d'un air effaré. Le petit frère de Sandy sanglotait sans pouvoir s'arrêter, et toute la famille considérait Bill d'un regard mélancolique. Mais eux au moins semblaient persuadés de son innocence. Quelques-uns des amis de Sandy étaient venus aussi. Des collègues, qui avaient travaillé avec elle sur le plateau de *Dimanche*.

Mais c'était une de ces cérémonies qui s'annoncent difficiles et qui se révèlent pires encore. En raison des blessures de Sandy, le cercueil était fermé, et il éprouva un immense soulagement. Il ne voulait pas la revoir. Il ne voulait pas revoir son corps amaigri, recroquevillé, amenaisé, détruit par la drogue qui empoisonnait sa vie depuis si longtemps, ni son visage qui n'était plus que l'ombre de celui d'autrefois et dont toute joie s'était évanouie à jamais.

« Elle était tellement adorable quand elle était petite, sanglotait sa mère, incapable de s'arracher aux bras de Bill. Elle avait de si grands yeux... et je me rappelle, elle m'aidait toujours quand je faisais des gâteaux... »

Le souffle coupé, la pauvre femme sanglota de plus belle sur son

épaule. Son mari s'approcha, et lui aussi prit Bill dans ses bras. Le prêtre leur serra la main à tous, et ils se rendirent au cimetière dans des limousines grises.

Bill fit le trajet avec la sœur de Sandy et son mari. Ils étaient silencieux, anéantis par tout ce qui était arrivé, et 257

Bill eut l'impression qu'ils n'étaient pas aussi sûrs de son innocence que leurs parents.

« Elle m'a dit qu'elle devait de l'argent à tout le monde.

(Terrassée par la mort de sa petite sœur, la jeune femme en parlait encore comme si elle n'arrivait pas à y croire.

Elle n'avait que deux ans de plus que Sandy, mais elle était beaucoup moins belle.) Je suppose... »

Elle jeta à Bill un regard interrogateur, comme si elle attendait qu'il passe aux aveux sur le chemin du cimetière.

La conversation s'éteignit bien avant qu'ils n'arrivent à destination et ils se rangèrent côte à côte en silence devant la fosse, tandis que les sanglots de la mère de Sandy devenaient incontrôlables et que le prêtre lisait le psaume XXIII. Bill avait l'impression de vivre un cauchemar. Il n'arrêtait pas de penser au jour de leur mariage. Tout était fini. Il avait peine à comprendre qu'il était devenu veuf.

Le trajet du retour lui parut interminable et il se surprit à errer sans but dans les rues. Impossible de se rappeler où il avait laissé sa voiture, et quand il la retrouva, il avait oublié où il avait l'intention d'aller. Harrison et Goode.

Les avocats de Mel. Il s'arrêta le temps de boire un café, et resta un bon moment assis, le regard vide, sans toucher à sa tasse, obsédé par le souvenir de Sandy. Il s'obligea à la chasser de ses pensées, et quand il paya l'addition, il remarqua que la serveuse le dévisageait d'un drôle d'air, non pas parce qu'elle l'avait vu sur le petit écran dans un rôle quelconque mais parce que sa photo avait fait la une des journaux et des bulletins télévisés. Bill sortit en coup de vent, monta au volant et prit le chemin de Santa Monica Boulevard.

Le cabinet des avocats de Mel se situait au trentième étage de l'ABC Entertainment Center et Stan Harrison avait déjà convoqué en consultation deux de ses amis, avocats au criminel. L'après-midi fut

long et pénible. A l'instar d'Ed Fried, qui leur avait fait parvenir le dossier, 1. Un des hauts lieux nocturnes de Los Angeles, abritant un théâtre, plusieurs salles de cinéma, un restaurant et un club Disco.

258

les nouveaux défenseurs de Bill pensaient qu'il avait une chance d'être acquitté, à condition qu'aucune preuve ne vînt alourdir le dossier, mais il ne fallait pas espérer que l'affaire serait classée avant d'être soumise à l'appréciation d'un jury. La suite prouva qu'ils avaient raison.

Quand, deux semaines plus tard, Bill comparut devant la cour pour l'audience préparatoire, le juge d'instruction reporta l'affaire devant le tribunal. Le jugement fut fixé au 9 juin, et Bill ressortit de la salle d'audience la mine sombre, comme après avoir assisté à la projection du plus beau navet de sa carrière. Il fila aussitôt au studio, car il avait trois scènes à tourner. Jamais il n'avait travaillé avec autant d'acharnement, jamais il n'avait tant donné d'importance à un rôle. Il avait le sentiment qu'il devait bien ça à Mel, et à tout le monde. Et il voulait insuffler une dimension nouvelle à son personnage, avant de le quitter.

Ce soir-là, les projecteurs s'éteignirent à huit heures, une heure plus tard que d'habitude, ce qui arrivait rarement, mais Sabina avait eu pas mal de difficultés avec une de ses grandes scènes avec Zack. Elle n'arrêtait pas de bafouiller son texte et elle avait fini par quitter le plateau, blême de rage. Ils réussirent finalement à mettre la scène en boîte, au bout de vingt-deux prises successives, et tout le monde était à bout de nerfs. Même Zack, qui pourtant ne s'énervait jamais. Mais quand il le vit s'en aller avec Jane, Bill se rendit compte que Zack n'en pouvait plus.

Bill avait remarqué que Jane et Zack partageaient toujours ensemble ces temps-ci, et il se demandait si les rumeurs qui couraient étaient fondées, ou si ce n'étaient que les ragots habituels. Au Mike's Bar il avait entendu quelqu'un dire que Zack était homosexuel, il n'en avait pourtant pas l'air. D'ailleurs, on disait ça de tout le monde un jour ou l'autre. Jane et lui n'étaient peut-être que de bons amis.

Difficile à dire, ils étaient très discrets, encore plus discrets que Mel et Sabina.

« Tu as l'air crevé, mon pauvre Bill », dit Gabby comme ils quittaient le plateau ensemble.

La journée avait été pénible pour tout le monde, et pour lui encore plus que pour tous les autres, avec sa comparution à la cour.

« Oh ! oui.

- Comment ça s'est passé ? »

Gabby lui avait proposé de l'accompagner à l'audience, mais il avait refusé. C'était à lui, et à lui seul, de faire face à l'horreur de son existence. Il ne voyait pas pourquoi Gabby y serait mêlée et il éprouvait toujours une grande gêne devant sa gentillesse, qui ne lui rappelait que trop la grossièreté dont il avait fait preuve pendant de si longs mois.

« L'affaire est reportée. »

Le jargon officiel n'avait plus de secret pour lui, et il se serait bien passé de ce nouveau savoir chèrement acquis.

« Tu vas passer en jugement ? »

Il hocha la tête. Il s'était fait une raison. Restait à espé-

rer que ses avocats ne se trompaient pas et qu'il serait acquitté.

« Oui. Le 9 juin. (Ça semblait encore très loin, mais il savait que la date fatidique arriverait trop vite.) Juste au début des vacances. Des vacances qui pour moi seront éternelles, je suppose.

- Arrête de te miner. Tu as été formidable dans les dernières scènes. Je t'ai observé. Tu es fantastique.

- Si je dois être viré, autant soigner ma sortie. Je ne supporterai pas qu'on ne me regrette pas un peu sur ce plateau. »

Il sourit amèrement, et Gabby secoua la tête. Elle avait natté ses cheveux et sa longue tresse noire virevolta sur son épaule.

« Arrête de dire des bêtises. Rien n'a été décidé encore.

- Qu'est-ce que tu crois ? Peu importe la décision du tribunal, Mel ne me gardera pas. Aucun producteur ne •

peut s'offrir ce genre de scandale, surtout pas au moment du

lancement de sa nouvelle série, quand tout repose sur les indices d'audience. Il sera obligé de se débarrasser de 260

moi, Gab. Ne serait-ce que pour satisfaire l'opinion publique.

- Même si on te vire maintenant, la série sera diffusée à la rentrée. D'ici là, tout le monde aura oublié ce qui s'est passé. Je ne vois donc pas l'utilité de confier ton rôle à un autre.

- Dis ça à Mel. »

Bill plaisantait. Il respecterait la décision de Mel, quelle qu'elle puisse être.

« Je n'y manquerai pas. »

Gabby aussi plaisantait. Jamais elle ne se serait permis d'intervenir auprès de Mel dans cette affaire.

« Tu as faim ?

- Un peu.

- Si je t'offrais une salade quelque part ? »

Bill commençait vraiment à la traiter comme une copine, et parfois, comme en ce moment, il affectait avec elle des airs de grand frère. Gabby réfléchit un instant.

« Je ne sais pas... Je crois que j'ai fait le plein de cohue et de brouhaha pour aujourd'hui. Tu pourrais venir chez moi partager une assiette de spaghettis.

- Sérieux ? »

Il imaginait mal Gabrielle Thornton-Smith en train de faire la cuisine. Mais il se garda de tout commentaire.

« En fait, répondit-elle avec un grand sourire, je me débrouille assez mal. Mais je peux faire semblant.

- Comment fait-on semblant de préparer des spaghetti ?

Ça ne doit pas être facile.

- Je prétends que la sauce bolognaise ne sort pas d'une boîte de

conserve, et tu prétends que c'est délicieux.

- Ça devrait pouvoir marcher. Est-ce que j'appelle mon agent pour le prévenir que j'ai décroché un nouveau rôle ? »

Elle éclata de rire, ravie de le voir de si bonne humeur.

Il avait été très déprimé la semaine dernière, non sans raison. Les techniciens lui avaient mené la vie dure, et même ses partenaires se défendaient mal d'une certaine méfiance. L'atmosphère du studio était empoisonnée par 261

le soupçon. Tout le monde semblait penser qu'après tout Bill pourrait bien avoir tué sa femme, et Gabby était de tout cœur avec lui. Elle savait ce que c'était d'être mise à l'index, et elle cherchait à le protéger par tous les moyens.

« Tu veux laisser ta voiture ici ? proposa-t-il. Je passerai te prendre chez toi demain matin. Tu es sur mon chemin. »

Il fut surpris par la simplicité du cadre où elle vivait.

Malgré les revenus qu'il lui supposait et malgré son cachet, qui n'était un mystère pour personne, Gabby vivait très modestement dans un appartement au rez-de-chaussée qui s'ouvrait sur un jardinet, mais qui ne jouissait d'aucune vue et qui ne possédait qu'une seule chambre.

Elle avait épinglé des posters sur tous les murs, des photos d'endroits où elle était allée et d'endroits où elle aurait aimé aller. Et sa cuisine s'enorgueillissait d'une batterie de casseroles au grand complet, dont elle ne donnait pas l'impression de se servir souvent, excepté ce soir, en son honneur. Visiblement elle n'était pas très familiarisée non plus avec sa cuisinière, et Bill avait déjà mangé de bien meilleurs spaghetti. Mais ni l'un ni l'autre ne parurent s'en apercevoir, tout occupés qu'ils étaient à discuter de leur travail, en se gardant pour une fois d'aborder le sujet dou-loureux de ses ennuis personnels.

« A quoi ressemble ta famille, Gab ?

- A une famille de riches, répondit-elle en grimaçant un sourire. C'est bien la réponse que tu attendais. Non ? »

Il éclata de rire.

« A part ça, tu t'entends bien avec tes parents ?

- C'est arrivé. La seule préoccupation de ma mère concerne sa garde-robe, et mon père ne pense qu'à ma mère.

Il la trouve formidable. »

Le portrait était sommaire, mais pas si loin de la vérité.

« Tu as des frères et sœurs ?

- Non. »

Bill aussi était enfant unique et il en avait souvent souffert. Il avait espéré fonder une famille nombreuse avec 262

Sandy, mais vu la façon dont les choses avaient tourné juste après leur mariage, c'était hors de question.

« Dès ma naissance, ils m'ont pourrie, continuait Gabby. Et ils sont devenus fous quand j'ai opté pour ma carrière.

- Mes parents n'ont pas sauté de joie non plus. Mon père voulait que j'entre dans les assurances, comme lui.

Ils ne m'ont jamais compris, comme on dit. Ils vivent dans l'Est et je ne les ai pas vus depuis trois ans. Quand je me suis marié, je leur ai envoyé une carte, et ma mère m'a écrit pour me répondre qu'ils avaient été péniblement surpris de ne pas avoir été prévenus et de ne pas avoir été présentés à Sandy. Après quoi ils nous ont envoyé un saladier en guise de cadeau de mariage et depuis je n'ai pratiquement jamais eu de nouvelles. Je ne suis pas ce qu'on appelle un fds dévoué. En fait je n'ai rien à leur dire.

- M o i , mon père voulait que je fasse du droit. J'ai l'impression qu'on a anéanti tous leurs espoirs. L'un comme l'autre. »

Cela n'avait pas l'air de la culpabiliser outre mesure, et Bill sourit.

« Attends l'année prochaine. Ils changeront d'avis quand tu seras devenue la plus jeune star d'Hollywood. »

Suivit un long silence. Ils se demandaient tous les deux si Bill ferait encore partie de la distribution, mais ils n'en soufflèrent mot.

« Peut-être pas. La série va peut-être ramasser un bide et tout sera annulé. »

Bill éclata de rire.

« Ça m'étonnerait. Pas une série de Mel Wechsler. Mel transforme tout ce qu'il touche en or.

- Étonnant, non ? Je me demande encore comment il a pu me choisir.

- Mais parce que tu as du talent, Gab. »

Bill était sincère, et son regard exprimait une chaleureuse admiration.

« Toi aussi, tu as du talent. »

263

Ils échangèrent un clin d'oeil complice. Ce n'était pas si souvent qu'ils se lançaient des fleurs. D'ailleurs ils travaillaient dur tous les deux, et avec succès. Mel avait soigneusement choisi ses acteurs, et ils savaient tous les deux qu'il ne s'était pas trompé. Du moins en ce qui les concernait.

« Sabina continue à me flanquer une sacrée trouille, avoua Gabby. Jane arrange toujours les choses, mais Sabina fait toujours en sorte qu'on ait tous les nerfs en pelote. »

Elle paraissait incroyablement jeune, la tête entre les mains et les coudes posés sur la table de la cuisine.

« Sabina adore jouer les stars.

- Parfois je me demande ce qu'elle a dans la tête.

- P a s grand-chose. Des diamants, des visons et le compte en banque de Mel. Les préoccupations habituelles. »

Gabby resta pensive un moment.

« Je crois qu'elle est capable de sentiments beaucoup plus humains. Mais elle est très secrète.

- Comme toi ? »

Elle l'intriguait de plus en plus et depuis qu'il savait qui elle était, il ne pouvait se défendre de la jalousier un peu. Il lui semblait injuste que certaines personnes détiennent tant de richesses alors que les autres n'avaient rien.

Mais au moins Gabby ne faisait pas étalage de sa fortune.

Bill s'était imaginé qu'elle avait un maître d'hôtel, et une femme de chambre, et des tapis de vison, mais pas du tout.

Elle était la simplicité même. Franche, directe... et chaleureuse... il lui découvrirait beaucoup de qualités qu'il ne lui avait jamais supposées et dont il ne savait quoi penser.

Gabby était une fille étrange, intelligente et fière, avec une grande force morale, un sens très développé de la loyauté et de la camaraderie. Elle aurait tout fait pour Jane et Zack, et face à des détracteurs elle aurait même défendu Sabina.

Pour elle, *Manhattan* constituait une véritable famille, et cette famille-là comptait sans doute plus à ses yeux que celle des Thornton-Smith. Et Bill en faisait partie lui aussi, 264

quelle qu'eût pu être son attitude passée, une attitude dont il n'avait pas à se vanter, ils le savaient tous les deux.

« Je suis ce que je suis, ni plus ni moins. Gabby Smith, actrice. Je travaille dur, je cuisine mal, et si ma grand-mère était ce qu'elle était je n'y suis pour rien. Je ne me sens même plus coupable. Enfin, presque. (Le tournage avait été bénéfique pour elle. Et en un sens, même le harcèlement de Bill l'avait aidée à mûrir, bien que ça n'eût pas toujours été facile.) En fait, mes origines n'ont aucune espèce d'importance.

- Je crois que tu as raison.

- J e me haïssais quand j'étais petite. On m'a toujours prise pour tête de Turc à cause de ma situation privilégiée. »

Bill se rembrunit.

« Tais-toi. J'ai l'impression d'avoir été un vrai salaud avec toi.

- C ' e s t vrai. (Elle n'avait pas l'air de lui en vouloir.) Mais j'ai survécu à l'épreuve. Toi aussi, tu survivras à ce que tu es en train de vivre en ce moment, et tu en rassor-tiras plus fort. »

Elle avait vraiment du caractère et Bill se dit que de ce point de vue elle ne ressemblait pas du tout à Sandy.

Sandy était faible, et elle ne pensait qu'à sa petite personne. Tout le

contraire de Gabby.

Il jeta un coup d'œil à sa montre et constata avec effa-rement qu'il était plus de minuit.

« Je ferais bien de rentrer. (Ils devaient se lever tous les deux à l'aube.) Tu veux qu'on répète ensemble ce week-end ? »

Gabby acquiesça pensivement. Elle avait rayé cet espoir de sa liste depuis longtemps, et elle gratifia Bill d'un grand sourire.

« Entendu... Ça ne me fera certainement pas de mal.

- Merci pour le dîner.

- On recommence quand tu veux. Je réussis aussi très bien la purée instantanée et les ravioli en boîte ! »

265

I

Il éclata de rire et se laissa gentiment reconduire à la porte.

« Tu es sûre que tu ne veux pas un coup de main pour la vaisselle ?

- Inutile. La bonne s'en chargera demain matin.

- V r a i ? »

Sur ce point, il ne s'était donc pas trompé : Gabby avait bien une bonne, ou au moins une femme de ménage. Mais elle éclata de rire en le poussant dehors.

« Bien sûr que non, imbécile. Je suis tout à la fois la cuisinière, la bonne et le chauffeur de mademoiselle. Hé !

cria-t-elle comme il montait en voiture. N'oublie pas de passer me chercher demain matin. Sept heures moins le quart ?

- Compte sur moi. Bonne nuit. »

Gabby suivit sa voiture des yeux, puis elle agita la main une dernière fois, rentra lentement chez elle et referma doucement la porte de son appartement.

BILL avait cinq minutes de retard quand il vint chercher Gabby le lendemain matin. Il n'avait pas l'air très réveillé, et elle monta en voiture en souriant à travers ses bâille-ments. Elle s'était couchée tard, le temps de faire le ménage après son départ et de relire son texte pour aujourd'hui. Elle était très consciencieuse, et c'était une qualité que Bill admirait beaucoup. Depuis dix ans qu'il était dans le métier, il avait travaillé avec bon nombre d'actrices qui se trouvaient toujours des excuses pour ne pas faire leur boulot en dehors des heures de tournage. Il s'étendit longuement sur le sujet, et Gabby apprécia le compliment à sa juste valeur. Aussi triste que ce soit à dire, le changement qui s'était opéré en lui depuis le meurtre de Sandy était à peine croyable. Malgré son chagrin, malgré l'expérience effroyable par laquelle il passait, bizarrement il semblait avoir retrouvé sa liberté. Mais Gabby ne fit aucune remarque. Quand ils arrivèrent au studio, ils se séparèrent pour aller chacun de leur côté. Ils devaient s'habiller et passer entre les mains des maquilleuses. Gabby devait aussi se faire coiffer, elle avait rendez-vous à sept heures et demie avec les maîtres de l'art.

Chignon bouclé, talons aiguilles, tailleur de soie rouge et longs pendants de diamants, Gabby arriva sur le plateau totalement métamorphosée.

« Miss Thornton-Smith ? » demanda Bill en lui faisant la révérence.

Elle lui répondit d'une jolie grimace.

« Allez au diable. Je m'appelle Tamara Martin.

267

- Désolé, vous lui ressemblez tellement ! »

Mais cette fois le jeu était amical, et ils revirent leur texte ensemble deux fois de suite pendant que les doublures se mettaient en place. Une demi-heure plus tard le plateau était prêt à les accueillir et la journée commença, avec la sonnerie, l'assistant qui hurlait « Silence, s'il vous plaît... Caméra... Moteur ! » refrain familier, et qui ce matin-là donnait le feu vert à une série de prises de vues qui se déroulèrent étonnamment bien pour Gabby et Bill, et pour tous ceux qui leur succédèrent devant les caméramen.

Pendant la pause de midi, Bill reçut ses avocats dans sa loge. Gabby

déjeuna avec Zack et Jane. Les deux amoureux échangeaient des regards tendres et des propos attentionnés, et Gabby les gratifia d'un regard envieux.

« Quand je vous vois tous les deux, la solitude me devient insupportable.

- Allons, allons, murmura Zack en allant chercher un autre Coca. Quand tu seras aussi vieille que nous, tu seras une épouse comblée, avec au moins une dizaine d'enfants.

- Ça m'étonnerait.

- Qu'est-ce qui t'étonnerait ?... Je peux m'asseoir ? »

C'était Bill, l'air abattu et les traits tirés. Dès le départ de ses avocats il s'était mis à la recherche de Gabby et quelqu'un lui ayant annoncé qu'elle déjeunait avec Jane, il était venu frapper à sa loge.

Son sandwich à la main, Gabby leva vers lui un regard anxieux.

« Comment ça se présente ?

- Bien, je crois. »

Jane les observait. Elle aussi avait remarqué le changement de Bill. D'après Zack, le pauvre garçon était tellement terrifié par ce qui lui arrivait qu'il ne pouvait s'empêcher de sortir enfin de sa tour d'ivoire pour chercher le soutien de son entourage. Restait à espérer que tout se terminerait bien pour lui et qu'il n'aurait pas à affronter un nouveau désastre.

« A qui le tour maintenant ? demanda Bill.

268

- Sabina, Zack et sept figurants, répondit Jane. J'ai terminé pour aujourd'hui, mais je crois que je ne vais pas partir tout de suite. »

Elle voulait attendre Zack, tout le monde le savait, mais ils respectèrent le jeu et la règle du silence.

« Et nous ?

- Vous passez juste après. Toi, Gabby, et les avocats de Sabina.

- Là, au moins, je suis sûr de me sentir à mon affaire. »

Ils éclatèrent tous de rire et leurs derniers instants de détente s'envolèrent vite. Zack retourna voir l'habilleuse pour sa prochaine scène, et Gabby s'attarda un peu avec Jane tandis que Bill dévorait un sandwich supplémentaire.

Son entrevue avec ses avocats lui donnait un appétit vorace. Quand il se leva pour raccompagner Gabby dans sa loge, Jane les suivit des yeux, en se demandant où ils en étaient de leurs relations.

« Je t'invite à dîner, Gab ? »

Il se tenait dans l'embrasure de la porte, les yeux baissés vers elle, et elle lui adressa son joli sourire.

« Tu n'as pas peur de te lasser de moi si, en plus des heures de tournage, on passe encore la soirée ensemble ?

- Ne sois pas idiot. J'aimerais te faire découvrir mon bar préféré.

- Il faut s'habiller ? »

Il éclata de rire.

« Pas exactement. Tu joues au billard ? »

Elle fit la grimace.

« Seulement au billard français. Désolée. Et surtout, ne le dis à personne.

- Ne t'inquiète pas. Je te donnerai des leçons particulières. »

En fin de journée il l'emmena au Mike's Bar, où ils dévorèrent des hamburgers et jouèrent au billard américain. Bill l'avait présentée à Adam comme « ma partenaire, Gabby Smith ». Il ne fut pas question de

« Thornton » et Adam la gratifia d'un regard ouvertement admiratif. Il ne fut pas le seul, et Bill se rendit 269

brusquement compte qu'elle était vraiment très jolie. Sur le chemin du retour, il lui jeta un regard en coin et osa enfin poser la question qui l'avait tracassé toute la journée.

« Je ne marche sur les plates-bandes de personne ?

- Pardon ? fit-elle, sans comprendre.

- Je veux dire : tu ne sors avec personne ?

- Ah ! (Elle secoua la tête.) Pas pour l'instant. »

La vérité c'est qu'elle était très sage depuis le début du tournage. D'une part, elle n'avait pas le temps, d'autre part, personne qui pût avoir un intérêt quelconque n'avait croisé sa route depuis longtemps.

« Je m'interroge. Comment se fait-il qu'une jolie fille comme toi reste toute seule ? »

On aurait dit une mauvaise réplique, mais il grillait de curiosité.

« Je ne sais pas... le travail, peut-être. Ou la crainte de tomber sur des gens qui sachent qui je suis. Je n'y ai jamais réfléchi. Je crois surtout que c'est tout simplement parce que je n'ai pas le temps de me consacrer à autre chose qu'à mon travail.

- Voilà une bien piètre excuse. Quel âge as-tu ?

- Vingt-cinq ans. (Elle les avait eus pendant les exté-

rieurs, à New York, et ses parents avaient célébré son anniversaire dans l'intimité.) Et toi ?

- Trente-trois.

- Je te croyais plus jeune. »

Il éclata de rire.

« C'est un compliment ou une insulte ?

- Les deux, répondit-elle en riant aussi, heureuse qu'il la raccompagne chez elle. Tu fais plus jeune à l'écran.

- Attends que je sois passé en jugement. Je ferai quatre-vingt-dix ans.

- Tu ne peux pas penser à autre chose ? »

Plus qu'un reproche, c'était un regret.

« Tu ne t'en fais peut-être pas, toi ?

- Si, admit-elle. Mais je suis certaine que tout finira par s'arranger.

270

- M ê m e dans ce cas (il s'assombrit en y pensant...), même dans ce cas, je ne reviendrai pas l'an prochain sur le plateau de *Manhattan*.

- Tu n'en sais rien.

- Non, mais je ne pense pas que Wechsler sera d'accord pour me réengager. Je lui ai suffisamment créé de problè-

mes, et je comprends parfaitement son point de vue.

- Mel est un chic type, il ne te laissera pas tomber à moins d'y être obligé.

- Moi, à sa place, je n'hésiterais pas. »

Gabby sourit.

« Alors, heureusement que tu n'es pas à sa place. »

Il répondit à son sourire et en la regardant, il regretta amèrement de s'être conduit comme un imbécile. Comment avait-il pu être aveugle au point de ne pas voir ses qualités ? Mais il était obsédé par Sandy. Et c'est ce qu'il essaya de lui expliquer en buvant un verre quand ils arrivèrent chez elle. L'appartement était impeccable et ne portait plus aucune trace de la soirée de la veille. Bill continuait à se demander si elle avait une bonne dont elle refusait d'avouer l'existence. Mais quand il la vit faire le service, sortir des verres, du vin et un tas de petites choses à grignoter, il dut reconnaître qu'elle se débrouillait fort bien. Organisée, minutieuse, parfaitement à la hauteur de son rôle d'hôtesse, et intelligente par-dessus le marché.

« Tu sais que je te trouve étonnante, Gabrielle. »

Il aimait même son nom.

« Ne sois pas idiot. Qu'est-ce que j'ai d'étonnant ?

- Tu maîtrises parfaitement tout ce que tu fais, ta vie, ta carrière, même l'entretien de ton appartement. Moi, le matin, c'est tout juste si j'arrive à dénicher deux chaussettes qui font la paire et à donner à manger à mon chien.

- C'est quel genre de chien ? »

Elle était curieuse de tout ce qui concernait Bill, et impatiente de le connaître mieux.

« Un saint-bernard, baptisé Bernie. Un vrai plouc, mais je l'adore. Ça ne va pas être facile de trouver un nouveau propriétaire qui nous accepte tous les deux. (Et il était 271

pressé de déménager après tout ce qui s'était passé dans le pavillon.) Tu veux m'aider à chercher ce week-end ?

On pourra répéter après, ou aller dîner quelque part, ou les deux, ou... »

Il laissa sa phrase en suspens, et Gabby éclata de rire.

On aurait dit un gamin qui vient de se trouver un nouveau copain. Elle en fut à la fois touchée et flattée.

« Je t'accompagnerai avec plaisir. »

Elle n'avait pas d'autres projets et elle se sentait bien en sa compagnie, et ce soir-là avant de partir, il l'embrassa timidement, comme s'il craignait sa réaction. Mais elle ne s'esquiva pas, heureuse au contraire, et troublée par les sensations que ce baiser faisait naître en elle.

« Bonne nuit », murmura-t-elle.

Du bout des doigts, il effleura son visage.

« A demain matin. Je peux venir te chercher ?

- Si tu veux. Mais tu vas te fatiguer de moi à la longue.

- Arrête de répéter ça. »

Tout à coup, il eut le pressentiment qu'il ne se lasserait jamais d'elle, pas avant un très, très long temps, et peut-

être jamais.

Après son départ, Gabby se coucha tout de suite, et, pelotonnée dans son lit, elle resta longtemps éveillée, envahie d'une agréable chaleur au souvenir de leur soirée.

Il y avait tellement de choses qui lui plaisaient en Bill, et il avait tellement changé, il était tellement plus chaleureux, plus ouvert. Le lendemain matin, quand il passa la chercher, elle trouva une longue rose enrubannée de blanc sur la banquette avant.

« Pour vous, mademoiselle. »

Elle accepta la rose en rougissant de plaisir. C'était une façon très agréable de commencer la journée.

« Tu me gâtes trop, Bill. »

Sa métamorphose la paniquait presque. Que se passerait-il s'il changeait à nouveau, s'il se refermait comme une huître... que se passerait-il si...

272

« Tu le mérites, Gabby. Tu mérites beaucoup mieux que ça. Mais les fleuristes ne sont pas encore ouverts Cetif rose-là vient du jardin de mon voisin.

- Merci. »

Ils échangèrent un sourire radieux, et Bill l'embrassa avant de sortir de la voiture.

« C'est gentil de m'accompagner au travail.

- C'était gentil aussi d'essayer de me sauver la mise, même si c'était de la folie pure. »

Elle fit la grimace.

« Oh ! tais-toi donc ! »

Il n'arrivait toujours pas à comprendre comment elle avait pu mentir à la police. Elle prenait un risque terrible.

Et puis rien ne prouvait qu'il n'avait pas tué Sandy.

Le plateau grouillait de monde ce jour-là. Ils avaient de la visite, ce qui les rendait encore plus nerveux que d'habitude, mais les visiteurs étaient des amis de Mel et ils durent s'en accommoder. Les éclairagistes mirent une éternité à faire le point. Au beau milieu d'une scène particulièrement difficile, un avion à réaction passa juste au-

dessus du studio et l'ingénieur du son demanda qu'on recommence tout. En fin de journée, Gabby n'en pouvait plus, et elle bâilla longuement quand Bill la raccompagna chez elle.

« Je te proposerais bien de préparer à dîner, mais je doute fort d'avoir la force de rester éveillée assez longtemps.

- Ça a fait rien. D'ailleurs, il faut que je rentre m'occuper de Bernie. Il n'a pas eu sa ration ce matin, et il doit mourir de faim, mon gentil monstre.

- Il faudra que tu nous présentes un de ces jours. »

Bill sourit comme elle descendait de voiture.

« Entendu. Hé !... tu oublies quelque chose.

- Quoi donc ? »

Penchée par la portière elle jeta un coup d'oeil sur la banquette. Bill prit son visage entre ses mains et l'embrassa longuement sur la bouche.

« Tu vas me manquer ce soir.

273

- Toi aussi. »

C'était bizarre, mais c'était vrai. Elle avait vécu vingt-cinq ans sans soupçonner son existence, mais maintenant il suffisait qu'elle ne le voie pas pendant une heure pour commencer à se sentir la proie d'un vide intolérable. Leurs vies venaient de prendre un tournant, comme s'ils avaient changé de vitesse, et dès qu'il arriva chez lui Bill donna à manger à Bernie, avant d'appeler Gabby.

Il ne supportait plus l'ambiance du pavillon. Il avait l'impression de vivre dans une maison hantée, et il espé-

rait trouver quelque chose pendant le week-end.

« Je passe te prendre demain matin », promit-il avant de raccrocher.

Gabby parut hésiter.

« Tu n'as pas peur que les gens commencent à papoter ?

- Et pourquoi donc ? Tout le monde s'en fiche. On a tous assez de problèmes sans aller s'occuper de ce que font les autres.

- C'est vrai. Tu as raison. »

Et elle fut la première surprise en constatant qu'elle mourait d'impatience de le revoir. Elle avait l'impression d'avoir fait un bond en arrière, au temps de son adolescence, quand on attend toute la nuit que le jour se lève pour revoir son petit copain à l'école, son dernier béguin.

Au détail près que Bill représentait beaucoup plus de choses pour elle. Elle aimait son humour, sa culture, son sérieux aussi, et puis ils avaient tellement de points communs. Ils adoraient les excursions en montagne, le surf, la voile et le ski. Elle n'avait pas skié une seule fois cette année. Le tournage lui prenait tout son temps.

Au studio, ils répétèrent dans la loge de Gabby et ils furent étonnés de la facilité avec laquelle se déroula la prise de vues ce jour-là. Aucune de leurs scènes n'exigea plus de trois prises, et le metteur en scène ne cacha pas sa satisfaction. Il les complimenta tous les deux quand sonna l'heure du déjeuner, et Sabina les gratifia de son plus beau regard de félin.

274

« Alors, les enfants ? A quoi consacrez-vous vos soirées, tous les deux ? Aux répétitions ? »

Gabby s'empourpra, et Bill dévisagea la star. Il y avait des moments où il la trouvait franchement insupportable, surtout quand elle s'en prenait à Gabby, ce qui arrivait encore trop souvent. Gabby était toujours la petite dernière de la famille, et elle était assez jeune pour être la fille de Sabina, ce qui, dans l'idée de Bill, était un point suffisamment mauvais pour irriter la star.

« C'est très exactement ce que nous avons fait, répondit-il sèchement.

- Voyez-vous ça... Certaines histoires d'amour commencent par la haine. Et vous en avez éprouvé suffisamment l'un pour l'autre cette année. Alors comme ça, on a fait la paix, les petits ?

- Si tu allais te faire cuire un œuf ? explosa Bill qui, un bras autour des épaules de Gabby, l'entraîna vers sa loge.

Elle me fait voir rouge, confia-t-il tandis que Gabby enlevait le manteau qu'elle portait sur le plateau.

- Elle a simplement besoin d'acérer ses griffes de temps en temps.

- Tant qu'elle ne les fait pas sur ton dos ni sur le mien », bougonna-t-il en se servant un soda, avant de se retourner vers elle.

Gabby resplendissait. La robe de François Brac lui allait à la perfection, mais elle haussa les épaules quand Bill lui en fit la remarque.

« Ces costumes me rappellent trop la garde-robe de ma mère.

- Je ne vois pas où est le mal, surtout si elle a aussi fière allure que vous, princesse. »

Mais le « princesse » vibrait de tendresse et loin d'être une moquerie c'était un titre qu'il lui accordait en toute sincérité. Gabby se laissa choir dans un fauteuil avec un soupir. Elle était épuisée. La semaine avait été très chargée, et c'est avec soulagement qu'elle voyait arriver le week-end.

275

Le lendemain matin, Bill vint la chercher et ils partirent ensemble visiter quatre appartements et une maison.

Aucun de ces logements n'avait de quoi provoquer un coup de foudre, mais Bill n'en pouvait plus, il fallait absolument qu'il change de cadre. La maison était louée au mois, et les propriétaires acceptaient son chien. C'est donc elle que Bill choisit.

Ils s'arrêtèrent au Mike's Bar manger un hamburger, avant de retourner chez Gabby pour répéter.

« Cette maison fera très bien l'affaire, déclara-t-il en haussant les épaules. D'ailleurs, tant que je ne saurai pas où je serai dans trois mois, inutile de faire des projets. »

Une fois de plus il pensait au jugement qui l'attendait, et à ce qui se passerait s'il n'était pas acquitté. Comme chaque fois, il se rembrunit. La perspective de se retrouver en prison le terrifiait, et l'empêchait de s'engager vis-à-

vis de Gabby. Il n'avait pas le droit de la faire souffrir, et il le lui dit

plus ou moins clairement comme ils terminaient de déjeuner.

« Je suis assez grande pour me débrouiller, Bill. Je sais ce qui t'attend. Mais je sais aussi que tu n'es pas coupable.

J'ai toujours cru à ton innocence. Toujours. Dès que j'ai appris ce qui s'était passé. »

C'était une sacrée preuve de confiance de la part d'une fille avec qui il s'était montré si injuste par le passé.

« Ta loyauté me confond. »

Elle sourit gentiment.

« Je te l'ai dit... tu le mérites. »

Ils bavardèrent encore un moment, avant d'aller répéter chez elle. Gabby sortit les scripts et ils lurent une ou deux scènes. Mais, pour une fois, Gabby n'arrivait pas à se concentrer, et elle n'arrêtait pas de faire des erreurs.

« Excuse-moi, Bill. Je dois être fatiguée.

- Viens ici, dit-il en l'attirant sur un canapé à côté de lui. Tu es tellement courageuse...

- Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

- Je ne sais pas, ta façon de prendre les choses peut-être. Je t'admire beaucoup, tu sais. »

276

C'était vrai. Bill l'embrassa, et ils oublièrent complètement les scripts. Il l'embrassa longuement, et elle avait le souffle court quand elle finit par s'écarter.

« Est-ce que cette scène est dans la prochaine séquence ?

- Nous leur demanderons de l'ajouter, chuchota Bill. Je trouve que c'est une scène super.

- Moi aussi... »

Il l'embrassa à nouveau, et elle se retrouva dans ses bras, les mains glissées sous sa chemise, tandis qu'il caressait ses cuisses moulées dans un vieux jean usé, et qu'il se sentait brûler de désir.

« J'ai envie de toi... tellement envie de toi... mais je ne veux pas gâcher ta vie...

- Ne pense plus à ça. »

Elle n'avait jamais aimé personne autant que lui, même pas ceux qu'elle avait fréquentés beaucoup plus longtemps que Bill. Et elle refusait de s'inquiéter pour l'avenir.

Seul le temps leur révélerait ce qu'il leur réservait.

« Je t'aime... »

Les mots lui avaient échappé et Bill parut abasourdi.

Couchée sur lui, elle ne pesait pas plus lourd qu'une plume.

« Moi aussi, je t'aime, Gabrielle... c'est fou... Je voudrais t'ai mer assez pour rester en dehors de ta vie et t'éviter bien des chagrins, mais c'est plus fort que moi. »

C'est elle qui l'embrassa cette fois avec une passion si ardente qu'il oublia tous ses scrupules, et il l'emporta dans ses bras jusqu'à sa chambre pour la coucher sur le lit. Il lui enleva son jean, et défit gravement les boutons de son corsage, avec des gestes pleins de douceur, comme pour déshabiller un enfant, et elle ne le quitta pas des yeux comme un à un ses vêtements tombaient pour révéler son corps puissamment musclé. Et puis, dans les bras l'un de l'autre, ils oublièrent l'existence du monde, ils oublièrent tout, sauf cet amour né dans la douleur, le chagrin et les désillusions. Ils avaient tant de tendresse à s'offrir l'un à l'autre ! Bill n'avait jamais été si heureux que ce soir-là quand, la regardant dans les yeux, il murmura : 277

« J'ai l'impression de t'avoir attendue toute ma vie.

Mon amour. »

Nichée dans ses bras, Gabby s'endormit. Et il sourit, penché sur elle, caressant d'une main ses longs cheveux noirs et soyeux qui autrefois lui rappelaient inévitablement une autre femme. Mais plus maintenant. Maintenant, Gabby éclipsait toutes les autres. Elle était la

« Tu crois qu'ils couchent ensemble ? demanda Zack, un matin où il prenait le petit déjeuner avec Jane.

- Bill et Gabrielle ? Ce n'est pas impossible. Je n'ai pas l'impression que Bill ait très envie de se lancer dans une histoire de ce genre. Il se fait beaucoup de souci à cause du jugement, et je le comprends. Mais ce sera peut-être plus fort qu'eux. Tu sais, c'est bizarre, mais même quand il rendait la vie impossible à Gabby, j'ai toujours eu l'impression qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. »

Zack se pencha au-dessus de la table pour l'embrasser.

« C'est ce que j'aime en toi. Ta psychologie. »

Ils étaient installés près de la piscine, nus. Les fdles étaient parties passer le week-end chez leur père, et ils avaient projeté de se reposer et de courir les antiquaires pour meubler la nouvelle maison de Jane, bien qu'elle n'attachât plus guère d'importance à la décoration de son foyer. La plupart du temps, elle vivait chez Zack, surtout quand les filles étaient absentes. Elle ne pensait pas souvent à Jack. Il lui était devenu complètement étranger. Elle ne l'avait revu qu'une fois depuis le divorce et il lui avait paru amer, cruel et un peu fou aussi.

« Tu sais à quoi j'ai pensé l'autre jour ? demanda Zack.

Que veux-tu faire pendant les vacances ?

- Je n'y ai pas encore réfléchi. Alyssa doit aller dans un camp d'adolescents. Jason et Alex ont l'intention de travailler tout l'été. Jason dans un ranch du Montana, et Alex dans le camp où ira Alyssa.

- Si tu venais faire un tour avec moi ? (Il souriait d'un air radieux. Jamais il n'avait été plus heureux et sa vie 279

passée lui apparaissait comme un mauvais rêve.) Nous pourrions partir deux mois en Europe. »

Jane poussa un cri de joie. Elle n'avait jamais franchi l'Atlantique.

« Super !

- Le midi de la France... quelques semaines en Italie.

L'Autriche, pourquoi pas ? Et peut-être même le festival de Salzbourg. Qu'en penses-tu, mon amour ? »

Zack se pencha pour l'embrasser dans le cou et elle s'épanouit comme une fleur au soleil.

« Je pense que c'est une idée géniale.

- Je vais m'occuper des réservations dès cette semaine.

Et que dirais-tu de l'Irlande ? On pourrait louer une voiture... Et la Suisse ! (Il était aussi enthousiaste qu'elle, maintenant.) Et l'Espagne ! »

Jane éclata d'un rire ravi, et ils établirent aussitôt leur itinéraire. Ce seraient les plus belles vacances de leur vie.

« Tu sais, finalement, cela ne me déplaît pas d'avoir quarante ans, remarqua Jane avec une grimace satisfaite.

La vie est tellement belle !

- Belle ? (Zack rayonnait de bonheur. Il venait de commander un manteau de vison, chez François Brac, et il le lui offrirait dès leur retour de vacances. Mais cette esca-pade en Europe était le plus beau cadeau qu'il pouvait lui faire, et se faire à lui aussi.) Attends donc un peu d'avoir quelques années de plus, comme moi !

- A propos... Je trouve que Sabina est d'une humeur massacrant depuis quelque temps.

- La fatigue. Tout le monde a besoin de repos. »

Ils n'avaient plus que six semaines de tournage devant eux, et Zack avait raison, ce matin, allongée à côté de Mel au bord de la piscine, Sabina ne s'était jamais sentie aussi lasse. Curieuse coïncidence, eux aussi discutaient de leurs vacances. Sabina devait se rendre à Paris pour travailler trois semaines avec François Brac sur les costumes de l'année prochaine, après quoi elle serait libre comme l'air, et Mel venait de suggérer d'aller la rejoindre en Europe.

« Tu ne pourrais pas m'accompagner à Paris ? »

Sa mine de pette fdle déçue le fit sourire, et il lu. bai  a le bout des doigts, puis le bout du nez et les lèvres.

« J'aimerais bien, ma chérie. Mais tu sais ce que c'est, avant le lancement d'une série. J'ai du travail par-dessus la tête. Je te rejoindrai dès que possible. Cela te plairait de passer une quinzaine de jours à Cannes ? »

Il adorait descendre au Carlton.

« Qu'est-ce que je vais faire toute seule à Paris ?

demanda-t-elle avec une moue boudeuse.

- Pleurer mon absence. Du moins je l'espère. »

Leur liaison durait depuis le début du tournage, et ils s'entendaient toujours aussi bien. Sabina continuait à n'en faire qu'à sa tête la plupart du temps et Mel lui laissait une entière liberté. Elle était partie plusieurs fois passer le week-end sans lui, et il n'avait jamais demandé où elle allait. Cela l'ennuyait un peu, c'est vrai, mais il savait qu'il ne gagnerait rien à vouloir la changer. Et il ne souhaitait pas qu'elle fasse la moindre exception pour lui. Elle aurait d'ailleurs sans doute refusé. Il l'acceptait telle qu'elle était, et à vrai dire il n'avait pas à s'en plaindre, sauf les rares fois, comme maintenant, où elle se laissait aller à des enfantillages. Mais Zack avait raison, ses caprices étaient dus    la fadgue. Ils étaient tous épuisés, y compris Mel. C'était un boulot énorme de mettre une série de ce genre sur ses rails. Et maintenant il allait devoir travailler à la campagne publicitaire prévue pour la rentrée.

Il projetait un grand gala où il inviterait toute la presse pour leur premier passage à l'antenne. Sa soirée ferait un foin de tous les diables. Une chose l'inquiétait encore : l'éventuelle condamnation de Warwick.

« Je suis sûre qu'il s'envoie Gabrielle, déclara crûment Sabina.

- J'espère que cela lui fera du bien. (Mel souriait.) Peut-

  tre est-ce la naissance d'un grand amour. »

Sabina sourit à son tour. Mel l'amusait avec son côté fleur bleue. Il la noyait de déclarations d'amour et de cadeaux somptueux, et elle était très heureuse. D'ailleurs, ils l'étaient tous.

« Parle-moi donc un peu de notre voyage.

- Si nous allions à Cannes ? Et à Venise ?

- Magnifique. (Elle inclina son chapeau, et Mel ne vit plus qu'un seul de ses grands yeux verts.) Vous êtes trop bon pour moi, monsieur Wechsler.

- Vraiment ? »

Il glissa la main sous son journal et lui tendit une petite boîte. Le papier d'emballage portait l'emblème de Bulga-rie.

« Qu'est-ce que c'est ? »

Une lueur intriguée luisait dans son regard.

« Ce doit être le livreur de journaux qui a laissé ça pour vous, Miss Quarles. Vous feriez bien de regarder de quoi il s'agit. »

D'un geste, Sabina rejeta son chapeau, et défit le papier.

Mel lui réservait toujours des surprises extraordinaires.

Cette fois, c'était une magnifique émeraude montée sur un anneau d'or qu'elle glissa aussitôt à son doigt avec un grand sourire. Ses ongles étaient laqués de rouge. Elle prenait soin d'elle avec une minutie maniaque. C'était une star, et elle ne l'oubliait jamais, surtout depuis quelques mois. Et Mel non plus ne l'oubliait pas.

« Elle est très belle, Mel.

- Sa couleur me rappelle celle de tes yeux. »

Elle le remercia d'un long baiser, et ils rentrèrent lentement dans la maison, Sabina en bikini blanc, la splendide émeraude à son doigt. Et lui dans son peignoir de bain. Il s'écoula un bon moment avant qu'ils ne réapparaissent. Et quand ils ressortirent au soleil, ils arboraient le même sourire heureux.

plateau. Tout le monde s'était réuni pour assister à la scène finale. Cette scène, ils auraient tous préféré en ignorer l'existence mais c'était impossible. Cette séquence de dernière heure écrite par Mel lui-même repré-

sentait la mort de Bill... au cas où il ne reviendrait pas après les vacances. Une querelle l'opposait à Gabrielle, le petit ami de la jeune fille arrivait armé d'un pistolet, et il tirait. La dernière image montrait Sabina au moment où elle apprenait la mort de son fils. L'effet était saisissant et toute l'équipe observait un étrange silence. Quand finalement le metteur en scène cria « Coupez ! On garde ça... », Bill se releva lentement, les traits figés. Personne ne soufflait mot. Ils étaient tous anéantis. Bill jeta autour de lui un regard sombre, comme s'il leur disait adieu pour toujours. Les larmes qui roulaient sur les joues de Gabby ne devaient rien à l'art du maquillage et, pour une fois, même Sabina ne fit pas la moindre remarque.

« Ils ne se serviront jamais de cette scène, Bill, assura Zack en le prenant par le bras. Ne t'en fais pas. »

Bill aurait aimé le remercier, mais il était trop ému pour trouver ses mots. Toute la distribution l'entoura. Gabby le prit dans ses bras et, sans se soucier du qu'en-dira-t-on, elle se mit à pleurer, la tête sur son épaule. C'était une rude journée pour tout le monde. Le dernier jour de tournage de la première saison. Ils étaient en vacances pour deux mois, et Mel avait organisé un superbe déjeuner.

Acteurs, figurants et techniciens se mêlèrent. L'ambiance 283

se détendit et bientôt il ne fut plus question que des projets de chacun pour l'été.

Gabrielle se moucha, et Jane passa un bras autour de ses épaules.

« Calme-toi, c'est terminé. »

La scène finale était terminée, oui, mais ils savaient tous que les problèmes de Bill ne faisaient que commencer.

L'ouverture du procès aurait lieu dans neuf jours, et Bill redoutait cette épreuve plus que tout au monde. Même chose pour Gabby. Elle avait remis à plus tard ses projets de vacances, pour rester à ses côtés. Ils iraient passer quelques jours au lac Tahoe, et à leur retour ils consacraient tout leur temps aux dernières consultations de Bill avec ses avocats. Jane et Zack s'envolaient pour Rome la semaine

prochaine. De là ils gagneraient Venise, puis la Côte d'Azur. Ils passeraient aussi quelques jours à Paris et feraient une halte d'une semaine à Londres sur le chemin du retour. Jane mourait d'impatience. Et Sabina s'apprêtait au grand départ, destination Paris et la maison de couture de François Brac. Toute l'équipe technique échangeait des adresses avec excitation, l'Europe... le Grand Canyon... Un bon nombre d'entre eux rentraient au pays, d'autres allaient visiter la côte Est, d'autres encore se contentaient de quelques jours de repos avant de recommencer à tourner sur un autre plateau.

« On dirait la fête de fin d'année à l'école », murmura Gabby.

Bill sourit. Elle était si jeune, si belle, et elle avait tant fait pour lui ! Il lui vouait une profonde reconnaissance, et aux autres aussi. Avant qu'il ne quitte le plateau ce jour-là, tout le monde s'arrangea pour lui glisser un mot, lui serrer la main, l'encourager d'une parole amicale. Ils formaient réellement une grande famille. Et Mel se fit un devoir de lui dire un mot lui aussi.

« Je reste en ville et je me tiens à la disposition de vos avocats s'ils ont besoin de moi pour venir témoigner à la barre. (Il avait déjà fait part de cette décision à qui de droit, 284

mais il voulait que Bill le sache lui aussi.) Nous somiœs tous avec vous, Bill. »

Mais Bill ignorait encore s'il garderait son rôle. Toui ie monde avait signé un nouveau contrat pour la saison prochaine. Sauf lui. Pour l'instant, c'était le dernier de ses soucis. Il devait déjà sauver sa peau, faire face au tribunal.

Il avait peine à croire que le moment faddique était déjà arrivé. Il avait songé appeler ses parents une fois ou deux et il supposait qu'ils avaient été mis au courant par la presse, mais ils n'avaient pas cherché à le joindre, et comme toujours, Bill n'avait finalement pas grand-chose à leur dire.

« Tu vas partir ? » demanda Zack à Gabrielle alors qu'ils dégustaient des rouleaux de printemps.

Cette fois, Mel avait fait appel à un traiteur chinois. Et il avait aussi commandé des pizzas chez Spago.

« Pas pour l'instant », répondit Gabby.

Zack ne lui demanda pas pourquoi. Il avait compris. Il hocha gravement la tête, et lança un regard à Jane. Ils ne tenaient pas en place à l'idée de leur prochain départ. Ils devaient passer le week-end avec les fdles, pour s'envoler dès qu'elles auraient pris le chemin de leur camp d'adolescents, lundi matin.

« On te laissera notre itinéraire et tu nous appelleras quand... dès que ce sera terminé. »

Bill vint les rejoindre et prit Gabby par l'épaule.

« Nous n'y manquerons pas, Zack, promet-il. Et...

j'espère vous revoir à la rentrée... j'espère vous revoir tous. »

Le plus dur pour lui fut de vider sa loge. Après tout, rien ne laissait supposer qu'il reviendrait. Gabby l'aida à transporter ses affaires dans la voiture, des sacs en papier et une valise, plus deux plantes vertes qu'elle lui avait offertes. C'était déprimant au possible, mais Bill insistait pour le faire. Il ne voulait obliger personne à enlever ses affaires à sa place au cas où il serait dans l'impossibilité de revenir sur le plateau.

285

« Résultat : tu n'auras plus qu'à tout rapporter ici fin août », assura Gabby.

Il sourit.

« Je l'espère bien. »

Mais il ne paraissait pas convaincu, et c'est le visage défait qu'ils finirent par quitter le studio, après avoir embrassé tout le monde et versé d'autres larmes. Tout le monde éprouvait la même tristesse. Plus qu'un départ en vacances, cette petite fête d'adieu ressemblait à une célé-

bration familiale, lorsqu'on se sépare sans être assuré de se revoir un jour. Pour eux tous, le plateau était beaucoup plus qu'un simple lieu de travail, et ils étaient impatients de revenir pour découvrir ce que leur réservaient les épisodes de la saison prochaine. Mel avait fait un petit discours, leur souhaitant à tous de bonnes vacances et quelques belles surprises pour la rentrée.

« J'espère seulement qu'il n'a pas l'intention de me faire disparaître », murmura Jane.

Elle n'avait pas oublié le calvaire de sa dernière scène dans *Chagrins* et elle était terrifiée à l'idée qu'on lui rejoue le même tour. Elle adorait son nouveau rôle et ses nouveaux partenaires.

« Rien à craindre, assura Zack, qui pensait parfois que Jane était meilleure comédienne que Sabina.

- Tu es prêt ? demanda Gabby comme Bill la raccompagnait chez elle. La montagne nous attend. Mes valises sont déjà faites.

- Les miennes aussi. Ou presque. »

Il sourit. La présence de Gabby l'aidait à oublier la tristesse de cette cérémonie d'adieu. Il brûlait de partager quelques jours avec elle, au sein des montagnes. Ils avaient longuement débattu du lieu de leur séjour, Yosemite, le lac Tahoe, ou ailleurs. Et Bill avait finalement décidé de louer un bungalow au bord du lac. Il aspirait au calme, à la tranquillité. Il voulait aller pêcher, se dorer au soleil et surtout être seul avec Gabby. Ils avaient tous les deux besoin de repos, pour faire face à ce qui les attendait. Rien ne permettait de prévoir comment l'affaire 286

tournerait et malgré leur optimisme, les avocats à E : > ; refusaient à faire des pronostics.

« Tu veux coucher chez moi ce soir, Gab ?

- Avec plaisir. »

Elle descendit chercher le sac de voyage et le matériel qui l'attendait dans son entrée. Brodequins de marche, canne à pêche, et même un sac de couchage, au cas où ils décideraient de dormir dehors. Rien à voir avec les six valises signées Vuitton que Sabina emportait à Paris. En souriant, Bill l'aida à tout ranger dans le coffre de la voiture.

« Vous êtes parfaitement équipée, Miss Smith. Les jeunes filles de bonne famille ont-elles l'habitude de porter des brodequins ?

- Mais bien sûr ! Surtout au bal masqué. »

Elle grimaça un sourire. Elle avait toujours adoré les randonnées et elle était ravie de découvrir que Bill partageait la même passion. Une

fois même, quand elle était à Yale, elle avait fait une marche de trois semaines, sac sur le dos, à travers les montagnes du Wyoming. C'était le plus beau souvenir de ses années d'université, et elle n'était pas près d'oublier le matin où leur guide avait tué un ours. Elle raconta la scène à Bill comme il l'emmenait chez lui.

« N'attendez rien de ce genre avec moi, jeune fille. Si je vois un ours, faites-moi confiance, je prendrai mes jambes à mon cou, avec vous sous un bras et mon courage sous l'autre. »

Elle éclata de rire.

« Dommage ! »

Il y a deux ans, elle avait aussi descendu les rapides du Colorado et elle mourait d'envie d'aller au Brésil et en Amazonie.

« En matière de divertissements, une fille comme toi est censée se contenter de déjeuners au Polo Lounge et d'un crédit illimité chez Giorgio. »

Mais il était ravi que ce ne fût pas le cas. Gabby avait les pieds sur terre et elle détestait tout le côté frivole du 287

métier. Elle était beaucoup plus heureuse d'aller passer quelques jours au lac Tahoe avec lui que de participer à une des soirées fastueuses d'Hollywood. Elle aida Bill à préparer ses affaires et le lendemain, à cinq heures du matin, ils étaient sur le départ, prêts à affronter les douze heures de route qui les mèneraient au lac. Ils firent une seule halte, le temps de grignoter un en-cas en vitesse, et à seize heures trente Gabby sautait de voiture et ouvrait grands les bras pour inspirer à pleins poumons l'air pur des montagnes. On aurait dit une petite fille quand, criant de joie, elle se précipita à l'intérieur du bungalow. Le site était grandiose, et ici personne ne risquait de venir les déranger. Ils disposaient même d'un sauna et d'un jardin privé.

Ils commencèrent par piquer une tête dans le lac, avant d'aller manger une énorme grillade dans un restaurant que Bill connaissait à Truckee, puis ils firent une longue promenade à pied dans la montagne. Après la tension des derniers jours cette accalmie semblait paradisiaque.

« Je n'ai jamais été si heureuse », confia Gabby.

Elle se sentait en paix avec elle-même et avec le monde entier, mais Bill continuait à se ronger d'inquiétude à cause du procès. La réalité

lui échappait, tout ce qu'il voyait, sentait, touchait lui apparaissait déformé par la menace qui pesait sur sa tête. Quelle serait sa vie dans quelques jours ? Il allait peut-être se retrouver en prison, et pour des années cette fois... La mine sombre, il prit Gabby par la main et l'entraîna vers le bungalow. Elle aurait voulu chasser toute préoccupation de son esprit, mais la tâche était de plus en plus difficile. Avant d'aller se coucher, ils firent l'amour devant le grand feu qui cré-

pitait dans la cheminée, mais dans les yeux de Bill, Gabby lisait une angoisse qui ne le quittait plus. Il était terrifié, et ce soir-là, quand il fut endormi, elle sentit la panique la gagner elle aussi.

Elle se leva avant l'aube pour préparer du café et faire les gâteaux roulés à la cannelle qu'ils avaient achetés la veille.

288

« Debout, là-dedans ! »

Elle embrassa Bill dans l'oreille, et il la repoussa ; ir geste, avant d'ouvrir les yeux pour la dévisager.

« Qu'est-ce que tu fais debout à une heure para Lie »

Le jour n'était pas levé encore, et la voix de Bill étan rauque et sensuelle.

« Je croyais que nous devions aller pêcher ? »

Ils avaient loué un pedt bateau en arrivant et Gabby avait déjà rassemblé tout leur matériel, soigneusement empilé près de la porte.

« Quelle heure est-il ?

- Cinq heures un quart, dit-elle dans un grand sourire.

J'ai pensé que tu voudrais te mettre en route de bonne heure. »

Il éclata de rire et s'assit dans le lit.

« Bien sûr, bien sûr... Pourquoi pas à trois heures du matin, pour qu'on puisse attraper un malheureux poisson en train de dormir innocemment dans son lit. Tu prends vraiment la vie de pionnier au sérieux, pas vrai, Gab ?

- Et comment ! Au Wyoming, on se levait tous les jours à quatre heures pour pêcher notre petit déjeuner. »

Il fit la grimace et elle lui tendit un gâteau brûlant et un bol de café fumant. Au saut du lit, elle avait enfilé son jean sous sa chemise de nuit pour ne pas avoir froid aux jambes, et Bill la contempla en souriant.

« J'adore cette tenue... vraiment. Une création signée François Brac ?

- Non. Gabby Smith. Le café est bon ?

-Délicieux. Il se pourrait d'ailleurs que je t'engage pour me servir mon petit déjeuner tous les matins. La place est libre en ce moment. »

Il y avait un bout de temps déjà qu'il mourait d'envie de lui proposer de venir s'installer chez lui, mais il lui paraissait injuste de lui demander de commencer ensemble une nouvelle vie qui risquait de se transformer en désastre si par malheur il était condamné. Le procès empoisonnait tout ce qu'il entreprenait, et ça durait depuis des mois, même si jusqu'à présent ils avaient fait semblant 289

287

de croire que le jour fatidique n'arriverait jamais. Gabby prenait les choses avec tellement de bonne humeur qu'il fut surpris de l'effet miraculeux de leur première journée au grand air. Gabby attrapa trois poissons, lui un seul, et ils pique-niquèrent sur la rive, avant de nager longuement dans les eaux tranquilles du lac. Gabby prépara à dîner, et ils passèrent la soirée en tête à tête sans voir personne. Les salles de jeu et la vie nocturne du Nevada les laissaient suprêmement indifférents, et le lendemain matin ils retournèrent pêcher à l'aube, pour ne rentrer au bungalow qu'à l'heure du déjeuner, et faire l'amour avant de reprendre la route de Los Angeles.

« Je n'ai vraiment pas envie de partir. »

Gabby jeta un regard autour d'elle, comme pour garder le souvenir de ces vacances dans sa mémoire et ne plus jamais l'oublier.

« Moi non plus, Gab, je n'ai pas envie de partir. Mais on pourra peut-être bientôt revenir. »

Elle avait d'autres projets en vue, et elle lui en fit part comme ils empaquetaient leurs affaires.

« Si tu venais avec moi sur la côte Est ? »

Elle ne lui en avait pas encore parlé, il avait déjà tellement d'autres soucis, mais l'occasion lui paraissait idéale pour aborder le sujet. Rien de tel qu'un projet de voyage pour lui redonner confiance dans l'avenir, et lui prouver qu'elle ne doutait pas de la conclusion positive du procès.

« Tu veux me présenter à ta famille ? (Bill était plus ému qu'il ne voulait le montrer.) Je crois que nous ferions mieux d'attendre un peu avant d'envisager ce genre de démarche.

- Mes parents m'ont invitée à les rejoindre à Newport, et j'ai promis de faire mon possible. Et puis j'ai envie d'aller dans le Maine. J'ai des amis qui me prêtent leur maison là-bas, pour quelques semaines. C'est un très joli coin, sur une petite île. Un peu rustique, mais j'adore.

Ma petite sauvageonne ! (Il ne se serait jamais douté S puisse autant aimer la vie au grand air. Voilà qui changeait bougrement de Sandy et de ses tendances suicidaires.) Comment se fait-il que tu sois comme ça ?

- Une erreur de la nature, je suppose. Mes parents sont persuadés que je ne tourne pas rond.

- Pas moi. »

Il l'attira sur le lit, lui enleva son jean, et ils firent l'amour une dernière fois avant de se remettre en route.

Les longs cheveux noirs de Gabrielle dansaient dans le vent, et depuis des mois Bill n'avait jamais paru si détendu. Elle avait eu raison d'insister pour qu'ils passent ce week-end à la montagne. Leur court séjour sur les rives du lac avait accompli des miracles. Quand Bill gara la voiture devant chez lui, il avait l'impression de revenir après une absence de plusieurs semaines. Il transporta tout leur équipement à l'intérieur, et Gabby décida de passer la nuit avec lui.

« Je te déposerai chez toi demain, en allant voir mes avocats. »

Soudain, toute joie quitta son visage, et Gabby lui lança un regard anxieux.

« Je peux venir avec toi ?

- Voir mes avocats ? »

Il paraissait surpris.

« J'aimerais beaucoup... je veux rester avec toi...

- Ça n'a rien de passionnant, tu sais. »

L'euphémisme était de taille, mais Gabby s'approcha pour l'enlacer étroitement.

« Il se trouve que je vous aime, monsieur Warwick...

pour le meilleur et pour le pire... sur les rives du lac Tahoe aussi bien que chez vos avocats. »

Il ne répondit pas, mais il avait les larmes aux yeux quand il l'embrassa. Il s'en voulait de l'entraîner avec lui dans cette histoire, mais Gabby lui était devenue indispensable... beaucoup plus qu'elle ne le soupçonnait - beaucoup plus aussi que ne l'avait jamais été Sandy.

28

LE décor du cabinet de Harrison et Goode mêlait bon goût et sobriété, antiquités et toiles de maîtres. Leurs épouses avaient engagé les meilleurs décorateurs et l'ambiance rappelait davantage l'atmosphère des cabinets d'affaires new-yorkais que celle de Los Angeles. Gabby s'était renseignée et elle avait été soulagée d'apprendre que les deux hommes de loi appartenaient à l'élite du barreau. Elle était passée chez elle avant de venir, le temps de se changer, et elle portait une robe de lin bleu foncé que sa mère lui avait achetée des années auparavant.

« Tu es sûre de vouloir m'accompagner ? » avait à nouveau demandé Bill pendant qu'elle s'habillait, à quoi elle avait répondu qu'il ferait mieux de préparer le caïfé.

Il avait trouvé tout le nécessaire dans sa minuscule cuisine, et une demi-heure plus tard elle était réapparue, l'air extrêmement digne dans sa robe bleue, et ses longs cheveux noirs serrés en un chignon très strict. Il ne lui manquait qu'une paire de gants blancs pour aller déjeuner au Colony Club de New York, où Bill savait que sa mère l'emmenait souvent.

Une fois dans la salle d'attente, il se félicita d'avoir Gabby à ses côtés. Sa présence le rassurait. Il la présenta à ses avocats, à qui elle fit visiblement une excellente impression, d'autant plus que, sans même y

penser, il l'avait présentée sous le nom de Gabrielle Thornton-Smith. Mais elle ne protesta pas, et manifestement son nom produisit son petit effet. Stan Harrison mentionna même avoir eu l'occasion de rencontrer son père, puis il introduisit deux des avocats chargés de la défense. Ils 292

avaient la mine sévère et connaissaient le dossier sur le bout des doigts, et ils passèrent deux heures à préparer Bill à ce qui l'attendait, lui dévoilant les pièges et les chausse-trappes qu'on lui tendrait, et les dangers que représente-raient les questions les plus innocentes. A la fin de l'épreuve, Bill était épuisé. Il était convenu que Gabby et lui reviendraient le lendemain et les jours suivants pour d'autres conseils de guerre du même genre.

« Bon sang ! J'ai la tête farcie de charabia juridique. »

L'effet de leur week-end à la montagne avait totalement disparu. Bill avait les traits tirés malgré le hâle. Pour tous les deux l'épreuve était terrible, mais Gabby ne perdait rien de son sens des réalités. Elle proposa de s'arrêter en route pour faire des courses.

« Je préparerai à déjeuner pendant que tu te reposeras au bord de la piscine. »

Il la regarda tendrement.

« Qu'ai-je bien pu faire pour mériter de t'avoir auprès de moi, Gab ?

-Simple question de malchance. Il paraît qu'il n'y a pas pire que les jeunes filles de bonne famille.

- Encore en train de t'encanailler ? »

Il lui pinça les fesses comme elle descendait de voiture, et elle éclata de rire.

« La première fois que tu m'as dit ça, je t'aurais étranglé avec plaisir.

- Peut-être, mais au moins, maintenant, j'ai d'excellentes raisons de le dire. »

Et il en eut encore davantage le jour où ils se présentè-

rent au tribunal. Les couloirs grouillaient de personnages peu recommandables, et ils virent deux prévenus descendre d'un fourgon cellulaire enchaînés l'un à l'autre. Bill retrouva ses défenseurs à l'heure

convenue, à l'entrée de la salle d'audience. Gabby ne le quittait pas d'une semelle, non pas parce qu'elle avait peur, mais parce qu'elle avait besoin de le sentir à côté d'elle, comme pour se prouver qu'il était toujours là. D'après ses avocats, le juge qu'on lui avait assigné avait une réputation inflexible.

293

Impossible de prévoir si sa sévérité jouerait en faveur de Bill. Le cas de Sandy risquait de le révolter, mais rien ne prouvait qu'il se laisserait attendrir. Son sort reposerait entre les mains du jury.

Gabrielle s'assit au deuxième rang et Bill poussa un portillon pour aller rejoindre deux de ses avocats à la table des prévenus. Ils attendirent dix minutes avant que la salle ne commence à se remplir d'autres prévenus, de curieux, d'avocats qui avaient besoin de faire signer certains documents par le greffier, et de quelques journalistes qui se glissèrent tranquillement au premier rang pour suivre les débats. Puis la voix de l'huissier se fit entendre.

« Levez-vous. Mesdames et messieurs, la Cour. La séance est ouverte, sous la présidence du juge MacNamara. »

Tout le monde se rassit et Gabby riva son regard à la nuque de Bill, en priant le ciel que tout se passe bien.

Les avocats entourèrent la table, on échangea des paperasses officielles et les personnes pressenties pour constituer le jury furent introduites. Bill fut abasourdi de voir une foule si nombreuse. Ils étaient près de cent. Ses avocats estimaient à deux jours le temps nécessaire à la sélection des jurés. Il en fallait douze en tout et pour tout, et chaque avocat avait la possibilité de récuser vingt candidats sans être obligé de fournir une explication quelconque.

Ils commencèrent par deux hommes. Le premier était un vieux Mexicain qui parlait couramment anglais et qui déclara qu'il n'aurait aucune difficulté à suivre les débats.

Aucun membre de sa famille n'avait jamais été mêlé de près ou de loin à des histoires de drogue et il n'avait jamais été l'objet d'aucune arrestation. Le second déclara être postier. Il était extrêmement pâle et nerveux. Sa femme avait succombé à une overdose trois ans plus tôt, et la défense le récusa. Tout le monde comprit pourquoi ; vu les circonstances, il ne pouvait siéger parmi les jurés. Puis ce fut le tour de deux femmes. L'une était outrageusement maquillée et avait été

genre maman gâteau, affirmait ne s'être jamais mariée. Se succédèrent ensuite une jeune fille, un homosexuel, l'épouse d'un agent de police... Cela dura toute la journée, avec une courte pause pour le déjeuner. Les candidats s'avançaient, repartaient, et se voyaient récusés, parfois pour des raisons évidentes, parfois sans raison apparente.

L'épouse du policier avait été écartée d'emblée par la défense. Et l'accusation rejeta l'actrice et l'homosexuel.

La procédure s'éternisait et paraissait de plus en plus absurde. Gabby et Bill n'en pouvaient plus quand ils quittèrent le tribunal. On avait l'impression de voir défiler des échantillons d'une humanité disparate, et c'était désespé-

rant de savoir qu'on pouvait aussi bien ne jamais en voir la fin.

« Chaque fois qu'il en apparaîtrait un nouveau, je ne peux pas m'empêcher de me demander s'il va me croire ou non.

Je n'arrive pas du tout à les situer, sauf les plus caricatu-raux. La femme de flic m'a fichu une trouille bleue.

- Je sais. Je ne comprends pas toujours les raisons de leur choix.

- Moi non plus. J'espère seulement qu'ils savent ce qu'ils font. »

Ce soir-là Gabby et Bill étaient trop épuisés pour faire l'amour, presque trop même pour parler ou manger, et ils se contentèrent de plonger dans la piscine avant d'aller se coucher. Le cauchemar commençait, rien ne pouvait plus l'interrompre. Il fallait le subir jusqu'au bout.

Le lendemain, ils retournèrent au tribunal, et tout recommença exactement comme la veille. Il fallut attendre l'après-midi du troisième jour pour que, enfin, tout le monde s'accorde sur la composition du jury. Sept femmes et cinq hommes, et un petit bonhomme à l'air inoffensif pour tenir le rôle de représentant. Des gens simples, ordinaires, plus communs les uns que les autres et qui ressemblaient comme deux gouttes d'eau au vendeur du drugs-tore d'à côté ou au type de la station-service ou à la caissière du Prisunic où vous allez acheter vos bas. Pas un seul ne se démarquait d'une façon ou d'une autre. Et la 295

vie de Bill était maintenant entre leurs mains. La séance fut close de bonne heure. Gabby et Bill furent soulagés de rentrer chez eux. Ils n'avaient faim ni l'un ni l'autre. Bill commençait à accuser la tension des jours derniers. Il avait désespérément besoin de se changer les idées. Gabby posa pensivement sur la table la salade qu'elle venait de préparer.

« Tu veux aller au cinéma ?

- Je passe en jugement pour le meurtre de ma femme.

Côté dramatique, je crois que j'ai fait le plein.

- On pourrait choisir un film comique.

- Je n'ai pas la tête à ça. »

C'était compréhensible, mais Gabby insista. Elle aurait tant voulu l'aider.

« Si on allait faire une partie de billard chez Mike ?

- Pas ce soir, Gab... Je suis tellement crevé que je ne peux plus bouger.
»

Ils étaient exténués tous les deux et jamais ils n'auraient imaginé que cela pût être si éprouvant de rester assis toute la journée à assister à ce qui se passait sans rien pouvoir faire.

« Tu veux que je rentre chez moi tout de suite ? »

Il secoua piteusement la tête et la prit par la main.

« Non... à moins que tu aies besoin d'être un peu seule.

Je ne t'en voudrais pas, tu sais. Je ne suis pas très drôle en ce moment. Mes nerfs commencent à craquer.

- Ne t'inquiète pas. (Elle se pencha pour l'embrasser.) Je te trouve encore très supportable. J'ai simplement peur de t'agacer.

- Tu n'as pas à t'en faire pour ça. C'est grâce à toi si je tiens le coup. »

Elle passait presque toutes ses nuits avec lui, mais sur le conseil de ses avocats, ce soir-là elle rentra chez elle.

Et le lendemain l'accusation ouvrait le dossier, dépeignant le meurtre

odieux d'une belle jeune femme dont le mari cherchait depuis longtemps à se débarrasser, prêt à tout pour retrouver sa liberté. A entendre les avocats de l'accusation, Bill était un monstre assoiffé de vengeance, qui ne 296

supportait plus de voir sa femme dépenser tout leur argent pour se fournir en drogue. Un monstre de rage et de haine.

Un monstre qui, finalement, avait préféré tuer sa femme plutôt que de risquer de perdre son rôle dans *Manhattan*.

C'était difficile de reconnaître Bill dans ce portrait, mais le malheureux était terrifié, et persuadé que les jurés l'avaient déjà condamné. A la fin de la lecture de l'acte d'accusation, qui dura deux jours entiers, il était malade de peur. Et ses avocats avaient beau lui répéter que ce serait bientôt à eux de donner leur version des faits, rien n'arrivait à calmer son angoisse. L'accusation ne disposait pas de beaucoup de témoins, excepté un ou deux acteurs qui avaient travaillé avec Sandy dans *Dimanche* et qui se contentèrent de souligner que c'était une fille vraiment formidable. Bill reçut un choc terrible quand il vit l'agent de Sandy arriver à la barre et déclarer qu'il s'était opposé à leur union. Il ajouta que, d'après lui, ce mariage avait été néfaste à Sandy, qu'à partir de ce jour-là elle s'était trouvée confrontée à des problèmes auxquels elle n'avait pas pu faire face, et qu'elle avait commencé à se droguer sérieusement.

« Espèce de salaud ! » marmonna Bill entre ses dents serrées, et l'avocat à sa gauche lui effleura doucement le bras, pour lui rappeler que les jurés avaient les yeux fixés sur lui.

Dans l'après-midi du vendredi, l'accusation vint à bout des éléments à sa disposition et une poignée de photographes commencèrent à rôder autour de la salle. Ils photographièrent Bill avec Gabby, ils l'inondèrent de questions, lui fourrèrent leurs appareils sous le nez, et n'obtinrent aucune réponse.

Le samedi matin, Bill s'entretint longuement avec ses avocats, pendant que Gabby faisait les courses. Elle rentra à temps pour préparer à déjeuner, donner à manger au chien et répondre au coup de fil de Mel Wechsler. Mel voulait savoir comment les choses se présentaient. Il ne parut guère surpris de trouver Gabby chez Bill. Mel était 297

au courant de tout ce qui se passait sur le plateau et leur liaison n'était un secret pour personne.

« Je ne sais pas quoi en penser, répondit franchement Gabby. C'est horrible. D'après les avocats de Bill tout va se jouer la semaine prochaine. Mais c'est terrifiant de voir comment ça se passe.

- Je m'en doute. »

Mel se faisait beaucoup de souci. Il rappela à Gabby qu'il était prêt à venir témoigner devant le tribunal. Bill en avait parlé avec ses avocats, et ils avaient prévu de le citer comme témoin.

« Je ne bouge pas de la semaine, continuait Mel. Qu'ils m'appellent en cas de besoin.

- Je dirai à Bill que vous avez téléphoné. Cela lui fera plaisir. »

Mel était toujours là quand ils avaient besoin de lui, et maintenant il ne ressemblait plus tant au Magicien d'Oz qu'à un père aimant, prêt à tout pour aider ses enfants.

Quand il rentra, épuisé, Bill fut très touché de son appel.

Il avait perdu plus de trois kilos en une semaine, Gabby en avait perdu deux. C'était une façon comme une autre de garder la ligne, mais pas la plus agréable.

« Alors ? Qu'est-ce qu'ils ont dit ?

-Toujours la même rengaine. Ils veulent que Mel vienne à la barre lundi. »

Il lui téléphona après déjeuner pour lui indiquer à quelle salle se présenter, et Mel promit de venir. Le reste du week-end se traîna en longueur mais les heures filaient inexorablement. A certains moments, Bill aurait voulu que ce dernier répit durât toute la vie et qu'ils n'eussent jamais à retourner au tribunal, à d'autres il aurait voulu que tout fût déjà fini. Le lundi n'arriva que trop vite, et ils retrouvèrent Mel devant la salle d'audience en train de discuter avec les avocats. Il fut appelé à la barre dès l'ouverture de la séance et Gabby poussa un soupir. C'était un véritable soulagement de voir Mel ici - comme si tous leurs espoirs reposaient sur lui.

298

« M. Warwick vous a-t-il paru de mauvaise l a a e c ce?

derniers temps ?

- Non. Il m'a toujours fait l'effet d'un garçon : a ~t : travailleur.
- Se plaignait-il au sujet de sa femme ?
- N o n .
- Parlait-il d'elle ?
- Non.
- Saviez-vous qu'il était marié ?
- Non. »

Mel ne cilla pas. Bill ne le quittait pas des yeux.

Qu'allait répondre Mel au sujet de sa déclaration mensongère le jour de la signature du contrat ? Mais le producteur était venu pour l'aider, et il ne le laissa pas tomber.

« Ce mystère au sujet de son mariage ne vous paraît-il pas un peu bizarre ?

- Non. Pas dans notre métier. Beaucoup de nos acteurs préfèrent ne pas mentionner leur vie privée, surtout dans le cas d'un mariage qui risque d'affecter leur image s'il est important pour eux d'être célibataire.

-Pensez-vous que c'était le cas de M. Warwick, ou pensez-vous qu'il avait honte de sa femme, qu'il avait peur qu'elle ne détruise sa carrière si on apprenait qu'elle se droguait et...

-Objection, Votre Honneur! L'accusation cherche à influencer le témoin ! hurla le premier avocat de Bill, et l'objection fut acceptée.

-Permettez-moi de formuler ma question différemment. Était-il important pour la carrière de M. Warwick qu'il fût célibataire ?

- Cela aurait pu l'être, oui.

- Pourquoi ?

- Parce qu'il va devenir une grande star, dès que ma série passera à l'antenne.

- Pouvez-vous nous dire si le fait d'être marié dans les conditions que nous savons pouvait représenter un obsta-cle à sa carrière ?

- Objection !

299

- Rejetée. Répondez à cette question je vous prie, monsieur Wechsler.

- Peut-être, mais je ne crois pas...

- Merci. »

Mel n'avait plus son mot à dire, et Bill ferma les yeux.

C'était sans espoir. Ils allaient l'expédier en prison. Ils le dépeignaient sous les traits d'un homme qui voulait à tout prix se débarrasser de sa femme, qui la haïssait, qui haïssait son mode de vie, et qui voulait l'écarter de sa route par n'importe quel moyen. A nouveau, ça ressemblait plus à un meurtre avec préméditation qu'à un homicide involontaire, bien que jusqu'à présent il n'eût été question que de crime passionnel.

L'agent de Bill vint à la barre tandis que Mel allait s'asseoir à côté de Gabby. Ils échangèrent une poignée de main et un regard anxieux, avant de se tourner à nouveau vers l'estrade.

« Pouvez-vous nous dire si M. Warwick aimait sa femme ? »

La question émanait de la défense, et l'accusation fit aussitôt objection.

« Cela relève du domaine des suppositions, Votre Honneur.

- Accepté. Reformulez votre question. »

Le juge MacNamara s'impatientait. Il n'avait jamais eu beaucoup de sympathie pour les vedettes de cinéma, qu'il considérait dans leur ensemble comme un ramassis de gens mal élevés. Mais seule comptait l'impression des jurés, et rien ne permettait de deviner ce qu'ils pensaient.

« M. Warwick vous a-t-il jamais dit qu'il aimait sa femme ?

- Il me l'a dit souvent. Il était fou d'elle, et il ne s'en cachait pas. »

Du côté de l'accusation on se renfroigna, et Mel jeta un coup d'oeil à Gabby, mais elle regardait droit devant elle, soutenant Bill de toutes ses forces, sans la moindre mauvaise pensée ni la moindre jalousie à

l'égard de Sandy.

« Était-il ennuyé de la voir se droguer ?

300

- Évidemment. Il se faisait un sang d'encre pour elle.

Il voulait la faire entrer dans une clinique, mais il n'y avait rien à faire.

- Pouvez-vous nous dire s'il lui en voulait ?

- Non. Il ne lui en a jamais voulu.

- Pouvez-vous nous dire s'il avait l'impression qu'elle constituait une menace pour sa carrière ?

- N o n . Je n'arrêtais pas de lui dire de se débarrasser d'elle, qu'elle allait lui faire dégringoler la pente, mais il ne voulait rien savoir. Il était toujours là quand elle avait besoin de lui. Il espérait toujours qu'elle se désintoxique-raït. Même pendant le tournage à New York il m'a appelé tous les jours pour me supplier de la retrouver et de m'assurer qu'elle allait bien.

- Et est-ce qu'elle allait bien ?

- J e n'en sais rien. Je n'ai jamais réussi à trouver quelqu'un qui sache où elle était. Elle avait complètement disparu. Bien avant que Bill parte à New York, en fait. Ils s'étaient séparés plusieurs semaines avant.

- L'a-t-il revue à son retour ?

- Je n'en sais rien. Il ne m'en a pas parlé.

-A votre avis avait-il l'intention de se débarrasser d'elle ?

- Non. Pas dans le sens où vous l'entendez ? Il a peut-

être eu l'intention de divorcer, ça oui, mais il n'a même pas pu le faire. Elle était dans un trop triste état pour qu'il engage un procès.

-Avez-vous déjà vu M. Warwick perdre son sang-froid?

- Non, monsieur.

- L'avez-vous déjà entendu menacer quelqu'un ?
- Non, monsieur.
- Merci beaucoup. »

L'accusation prit la relève, mais rien ne réussit à ébranler Harry. Il s'en tira comme un chef, et Bill lui sourit quand il quitta la barre. S'il avait pu, il lui aurait sauté au cou pour l'embrasser.

301

Il fallut trois jours pour venir à bout du défilé des témoins, y compris les parents de Sandy, cités par la défense, qui ne dirent pas grand-chose tant ils étaient atterrés. Leur témoignage permit tout de même de se rendre compte qu'ils désapprouvaient leur fille et qu'ils avaient abandonné tout espoir de la sauver bien longtemps avant Bill. Ils évoquèrent son enfance difficile, et malgré leur incohérence, tout le monde se représenta aisément l'adolescente fantasque qu'elle avait été. Elle avait fait plusieurs fugues, et tâté de la drogue bien avant de rencontrer Bill ou de commencer à tourner. Ils avaient la conviction que la tension de sa vie professionnelle n'avait fait qu'aggraver son déséquilibre, et que malheureusement elle s'était engagée sur la mauvaise pente depuis le début.

Bill reçut un coup de téléphone de ses propres parents au milieu du procès, mais leur appel leur ressemblait bien : son père ne cacha ni sa déception ni son ressentiment, et sa mère se contenta de sangloter dans le combiné. Ils ne proposèrent pas de venir le voir. Quand Bill raccrocha, il aurait été incapable de dire s'ils le croyaient ou non coupable du meurtre de Sandy. Mais la journée la plus éprouvante fut celle où il fut appelé à la barre. On ne lui épargna aucune question indélicate, et tous les avocats de l'accusation s'évertuèrent à éclairer ses réponses sous le jour le plus horrible. Ils essayèrent aussi de lui faire perdre son sang-froid en évoquant les infidélités de Sandy, et ils s'arrangèrent pour que tout le monde eût l'impression qu'il s'était servi d'elle pour obtenir du travail, jusqu'au jour où il avait décroché son grand rôle dans *Manhattan* et qu'il avait décidé de l'écarter de sa route. Quoi qu'il pût dire ils trouvaient une interprétation sordide. Ils le poussèrent tellement à bout que Bill finit par craquer, et se mit à pleurer, debout à la barre, le visage entre les mains, l'esprit hanté par le souvenir de celle qu'il avait tant aimée. Tout ce qui était arrivé depuis le jour de leur rencontre n'avait rien à voir avec ce qu'on s'acharnait à lui faire dire, et c'est d'un regard éperdu qu'il fixa l'avocat

ses joues, il releva enfin les yeux, et reprit la parole d'une voix étranglée.

« Vous ne comprenez donc pas ? (Les flashes des photographes crépitaient, et maintenant tout le monde pouvait voir sur le visage de Bill la torture qu'avait été pour lui la déchéance de Sandy.) J'aimais Sandy. Je n'aimais qu'elle...

- O n a vu des amoureux transis tuer celle qu'ils aimaient, monsieur Warwick. »

L'accusation ne lâchait pas prise, mais la défense réclama une suspension d'audience pour permettre à Bill de retrouver son calme. Bill craqua encore une fois plus tard dans l'après-midi, et Gabby espéra un instant que les jurés se sentiraient émus par l'homme debout devant eux, le cœur à nu, dévasté par l'amour qu'il avait porté à cette femme nommée Sandy. Gabby ne pouvait croire qu'on restât insensible à la détresse de Bill. Pourtant les jurés conservaient un visage impassible.

Le vendredi matin, le juge s'adressa aux membres du jury. Il leur rappela qu'il leur fallait délibérer sur les faits, et déterminer s'ils reconnaissaient le prévenu coupable ou non du meurtre de sa femme. Leur conviction devrait s'établir sur les témoignages qu'ils avaient entendus et ils étaient priés de ne pas tenir compte de leurs interprétations personnelles ni de leurs réactions émotionnelles. S'ils reconnaissaient Bill coupable, la sentence serait rendue dans trente jours, par le juge lui-même. Quelle qu'elle fût, cette sentence ne devait pas modifier le verdict des jurés.

Il leur était seulement demandé de se prononcer sur l'innocence ou la culpabilité du prévenu, en tenant compte exclusivement des éléments fournis par l'accusation et la défense. Le témoignage de Bill avait été très émouvant et il avait plusieurs fois perdu le contrôle de lui-même, mais les jurés étaient censés ne pas se laisser influencer. Ils devaient se référer uniquement aux preuves en leur possession: les blessures de Sandy, la disparition de l'arme du crime, la relation entre les époux telle qu'on 303

s'était évertué à la reconstituer, et leur conviction personnelle. A eux de dire si Bill avait tué sa femme ou non.

Le juge leva la séance et les jurés se retirèrent pour délibérer. Bill gagna la sortie, entouré de ses avocats. Gabby erra dans le couloir comme une âme en peine. Elle se retrouvait seule sans personne à qui parler et soudain elle ressentit cruellement l'absence de Jane, de Zack et de Mel.

Elle aurait aimé qu'ils fussent tous là. Mel était à son bureau, et il attendait les nouvelles. D'ailleurs, c'est tout ce qu'il restait à faire : attendre. Les délibérations pouvaient durer plusieurs jours. Les membres du jury allaient prendre le temps qui leur semblerait nécessaire avant de se prononcer.

Hanté par la menace imminente du verdict, Bill était incapable de prendre part aux propos qu'échangeaient ses avocats regroupés dans le couloir. Au bout d'un moment, il alla rejoindre Gabby, et ils s'entretenaient à voix basse quand l'huissier apparut et leur demanda de regagner leurs places. En apprenant que le jury s'était prononcé, les avocats de la défense parurent inquiets. Les délibérations n'avaient pas duré une heure - c'était mauvais signe. Ça n'arrivait pratiquement jamais, et presque exclusivement dans les cas où la culpabilité du prévenu ne faisait aucun doute. Les défenseurs de Bill avaient espéré ébranler plus sérieusement la conviction des jurés.

« La séance est ouverte. »

Le juge fit son entrée en boutonnant sa robe. Immobile, Bill agrippait inconsciemment les bras de son fauteuil.

Puis le jury fut introduit. Les jurés conservaient le même visage impassible. On aurait dit qu'ils portaient des masques. Pas un qui parût satisfait, content, ou triste. Pas un ne sourit à Bill, ne lui adressa le moindre signe d'encouragement. Gabby sentit sa gorge se serrer et des larmes gonfler ses paupières. Tout à coup, elle comprit enfin ce qui était en train de se passer. Si Bill était déclaré coupable, on l'emmènerait en prison... Pour Bill Warwick, ce serait la fin de tout, pour un long moment en tout cas, et 304

pour elle... Mais c'est à lui seul qu'elle -

une condamnation d'au moins dix ans de prison.

« Mesdames et messieurs les jurés, vous sers- • > _

prononcés ? »

Gabby prenait en horreur toutes ces formalités, tous ces mots dépourvus de sens dont dépendait maintenant toute la vie de Bill.

« Nous nous sommes prononcés, Votre Honneur.

- Quel est le verdict ? »

Gabby ferma les yeux. Elle se retint de se boucher les oreilles. Et Bill blêmit, les yeux rivés sur les membres du jury.

« Nous déclarons le prévenu non coupable, Votre Honneur. »

Les avocats de la défense souriaient de toutes leurs dents. Bill eut l'air complètement éberlué quand le juge se tourna vers lui pour déclarer :

« Vous êtes libre, monsieur Warwick. »

Derrière lui quelqu'un éclata bruyamment en sanglots et Bill bondit de son fauteuil pour se précipiter vers Gabby. Elle se jeta dans ses bras et ils restèrent longtemps enlacés, pleurant tous les deux à chaudes larmes, tandis que les avocats échangeaient poignées de main et accolades et que le jury se retirait. Le juge se leva. La séance était levée. Définitivement cette fois.

28

ILS téléphonèrent à Mel depuis le hall du tribunal. Bill était trop bouleversé pour parler, et c'est Gabby qui lui transmet la bonne nouvelle. Elle sanglotait tellement fort que c'est à peine si elle entendit les félicitations de Mel. Il la chargea de veiller à ce que Bill le rappelle dès qu'il se sentirait mieux, puis il raccrocha. Et quand il reposa le combiné, Mel Wechsler avait les larmes aux yeux.

L'entrefilet annonçant le verdict était nettement moins important que les articles consacrés à son arrestation, mais Bill s'en moquait. Il éprouvait un tel soulagement qu'il se sentait sur le point d'éclater. Le soir, il appela Zack et Jane, et Jane pleura de joie. De son côté, Mel prévint Sabina à Paris. Petit à petit, la nouvelle se répandit, et Bill eut l'étrange impression de revenir d'un long séjour au pays des morts. Il n'avait jamais été sûr du dénouement, et, au sortir de l'épreuve la plus terrifiante de sa vie, il s'émerveillait de renouer avec tous les plaisirs innocents de la réalité quotidienne, courir avec son chien sur la plage de Malibu, aller faire les courses au Prisunic, arroser le jardin, emmener Gabby manger un hamburger au Mike's Bar... Tout était possible maintenant qu'il savait qu'il n'irait pas moisir dix ans en

prison. Meubler son appartement, songer aussi à des choses plus importantes, comme sa carrière, et l'avenir.

« Si on partait ensemble sur la côte Est ? proposa à nouveau Gabby. Je crois que ça nous ferait du bien à tous les deux. »

Mais avant tout ils avaient besoin de respirer un peu pour se remettre de l'effroyable tension des derniers jours.

306

Bill aida Gabby à empiler la plus grande partie de ses affaires dans des énormes sacs qu'ils transportèrent chez lui. Ils n'annoncèrent rien officiellement, Gabby emmé-

nagea chez lui, tout simplement. Ils avaient surmonté tant d'épreuves que Bill avait parfois l'impression qu'ils étaient mariés depuis longtemps, mais il ne voulait rien précipiter. Gabby devait tout prendre en considération Elle était l'actrice d'un grand producteur et sa carrière ne faisait que démarrer. Et puis Bill lui en avait fait voir de toutes les couleurs. Il redoutait qu'elle attende la fin du procès pour lui annoncer qu'elle ne voulait plus entendre parler de lui. Apparemment, il avait tort. Gabby déménagea toutes ses plantes vertes, prit sur elle de s'occuper personnellement de Bernie, aida Bill à se meubler, et se débrouilla pour tout arranger et créer un décor agréable.

Elle terminait de réagencer les meubles du salon qu'elle avait déjà changés deux fois de place quand, se tournant vers Bill, elle demanda gentiment :

« Quand vas-tu te décider à braver l'orage ? »

Elle ne voulait pas l'ennuyer, mais ne valait-il pas mieux savoir exactement où il en était avec Mel ? Le verdict avait été rendu la semaine précédente, et depuis Bill faisait tout ce qu'il pouvait pour éviter de l'appeler.

« Quel orage, ma chérie ? (Il fronça les sourcils, l'air de n'y attacher aucune importance.) Je préférerais le divan là où il était tout à l'heure. Tiens, au fait, j'ai vu des lampes magnifiques hier. On pourrait aller les acheter cet après-midi, si tu veux.

- Laisse tomber les lampes, répondit Gabby en le mena-

çant du doigt. Tu sais très bien de quoi je parle. Mel attend ton coup

de fil. Et tu sais fort bien aussi de quel Mel il s'agit. Mel Wechsler. »

Il eut un sourire confus.

« J'ai eu de la chance une fois. Deux fois, ce serait trop demander à mon karma.

- Tu ne crois pas qu'il vaudrait mieux en avoir le cœur net?

- Non. Je préfère aller acheter ces lampes avec toi.

307

- Quel froussard ! »

Elle l'obligea à téléphoner l'après-midi même. Mais la secrétaire répondit que Mel était en réunion avec les chaî-

nes de télévision et qu'il ne réapparaîtrait pas au bureau avant lundi matin. Bill transmit le message à Gabrielle, qui éclata de rire.

« Parfait, tu as un sursis. »

Ils passèrent un merveilleux week-end à se prélasser au bord de la piscine. Bill l'emmena dîner au Mike's Bar, et le lendemain il l'invita à Ma Maison pour célébrer leur victoire. Le lundi matin, à la première heure, le téléphone sonna. C'était Mel. Il ne se montra pas très bavard et se contenta de lui proposer un rendez-vous dans l'après-midi.

« Alors ? demanda Gabby.

- Mel Wechsler triple mon salaire, vous êtes tous virés et je suis la star d'un one-man-show qui démarre dans deux jours. »

Elle éclata de rire. Bill était tellement de bonne humeur depuis la fin du procès ! L'épée de Damoclès qui se balan-

çait au-dessus de sa tête avait enfin disparu et jamais il n'avait été si heureux. L'épreuve avait été terrible, mais tout était fini. La malheureuse Sandy pouvait reposer en paix, et il pouvait enfin penser à lui.

« Je suis sérieuse, Bill. Que t'a dit Mel ?

- De venir à son bureau aujourd'hui à quinze heures.

C'est le moment qu'il préfère pour virer ses acteurs.

- Tu es impossible ! Je peux t'accompagner ?

- Non. Je veux bien te laisser assister au spectacle quand il s'agit de me faire innocenter d'un crime, mais pour perdre mon boulot, je peux me débrouiller tout seul.

D'ailleurs, tu n'es pas invitée.

- Très bien. J'en profiterai pour faire des courses.

- Encore des brodequins de marche ?

- Non. Crois-le ou non, j'ai besoin de vêtements pour aller à Newport. Je pense faire un saut chez Giorgio.

- Toi ? La reine des surplus militaires ?

- Je compte sur toi pour tenir ta langue.

308

- Votre secret sera jalousement gardé, princes.se -

La soulevant de terre dans une étreinte chene : arc comédie musicale des années trente, Bill la laissa ctomber sur le divan dans un éclat de rire. Il était tellement heure L •

que même la perspective de perdre son rôle ne le déprima : pas trop. Il était libre, et c'est tout ce qui comptait. Pourtant, il regretterait *Manhattan*. Malgré ses problèmes personnels, le tournage était un des plus beaux souvenirs de sa vie. Il n'en voulait pas à Mel de chercher à se débarrasser de lui. Le scandale constituait une violation flagrante des termes de leur contrat, et il ne l'ignorait pas.

Ce qui ne l'empêcha pas d'avoir le cœur serré quand il se présenta au bureau de Mel. Il avait l'impression de venir en visite dans la maison familiale pour s'excuser auprès de son père de lui avoir joué un tour pendable. Mais Mel était aussi chaleureux et amical que d'habitude quand il le pria de s'asseoir.

« Vous avez meilleure mine, Bill. On vous retrouve enfin.

- Je me sens mieux que la dernière fois que nous nous sommes vus, c'est vrai. (Il sourit. Viré ou pas, il serait éternellement reconnaissant à

Mel. C'était vraiment un chic type, un grand ami et un superproducteur.) Je tiens à vous remercier pour tout... d'avoir été là... et de... (Ses yeux brillèrent d'émotion et sa gorge se serra. Il se serait battu de se montrer aussi sentimental, mais il se faisait l'effet d'un malade dont la maladie incurable vient miraculeusement de guérir.) Vous m'avez beaucoup aidé... le tournage a été merveilleux... Vous allez beaucoup me manquer.

- Vous partez ? »

Mel paraissait étonné par ce discours, et Bill était complètement dérouté par sa question.

« Sur la côte Est, avec Gabby, mais ce que je voulais dire... »

Soudain, Mel comprit.

309

« Ne soyez pas si magnanime. Si je vous ai demandé de passer aujourd'hui, c'est pour signer le contrat pour la saison prochaine. »

Bill eut un sursaut.

« C'est vrai ?

- Sans aucun doute. Mais j'ai l'intention de conserver dans mes archives la scène que vous avez tournée avant les vacances. Histoire de vous obliger à marcher droit.

- Vous avez ma parole. Vous voulez réellement de moi pour la prochaine saison ? »

Il n'arrivait pas à y croire.

« Vous devriez voir ce que ça donne au montage, Bill !

C'est du tonnerre. Toute l'Amérique va avoir les yeux fixés sur *Manhattan*. Et sur vous. Vous ne voudriez pas rater ça. Si ?

- Sûrement pas. »

Il était encore abasourdi. La chance lui avait souri deux fois en l'espace de quinze jours. C'était plus qu'il n'en avait jamais espéré.

Mel lui tendit une longue enveloppe.

« Montrez ça à votre agent et à vos avocats, et ren-voyez-moi le tout la semaine prochaine. Je m'embarque pour l'Europe dès que possible et j'aimerais que le contrat soit signé avant mon départ.

- Je vais le signer tout de suite. »

Déjà il sortait son stylo, mais Mel l'arrêta d'un geste.

« Ça attendra. Confiez-le à vos avocats, ils auront peut-

être des modificadons à apporter. La clause d'engagement moral est inchangée. (Il sourit,) Tâchez simplement de ne pas vous faire arrêter.
»

Nulle part dans le contrat il n'était écrit qu'il devait rester célibataire, ce qui était aussi bien parce qu'il projetait depuis déjà quelques semaines de demander Gabby en mariage. Mais il voulait attendre la fin de l'été, le temps de voir comment les choses se passeraient entre eux après qu'elle l'aurait présenté à ses parents. Le temps aussi de voir comment ils s'entendaient dans la vie courante, en dehors de toutes circonstances dramatiques.

310

« Mel... merci... Je vous suis infiniment reconnaissant. »

Mel le raccompagna à la porte, un bras passé autour de ses épaules.

« Je n'ai droit à aucune reconnaissance, Bill. Vous êtes bourré de talent. Attendez un peu la réaction du public d'ici à deux mois. Ça va être quelque chose. »

Pour lui, le succès de la série ne faisait plus aucun doute, et Bill regagna sa voiture d'un pas aérien, pour se précipiter vers Rodeo Drive.

Il franchit la porte protégée de son dais rayé jaune et blanc d'un air conquérant et jeta rapidement un regard autour de lui. Pas trace de Gabby. La vendeuse à laquelle il s'adressa disparut aux renseignements, avant de venir l'informer que Gabby était dans un des salons d'essayage.

Sur la pointe des pieds, Bill s'avança et ouvrit doucement la porte. Debout au milieu du salon, Gabby s'examinait dans la glace sans arriver à savoir si la robe de soie rouge qu'elle portait lui plaisait ou

non.

En découvrant Bill sur le seuil, son visage s'éclaira de joie, comme toujours.

« Que fais-tu ici ?

- Cette robe serait parfaite avec tes brodequins, répondit-il en l'observant d'un air approbateur.

- Qu'a-t-il dit ? demanda Gabby avec impatience.

- Qui ça ?

- Bill, arrête !

- Il a dit qu'il ne pouvait pas me virer parce que c'est moi qui étais chargé de veiller à ce que tu marches droit l'année prochaine. »

Elle se jeta dans ses bras.

« C'est vrai ?

- Rigoureusement vrai. Le contrat est dans la voiture.

Je suis engagé pour la saison prochaine.

- Fantastique ! »

Elle enleva sa robe et elle était en petite tenue quand la vendeuse entra. Ce genre de scène était courant chez Giorgio.

311

« La robe vous convient-elle ? s'enquit la vendeuse avec un grand sourire.

- Nous l'adorons », répondit Bill.

Il l'acheta et il en ajouta cinq autres, et ils rentrèrent chez eux pour faire l'amour au bord de la piscine.

« Tu ferais bien de commencer à apprendre les bonnes manières si tu veux m'accompagner à Newport.

- Ah ! non. Je ne pourrais pas plutôt te retrouver dans le Maine ?

- Pas question. Je m'en voudrais de priver mes parents du plaisir de te rencontrer. »

Elle lui décocha un sourire éblouissant et roula sur le ventre pour présenter son dos aux rayons brûlants. A côté d'eux le chien bâilla longuement, puis il s'étira et sauta dans l'eau bleutée en les inondant d'éclaboussures.

LEUR séjour sur la côte Est se passa à merveille. Les parents de Gabby trouvèrent Bill absolument charmant. Ils étaient en vacances dans leur maison de Bailey's Beach, et Bill fut étonné de s'entendre si bien avec le père de Gabby. Ils déjeunaient au Beach Club tous les midis, même le jour où le temps se mit à la pluie, et le soir ils allaient au Clambake Club. Établissement qui devait sa notoriété à Jackie Bouvier, épouse Kennedy, lui expliqua Gabby, car c'est ici qu'elle avait fait ses débuts.

« Tu sais, j'aime beaucoup ta mère, lui confia Bill un soir où ils étaient allongés côte à côte dans la chambre d'amis. (Cette pièce se trouvait face à la chambre de Gabby, et toutes les nuits elle traversait le couloir sur la pointe des pieds pour venir le rejoindre, avant de retourner froisser les draps de son lit le matin.) Elle est beaucoup plus chic que tu ne le dis.

- Elle est sympa, oui. »

Cet été, pour la première fois de sa vie, elle s'entendait assez bien avec sa mère. Ses parents ne savaient rien du cauchemar qu'ils avaient vécu en Californie. Ils continuaient à penser que Bill était simplement un jeune acteur qui jouait dans « le spectacle de Gabby » comme ils disaient. Ils promirent de regarder le premier épisode de trois heures, et Everett invita Bill à passer les voir en septembre, quand ils viendraient à New York pour tourner les 313

tembre, quand ils viendraient à New York pour tourner les extérieurs. Sa femme annonça même qu'elle donnerait un

« petit dîner » en leur honneur.

« Autrement dit, tu peux t'attendre à une centaine de personnes en smoking. Tous ceux que je déteste seront là.

Tu vas sûrement apprécier.

- Arrête de jouer les enfants gâtées. Ils t'adorent.

- Bien sûr, bien sûr. »

Elle lui jeta un regard écoeuré et il éclata de rire. Elle était si jeune, si belle ! Certains jours, il se demandait s'il ne rêvait pas. Dire que

l'année dernière encore, il ramassait les seringues que Sandy laissait traîner partout et qu'il passait son temps à la supplier de se faire soigner. Mais il ne pensait pas souvent à tout ça, et il y pensait encore moins le jour où ils prirent le ferry pour aller chez les amis de Gabby dans le Maine. L'endroit était pittoresque et le paysage d'une beauté solennelle. Exactement ce qu'il fallait pour plaire à Gabby, qui n'avait pas arrêté de se plaindre de l'atmosphère de Bailey's Beach. Mais elle s'était pliée aux mondanités avec élégance et ses parents étaient contents.

Ils reprirent le chemin de Los Angeles une semaine avant le début du tournage. Jane et Zack étaient rentrés d'Europe la veille. Gabby et Jane allèrent déjeuner au Polo Lounge et quand elles virent Warren Beatty et Paul Newman elles pouffèrent de rire comme des gamines. Jamais on n'aurait cru qu'elles étaient deux stars du petit écran.

Elles se racontèrent leurs vacances. Jane avait vu Sabina et Mel à Saint-Tropez.

« Je ne sais pas comment elle se débrouille mais elle est toujours super.

- Question de métier, répondit Gabby en grignotant sa salade.
- Ne raconte pas d'histoires. Le métier ne suffit pas.

Sabina a une présence extraordinaire. Partout où elle passe, on la dévore des yeux.

- Attends que *Manhattan* passe à l'antenne ! Tout le monde va s'arracher Sabina.

314

- Tu sais, elle se promenait les seins nus sur la plage.

Tout le monde le fait là-bas. Elle a les seins d'une fille de dix-huit ans.
»

La voix de Jane trahissait un soupçon de jalousie. Il lui avait suffi de voir la poitrine de Sabina pour décider que la sienne commençait à s'affaïsser.

« Elle peut avoir des seins de jeune fille, remarqua Gabby avec un sourire entendu. Je connais le médecin qui les a faits. »

Jane éclata de rire. Quel plaisir de se retrouver à Hollywood ! Ils étaient tous impatients de reprendre le travail et ils passèrent leur dernier jour de vacances ensemble sur le court de tennis, avant d'aller dîner chez Spago. Leur soirée ressemblait à une réunion de famille, mais ce n'était rien comparé à la scène de retrouvailles du lendemain. On aurait dit qu'un vent de folie soufflait sur le plateau. Tout le monde riait, s'embrassait, racontait ses vacances. Le vieil ingénieur du son alla même jusqu'à prendre Sabina par l'épaule. Mais elle ne dit rien.

Elle aussi était heureuse de les revoir tous. Elle avait passé un été merveilleux. Les essayages avec François Brac s'étaient déroulés à merveille et son séjour avec Mel dans le midi de la France l'avait éblouie. L'atmosphère était au beau fixe et tout le monde parlait des nouveaux scripts. Apparemment, la saison prochaine leur réservait des surprises. Un accident, qui risquait d'être fatal. Une bataille rangée entre Jane et Sabina, pour conquérir Zack. Et il y avait aussi un personnage qui allait attendre un enfant.

« J'espère que ce ne sera pas moi », murmura Bill par-dessus son verre.

Le premier jour de la reprise, tout le monde se retrouva sur ses rails. Chacun reçut son script et on annonça le départ pour le tournage des extérieurs quinze jours plus tard. Il régnait une ambiance de fête et tout le monde attendait avec fébrilité le passage du premier épisode à l'antenne. Mel avait décidé de faire de cette soirée une véritable nuit de gala, et ils mouraient tous d'impadence.

315

Il avait loué le Grauman's Chinese Theater \ où on dres-serait un écran de télévision géant sur la scène. La presse serait là, avec des centaines d'invités.

« Je n'ai rien à me mettre, se plaignit Jane comme ils quittaient le studio. »

Gabby éclata de rire.

« Et toutes les robes de François Brac, qu'est-ce que tu en fais ?

- J e les ai assez vues. Ce sont mes vêtements de travail ! répondit Jane avec un sourire malicieux. Tu m'accompagnerais chez Giorgio samedi prochain ?

- Volontiers. »

Elles en profitèrent pour faire la tournée des magasins et Gabby acheta une robe pour la soirée. Un fourreau scintillant de paillettes noires qui dénudait complètement son dos.

« Quand Bill va voir ça ! » dit-elle en tourbillonnant dans le salon d'essayage.

Elle garda le secret jusqu'au dernier moment, enfermé dans du papier de soie, et Bill resta bouche bée d'admiration quand il la vit.

« A qui ai-je l'honneur ? »

Les brodequins de marche n'étaient pas en vue. Les cheveux remontés en chignon, elle portait des escarpins de satin noir et la veste de renard blanc que son père lui avait envoyée.

Sa mère les appela au moment où ils quittaient la maison. A New York, le premier épisode de trois heures avait déjà été diffusé, et elle pleurait d'émotion. Elle tenait à leur dire qu'ils étaient merveilleux. Tous les deux. Jamais elle n'avait été si fière de sa fille, et Gabby rayonnait de bonheur quand elle se dirigea au bras de Bill vers la limousine envoyée par Mel. La nuit avait quelque chose de 1. Le Théâtre Chinois, chef-d'œuvre de Sid Grauman qui avait importé les piliers d'un authentique temple chinois pour construire la façade, et qui porte les empreintes dans le ciment des mains et des pieds des stars de 1^{re} époque.

316

magique, et Gabby était persuadée que sa vie allait changer du tout au tout. Elle avait raison, mais le miracle avait déjà eu lieu. Dans ses lignes directrices, sa vie ressemblait déjà à un conte de fées.

28

LES photographes donnaient l'impression de se masser par centaines sur Hollywood Boulevard quand Sabina descendit de voiture devant le Grauman's Chinese Theater. Les chinoiseries du décor n'étaient une nouveauté pour personne, pas plus que les empreintes de pieds et de mains dans le ciment. Gabby s'était toujours amusée à essayer de les identifier, mais ce soir c'était le dernier de ses soucis. Comme tout le monde, elle avait des préoccupations plus urgentes.

Sabina fit une entrée majestueuse dans un fourreau de satin blanc signé François Brac et le vison que Mel lui avait acheté à Paris, chez Révillon. C'était un manteau fabuleux qui lui tombait jusqu'aux pieds et, avec sa crinière blonde, ses grands yeux verts étincelants et les pendants de diamants qui frôlaient ses épaules, Sabina resplendissait littéralement. La star. Jane ne se défendait pas mal non plus. Ses cheveux flamboyaient et la coupe de sa robe de soie bleu nuit plongeait suffisamment sur le devant pour révéler sa gorge somptueuse. Elle prit le bras de Zack et ils se frayèrent un chemin dans la foule au milieu du crépitement des flashes. Jane portait de fabuleuses boucles d'oreilles en saphirs que Zack lui avait offertes à Londres. Il aurait aimé lui acheter une bague, mais ils n'étaient pas encore prêts, ni l'un ni l'autre. Rien ne pressait. Rayonnants de bonheur, ils firent une entrée remarquée. Le Tout-Hollywood était accouru à la réception de Mel, et les journaux étaient largement représentés. George Christy était là aussi, tiré à quatre épingles et couvrant l'événement pour le compte du *Hollywood Reporter*.

318

« Tu as vu cette foule ? »

Jane était ébahie. Gabby jeta un regard autour d'elle et sourit.

« Cette fois, ça y est. Tu ne crois pas ? »

Mais ils devaient encore surmonter la concurrence des autres chaînes. Une adaptation du dernier roman de Sidney Sheldon programmée à la même heure que *Manhattan*, et un reportage sportif tout de suite après. Le jeu était serré, mais Mel continuait à dire qu'il n'y avait pas de souci à se faire. C'était dans la poche. Ils l'espéraient tous.

Invités et journalistes prirent place dans la salle et la diffusion commença. Silence, applaudissements, cris d'enthousiasme se succédèrent, et pendant les publicités tout le monde s'émerveilla de la qualité de la production de Mel. Rien n'était gagné encore. Seuls les indices d'écoute pouvaient confirmer le succès. Et ils ne seraient pas publiés avant le lendemain.

Au sortir de la salle, Jane était épuisée. Elle aurait été bien en peine de juger sa propre performance, mais elle était certaine de la valeur de ses partenaires. Sabina parut à son tour. A la voir s'avancer dans le hall de sa démarche de reine, on imaginait mal qu'elle puisse mettre en doute ses talents d'actrice ou les talents de son producteur. A nouveau, les flashes crépitèrent et les photographes travaillèrent toute

la nuit pour suivre le cortège des limousines qui emmenaient les invités chez Chasen, où Mel avait commandé un souper dansant pour trois cents personnes.

C'était une nuit de rêve, et quand ils rentrèrent chez eux, Gabby abandonna sa robe noire sur une chaise pour plonger dans la piscine sous le regard de Bill, debout au bord du bassin, dans son smoking tout neuf.

« Alors, qu'est-ce que tu en penses ? »

Le visage hors de l'eau, elle lui souriait. Il était quatre heures du matin.

« Je pense que tu es la plus belle fille du monde. »

Il était plus que légèrement ivre et il se sentait tellement heureux qu'il avait l'impression de voler. Il desserra sa cravate, enleva ses vêtements et plongea à son tour.

319

« Tu crois que ça va faire un tabac ? »

- Mel ne se trompe jamais. »

Comme tout le monde, Gabby s'inquiétait de la concurrence, mais, le lendemain matin, ils reçurent tous la preuve qu'ils attendaient. Mel avait vu juste. Ils avaient battu tous les records d'audience. L'Amérique était sous le charme, et toutes les prédictions de Mel se révélaient exactes.

Leurs agents étaient débordés de coups de téléphone.

Interviews, photos, propositions de tournage pour les prochaines vacances... Tout le monde réclamait des posters de Sabina, de Jane et de Gabby. Même Harry ne savait plus où donner de la tête. *Playgirl* et *Cosmo* voulaient consacrer leur double page à Bill et les deux magazines se livraient à la guerre des surenchères. Soudain ils étaient les cinq plus grandes vedettes de l'année. Mel l'avait pré-

dit, mais à l'époque ils avaient eu du mal à y croire, et jamais ils n'auraient pu imaginer à quoi cela allait ressembler avant que le rêve ne soit devenu réalité.

Sabina ne pouvait plus sortir de chez elle sans être entourée d'une

foule d'admirateurs et d'admiratrices qui lui réclamaient des autographes, et un homme qu'elle n'avait jamais vu se précipita sur elle sur Beverly Wilshire Boulevard pour l'embrasser, avant de s'enfuir en hurlant :

« Ça y est ! Je l'ai fait... Je l'ai fait !... »

« Alors, j'avais raison ? »

Mel jubila. Le lendemain, toute l'équipe s'embarquait pour New York. Il avait offert à Sabina un énorme diamant de dix-huit carats le lendemain du premier passage à l'antenne, et il mourait d'envie de lui faire une certaine demande. Mais il prenait son temps. Il attendrait que l'effervescence causée par le succès de *Manhattan* retombe un peu.

« Tu avais parfaitement raison. »

Elle était allongée sur le divan de son salon. C'était son endroit préféré pour prendre le petit déjeuner, et elle finissait de lire les dernières coupures de presse que lui avait envoyées son agent. Elle s'amusait comme une petite fille.

Le succès la grisait. Le succès, la renommée, et l'argent 320

qui coulait à flots. Maintenant elle n'avait plus à s'inquié-

ter de rien. Il pouvait lui arriver n'importe quoi, elle était à l'abri. Elle aurait pu arrêter de tourner, vivre tranquillement jusqu'à la fin de ses jours, et laisser encore suffisamment d'argent derrière elle pour faire face à tous ses soucis. Elle releva les yeux et gratifia Mel d'un sourire radieux. Il était tellement généreux ! Jamais elle n'avait rêvé de posséder tant de bijoux et de fourrures. Il voulait lui acheter un manteau de zibeline pour partir à New York.

« Il ne fait même pas encore froid, Mel !

- Ça ne saurait tarder. Et puis toute femme qui se respecte se doit d'avoir un manteau de zibeline. »

C'était comme si ses rêves les plus anciens se réalisaient enfin, et ce n'était encore qu'un début.

Il avait affrété un avion spécial pour transporter toute son équipe dans l'Est, et Sabina devait consacrer l'après-midi à boucler ses bagages. Ils avaient tous des affaires de dernière minute à régler. Jane passait la

journée avec ses filles. Les deux adolescentes étaient béates d'admiration. Leurs copines les avaient littéralement assaillies le lendemain de la diffusion du premier épisode. Son fils l'avait appelée depuis l'université, et ils étaient à nouveau en bons termes. Jason avait fini par comprendre que son père s'était montré injuste envers elle, et ses trois enfants comprenaient enfin que sa carrière méritait le respect. Elle avait invité Jason sur le plateau et il avait été très impressionné. Elle l'avait aussi présenté à Zack, et le jeune gar-

çon avait été surpris de le trouver si simple et si gentil. Il ne correspondait pas du tout à l'idée qu'il se faisait d'une star. Zack les avait invités à dîner dans un petit restaurant de sa connaissance, avant de raccompagner Jason à l'université. Sur le chemin du retour, Jane avait versé des larmes de joie. Elle avait l'impression de retrouver enfin son fils, après un an d'absence.

« Tu as de la chance. Tes gosses sont vraiment formidables. »

321

C'était la seule chose que Zack lui enviait. Il regrettait amèrement ses erreurs de jeunesse qui le condamnaient à ne jamais avoir d'enfants.

La veille de leur départ pour New York, Jane coucha chez lui. Gabby était chez Bill. Elle avait déjà conduit le chien en garde chez le vétérinaire, et elle avait vidé son appartement le week-end précédent, pour apporter toutes ses affaires chez Bill. Cela lui éviterait de payer le loyer pendant leurs deux mois d'absence. Et à leur retour, elle emménagerait définitivement chez lui. Il le lui avait finalement proposé en revenant de leurs vacances dans le Maine, et elle était folle de joie à cette idée.

Bill entra en coup de vent avec une brassée de jeans.

« N'oublie pas mes chaussettes.

- Elles sont là, dans la valise. Avec les miennes. »

Gabby sourit. On aurait dit qu'ils avaient toujours vécu ensemble.

La nouvelle bonne de Sabina avait déjà descendu toutes les valises de chez Vuitton dans le hall quand la sonnerie du téléphone retentit. Sabina décrocha, persuadée que Mel l'appelait pour lui souhaiter bonne nuit. Elle se trompait.

Et cet appel, elle le redoutait depuis des années. Elle se laissa tomber sur une chaise, terrifiée. Impossible d'embarquer pour New York. Il fallait qu'elle parte pour San Francisco séance tenante.

Elle composa le numéro personnel de Mel, mais il n'était pas encore rentré et la ligne de son bureau ne répondait pas. Sabina prépara rapidement un sac de voyage et réserva une place sur le dernier vol pour San Francisco. Prête à partir, elle essaya une dernière fois de joindre Mel, et elle poussa un soupir de soulagement quand il décrocha.

En entendant sa voix tendue, il comprit tout de suite qu'il se passait quelque chose d'anormal.

« Je ne peux pas aller à New York.

- Bon Dieu !... pourquoi ? (Il était abasourdi.) Tu es malade ?

322

- Non, non. Je vous rejoindrai dès que possible. Passez-vous de moi la semaine prochaine.

- Mais c'est impossible ! Tu apparais dans toutes les scènes. Sabina ! Que se passe-t-il ? (Il ne lui avait jamais entendu cette voix anxieuse. Un souvenir vague lui revint à l'esprit mais il n'arriva pas à le définir.) Qu'est-ce qui ne va pas ?

- Je ne peux pas te le dire, Mel. (Depuis le jour où elle avait refusé de l'accompagner aux Bahamas, elle ne lui avait jamais parlé sur ce ton.) Je suis désolée... je ne peux vraiment pas.

- Et qu'est-ce que je vais dire aux autres ? Qu'on va à New York pour se tourner les pouces ?

- Je n'y peux rien, Mel. (Elle consulta sa montre.) Il faut que je m'en aille. Je t'appellerai à New York. »

Sur ce, elle raccrocha, saisit son sac au passage et se précipita dehors tandis que Mel, en proie à une colère sans nom, considérait d'un œil noir le combiné qu'il tenait dans sa main crispée.

35

MEL se résolut à ce qu'il n'aurait jamais imaginé faire un jour. Il

appela un détective privé pour le charger de découvrir où était Sabina. Mais le seul renseignement qu'il récolta fut qu'elle était partie la veille - en direction de l'aéroport, d'après le portier de son immeuble. Pendant deux jours, le détective ne réussit pas à en savoir plus, avant finalement de rencontrer une hôtesse qui se rappelait l'avoir vue dans l'avion.

« Où est-elle allée ?

- San Francisco. »

Mel ne fut pas étonné. Sabina lui avait déjà parlé de San Francisco. Elle y allait régulièrement, pour voir des amis.

« J'ai fait tous les hôtels. Elle reste introuvable.

- Merde. »

Cela ne ressemblait guère à Mel de jurer. Et cela lui ressemblait encore moins de pourchasser quelqu'un. Mais Sabina était la vedette de sa nouvelle production. Il voulait savoir où elle était passée. Et ce n'était pas tout. Il avait l'intention de la demander en mariage, et il tenait à savoir dans quelle mesure elle se fichait de lui, et avec qui.

Le tournage se ressentait de son absence. Sans elle, chaque prise était plus difficile que la précédente. Mais Sabina ne donnait toujours pas signe de vie. Au bout de deux jours enfin, le détective rappela Mel.

« Elle est à Palo Alto. Sans doute chez des amis. C'est une maison très banale, à côté de l'université. »

324

Mel brûlait de demander si elle était avec un homme, mais il ne savait comment formuler sa question. Le détective lui facilita la tâche.

« J'ai surveillé les allées et venues. Il y a seulement trois personnes qui fréquentent cette maison. Trois femmes. Elles ont l'air de faire équipe. J'ai l'impression que ce sont des infirmières. Elle doit être au chevet d'un malade. Elle n'est sortie que deux fois, pour se promener à pied. Elle a l'air très déprimée. J'ai pris des photos que je peux vous envoyer par exprès. Elle porte des lunettes noires et un chapeau, mais c'est bien elle. »

Elle était donc au chevet d'un malade... un ancien amant, peut-être,

quelqu'un qu'elle avait connu des années auparavant. Pourquoi ne lui en avait-elle pas parlé ? C'était pourtant la moindre des choses.

« Nous restons en contact, monsieur Wechsler.

- Merci. »

Elle ne lui avait pas donné de nouvelles depuis quatre jours, et il était furieux quand elle appela le lendemain.

Elle paraissait épuisée, et c'est à peine s'il la reconnut au téléphone.

« J'arriverai à New York dans deux jours, Mel. Je serai de retour sur le plateau dès le début de la semaine prochaine.

- Trop aimable ! Où es-tu passée ? »

Sa voix vibrait de colère, mais Sabina était trop exté-

nuée pour s'en soucier. Elle arrangerait tout à son arrivée à New York. C'est tout ce qu'elle pouvait faire. Ce qu'elle vivait en ce moment ne regardait qu'elle, et elle seule.

« Je suis au chevet d'un malade. »

C'était exactement ce que lui avait dit le détective.

« Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé avant de quitter Los Angeles ?

- Je n'avais pas le temps de t'expliquer quoi que ce soit.

Il fallait que j'attrape l'avion le plus vite possible.

- Pour aller où ? »

Il voulait le lui entendre dire.

325

« Peu importe, Mel. Tu sais tout ce que tu as besoin de savoir. (Le ton était froid, coupant.) Je te rejoins dans deux jours. »

Puis elle ajouta :

« Ne me pousse pas à bout, Mel. Cela n'a rien à voir avec toi.

-Apparemment. (Il était profondément blessé.) Je croyais que nous

étions plus proches que ça, mais je dois me faire des illusions. »

Elle n'avait pas l'énergie nécessaire pour faire face à ses craintes et à sa jalousie, et elle n'avait pas l'intention de lui dévoiler son secret. Personne n'avait jamais rien su.

« Je t'en prie, ne te sens pas visé.

- Qu'est-ce que tu crois, Sabina ? Tu disparaissais au milieu de la nuit, personne ne sait où tu es, ni avec qui...

ni pourquoi... Que suis-je censé penser, moi ? »

Elle imaginait très bien ce qu'il pensait. Il la soupçonnait d'être partie rejoindre un autre homme, mais c'était beaucoup plus grave. Et brusquement elle se sentit navrée pour lui.

« Je regrette, Mel. Nous en parlerons peut-être un jour.

-Fais-moi confiance, nous en parlerons. Dès ton retour. »

Son ton catégorique l'irrita et elle raccrocha sans rien ajouter. Puis elle s'assit dans le salon obscur de l'horrible petite maison de Palo Alto. Pendant des années, elle était venue ici une fois par mois. Parfois, elle restait quelques jours, parfois quelques semaines, mais chaque fois cela la déprimait terriblement. Et cette fois, Anthony avait failli mourir. C'est ce qu'ils lui avaient dit, l'autre soir, quand ils l'avaient appelée.

« Vous n'avez besoin de rien, Miss Quarles ? »

L'infirmière de nuit s'avança avec un gentil sourire.

C'était poignant de voir Sabina dans cet état. A la télévision elle resplendissait de jeunesse et de beauté, mais ici elle paraissait fatiguée, vieillie. Elle ne s'était pas maquillée depuis son arrivée et on aurait dit qu'elle ne s'était pas coiffée non plus.

326

« Non, merci. Comment va Anthony ?

- Il s'est endormi. Pauvre petit Il est épuisé, mais ça va aller mieux maintenant. »

Sabina entra dans la chambre pour reprendre sa place au chevet du

malade qu'elle n'avait pas quitté depuis son arrivée. Elle ne le quittait même pas pour se reposer. Elle dormait sur la chaise, à côté du lit, sa main dans la sienne.

Elle éprouvait une souffrance horrible chaque fois qu'elle le regardait ; pourtant elle n'aurait cédé sa place à personne.

Elle s'assit près de lui et observa son visage au modelé exquis. A certains moments il avait l'air si jeune, et à d'autres si vieux ! Toute sa vie n'avait été qu'une longue agonie, une lutte pour la vie. On ne pouvait rien pour lui.

C'était un miracle qu'il eût vécu si longtemps. Il était atteint de malformations congénitales. Les membres infé-

rieurs paralysés depuis sa naissance, il souffrait de difficultés pulmonaires et cardiaques. A l'époque, les techniques de transplantation n'étaient pas suffisamment développées pour tenter une opération sur un nouveau-né.

Mais il avait subi six interventions avant même d'avoir un an, et puis les médecins avaient abandonné. Ils avaient essayé à nouveau quand il avait eu deux ans, mais d'autres problèmes s'étaient présentés, et les chirurgiens insistaient sur le fait qu'aucune transplantation cardiaque n'avait jamais été pratiquée sur un enfant si jeune. Maintenant, il était en âge de subir l'opération, mais personne ne voulait prendre un tel risque. Il était trop faible. Jamais il ne survivrait au choc opératoire. Il se contentait de vivoter dans la maison que Sabina avait achetée des années auparavant, à deux pas de l'hôpital Stanford, sous surveillance médicale à longueur d'année et veillé en permanence par les trois infirmières qui se relayaient à son chevet. Mais ils avaient beau repousser l'issue fatale depuis des années, personne ne pouvait la différer éternellement.

Le petit malade remua doucement dans son sommeil.

Les moniteurs ronronnaient en sourdine. Au fil des années, Sabina s'était habituée à les voir clignoter. Elle consacrait 327

tous ses revenus à Anthony. Heureusement, désormais elle n'avait plus à s'inquiéter. C'était un soulagement immense. D'ailleurs, c'est uniquement pour ça qu'elle avait accepté de tourner *Manhattan*. Elle avait toujours vécu dans la terreur qu'il lui arrive quelque chose et qu'Anthony se retrouve seul, sans personne pour veiller sur lui. Son père avait été horrifié quand il l'avait vu le jour de sa naissance. Il

était marié à une autre femme, mais il était passionnément amoureux de Sabina. Du moins le disait-il. Mais sa passion n'était pas suffisamment grande pour qu'il accepte de prendre Anthony en charge. Il ne lui avait même pas donné son nom. Il s'était contenté de remettre à Sabina un chèque de dix mille dollars, qui n'avait pas même couvert les frais de la première opéradon. Mais maintenant elle avait assez d'argent pour pour-voir à tous ses besoins. Tous... sauf celui qui était essentiel et auquel elle ne pourrait jamais répondre. La santé. Elle avait trente et un ans quand il était né, et personne n'avait jamais pu expliquer ses malformations. Elle ne se droguait pas ; elle ne buvait pas. Un simple « accident de la nature »... et quel accident ! Un enfant pratiquement privé de poumons, avec un cœur défectueux et une colonne vertébrale difforme. Un enfant qu'elle aimait désespérément, plus peut-être que s'il avait été normal. Elle avait pleuré des jours et des jours, son bébé serré contre elle dans la salle de soins intensifs du service de pédiatrie, avec les moniteurs qui clignotaient autour d'elle. Et puis il y avait eu les opérations... Elle n'avait pas travaillé pendant plus d'un an, mais finalement elle avait dû recommencer à tourner pour payer les factures qui s'empilaient. Sa vie avait été une lutte de chaque instant pendant quinze longues années. Jusqu'à ce qu'elle ait ce rôle dans *Manhattan*. Jamais elle ne s'acquitterait de sa dette envers Mel, mais elle ne pouvait pas lui parler d'Anthony. Elle n'en avait jamais parlé à personne. Elle avait trop peur. Elle ne voulait pas que la vie d'Anthony, ou ce qu'il en restait, devienne la proie des journalistes et des photographes, surtout maintenant qu'elle était devenue une star. Elle 328

imaginait trop bien ce qu'ils feraient de lui, une bête curieuse, un monstre, un pantin. Elle avait toujours redouté qu'une des infirmières révèle son secret, mais maintenant elles étaient à son service depuis des années.

Anthony bougea dans son lit. Il avait meilleure mine.

D'après le médecin, il était à nouveau sorti d'affaire...

jusqu'à la prochaine fois. Ils ne l'avaient même pas transporté à l'hôpital, c'était inutile. Il n'y avait rien à espérer, lui avait répété le docteur Waterford. L'issue était repoussée d'un jour à l'autre... Je vous en supplie, mon Dieu, faites qu'il ne souffre pas ! Faites que je sois près de lui...

Elle avait tant de fois répété cette prière quand elle était loin de lui ! C'est pour se précipiter à son chevet qu'elle n'était pas allée aux

Bahamas avec Mel l'année dernière.

Elle devait bien ça à son fils. Passer Noël avec lui. C'est elle qui lui avait donné le jour, tout était sa faute. Elle s'en était toujours voulu. Il avait quinze ans maintenant, mais il était loin de les paraître, endormi dans l'immense lit d'hôpital de cette chambre où il vivait enfermé comme dans une prison.

« Maman ? »

Il ouvrit les yeux. Des yeux du même vert étincelant que ceux de Sabina. Il souriait, elle refoula ses larmes.

« Bonjour, mon chéri. Tu veux boire un peu ? »

Il y avait une cruche d'eau fraîche sur la table de chevet.

Il adorait le jus de pomme et le chewing-gum et les mat-ches de hockey sur glace. Il n'avait jamais quitté cette chambre. Quinze ans. Sans une seule plainte.

« Tu te sens mieux ? »

- Ça va. (Il souriait toujours, et son regard avait les mêmes nuances que le sien.) Parle-moi de ton nouveau rôle. »

Il chuchotait. Ça l'exténuaient de parler longtemps, mais il adorait qu'elle lui raconte sa vie sur le plateau. Elle lui écrivait d'interminables lettres, et elle l'appelait tous les jours - toujours, où qu'elle puisse être. Elle lui envoyait plein de cadeaux amusants, des posters, des mobiles, et des livres que lui lisaient les infirmières. Il était trop faible 329

pour tenir un livre, mais Sabina lui avait appris à lire quand il avait quatre ans. C'était un petit garçon tellement exceptionnel, son petit Anthony... Elle lui parla de Mel, de Gabrielle, de Bill, de Jane et de ses deux filles. Elles étaient du même âge que lui, et cette pensée la faisait souffrir le martyr. Elle avait failli éclater en sanglots le jour où elles étaient venues sur le plateau. Elle n'avait jamais supporté de voir des enfants courir dans le parc, accrochés à la main de leur mère... Elle avait tellement aimé le père d'Anthony ! Leur petit garçon méritait tellement mieux que cette vie !

« Je t'aime, mon chéri », murmura-t-elle comme il se rendormait.

L'idée de devoir le quitter dans deux jours la mettait au supplice. Mais

son état s'était stabilisé et elle devait retourner travailler. Depuis quinze ans, elle vivait écartelée entre cette maison et les tournages. Les infirmières ne manquaient jamais de lui rappeler que son petit garçon ne connaissait pas d'autre façon de vivre. Il n'en souffrait pas et il acceptait sans se plaindre le calvaire qu'il endurait, et les absences de sa mère.

Quand elle se leva de sa chaise pour s'étirer, il était quatre heures du matin. Elle mourait d'envie d'appeler Mel, simplement pour entendre sa voix, lui parler. A New York, il était sept heures du matin et il devait déjà être levé, mais il était toujours aussi furieux contre elle. Il y avait trop de questions auxquelles elle ne voulait pas répondre et auxquelles elle savait qu'elle ne répondrait jamais. Elle alla s'étendre un moment dans le salon. Il y avait une chambre juste à côté mais elle ne voulait pas dormir. Il leur restait si peu de temps... si peu... Elle ne savait jamais quand elle partait s'ils se reverraient. Elle retourna dans sa chambre et prit la petite main si fragile dans la sienne. Elle lui embrassa doucement le bout des doigts, et lui sourit tendrement à travers ses larmes.

« Je t'aime tellement, mon chéri », murmura-t-elle dans un souffle presque inaudible.

Anthony ouvrit les yeux. Elle avait cru qu'il dormait.

330

« Moi aussi je t'aime, maman. »

Avec un sourire apaisé, il referma les yeux. Il était toujours plus heureux quand il la savait près de lui.

36

C'ÉTAIT toujours un supplice pour elle de quitter Anthony.

La gorge nouée, elle s'efforçait de faire bon visage. Elle lui promit de revenir dans quelques semaines et de lui rapporter un cadeau de New York. Il lui promit de regarder le feuilleton à la télévision. Puis vint le moment le plus éprouvant. Son fils serré contre elle, son petit corps niché entre ses bras, elle l'embrassa une dernière fois en se demandant si elle le reverrait. Parfois, elle s'en voulait de ne pas tout envoyer promener pour se consacrer exclusivement à lui. C'était impossible, pourtant. Elle devait aussi subvenir à ses besoins. Elle avait souvent

pensé le faire venir à Los Angeles, mais il fallait absolument qu'il reste à proximité de l'hôpital Stanford. Ils n'avaient pas le choix. Ils devaient s'arranger de la situation telle qu'elle était.

« Je t'aime, mon chéri. Je t'aime... tant... »

Elle souriait à travers ses larmes et lui dit de ne pas pleurer. C'était le petit garçon le plus courageux qu'elle ait jamais vu. Elle s'arracha à lui, le cœur déchiré, et monta dans le taxi qui l'attendait. Son chapeau rabattu sur les yeux, elle remit ses lunettes noires et se moucha.

Depuis le temps, elle aurait dû se faire une raison, mais elle savait qu'elle ne s'habituerait jamais à la douleur de leurs séparations. Et quand il ne serait plus là, elle conti-nuerait à penser à lui jour et nuit. Elle ne l'oublierait jamais. Ni lui ni l'amour qu'ils avaient partagé à l'insu de tous... Comment aurait-elle pu expliquer tout cela à Mel ?

Elle ne voulait pas de sa compassion. Même s'il était au courant, ça ne changerait rien. Il n'y avait rien à espérer.

332

Ni pour Anthony ni pour elle. Leur tragédie dépassait tout ce qu'elle avait pu imaginer dans ses heures les plus sombres, mais elle n'aurait pas échangé l'amour qu'elle portait à son fils contre tout l'or du monde.

Le vol fut fasddieux et fatigant. Elle s'arrêta en ville le temps de se changer, avant de faire transporter ses bagages dans un taxi et de s'envoler pour New York. Elle était exténuée, et elle savait que même son savant maquillage ne pouvait pas effacer les épreuves de la semaine passée.

Si elle ne faisait pas attention, si elle ne prenait pas soin d'elle, elle aurait droit à un nouveau lifting avant la fin de la seconde saison.

Elle voyageait en première classe et l'hôtesse veilla à lui procurer tout ce dont elle avait besoin. A New York elle prit un taxi et se fit conduire directement au Pierre.

Personne ne l'avait reconnue. Elle portait un autre de ses larges chapeaux de paille et des lunettes noires, et elle avait une façon de tourner la tête pour fuir les regards qui aurait découragé ses plus fervents admirateurs. Elle se dirigea droit vers le bureau de la réception, signa le regis-tre et se laissa escorter jusqu'à sa suite. Puis

elle appela la femme de chambre pour commander à boire. Il était trois heures du matin. Minuit venait à peine de sonner à Los Angeles.

Elle dormit deux heures et appela Mel dès son réveil.

Il répondit d'une voix glaciale.

« A quelle heure es-tu arrivée ?

- Je suis montée dans ma chambre à trois heures du matin.

- Tu dois être morte de fatigue.

- Plus ou moins. Mais ça va aller mieux maintenant.

Laisse-moi seulement une bonne nuit ou deux pour me remettre. »

Mel interpréta cela comme une fin de non-recevoir et sa voix se fit plus glaciale encore.

« Comme tu voudras. Si tu ne veux pas me voir ce soir après le tournage je ne te dérangerai pas. Je comprends. »

333

Sabina décida de couper court à leur dispute qui sinon risquait de durer plusieurs semaines.

« Non, tu ne comprends pas. Je suis fatiguée, Mel. C'est tout. J'ai passé une semaine très difficile, mais je meurs d'envie de te voir.

- Comment va ton ami ? demanda-t-il d'un ton hésitant, comme s'il n'était plus sûr d'elle, ni de l'avenir de leur liaison.

- Bien. »

Il eut envie de lui demander qui était cet ami, mais le moment ne paraissait pas très approprié. Le détective qu'il avait engagé avait été absolument incapable de lui fournir de plus amples informations.

« Tu veux monter prendre le petit déjeuner avec moi ?

- Okay. J'arrive. »

Elle se présenta chez lui en blue jean, avec une chemise de soie blanche suffisamment échancrée pour lui rappeler la beauté du corps

qui se cachait dessous. Et aussitôt il sentit sa colère s'évanouir. Elle avait les traits tirés et il aperçut une profonde tristesse dans son regard. Jamais il ne l'avait vue si abattue. Elle paraissait tellement forte d'habitude, tellement maîtresse d'elle-même que, d'une certaine façon, jamais on n'aurait imaginé qu'elle puisse être déprimée. Il ne résista pas et la prit par la main dès que le garçon d'étage se retira.

« Sabina... qu'est-ce qui t'arrive ? Tu vas bien ? Je parle de toi... pas de ton ami.

- Ça va, oui. »

Elle plongea ses yeux dans les siens avec un sourire las.

Elle aurait aimé lui parler d'Anthony, mais à quoi bon ?

Pour qu'il s'apitoie sur son sort ? Était-ce bien utile ? Elle avait toujours fait face et ferait toujours face à ses problè-

mes toute seule. Elle voulait bien partager ses bons moments avec Mel, pas ceux où elle pleurait sur le drame de son existence et sur le fils mourant qu'elle avait laissé en Californie.

334

Elle semblait anéantie, comme quelqu'un qui a surmonté beaucoup d'épreuves. Beaucoup trop, pensa Mel, et il eut envie de la prendre dans ses bras.

« Qui est-ce, cet ami malade ?

- Personne de ta connaissance, répondit-elle en beurrant un petit pain et en évitant son regard.

- Je m'en doute. (Il sourit.) Un homme que tu aimes ? »

Soudain, elle se rendit compte de son inquiétude. Il se torturait et elle s'en voulut de le faire souffrir.

« Ce n'est pas ce que tu penses. (Elle n'avait jamais révélé son secret. Elle avait disparu plusieurs mois avant la naissance d'Anthony, et à son retour personne ne s'était douté de rien. Personne n'avait jamais rien su. Jusqu'à maintenant.) C'est mon fils, Mel. J'ai un fils de quinze ans. »

Elle le regardait droit dans les yeux, sans vraiment savoir pourquoi

elle lui faisait confiance.

« Mon Dieu ! Je ne t'aurais jamais imaginée dans ce rôle. »

Elle sourit et s'adossa à son siège.

« Personne ne m'a jamais imaginée dans ce rôle.

- Et il était malade ? »

Mel commençait à comprendre. Pourtant il ignorait encore beaucoup de choses.

« Il est malade depuis toujours. (Elle lui expliqua calmement ses malformations sans même s'apercevoir des larmes qui ruisselaient sur ses joues.) Je ne sais jamais si je le reverrai, Mel. Et quand ils m'ont appelée, l'autre nuit... il fallait que j'y aille, tu comprends... »

Sa voix s'éraillait, et il lui essuya doucement les yeux.

Des larmes perlaient à ses paupières au souvenir de la douleur qu'il avait ressentie en apprenant la mort de ses enfants quinze ans auparavant... à peu près à l'époque de la naissance d'Anthony. Leurs tragédies les avaient frappés à peu près en même temps.

« Pourquoi ne m'en as-tu jamais parlé ?

- Je porte mes fardeaux toute seule. »

335

Sa fierté le toucha. Jamais il ne l'avait tant aimée, admirée, respectée.

« Plus maintenant, Sabina. Je suis là.

- Je sais. Mais Anthony est mon fils. Je l'aime de toute mon âme. Je ne veux pas qu'on le tourmente à cause de ce que je suis. Anthony m'appartient à moi toute seule.

- Et son père, il n'a rien fait pour t'aider ? »

Elle secoua la tête.

« Je ne crois pas qu'il aurait pu faire grand-chose.

D'ailleurs il n'a pas supporté la réalité. Nous nous sommes séparés le

jour de la naissance d'Anthony. Je ne l'ai jamais revu.

- Le salaud ! »

Sabina soupira. Quinze années lui avaient permis de considérer les choses avec une certaine philosophie.

« Il y a des gens comme ça, Mel. Mais toi, tu es tout le contraire. Tu es tellement généreux ! »

Il décida que le moment était venu, le moment qu'il attendait depuis si longtemps.

« Épouse-moi. »

Sabina resta le souffle court. Puis lentement elle secoua la tête.

« Non, Mel... non... Ça ne me ressemble pas.

- Mais pourquoi ? »

A partir du moment où il n'y avait pas d'autre homme dans sa vie, à partir du moment où elle l'aimait autant qu'elle le disait... Depuis la mort de Liz, c'était la première fois qu'il songeait à se remarier. Mais il avait appris à connaître Sabina et il l'aimait pour ce qu'elle était.

« Je crois que je ne me marierai jamais, Mel. Il y a trop longtemps que je me débrouille toute seule... et puis il y a Anthony. Je ne peux pas t'imposer une telle charge. S'il m'arrivait quelque chose ? Tu te sentiras responsable.

- Est-ce si terrible ? N'est-ce pas justement ce qu'on est en droit d'attendre de l'amour ? »

Depuis des années, elle consacrait tout son amour à Anthony. Elle n'avait jamais eu envie de se marier, avec personne, mais d'un autre côté elle était si bien avec Mel, 336

elle était si heureuse... si reconnaissante aussi. Mais est-ce que ça suffisait ? Est-ce que ça pouvait justifier leur mariage ?

« Tu ne pourrais pas te contenter de la situation telle qu'elle est ? »

Elle était curieuse de connaître sa réponse. Que voulait-il d'elle ? Une garantie ? Une assurance ? Ils étaient trop vieux maintenant pour ce genre d'enfantillage. Elle en avait passé l'âge en tout cas.

Il hochait gravement la tête.

« Si je n'ai pas le choix... je dois pouvoir m'en contenter, oui. Mais je désire autre chose. Une sorte de sécurité si tu veux. La certitude que nous nous appartenons pour toujours, s'il existe quelque chose qui ressemble à l'éternité.

- Je peux te faire toutes les promesses que tu voudras ici même, tout de suite, sans être obligée pour autant de passer à l'église ou à la mairie. Je ne sais pas, Mel. (Elle se leva pour arpenter pensivement la pièce.) Plus tard, peut-être. Est-ce que cette réponse te satisfait ? »

Ce qu'il lui demandait, c'était une confirmation de son amour, et c'était loin d'être aussi ridicule qu'il n'y paraissait. N'en désirait-elle pas autant ? Mais elle n'avait pas envie de se marier. Pas maintenant.

« Tu me promets de réfléchir à ma proposition, Sabina ? »

Ses yeux luisaient d'espoir. Elle se pencha pour l'embrasser doucement sur les lèvres, étonnée du désir qui la tenaillait après seulement une semaine d'absence.

« Promis. (Et tout à coup elle éclata de rire.) Pourquoi as-tu envie d'épouser une vieille peau comme moi ?

- Parce que tu es une grande star. Je t'avais prévenue.

Cette série va changer ta vie. (Il l'attira sur ses genoux en riant.) Si je comprends bien, tu préfères continuer à vivre dans le péché ?

- Pendant un moment. Tu crois que tu y arriveras ?

337

-Peut-être. Mais n'attends pas trop longtemps pour prendre ta décision, sinon je serai trop vieux pour te faire franchir le seuil de notre maison dans mes bras.

- Parce que ça fait partie du contrat ? »

Elle souriait, heureuse de se retrouver près de lui.

« En quelque sorte, oui.

-Mmmm... Tu sais, je ne me suis jamais mariée encore. »

Et elle n'était pas certaine qu'il ne soit pas trop tard, mais pour l'instant c'était sans importance. Elle avait fait tout ce qu'elle pouvait pour son fils, et elle était dans les bras de celui qu'elle aimait. Qu'aurait-elle pu demander de plus ? Sa carrière marchait bien, la série remportait un vif succès... Elle sourit à Mel et il l'embrassa tendrement, émerveillé par la preuve d'amour qu'elle venait de lui donner en lui confiant son terrible secret.

37

« SILENCE, s'il vous plaît !... Caméra... Moteur ! »

Sabina retrouva avec plaisir l'atmosphère familière.

Elle était fatiguée et elle n'avait pas suffisamment répété, mais sa première scène avec Jane ne demanda pas plus de six prises - ce qui n'était pas si mal. Les deux partenaires quittèrent le plateau en riant.

« Alors comme ça, tu vas avoir un héritier, Jess ? plaisanta Sabina. François Brac risque d'avoir une attaque quand il va l'apprendre. Est-ce qu'on a pensé à lui envoyer un exemplaire du script ? »

C'était une des grandes surprises que leur réservait le scénario de la saison prochaine. L'enfant de Jessica.

Jane se tourna vers Mel.

« Est-ce que je vais garder le bébé ?

- Il faut demander ça à Zack. C'est à lui de décider.

Écartelé entre vous deux, notre héros choisira-t-il l'empire familial, ou celle qu'il aime et qui porte son enfant ?... La suite au prochain épisode, les amis. A la semaine prochaine... »

Tout le monde éclata de rire, et Jane regagna sa loge où Zack l'attendait en répétant son texte.

« Comment ça s'est passé ?

- Plutôt bien. Tu savais que j'allais être enceinte cette année ?

- Intéressant. (Il leva les yeux du script.) Comment va Sabina ?

- Elle est crevée et elle a l'air de quelqu'un qui en a vu de toutes les couleurs.

- Elle a expliqué ce qui lui était arrivé ? »

339

Jane secoua la tête.

« Je ne crois pas qu'elle en ait envie. Elle ne fait pas étalage de sa vie privée.

- C e n'est pas comme certaines personnes de ma connaissance. »

Zack avait un large sourire. Tout le monde était au courant de leur liaison, et de celle de Gabby et de Bill.

Jane se servit un Coca et s'assit en soupirant. Elle aussi avait l'air fatiguée. C'était dur de reprendre le travail après d'aussi fabuleuses vacances, et puis il faisait très chaud à New York. Plus qu'à Los Angeles.

« Qu'est-ce que tu penses des nouveaux rebondissements ?

- Ils devraient nous assurer de bons indices. »

Gabby allait affronter Bill à coups de revolver, mais il ne serait pas sérieusement blessé. Jane continuait à s'inquiéter au sujet d'un licenciement toujours possible, mais pour l'instant personne ne semblait menacé.

« En ce qui me concerne, le scénario me convient à merveille.

- Oui ? »

Zack lui prit son verre pour boire une gorgée de Coca.

Il se sentait merveilleusement détendu. Ils avaient fait l'amour une bonne partie de la nuit, et jamais il n'avait été si heureux.

« Ça va me faciliter les choses, continuait Jane.

- Quoi donc ?

- Cette grossesse.

- Quelle grossesse ? »

Il semblait dérouté. Le regard de Jane luisait d'une lueur bizarre.

« La grossesse de Jessica... la mienne... »

Elle parlait tellement doucement qu'il resta un bon moment à la dévisager, avant de la saisir brusquement par le bras.

« Qu'est-ce que tu dis ? »

340

Elle parut mal à l'aise. Elle avait acheté un test à la pharmacie la veille, mais elle s'en doutait depuis plusieurs jours déjà.

« Je ne sais pas, Zack... Je crois que c'est arrivé pendant notre séjour à Londres... »

Il la dévisageait toujours avec la même expression interloquée.

« Jane Adams ! Es-tu en train de me dire... Mon Dieu !

(Il bondit de son siège et la regarda droit dans les yeux.) Tu es enceinte ? »

Elle hocha la tête, soudain terrifiée. Peut-être qu'il ne voudrait pas garder l'enfant... et il y avait son rôle aussi.

Mel pouvait très bien la renvoyer si sa grossesse contre-carrait le planning des prises de vues.

« Depuis quand le sais-tu ?

- Hier », répondit-elle d'une voix tremblante.

Jamais elle n'avait été si malheureuse. Mais tout à coup, Zack parut revenir à la vie. Avec un grand sourire, il l'attira dans ses bras.

« Tu es sûre ?

- Oui. »

Elle avait les yeux brillants de larmes.

« Mon Dieu... »

Son rêve se réalisait enfin. Il n'était pas trop tard finalement. Il la regardait comme si elle venait d'accomplir un miracle.

« Quand ?... Je veux dire : c'est prévu pour quand ?

- Fin mai, je crois, ou peut-être début juin. (Elle n'avait pas plus d'une semaine de retard, mais elle était certaine de ne pas se tromper. Elle n'avait eu du retard que trois fois dans sa vie, et chaque fois elle attendait un enfant.) Ça ne devrait pas trop mal tomber par rapport au tournage, si Mel ne me vire pas avant et si... enfin... tout dépend de toi, Zack. »

Un coup ébranla la porte.

« C'est à toi, Jane ! cria l'assistant.

- J'arrive. (Mais elle voulait d'abord connaître la décision de Zack.)
Qu'est-ce que tu veux faire ?

341

- Tu plaisantes ? On va se marier et on va lui faire dix petits frères !

- Et si Mel me renvoie ? »

Elle contenait mal ses sanglots. Zack n'aurait jamais pu la rendre plus heureuse.

« Personne ne va te renvoyer. Et puis même, est-ce tellement important ? »

Il semblait douter qu'elle pût être d'un avis différent, et il avait raison. Rien ne comptait plus pour elle que le bébé, et Zack. Le tournage ne durerait qu'un temps. Leur amour durerait toujours... et leur vie serait illuminée par la venue de leur enfant...

« Je veux le garder, Zack... »

Elle éclata en sanglots, nichée entre ses bras.

« Bien sûr, tu vas le garder. Nous allons nous marier tout de suite, et en discuter avec Mel. Va savoir, peut-être qu'il va te remercier de pousser si loin la conscience professionnelle. »

Elle éclata de rire à travers ses larmes.

« Tu ne regrettes rien ? Je ne veux pas te forcer la main.

- Ne sois pas bête. (Il se leva. Soudain il avait l'impression d'avoir grandi, de s'être élargi.) Je t'aime, Jane. Si tu veux bien de moi... quand même...

- Il n'y a pas de quand même. Je suis la plus heureuse des femmes.
- Jane ! hurla l'assistant en ébranlant la porte d'un coup de poing.
- J'arrive tout de suite. »

Ils s'embrassèrent longuement, puis elle se déshabilla en hâte pour passer le costume de la prochaine scène, sous le regard intrigué de Zack qui essayait en vain d'imaginer son ventre dans cinq ou six mois. Il lui tint galamment la porte ouverte et descendit avec elle pour assister au tournage de sa scène, et quand elle quitta le plateau après quatre essais il l'accueillit d'un sourire rayonnant. Ils échangèrent un long regard complice, dont personne ne pouvait percer le secret, puis ils retournèrent dans la loge en bavardant gaiement.

38

ILS parlèrent à Mel le soir même, dans le salon du Pierre.

La nouvelle le frappa de stupeur, et sa réaction plongea Jane dans une profonde perplexité.

Il commença par les féliciter, avant de demander :

« Qui est l'auteur de cette idée ? Le scénariste, ou vous deux ?

- On a dû y penser tous en même temps », répondit Zack en riant.

L'air terriblement mal à l'aise, Jane annonça que le bébé était attendu pour la fin du tournage.

« J'espère que ça ne va pas créer d'ennuis.

- T r o p aimable, répondit Mel. (Il ne paraissait pas en colère, simplement éberlué.) Vous croyez que vous pour-rez travailler jusqu'au bout ?

- Pourquoi pas ? (Elle hésita, et finit par poser la question qui la tracassait depuis la veille.) Vous n'allez pas me virer ?

- Je ne crois pas, non. Ce n'est peut-être pas très délicat de ma part de dire ça, mais voilà qui va nous faire une sacrée publicité. Cette fois les téléspectateurs vont réellement craquer. Les hommes vont tous regretter de ne pas être l'heureux papa, et les femmes vont se répandre en larmes d'attendrissement. Il ne pouvait rien arriver de mieux pour étayer le succès de la série, mais le plus important (il les considéra

longuement en souriant)... le plus important c'est qu'il ne pouvait rien vous arriver de mieux, à vous deux. Croyez-le ou non, je vous envie. »

Jane poussa **un énorme soupir de soulagement**. Mel **commanda du Champagne et Zack lui demanda d'être leur** 343

témoin. Jane avait déjà décidé d'appeler ses enfants pour leur annoncer le mariage, et la cérémonie serait célébrée dans quinze jours. De cette façon, personne ne pourrait jamais savoir avec certitude si elle était ou non enceinte avant d'épouser Zack. Ils pensaient à tout. Mel les félicita une nouvelle fois, puis il alla rejoindre Sabina pour la mettre au courant.

« Pour être enceinte à son âge, elle l'a obligatoirement fait exprès.

- C ' e s t possible, acquiesça Mel, encore ému par l'amour qui rayonnait dans les yeux de Jane.

- Tu sais, je n'arrive toujours pas à situer Zack. »

Sabina était étendue sur un divan, et elle resplendissait de bonheur. Elle était heureuse d'avoir retrouvé Mel et l'ambiance du tournage. Elle avait appelé Anthony plus tôt dans la soirée. Son fils allait bien, et maintenant elle avait quelqu'un avec qui parler de lui.

« J'aurais juré qu'il était homosexuel.

- Tu as dû te tromper.

- Il faut croire. Tu as faim ? »

Il sourit.

« Oui... mais inutile de sonner le garçon d'étage pour l'instant. J'ai d'autres projets en tête. »

Elle éclata de rire en le voyant approcher. Sa crinière blonde rejetée en arrière, elle lui tendit les bras.

« Excellente idée », ronronna-t-elle de sa voix feutrée.

Il la souleva pour la porter jusqu'à la chambre et il s'écoula un très long moment avant qu'il n'appelle le gar-

çon d'étage pour commander du Champagne, du caviar et une omelette pour deux.

LE lendemain matin, quand elle arriva sur le plateau, Sabina était dans une forme éblouissante. Jane et Zack n'arrêtaient pas de rire et de faire des messes basses comme deux adolescents, et le metteur en scène dut les rappeler à l'ordre plus d'une fois. Mel était là aussi. Les indices continuaient à monter, et la série remportait un succès tel qu'il n'avait jamais osé l'imaginer.

11 regardait Sabina répéter avec deux de ses « avocats »

quand Bill s'avança vers lui, la mine sombre.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Mel ne lui avait pas vu cette expression depuis des mois, et il se sentit brusquement inquiet.

« Je pourrais vous parler ?

- Bien sûr. (A l'autre bout du plateau, il aperçut Gabby qui ne les quittait pas des yeux.) Qu'est-ce qui se passe, Bill ? On ne peut pas parler ici ? »

Bill acquiesça d'un signe mais il se tut en voyant Gabby approcher. Il lui avait pourtant dit de ne pas s'en mêler. Il voulait parler à Mel lui-même, et il se reprochait de ne pas l'avoir fait plus tôt. Il le regarda droit dans les yeux et décida de foncer tête baissée.

« Je ne sais pas ce que vous allez en penser...

-11 y a un problème avec le scénario ? »

Il ne comprenait pas pourquoi Bill avait l'air si coupable.

« Non, monsieur. (Il secoua la tête.) Nous nous sommes mariés hier soir, Gabby et moi. »

345

Mel le fixa un moment, avant d'éclater de rire. Il riait tellement qu'il en avait les larmes aux yeux. Des enfants, voilà ce qu'ils étaient. Tous autant qu'ils étaient.

« Je... Mel... nous avons peur que vous soyez fâché...

- Et pourquoi donc ?

- Quand j'ai signé mon contrat je vous ai menti et...

- Vous ne me racontez pas d'histoire, cette fois ? »

Bill parut dérouté.

« Non. Seulement nous... nous avons peur... Gabby voulait éviter le mariage à tralala que ses parents lui réservaient et...

- Êtes-vous heureux ? »

Rassurée par le sourire bienveillant de Mel, Gabby vint les rejoindre.

« Oui... très heureux, murmura Bill en prenant sa femme par l'épaule.

- Et vous, Gabrielle, vous êtes heureuse ?

- Oui, Mel. »

Elle resplendissait de bonheur et visiblement c'était le plus beau jour de sa vie.

« Alors permettez-moi de vous adresser mes félicitations... à tous, ajouta-t-il en voyant apparaître Zack, Jane et Sabina. Je n'ai jamais vu autant de gens faire autant de cachotteries, mais puissiez-vous être heureux jusqu'à la fin de votre vie. »

Il se pencha pour embrasser Gabrielle tandis que, les mains sur les hanches, Sabina faisait mine de se mettre en colère.

« Ne la touche pas ! »

Elle adressa à Mel un sourire éblouissant, et il l'entraîna hors du plateau pour laisser les jeunes mariés en tête à tête, lui expliqua-t-il en riant. Secrètement, il espérait que l'exemple de ses partenaires finirait par la faire fléchir.

Mais en fait, il n'y attachait pas grande importance. Il était très heureux comme ça. Au moment de sortir, Sabina jeta un regard par-dessus son épaule pour adresser un clin d'œil complice à Gabrielle. Gabby lui répondit d'un grand

éclat de rire. Puis elle agita la main, tandis que derrière eux l'assistant haussait la voix :

« Les doublures, s'il vous plaît !... Les doublures !... En place, s'il vous plaît ! »